LA VIE

ET

L'ŒUVRE DE CERVANTES

Si vous demandez à un Espagnol ou à quelqu'un qui ait fait une étude particulière de la langue castillane ce qu'il faut penser du style du *Don Quichotte* ou des *Novelas ejemplares*, on vous répondra probablement qu'il est inimitable et intraduisible (1). Cela peut être vrai jusqu'à un certain point, et je crois qu'il en est de même pour tous les auteurs vraiment originaux; cependant c'est en grande partie à ses traducteurs que Cervantes doit sa renommée, et ses compatriotes, qui pendant longtemps ne l'ont considéré que comme un prosateur élégant et enjoué, se sont aperçus qu'il était le meilleur de leurs écrivains lorsque toute l'Europe l'avait proclamé tel. Le licencié Marquez de Torres, maître des pages du cardinal archevêque de Tolède, eut l'honneur d'être le censeur de la seconde partie du *Don Quichotte*. C'était à ce qu'il paraît un homme d'esprit assez bon écrivain pour qu'on ait accusé Cervantes d'avoir rédigé lui-même l'*Approbacion* qui autorisa la vente de son livre. « Le 25 février 1615, dit le licencié Marquez dans l'*Approbacion* susdite, j'eus l'honneur d'accompagner son éminence chez l'ambassadeur de France qui venait d'arriver. Causant avec les gentilshommes de sa suite, ils me demandèrent quels étaient les auteurs espagnols le plus en réputation. En m'entendant nommer Michel Cervantes, dont pour lors j'étais le censeur, ces messieurs ne trouvèrent pas de termes assez forts pour m'exprimer l'admiration qu'il excitait dans

(1) L'étude que nous publions a été écrite par M. Mérimée pour servir d'introduction au *Don Quichotte* de Cervantes, traduit par M. Lucien Biart, édité par la maison Hetzel, et qui paraîtra sous peu.

leur pays. Ils savaient par cœur la *Galatée*, la première partie de *Don Quichotte*, et leurs éloges furent si vifs que je dus m'offrir à leur faire voir l'auteur, ce qu'ils acceptèrent avec beaucoup d'empressement. Comme ils me faisaient mille questions sur son compte, il fallut leur dire que Cervantes était un vieux soldat, gentilhomme, et pauvre; sur quoi, un des Français s'écria : — Comment l'Espagne ne fait-elle pas à un tel homme une riche pension sur le trésor public? — Mais un de ses compagnons reprit : — Si c'est la nécessité qui le fait écrire, plaise au ciel qu'il ne s'enrichisse jamais, afin que, restant pauvre, il enrichisse le monde de ses œuvres! » Béni soit le licencié Marquez, ce modèle des censeurs, qui n'a rien effacé dans la seconde partie du *Don Quichotte*, et qui nous a conservé cette historiette à la louange de nos compatriotes.

Dès que Cervantes fut bien et dûment reconnu pour un génie, c'est-à-dire assez longtemps après sa mort, on se mit à rechercher avec une extrême curiosité toutes les particularités de sa vie aventureuse; malheureusement il était trop tard, et, pour faire sa biographie, il ne restait plus qu'un petit nombre de renseignemens certains, encore étaient-ils mêlés avec une foule de traditions apocryphes et d'anecdotes de pure invention. Le nom de *Cervantes*, *Cerbantes* ou *Zerbantes*, c'est tout un, n'est pas rare en Espagne : partout où il se rencontrait, dans un registre de paroisse ou dans tout autre instrument, on prétendait avoir découvert sa patrie. Le patriotisme municipal aidant, sept villes, tout autant que pour Homère, se disputèrent la gloire de lui avoir donné naissance, et chacune a trouvé des avocats plus ou moins habiles pour soutenir ses titres. Madrid, Séville, Lucena, Tolède, Esquivias, Alcazar de San Juan, Consuegra, ont eu leurs partisans et ont produit des mémoires à l'appui de leurs prétentions. Don Martin Fernandez de Navarrete apporta le premier une judicieuse critique dans ses investigations, et sa *Vie de Cervantes* publiée en 1819 est un excellent travail. Après lui, don Jeronimo Moran, dans une biographie que l'Académie espagnole a jugée digne d'être placée en tête de sa magnifique édition du *Don Quichotte* publiée en 1862, a rectifié quelques légères erreurs, et ajouté les résultats de petites découvertes récentes. Ces deux érudits, bien différens de leurs prédécesseurs, se sont gardés de présenter des hypothèses pour des trouvailles merveilleuses, et lorsqu'ils ont été forcés, faute de documens, de hasarder quelques conjectures, il les ont exposées avec beaucoup de candeur, indiquant eux-mêmes l'incertitude de leurs opinions. C'est à ces deux notices que nous empruntons les détails qui nous paraissent de nature à intéresser particulièrement les lecteurs français.

Aujourd'hui, il est parfaitement constaté que Michel Cervantes

est né à Alcala de Henares, le 7 octobre 1547. Son acte de baptême sur le registre de la paroisse de Santa-Maria-la-Mayor est daté du 9 du même mois. On montre encore aux curieux une vieille muraille attenant à la Porte des Capucins, comme un reste de la maison où l'auteur du *Don Quichotte* a vu le jour. Il n'est pas aisé de juger d'une maison par un pan de mur, et celui-là n'offre rien de remarquable.

Son père, don Rodrigo, était hidalgo, bon gentilhomme et pauvre descendant d'un *rico ome* de Léon et Castille, qui suivit le roi saint Ferdinand à la conquête de Séville. Il n'y a guère de noblesse plus honorable. Sa bisaïeule paternelle, doña Juana de Avellaneda (remarquez ce nom), était fille de don Arias de Saavedra, surnommé *el Famoso*, de la famille des comtes de Castrillo. On croit que c'est en souvenir de cette dame que Michel de Cervantes ajouta à son nom celui de Saavedra. C'était alors un usage dans les familles nobles de reconnaître ainsi un bienfait provenant de quelque parent plus ou moins éloigné.

Rodrigo eut quatre enfans, deux garçons et deux filles, issus d'une même mère, doña Leonor de Cortinas, également de bonne noblesse et aussi pauvre que son mari. Souvent les mères des grands hommes ont exercé une heureuse influence sur l'éducation et les premières idées de leurs enfans, et nous voudrions avoir quelques détails sur le caractère de doña Leonor, malheureusement nous ne savons rien sur son compte. On a quelque lieu de croire qu'elle était parente de doña Magdalena de Cortinas, belle-mère de Lope de Vega.

Nous n'avons pas plus de renseignemens sur l'enfance de Michel. Il était le dernier des quatre enfans de don Rodrigo, et il est plus que probable que son éducation fut encore plus négligée que celle de son frère aîné. M. Navarrete a connu un professeur à l'université de Salamanque, don Thomas Gonzalès, lequel prétendait avoir vu le nom de « Michel de Cervantes, demeurant *calle de Moros,* » immatriculé dans un registre de cette université. Or, nous avons dit que le nom de Cervantes n'est guère plus rare que le prénom de Michel, et d'ailleurs personne n'a pu retrouver le registre en question. Il est vrai qu'une nouvelle de Cervantes, *la Fausse Tante* (*la Tia fingida*) prouve qu'il connaissait parfaitement les mœurs et les pratiques des étudians de Salamanque, et là-dessus on a conclu qu'il devait avoir fait ses études dans cette université. Par un argument semblable, on démontrerait qu'il avait étudié à l'école de voleurs tenue par le seigneur Monipodio, dont il ne parle pas moins pertinemment dans sa nouvelle de *Rinconete et Cortadillo*. A notre sentiment, il est très probable qu'il n'a jamais suivi les cours d'une uni-

versité. En effet, dans la suite, ses ennemis l'ont appelé *ingenio lego*, auteur *laïc*, ce qui voulait dire alors : formé ailleurs que dans les grandes écoles publiques. Il est évident qu'il avait appris un peu de latin, bien qu'il se trompe parfois dans ses citations, attribuant à Virgile ce qui appartient à Horace, *et vice versa*. Quant au grec, on peut juger de sa science par ce passage : « Sais-tu ce que veut dire philosophie? Ce mot se compose de deux substantifs grecs, qui sont *philos* et *sophia*. *Philos* veut dire amour, et *sophia*, science. » On objectera peut-être que c'est un chien que Cervantes fait parler de la sorte, mais il nous avertit que ce chien avait été au collége.

Il dit, dans un de ses prologues, que, tout enfant, il avait un goût passionné pour la lecture, et que, faute de livres, il ramassait avec soin dans la rue des morceaux de papier imprimé. Sa mémoire était excellente, et, dans un âge avancé, il récitait des tirades de vers qu'il avait retenues pour les avoir entendues, dans son enfance, de la bouche même du Thespis espagnol, Lope de Rueda.

S'il n'avait pas étudié dans un collége, il avait suivi cependant un cours d'humanités. En 1568, à l'occasion de la mort de la reine Isabelle de Valois, femme de Philippe II, un ecclésiastique nommé Juan Lopez de Hoyos, professeur de latinité et de lettres humaines à Madrid, publia un livre fort long et fort ennuyeux, sous ce titre : *Histoire et relation véritable de la maladie et heureux passage à un monde meilleur, somptueuses obsèques de la sérénissime reine d'Espagne, doña Isabel de Valois, notre dame, avec les sermons, inscriptions et épitaphes sur son tombeau, augmentée des coutumes et cérémonies diverses de plusieurs peuples pour enterrer leurs morts, comme il appert par la table dudit volume*. Madrid, 1568, in-8°. La façade peut donner une idée du bâtiment. Probablement, pour allonger son livre et le rendre digne de son titre, le docte professeur a cru devoir y insérer des vers de ses élèves, et une longue élégie, un sonnet et une épitaphe en redondilles sont dus à la plume de don Miguel de Cervantes, « son disciple bien-aimé. » Bien entendu que le maître trouve ces pièces excellentes. Avant de les juger, remarquons que Juan Lopez de Hoyos n'obtint sa chaire à Madrid qu'en 1568, et qu'il n'a jamais appartenu à l'université d'Alcalà de Henares, ville où Cervantes paraît avoir passé ses premières années. Il faut donc qu'à l'âge de vingt ans le futur auteur de *Don Quichotte* ait eu le courage de se faire écolier. Nous nous bornerons à traduire l'épitaphe, qui suffit amplement à donner une idée des autres pièces.

« Ci-gît la gloire de la terre espagnole, ci-gît la fleur de la nation française, ci-gît qui sut accorder le différend en couronnant d'olivier cette guerre. Ici, en petit espace, est enclos notre astre d'Occi-

dent. Ici est enterrée l'excellente cause de l'exil de notre félicité. Vois quel est le monde et sa rigueur, et comment, contre la vie la plus riante, la mort remporte toujours la victoire. Vois encore le bonheur dont notre illustre reine jouit dans l'éternel royaume de gloire. Quand la guerre laissait libre notre terre ibérique, d'un vol soudain la plus belle de ses fleurs a été transplantée au ciel; et près de trancher sa tige, la mortelle catastrophe fut cachée au monde; ainsi un malheureux n'aperçoit la flamme qu'au moment où il se sent brûler. »

Après avoir eu la bonne fortune de découvrir dans un cahier de corrigés les premiers vers d'un auteur illustre, le biographe éprouve tout aussitôt la mortification de rencontrer une lacune considérable avec le soupçon qu'elle cache un mystère important. De 1568, on perd toute trace de Cervantes, jusqu'en 1570, où on le trouve à Rome dans la maison du cardinal Aquaviva. Or certaines phrases de Cervantes recueillies dans plusieurs de ses ouvrages semblent faire allusion à quelque événement malheureux qui lui serait arrivé vers cette époque. Don Jeronimo Moran nous présente, mais « sous toutes réserves, » comme on dit aujourd'hui, une pièce fort curieuse qui, si elle se rapporte en effet à Cervantes, expliquerait pourquoi il quitta l'Espagne. On a découvert assez récemment dans les archives de Simancas un ordre d'arrestation lancé à la suite d'un jugement contre un *Miguel de Zerbantes*, contumace, en date du 15 septembre 1569. Au XVIe siècle, il n'y avait pas encore d'orthographe fixe, et aujourd'hui même il n'existe, pour la prononciation, aucune différence entre Zerbantes et Cervantes. Rien de plus commun à cette époque que de voir un même nom écrit dans la même pièce de plusieurs manières différentes; il n'est donc pas improbable que le contumace en question soit l'auteur du *Don Quichotte*. Il est condamné à dix ans d'exil et à avoir le poing coupé pour blessures faites à un Antonio de Sigura, qualifié de *andante en esa corte*. Sur la signification de ce mot, les commentateurs ne sont pas d'accord. Selon les uns, il s'applique à toute personne suivant la cour, soit en raison d'une charge, soit pour ses affaires personnelles; suivant d'autres, le titre d'*andante en la corte* appartiendrait spécialement aux officiers de justice attachés au service du souverain. La peine prononcée contre le contumace semble confirmer cette dernière interprétation : en effet, les lois du temps punissent de dix ans d'exil les coups donnés à un alguazil dans l'exercice de ses fonctions. Quant à la mutilation du poing, elle est encourue par quiconque a tiré l'épée dans le lieu où le roi fait sa résidence. Quelques critiques enfin ont cru voir la confirmation de toute l'aventure dans un épisode du Don Quichotte d'Avellaneda, où le bon chevalier blesse un alguazil qu'il prend pour un chevalier

félon, et il est notoire qu'Avellaneda a plus d'une fois attribué à son Don Quichotte des actions ou des opinions connues de Cervantes. Ajoutons que le cardinal Aquaviva, sous le patronage duquel Cervantes paraît à Rome, fut envoyé en Espagne par le pape Pie V, pour porter à Philippe II des complimens de condoléance à l'occasion de la mort de la reine Isabelle, peut-être aussi pour demander des explications au sujet de la mort de don Carlos. Arrivé à Madrid en septembre 1568, il paraît avoir été reçu assez froidement par Philippe II; en revanche, les lettrés espagnols se montrèrent très empressés à lui faire leur cour, et tout aussitôt il devint pour eux une sorte de Mécène. Dès le 2 décembre 1568, il recevait ses passeports, et son itinéraire passe par Valence : or, dans le roman de *Persiles et Sigismonda*, Cervantes a décrit si exactement la route suivie par le légat qu'on est tenté de croire qu'il l'avait accompagné. Les lenteurs ordinaires de la justice, surtout en Espagne, expliquent suffisamment comment ce n'aurait été qu'en septembre 1569 seulement qu'aurait été prononcé un jugement pour un crime commis l'année précédente. Malgré le despotisme de Philippe II, bon nombre de coups d'épée se donnaient sous son règne, et les alguazils chargés d'y mettre ordre en avaient souvent leur part. Rien de bien extraordinaire qu'un jeune homme de vingt et un ans, comme notre auteur, ait eu maille à partir avec un alguazil;... mais s'agit-il de notre Cervantes? Imitons la prudente réserve de M. Moran, et laissons le lecteur décider d'après les pièces que nous venons de produire.

Exilé ou non, Cervantes demeura quelque temps dans la maison du cardinal Aquaviva en qualité de *domestique*, dénomination qui, dans le langage du temps, s'appliquait aux valets de chambre, aux secrétaires, aux gentilshommes de la suite, à tous les protégés à titre quelconque d'un grand seigneur comme le cardinal. Cette position, quelle qu'elle fût, ne lui plut pas longtemps, car au bout de quelques mois il se fit soldat. On croit qu'il entra d'abord dans une compagnie d'infanterie au service du saint-père; puis, bientôt après, dans un *tercio*, ou régiment espagnol. En 1570, il était soldat dans le *tercio* du mestre de camp don Miguel de Moncada, compagnie du capitaine don Diego de Urbina. Embarqué sur l'escadre commandée par Marc-Antoine Colonna, il navigua quelque temps sur l'Adriatique, y fit naufrage aux Bouches de Cattaro et faillit être pris par les Turcs. L'année suivante 1571, le 7 octobre, son jour ne naissance, il assista à la bataille de Lépante, sur la galère la *Marquesa*, de la division commandée par André Doria. Depuis plusieurs jours, Cervantes était malade de la fièvre, et son capitaine voulait le faire descendre à fond de cale. Ses instances pour prendre part au combat furent si pressantes que Diego d'Urbina dut y céder; il lui

donna douze soldats à commander et lui assigna son poste de combat *devant l'esquif;* c'est, je crois, dans une galère, le milieu du bâtiment.

La *Marquesa* prit une part glorieuse à la bataille. Elle s'attaqua à un des plus forts vaisseaux de la flotte ottomane, la galère capitane d'Alexandrie, et, après un engagement long et meurtrier, l'obligea d'amener son pavillon. Cervantes reçut trois coups de feu; deux dans la poitrine, amortis probablement par la cuirasse ou le buffle que portaient alors les soldats d'infanterie. La dernière blessure, la plus grave, lui fracassa la main gauche et l'estropia pour le reste de sa vie. Dans une pièce de vers dont nous aurons à reparler bientôt, il décrit ainsi ses impressions pendant cette terrible journée:

« D'une main je serrais mon épée, de l'autre coulait mon sang; dans ma poitrine je sentais une profonde blessure, et ma main gauche était fracassée en *mille pièces;* mais si grande était la joie que ressentit mon âme à voir l'infidèle vaincu par le chrétien que je ne m'apercevais pas de mes blessures; pourtant mortelle était mon angoisse, et parfois elle me priva de sentiment. » Nous avons traduit aussi littéralement qu'il nous a été possible. Les vers sont mal faits et embarrassés; mais la pensée est noble, vraie et digne de Cervantes.

Après la bataille, la *Marquesa,* de même que tous les autres bâtimens de la flotte, fut visitée par don Juan d'Autriche, qui venait remercier les vainqueurs et porter des secours et des consolations aux blessés. Il complimenta Cervantes et augmenta sa paie de trois ou quatre ducats. C'était alors la seule récompense accordée aux soldats. Peu de temps après, les blessés ayant été débarqués à Messine, Cervantes reçut, le 23 janvier 1572, une gratification de 20 ducats, et à Palerme, le 17 mars de la même année, un autre cadeau de 22 ducats. Pendant sept mois, il demeura en Sicile dans les hôpitaux, pour guérir ses blessures et la fièvre, qui ne l'avait pas quitté. Aussitôt après son rétablissement, il fut incorporé dans le *tercio* de don Lope de Figueroa, compagnie de don Manuel Ponce de Leon, et prit part à l'expédition dirigée par don Juan d'Autriche contre Tunis, en 1573. Après la prise de cette ville, le régiment de Figueroa revint en Italie et tint garnison successivement à Gênes, Florence, Palerme, Ferrare, Parme, Milan et Naples. « Pendant plus d'une année, *ô Naples, j'ai foulé ton pavé,* » dit Cervantes dans son *Voyage au Parnasse.*

Vers la fin de l'année 1575, il obtint la permission de repasser en Espagne pour y solliciter de l'avancement. Porteur des certificats les plus honorables et de lettres de don Juan d'Autriche et du duc de Sesa, qui demandaient pour lui une compagnie d'infanterie,

il s'embarqua sur la galère *el Sol*, avec son frère Rodrigo, soldat comme lui. Non loin des côtes d'Espagne, ils furent attaqués et pris, après un combat assez long, par des corsaires d'Alger. Les deux frères devinrent esclaves d'un renégat grec, nommé Dali Mami, lieutenant ou camarade d'un autre renégat albanais, appelé Arnaute Mami. Par suite de la conformité des noms, on a souvent fait de ces deux coquins un seul personnage.

La lettre de don Juan que portait Michel Cervantes fit croire aux forbans qu'il pourrait payer une forte rançon, et il eut beau dire qu'il n'était qu'un simple soldat, on s'obstina à le traiter comme un capitaine, c'est-à-dire fort mal, selon l'usage d'Alger, afin de l'obliger à se racheter plus vite. Il essaya de se sauver et de gagner Oran, où les Espagnols tenaient garnison; mais il s'égara, fut repris, mis à la chaîne et surveillé avec un redoublement de rigueur. Trois fois encore, la même année, il fit des tentatives d'évasion, et toujours sans succès. Sa famille, instruite de la captivité des deux frères, envoya en Afrique tout l'argent qu'elle avait pu réunir; mais les Maures voulaient une rançon considérable, et Rodrigo seul fut racheté. En partant pour l'Espagne, il emportait un plan d'évasion concerté par son frère Michel, et qui devait être communiqué aux autorités espagnoles pour qu'elles voulussent bien le favoriser. Il s'agissait d'envoyer à jour fixe un petit navire devant un point de la côte éloigné d'Alger d'environ une lieue; là, un certain nombre de captifs espagnols devaient se trouver réunis. Dans un jardin, appartenant à un Maure d'Alger, existait un souterrain où, depuis assez longtemps, des esclaves chrétiens s'étaient réfugiés. Probablement c'était quelque ancien silo, agrandi peut-être par le captif qui cultivait le jardin. A l'exception de cet homme et des habitans du souterrain, parmi lesquels était Cervantes, personne n'en connaissait l'existence. Mais il fallait vivre, en attendant le navire qui devait les délivrer. Ils prirent pour leur pourvoyeur un Espagnol natif de Melilla, qu'on appelait *el Dorador*, et pendant quelque temps cet homme s'acquitta fidèlement de sa charge. Le 20 septembre 1577, jour fixé dans l'instruction tracée par Cervantes, une barque commandée par un Mallorquin, nommé Viana, s'approcha du rivage et fit les signaux convenus. Malheureusement elle fut aperçue presque aussitôt par des Maures qui donnèrent l'alarme, et la barque s'empressa de gagner le large. Pour embellir l'histoire, on a raconté que Cervantes avait empêché ses camarades de profiter de l'occasion et de s'embarquer, afin d'attendre *el Dorador*, qui devait partir avec eux. Si les fugitifs avaient pu s'embarquer, il eût été absurde de rester à terre pour attendre leur homme. Le jour suivant, Viana et sa barque ne reparurent plus, mais *el Dorador*, soit par la peur que lui avait causée l'insuccès de la veille,

soit par l'appât d'une récompense, dénonça les captifs. On cerna le souterrain et on les reprit. Quelques-uns, dit-on, l'habitaient depuis sept mois.

Les Maures croyaient que le projet d'évasion avait été préparé par les pères de la Merci, chargés du rachat des captifs. Ils firent d'horribles menaces à leurs prisonniers pour qu'ils déclarassent quel avait été l'auteur du complot. Cervantes dit qu'il avait seul inventé et dirigé l'entreprise, et sa générosité et son audace produisirent quelque impression sur les barbares. Hassan-Aga, dey d'Alger, était le plus cruel des hommes. Chaque jour il commandait des exécutions sanglantes. Les tentatives d'évasion étaient punies par le pal, les crochets ou la bastonnade appliquée avec tant de brutalité que la mort était inévitable. Pourtant il ne fit subir à Cervantes aucun mauvais traitement, et il se contenta de l'envoyer au bagne et de recommander qu'on le surveillât avec soin, disant que tant qu'il tiendrait son manchot espagnol, il ne craindrait rien pour Alger. *Beneficium latronis non occidere.*

Quelque romanesque que puisse paraître l'aventure, elle n'en est pas moins attestée de la manière la plus authentique. Le bénédictin don Diego de Haedo la raconte dans son *Histoire dAlger* d'après des renseignemens pris dans le pays, et elle est confirmée par une enquête juridique où furent entendus un assez grand nombre d'Espagnols, compagnons de Cervantes pendant sa captivité. Tous sont unanimes pour témoigner de son courage, de son dévoûment à ses camarades, de l'empire qu'il exerçait sur eux et même sur ses geôliers. Pauvre comme il était, il trouvait moyen de secourir ceux qui ne savaient pas comme lui résister à la misère.

Au bagne, Cervantes méditait toujours des plans d'évasion et faisait des vers. On a de lui une épître adressée à don Mateo Vazquez, ce favori de Philippe II, qui eut tant de part au procès intenté à Antonio Perez, à l'occasion de l'assassinat d'Escovedo. Cette pièce, qui n'a été publiée à notre connaissance qu'en 1862 dans la grande édition de l'Académie espagnole, a été découverte en manuscrit dans les archives du comte d'Altamira. Elle ne porte pas de date, mais, si on s'en rapporte à un passage où l'auteur dit qu'il sert le roi depuis dix ans, elle serait de 1579. Cervantes y raconte très simplement et très brièvement ses aventures depuis son entrée au service jusqu'à sa prise par les Algériens. Il conjure le roi de détruire le nid de pirates. « L'entreprise est facile. Il s'agit de détruire une *bicoque* mal pourvue d'armes et de défenseurs. Chaque jour, une foule de malheureux regardent à l'horizon, espérant y découvrir ta flotte... Prince, tu tiens la clé de la triste prison où meurent vingt mille chrétiens. » Le style de cette épître est presque exempt de ces concetti si recherchés alors et qui aujourd'hui nous

semblent si ridicules, mais à vrai dire ce n'est guère que de la prose rimée. De plan, de mouvement poétique, pas la moindre apparence. C'est l'ordinaire défaut qu'on reproche aux vers de Cervantes.

Ni le maître ni le secrétaire n'étaient amateurs de poésie. Ils avaient autre chose à faire qu'à écouter les plaintes d'un brave soldat. Mais de son côté Cervantes n'attendait pas que Vazquez s'intéressât à son sort pour essayer de rompre ses fers. Malgré le bagne et ses geôliers, il parvint à gagner un Maure qui s'engagea à porter au gouverneur d'Oran une lettre contenant un plan d'évasion qu'il s'agissait de favoriser. Le Maure fut arrêté au moment d'accomplir sa mission; il fut fidèle, et se laissa empaler plutôt que de nommer ceux qui l'envoyaient. Le dey fit mourir sous les yeux de Cervantes trois Espagnols saisis sur la route d'Oran; il condamna Cervantes lui-même à recevoir deux mille coups de bâton; mais avant que commençât le supplice, il lui fit grâce. Dans l'épisode du captif, première partie du *Don Quichotte*, notre auteur a fait ce portrait d'Hassan-Aga : « Point de jour qu'il ne pendît un homme; il faisait empaler celui-ci, couper les oreilles à celui-là, et cela pour le moindre prétexte, que dis-je, sans prétexte quelconque, parce que tel était son naturel homicide, ennemi du genre humain. Jamais il n'épargna personne, sinon un soldat espagnol, un certain Saavedra, qui avait fait des choses dont ces gens conservent le souvenir, toutes pour recouvrer sa liberté. Jamais il ne lui donna ni ne lui fit donner un coup; jamais il ne lui dit un mot injurieux. » Cervantes avait-il fasciné cette nature féroce? On a fait une sorte de réputation de générosité à Hassan-Aga : nous croyons qu'il la méritait peu. Sans doute il lui eût été agréable de faire mourir un chien de chrétien, mais il aimait encore mieux recevoir la rançon d'un prisonnier que de l'envoyer au supplice, et il s'imaginait qu'un homme que recommandaient don Juan d'Autriche et le duc de Sesa ne pouvait manquer de lui rapporter de grands profits. Il savait trop bien calculer pour perdre son gage dans un mouvement de colère.

Toujours trahi par la fortune, mais toujours inébranlable dans sa résolution, Cervantes essaya une dernière fois encore de se faire libre en associant à son projet un assez grand nombre de ses compagnons de misère. Il avait obtenu d'un négociant mallorquin nommé Onofre Exarque, établi à Alger, une somme d'argent suffisante pour fréter un bâtiment sur lequel une centaine de captifs devaient monter. L'entreprise semblait assurée, mais il y eut encore cette fois un traître parmi les conjurés. Un frère profès de l'ordre de Saint-Dominique, nommé Juan Blanco de Paz, alla les dénoncer au dey, comptant sur une belle récompense. Hassan-Aga, qui n'é-

tait pas prodigue, donna à ce misérable un écu et un pot de beurre.

Déjà Cervantes était parvenu à sortir du bagne et s'était caché chez un ami; mais en apprenant que le complot était découvert, il s'empressa de rassurer le négociant mallorquin et de lui dire qu'il prenait tout sur lui; en même temps il avertissait ses complices de le charger devant les barbares et de tout rejeter sur lui. C'est ce qu'atteste formellement un des compagnons de Cervantes compromis avec lui dans cette triste aventure. Cependant, comme l'audace et la générosité n'excluaient pas chez Cervantes la prudence et la finesse, il se fit conduire au dey par un Maure qui lui portait quelque intérêt, et qui, dans cette occasion, lui servit de protecteur. Hassan-Aga lui fit d'abord mettre la corde au cou, puis lui demanda le nom de ceux qui devaient s'enfuir avec lui. Cervantes lui nomma quatre cavaliers espagnols qui avaient réussi à s'échapper, et dans tout l'interrogatoire se conduisit avec tant d'adresse que le négociant Exarque, le plus coupable aux yeux des Maures, ne fut pas même soupçonné. Le dey, cette fois encore, se montra bon calculateur ou généreux; cependant, par son ordre, Cervantes fut remis à la chaîne et gardé dans son palais. Selon l'usage, Hassan-Aga allait être remplacé et retourner à Constantinople, et il annonçait l'intention d'emmener son prisonnier.

La mère de Cervantes et sa sœur Andrea avaient, en réunissant toutes leurs ressources, amassé une somme d'environ 300 ducats qu'elles avaient remis aux pères de la Merci vers le milieu de l'année 1579. Le duc de Sesa s'était intéressé pour elles et les avait recommandées au roi. Tout ce que Philippe II fit en leur faveur se borna à l'envoi d'une licence pour trafiquer en Algérie. Ces licences étaient nécessaires pour l'exportation et se cédaient comme une valeur négociable. Mme Cervantes vendit la sienne pour 60 ducats. Enfin quelques négocians d'Alger se cotisèrent et complétèrent la somme exigée pour la rançon de l'illustre captif. D'abord Hassan-Aga avait demandé 1,000 écus. Il se rabattit cependant à 500, probablement lorsqu'il eut acquis la certitude de n'en pouvoir obtenir davantage. Il n'est pas aisé de découvrir de quels écus il s'agit et à quel prix fut estimé Cervantes. Selon M. Navarrete, on aurait payé aux pirates, y compris les gratifications, la somme de 6,770 réaux.

	Réaux.
La mère et la sœur de Cervantes fournirent.	3,300
Les négocians d'Alger.	2,970
L'ordre de la Merci.	250
Un certain F° Caramanchel, au service du conseiller d'état Zapata.	250
Total.	6,770

L'affaire ne fut terminée que le 29 septembre 1580, au moment même où Hassan-Aga allait partir, et lorsque Cervantes était déjà embarqué et enchaîné dans une des galères prêtes à faire voile pour Constantinople.

Devenu libre, il demeura encore deux mois à Alger, séjour qu'on a peine à s'expliquer. On a prétendu que Blanco de Paz, qui l'avait vendu au dey, l'avait dénoncé une seconde fois à l'Inquisition. Ce misérable se disait porteur d'une commission secrète du saint-office, et vraisemblablement tirait de l'argent par ce moyen des gens qu'il effrayait. Avant qu'on ne fût complétement édifié sur son compte, c'était un coquin très dangereux. Cervantes avait divulgué sa trahison, et parmi les captifs, rachetés ou non rachetés, quelques-uns avaient annoncé l'intention de la punir eux-mêmes, en le poignardant. De là, dit-on, sa haine contre Cervantes, et le peu d'empressement de ce dernier à retourner en Espagne. Il voulait, avant de partir, faire attester solennellement son courage et sa constance, surtout sa parfaite orthodoxie. En effet, dans une sorte d'enquête, qui s'est conservée, la plupart des témoins certifient que pendant tout le temps qu'il avait passé au bagne, non-seulement il avait toujours accompli exactement ses devoirs religieux, mais encore qu'il était parvenu à ramener au giron de l'église cinq jeunes renégats espagnols.

Muni de ce certificat, il revint en Espagne, et reprit son service dans le *tercio* de Figueroa, auquel il appartenait, et où il retrouva son frère Rodrigo. A cette époque, une partie de l'infanterie espagnole n'avait d'autres armes que l'épée et le bouclier, en sorte que la blessure de Cervantes ne le rendait pas absolument impropre au service. En 1581, les deux frères furent dirigés sur le Portugal, où Philippe II avait envoyé le duc d'Albe avec une armée. La conquête de ce royaume était déjà faite, mais les îles Terceires tenaient encore pour le prieur de Crato, soutenu par une flotte française. L'amiral Valdez, chargé de les réduire, embarqua le *tercio* de Figueroa; mais son expédition se borna à une reconnaissance. L'année suivante, elle fut reprise et confiée à un chef plus hardi et plus habile, don Alvar de Bazan, marquis de Santa-Cruz. Le 25 juillet 1582, Cervantes et son frère assistèrent au combat naval, où la flotte française fut complétement battue, en vue de l'île Saint-Michel, victoire malheureusement ternie par d'horribles cruautés. On sait que le marquis de Santa-Cruz fit massacrer ses prisonniers, entre autres Philippe Strozzi, l'amiral français, qui, blessé, mais encore vivant, fut jeté dans la mer.

Selon toute apparence, la flotte espagnole, après cet engagement meurtrier, n'était plus en état d'assaillir les Terceires. L'amiral de Philippe II alla se ravitailler en Espagne, et revint l'année suivante

attaquer les Portugais, qu'on appelait des rebelles. Les deux frères prirent encore part à cette expédition et à l'assaut des retranchemens élevés sur le rivage pour s'opposer au débarquement. Les barques espagnoles ne pouvant accoster, les soldats se jetèrent à la mer et gagnèrent le rivage ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Rodrigo Cervantes fut le troisième de ceux qui gagnèrent ainsi la terre malgré les vagues et les arquebusades. L'armée victorieuse revint à Cadix au mois de septembre 1583.

On ne sait rien du séjour de Cervantes en Portugal, où il demeura avec son *tercio* plus de deux ans. A la façon dont il parle de ce pays, on voit qu'il s'y est plu. Dans son dernier roman, *Persiles et Sigismonda*, il fait l'éloge de la courtoisie et de l'affabilité des Portugais. Il loue particulièrement les habitans de Lisbonne. « Les femmes, dit-il, excitent l'admiration et l'amour. »

On en a conclu tout naturellement qu'il avait eu une intrigue amoureuse à Lisbonne, et, comme on le trouve bientôt après ayant dans sa maison une fille naturelle, on a décidé que la mère était Portugaise. Il y a plus : si cette fille n'était pas née en Portugal, on aurait quelque lieu de croire qu'elle serait née l'année même du mariage de Cervantes, et la plupart de ses biographes ne peuvent admettre de sa part un semblable trait d'immoralité. La vérité, il faut le dire, c'est qu'on ne sait rien de précis sur l'époque et le lieu où cette fille serait venue au monde, si ce n'est par une déposition en justice, dont nous aurons à parler bientôt. En 1605, elle déclarait qu'elle avait vingt ans. Mais pour les demoiselles, en tout pays, ce chiffre de vingt ans ne doit jamais être pris comme une base certaine. Nous sommes fort éloigné de vouloir attaquer les mœurs de Cervantes, et des recherches récentes tendent à confirmer l'opinion que la mère de cet enfant naturel était Portugaise.

Après la conquête des Açores, Cervantes paraît avoir abandonné la carrière des armes. Il se rendit à Madrid et sollicita un emploi public. Son frère Rodrigo avait obtenu le grade d'*alferez* (porte-enseigne) et était parti pour les Pays-Bas. A la fin de 1584, c'est-à-dire probablement aussitôt après son arrivée dans la capitale, Michel Cervantes publia les six premiers livres de la *Galatée*. Il peut sembler étrange qu'un homme qui sortait des prisons d'Hassan-Aga, et qui venait d'assister à une sanglante bataille, débutât par une pastorale. C'était la mode alors. George de Montemayor s'était fait une renommée avec sa *Diane*, dont plusieurs continuations venaient de paraître. Sans essayer de poursuivre le même sujet, Cervantes imita la manière de Montemayor, et dans ce genre faux, dont il n'était pas l'inventeur, il obtint un succès assez brillant. Sa *Galatée* eut plusieurs éditions; elle fut aussitôt traduite en français par César Oudin, et aussi bien accueillie à Paris qu'elle l'avait été

en Espagne. Aujourd'hui ce n'est pas sans peine qu'on parvient à lire ces bergeries. La prose de la *Galatée* est laborieusement contournée. Elle est pleine d'inversions qui semblent n'avoir d'autre but que de montrer que l'auteur ne veut pas écrire comme on parle. Son dialogue est lardé de pointes et de dissertations pédantesques. On dirait que de gaîté de cœur il s'est appliqué à embrouiller l'action principale en l'enchevêtrant avec des épisodes accumulés de façon à lasser la patience des plus courageux. Notez que ni cette action principale, ni ces épisodes n'ont de dénoûment, et on peut se demander s'il était possible d'en trouver un. Nous doutons, pour notre part, que Cervantes y ait jamais pensé, car c'était l'usage à cette époque d'offrir de pareils imbroglios, sans se soucier d'éclairer le lecteur. Qui aurait pu prévoir alors que l'auteur de la *Galatée* ferait jamais le *Don Quichotte* et les *Novelas ejemplares?* Qui aurait pu deviner qu'après un ouvrage où tout est faux, compassé, fardé en dépit du sens commun, la même plume écrirait un chef-d'œuvre de naturel et d'originalité! Cervantes était trop modeste, et toujours prêt à accepter les caprices de la mode. A la façon dont il parle plus tard du genre pastoral, on pourrait croire qu'il méprisait au fond du cœur les dieux qu'il avait encensés. Il dit dans une de ses nouvelles : « La bonne amie de mon maître lisait des histoires de bergers et de bergères, comment ils passaient le temps à jouer de la musette, du rebec et des pipeaux, comment le berger Anfriso célébrait les divins appas de l'incomparable Lisarde, depuis le moment où le soleil s'arrachait des bras de l'aurore jusqu'à ce qu'il se reposât sur le sein de Thétis... Les bergers que je voyais à présent n'avaient ni musette ni rebec; leurs chants étaient: *Voici le loup*, ou bien: *Allons, Manon*. Ils s'accompagnaient en faisant claquer entre leurs doigts des tessons de poteries. La journée, ils la passaient à s'épouiller, ou bien à raccommoder leurs espardilles. Ils ne s'appelaient ni Lisardo ni Amaryllis, mais Laurent et Toinon. »

Déjà classé parmi les beaux esprits, Cervantes se maria vers la fin de l'année 1584 à doña Catalina de Palacios Salazar y Vozmediano, domiciliée à Esquivias, où sa famille possédait quelques biens-fonds (*una casa solariega*). Le père de doña Catalina était mort, mais sa fille ne devait hériter qu'après le décès de sa mère. Quelques biographes, qui veulent toujours trouver une relation entre les œuvres d'un auteur et sa vie, ont avancé que Cervantes avait peint sa femme sous les traits de Galatée. Ils oublient l'aventure scandaleuse de Portugal. Tout indique, au contraire, qu'il fit un mariage de convenance. Les deux familles étaient liées de longue date, et le père de Cervantes avait choisi la mère de doña Catalina pour son exécutrice testamentaire. Il est à croire que ses fonctions ne

l'occupèrent pas longtemps. Nous trouvons dans l'ouvrage si scrupuleusement exact de M. de Navarrete qu'elle apporta à son mari 182,297 maravédis, y compris 37,500 dont il la dota. Il faut 34 maravédis pour faire un réal et 20 réaux pour faire une piastre. On voit que Mme Cervantes n'était pas une riche héritière.

Malgré sa jeune femme, Cervantes s'absentait souvent d'Esquivias pour visiter les lettrés de Madrid, les libraires, et surtout pour assister aux représentations dramatiques. Il y avait alors des théâtres dans toutes les grandes villes d'Espagne, et Madrid possédait plusieurs troupes, toutes très suivies. C'était un divertissement encore nouveau et qui en très peu de temps avait pris un développement extraordinaire. Il y eut à la fois à Madrid plus de vingt troupes de comédiens. Dans son enfance, Cervantes avait vu Lope de Rueda jouer sur deux tréteaux installés sur une place publique ou dans une grange. En peu d'années, on avait perfectionné notablement le matériel et le personnel des théâtres, et on avait remplacé les dialogues de Lope de Rueda par des drames plus ou moins réguliers. On n'avait pas encore, à la vérité, construit de grands édifices en pierre, mais partout s'élevaient de vastes baraques recevant un nombre considérable de spectateurs. La comédie espagnole avait commencé, comme la comédie grecque, par des dialogues en vers, espèces de parades à deux ou trois personnages. Bientôt elle se complut en une intrigue bizarrement nouée; l'action devint compliquée, le style plus lyrique que dramatique, et, comme on ne vit paraître ni Eschyles ni Sophocles, le public montra tout de suite un goût très vif pour la pompe du spectacle et ce qu'on appelle aujourd'hui l'art du machiniste. Cervantes raconte ainsi lui-même les progrès du théâtre espagnol, qu'il avait suivis avec un très grand intérêt : « Je me souvenais d'avoir vu le grand Lope de Rueda, homme admirable pour la scène et d'une intelligence extraordinaire. Il était de Séville, et de son métier batteur d'or. Merveilleux dans la poésie pastorale, il n'a trouvé personne, alors ou depuis, qui l'ait surpassé dans ce genre... Navarro, qui lui succéda, perfectionna la mise en scène. Au lieu d'un sac, qui renfermait d'abord tous les costumes, il lui fallut des malles et des coffres. Il plaça les musiciens devant le public; autrefois ils jouaient derrière la scène. Il fit raser ses acteurs, qui ignoraient avant lui les postiches, et il n'y eut plus que les vieillards qui parurent avec la barbe. C'est encore à lui qu'on doit l'invention des machines, des nuages, des tonnerres et des éclairs, des duels et des batailles. » Sur le point de savoir quand les femmes montèrent sur la scène, Cervantes ne nous donne aucun détail. Nous croyons qu'en Espagne, de même qu'en Angleterre, les rôles de femmes furent d'abord rem-

plis par de jeunes garçons; mais bientôt il y eut des actrices, et plusieurs s'acquirent une grande réputation.

La fréquentation des auteurs, probablement celle des directeurs, des acteurs, et peut-être celle des actrices, engagea Cervantes à composer des comédies. On ne faisait alors sur le Parnasse espagnol aucune attention au sage précepte d'Horace sur le *limæ labor et mora*, et les auteurs dramatiques se montraient d'une fécondité incroyable. En fort peu de temps, c'est-à-dire de 1584 à 1587, il fit représenter « vingt ou trente » comédies. « Elles firent leur chemin, dit-il, sans sifflets, huées ni vacarme, sans offrandes de concombres ou autres projectiles. » De ces premiers essais, deux seulement ont été conservés et méritaient à peine cet honneur. Sa première comédie fut, à ce qu'on croit, *los Tratos de Argel* (les mœurs d'Alger). La seconde en date fut *la Numancia,* un peu plus connue et conservée même au théâtre après quelques modifications, telles que Garrick en introduisit dans plusieurs drames de Shakspeare.

Le sujet des *Tratos de Argel* est une aventure dont Cervantes fut probablement témoin, l'enlèvement d'une jeune Mauresque par un captif espagnol; elle a fourni, comme on sait, un des principaux épisodes du *Don Quichotte*. Selon la tradition, le héros était un certain capitaine Ruy Perez de Viedma, et le père de la Mauresque, Agi Morato (Hadji Mourad), serait l'honnête Maure qui pendant quelques jours donna asile à Cervantes après sa dernière tentative d'évasion, et qui le protégea avec beaucoup de dévoûment contre la fureur du dey. Cervantes lui-même a, dans cette pièce, un rôle épisodique sous le nom de Saavedra, dans lequel il récite quelques-uns des tercets adressés du bagne par lui à Mateo Vazquez. Il y a dans cette pièce un captif qui s'échappe et perd son chemin dans le désert. Accablé de fatigue, il s'endort. A son réveil, il trouve un lion à ses côtés, qui non-seulement ne le mange pas, mais lui montre son chemin. On se demande si en 1584 on exposait déjà des lions domptés, ou si le lion des *Tratos de Argel* était représenté par un figurant marchant à quatre pattes dans une peau de bête. De quelque façon que cette scène se jouât, elle prouve qu'on en était déjà venu à solliciter la curiosité des spectateurs par des moyens étrangers à l'art, car la comédie de Cervantes ne perdrait rien assurément si l'on en retranchait le rôle du lion.

On n'a rien conservé des autres comédies, sauf les titres de quelques-unes, par exemple *la Batalla naval,* où l'on croit qu'il y avait quelques souvenirs de la bataille de Lépante. Une autre, intitulée *la Confusa,* paraît avoir obtenu un grand succès, et, dans le *Voyage au Parnasse,* il dit « que, si on en croit la renommée, elle parut admirable sur la scène. »

La Numancia, qui a été souvent réimprimée, n'est qu'une amplification très ampoulée du peu que Plutarque et Appien nous apprennent sur cette généreuse peuplade qui se suicida pour n'être pas esclave des Romains. Les noms des personnages semblent empruntés à une traduction d'Appien; mais d'un seul chef, Rhetogenes-Caraunus, Cervantes a fait deux personnages, Théagène et Corabin. Depuis le commencement jusqu'au tableau final, l'auteur poursuit une monotone description des angoisses de la faim, entremêlée de tirades un peu banales sur l'amour de la patrie. Pour la plupart, les vers sont plats et lourds, défaut particulier à Cervantes, et d'autant plus extraordinaire que sa prose a souvent une grande élévation; et, pour n'en citer que deux exemples célèbres, l'éloge du soldat dans le *Don Quichotte*, et celui de la liberté dont jouissent les bohémiens dans *la Gitanilla*, sont des modèles de style qu'on n'a jamais surpassés. En lisant ses vers, le lecteur, succombant à la fatigue, est tenté sans cesse de s'écrier : Que n'écrit-il en prose! On lui reproche encore quelques grossièretés que rien ne justifie. Ainsi un prophète numantin qui évoque Pluton le traite de *Cornudo*. L'auteur n'a pas dédaigné d'appeler à son aide l'art du machiniste, si peu avancé qu'il fût alors, et s'est préoccupé de la mise en scène avec un soin particulier. On en peut juger par les indications qu'il a laissées à l'usage des directeurs. Lorsque Scipion harangue son armée, toujours battue par les Numantins, on lit dans le drame imprimé : « On fera entrer sur le théâtre le plus grand nombre de soldats possible, vêtus à la romaine, et *sans arquebuses*. » Ailleurs le pontife des Numantins fait un sacrifice; au moment où il va frapper la victime (c'est un mouton), « on roule sous la scène un baril rempli de pierres; on lance une fusée volante, et un démon sortant d'une trappe emporte le mouton. »

Cervantes s'est fait un titre de gloire d'avoir introduit le premier, pensait-il, de bonne foi sans doute, des personnages allégoriques sur la scène. En effet, dans *la Numancia*, on voit figurer le Duero, la Faim, la Peste, la Guerre. Nous ne croyons pas qu'il eût lieu d'en tirer vanité. Dans un drame, des personnages allégoriques n'ajoutent aucun intérêt à l'action et ôtent toute illusion au spectateur. Quant au mérite de l'invention, un érudit pourrait le revendiquer pour Aristophane, mais il paraît qu'en Espagne, avant Cervantes, le marquis de Villena, dès le quinzième siècle, et beaucoup d'auteurs de mystères avaient produit sur la scène des figures allégoriques, et personnifié des vertus et des vices. On peut en dire autant de la division des comédies en trois *journées*, ou actes, dont Cervantes réclame la première idée; plusieurs poètes l'avaient employée avant lui, notamment Juan de la Cueva et Christoval de Vi-

rues. Peut-être est-ce à partir de *la Numancia* et de *la Confusa* que s'établit la division en trois journées, et qu'elle devint une sorte de règle dont il ne fut plus permis de s'écarter.

Selon toute apparence, Cervantes demandait au théâtre plutôt les moyens de faire vivre sa famille que la gloire littéraire. La rapidité avec laquelle il travaillait le témoigne assez. D'ailleurs tout en faisant de méchans vers il sollicitait une place et faisait agir ses amis. Ses prétentions étaient bien modestes. En 1587, il obtint un petit emploi dans l'administration des vivres de la guerre et de la marine, ou plutôt une commission temporaire qui lui rapportait douze réaux par jour. Il dut quitter Madrid pour se rendre à Séville et se mettre aux ordres de l'alcade Diego Valdivia, dont il devint l'agent principal. En cette qualité, il fit plusieurs voyages en Andalousie, soit pour acheter des blés, soit pour recouvrer des fonds dus au trésor royal. Le 22 janvier 1588, il reçut la patente de commissaire royal, délivrée par l'intendant général des armées, don A. Guevara. Ses fonctions ne paraissent pas avoir changé, mais sa position fut moins précaire, et peut-être augmenta-t-on ses appointemens. Par suite d'une mission dont on ne connaît pas bien la nature, mais qui évidemment se rattachait au service de l'intendance militaire, il passa en Afrique, et visita Mostaganem et Oran. Quelque temps après, il fut attaché à un autre intendant général, don Miguel de Oviedo. Cependant il sollicitait toujours et envoyait des placets au roi et à ses ministres. On a retrouvé un mémoire qu'il adressait à Philippe II pour obtenir un emploi en Amérique. Il demande particulièrement une des quatre places vacantes pour le moment, celle de *contador mayor* de la Nouvelle-Grenade, celle de gouverneur de la province de Soconuzco au Guatemala, celle de payeur de la marine à Carthagène, enfin celle de corrégidor de la ville de la Paz, au Pérou. On voit par la désignation de ces emplois que Cervantes se présentait comme ce qu'on appellerait aujourd'hui un financier, assez instruit d'ailleurs en matière de jurisprudence pour être corrégidor dans une ville du Nouveau-Monde. Alors il n'était pas trop nécessaire d'être un grand jurisconsulte pour exercer ces fonctions; on était loin des juges et des avocats. La réponse faite à cette pétition par ordre du roi, peut-être même de sa main, car personne n'eut à un plus haut degré que Philippe II la manie d'annoter tous les papiers qui passaient sous ses yeux, fut dictée par une heureuse inspiration : « Voir à lui faire quelque faveur en ce pays-ci (en Espagne). » Si Cervantes fût allé en Amérique, il est peu probable qu'il eût fait le *Don Quichotte*. Cette faveur ainsi promise ne se trouva pas apparemment réalisée, car il était encore commissaire aux vivres en 1592. Il eut maille à partir avec la justice cette année-là. Accusé d'avoir vendu indûment, sans autorisation, trois cents fanègues de blé, il fut envoyé en pri-

son dans la ville de Castro del Rio, par ordre de don Francisco Moscoso, corrégidor d'Ecija, pour y demeurer jusqu'après le remboursement du blé mal vendu. Le corrégidor faisait un abus de pouvoir. En sa qualité d'employé militaire, Cervantes, selon les lois espagnoles, n'était justiciable que d'un tribunal privilégié, le conseil royal de la guerre. Après quelques jours de détention, il fut mis en liberté sous caution, et dut aller à Madrid pour rendre compte de sa conduite. Autant qu'on en peut juger aujourd'hui, Cervantes n'avait fait qu'obéir aux ordres de son chef immédiat, Pedro de Izunza; mais, au lieu de rejeter sur ce dernier la responsabilité du fait poursuivi, il l'accepta hardiment et ne s'appliqua qu'à démontrer la légalité, ou du moins l'utilité de la mesure qu'il avait prise. On ne connaît pas la décision du tribunal, mais il est à croire qu'elle lui fut favorable, car l'année suivante nous le voyons de retour en Andalousie et chargé par l'intendant Oviedo de faire de grands achats de blé aux environs de Séville. En 1594, il vint à Madrid, où il reçut une cédule royale à l'effet de recueillir les taxes et les droits régaliens dus au fisc, à Grenade et dans d'autres villes du midi, mission assez importante, comme il semble, et qui l'occupa toute l'année. Elle faillit lui causer de sérieux embarras. Il avait remis à un négociant nommé Simon Freire de Luna une somme de 7,400 réaux à verser au trésor. Cet homme fit banqueroute avant de s'être acquitté de sa commission, et Cervantes fut déclaré responsable. Heureusement, lors de la liquidation de la faillite, qui eut lieu en novembre 1596, il put être remboursé.

Bientôt après, nouvel accident. Obligé de rendre ses comptes à jour fixe, il se trouve à découvert de 2,641 réaux. La somme n'était pas considérable, mais il ne put se la procurer immédiatement, et le tribunal de la Contaduria mayor, dont la sévérité était alors célèbre, lui assigna un délai de vingt jours pour payer, et provisoirement le fit mettre en prison à Séville en septembre 1597. Peu après, en fournissant une caution égale à la somme réclamée, il fut rendu à ses affaires. Nous soupçonnons que Cervantes n'était pas un grand financier et qu'il n'avait ni l'ordre ni la méthode, qualités si nécessaires à un bon comptable. Nul soupçon d'ailleurs sur sa délicatesse. En sortant de prison, il conserva non-seulement sa place de commissaire royal, mais encore on voit qu'il était chargé par plusieurs familles de gérer leurs affaires. Il paraîtrait qu'il faisait des recouvremens pour des particuliers partout où le conduisaient les devoirs de son emploi.

L'emprisonnement de Cervantes à Séville est un fait parfaitement avéré; cependant une tradition fort ancienne a changé le lieu de sa détention. Ce n'est plus Séville, mais le bourg d'Argamasilla, dans la Manche. Le *Don Quichotte* commence par ces mots : « Dans un

endroit de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom... » Cette phrase a paru cacher quelque mystère. Tous les commentateurs s'accordant à regarder Argamasilla comme la patrie de Don Quichotte, il a fallu trouver le motif qui empêchait l'auteur de nommer cette bourgade, et les imaginations ont travaillé à l'envi. Argamasilla, de même que d'autres localités beaucoup plus importantes, avait prétendu à l'honneur d'avoir donné le jour à Cervantes, mais elle n'a pu prouver autre chose, sinon qu'au XVIe siècle il y avait eu des gens de ce nom parmi ses habitans. Obligée de renoncer à la gloire d'avoir produit un si grand génie, Argamasilla s'est rabattue à celle de l'avoir emprisonné. En fait d'illustration, on n'est pas difficile. Cervantes serait venu pour réclamer au nom du fisc des arriérés dus par les gens d'Argamasilla, lesquels, mal disposés à l'égard des percepteurs des contributions, lui auraient cherché quelque querelle d'Allemand, et par suite l'auraient mis en prison. Là Cervantes, se trouvant de loisir et probablement inspiré par un lieu aussi poétique, aurait écrit les premiers chapitres ou du moins le plan du *Don Quichotte*. Il est vrai qu'il n'y a pas, et probablement qu'il n'y a jamais eu de prison à Argamasilla, mais partout où se trouvent quatre murs on peut enfermer un homme. Si quelque étranger se risquait à Argamasilla, après lui avoir fait faire un méchant dîner, on lui montrerait une vieille maison, et dans cette maison une chambre à rez-de-chaussée : c'est la prison de Cervantes. La civilisation marchant à pas de géant en Espagne, il se pourrait même qu'on offrît aujourd'hui de vendre aux voyageurs la plume qui a tracé le premier chapitre du *Don Quichotte*. Malheureusement les infatigables et consciencieuses recherches de M. Navarrete n'ont pas laissé debout une seule des prétentions d'Argamasilla. Après avoir exploré toutes les archives de la Manche, il n'a pu découvrir la moindre trace du fait qui devait assurer à ce bourg une renommée impérissable. Mais pourquoi Cervantes n'a-t-il pas voulu le nommer? Quelques esprits subtils ont découvert qu'il a pu exister là un parent de la femme de Cervantes, qui s'était opposé à son mariage, et que Cervantes avait voulu punir tous les habitans d'Argamasilla pour le crime d'un seul. En vérité, nous ne savons pas pourquoi on n'accepte pas l'explication qu'a donnée l'auteur lui-même dans son dernier chapitre : « Sidi Hamet, écrit-il, n'a pas voulu marquer expressément le lieu de naissance du bon chevalier, afin que toutes les villes de la Manche prétendissent l'adopter chacune et le faire chacune son concitoyen, de même que les sept villes de la Grèce qui se disputèrent l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. »

Lorsqu'on pense à tout le temps employé par Cervantes pour remplir les fonctions ingrates et indignes de lui, on est tenté de

maudire ses contemporains et de les accuser d'avoir privé la postérité de tous les chefs-d'œuvre qu'il aurait pu produire au lieu de faire des additions, d'encaisser des réaux et de donner des quittances. Tout ce temps néanmoins n'a pas été perdu. La vie errante qu'il a menée dans un pays charmant, au milieu d'un peuple gai, spirituel, original, n'a pu manquer de lui laisser des impressions profondes qu'il a retrouvées plus tard. Les *Novelas ejemplares* et le *Don Quichotte* en fourniraient la preuve.

Il est certain que, tout en s'acquittant des devoirs de sa charge, Cervantes trouvait le temps de s'occuper de littérature. Pendant son séjour à Séville, il est en relations avec tous les beaux esprits du temps; s'il n'imprimait pas, il lisait ses compositions à un auditoire choisi. Au commencement de ce siècle, on a découvert dans les papiers d'un chanoine de Séville, Francisco Porras de la Camara, un manuscrit qu'il avait intitulé : *Compilation de curiosités espagnoles*, et qui fut achevé en 1606, c'est-à-dire sept ans avant la publication des *Nouvelles*. Au nombre des *curiosités* se trouvait un conte de Cervantes encore inédit, et que cet honnête ecclésiastique n'avait pas craint de recueillir, bien que l'ouvrage laisse un peu à désirer sous le rapport de la morale, et que les dames aient quelque peine à le lire. Il s'agit de *la Fausse Tante* (*la Tia fingida*), imprimée à présent dans toutes les éditions des *Novelas ejemplares*. Malgré les défauts que nous avons été contraint de signaler, c'est un chef-d'œuvre. A ne considérer que le style, *la Fausse Tante* est à une distance prodigieuse de la *Galatée*, et on s'aperçoit que l'auteur possède déjà l'art de raconter, où il sera inimitable. Dans le même recueil du chanoine se trouvent deux autres nouvelles de Cervantes : *le Jaloux d'Estramadure* et *Rinconete et Cortadillo*, l'une et l'autre imprimées par l'auteur en 1613. Il n'est pas improbable que le *Don Quichotte* ait été esquissé à la même époque, et la phrase si remarquée de la préface, où l'auteur indique que son œuvre fut conçue *dans une prison*, se rapporterait parfaitement avec sa détention à Séville, car il est peu croyable qu'il ait voulu rappeler son séjour au bagne d'Alger, et qu'avant la *Galatée* il ait ébauché son chef-d'œuvre.

On a conservé également quelques souvenirs poétiques qui datent de sa résidence à Séville. Il paraît qu'à cette époque il était renommé pour ses épigrammes. En voici une. Le 1er juillet 1596, le comte d'Essex s'empara de Cadix, rançonna les habitans, et pendant une vingtaine de jours s'amusa à brûler et à démolir des maisons. C'était une revanche prise de l'Invincible Armada. Personne ne vint attaquer les Anglais, qui, lorsque tout le vin fut bu, tous les vivres mangés, se rembarquèrent sans être inquiétés. Pendant ces vingt jours d'invasion, les autorités de Séville ordonnèrent de

grands armemens avec plus de bruit que d'effet. Le duc de Medina Sidonia eut ordre de rassembler une armée; un certain capitaine Becerra fut chargé d'instruire les recrues. Seulement l'argent, les armes manquaient, et aussi un peu l'ardeur guerrière parmi les Andalous. Ce fut à cette occasion que Cervantes fit le sonnet suivant :

« En juillet nous avons vu une autre semaine sainte, attestée par certaines confréries, appelées compagnies par les soldats, lesquelles font peur au vulgaire, mais non à l'Anglais.

« Il y eut tant de plumes au vent qu'en moins de quatorze ou quinze jours Pygmées et Goliaths s'envolèrent, et l'édifice croula sur sa base.

« Le Becerro (1) rugit et les embrocha; la terre tonna, le ciel s'obscurcit, la fin du monde allait venir.

« Enfin, dans Cadix, avec prudente lenteur, le comte d'Essex étant parti sans se presser, on vit l'entrée triomphante du grand-duc de Medina Sidonia. »

Ce n'est pas sans une certaine satisfaction de vengeance assouvie qu'on lit dans l'histoire du XVIe siècle les humiliations que subit Philippe II dans ses derniers jours. On aime à se représenter le despote qui avait rêvé l'asservissement des Provinces-Unies et de l'Angleterre, apprenant que sa flotte invincible est brûlée par les hérétiques, qu'un de ses meilleurs ports est pris presque sans combat, et que, par suite de sa détestable administration, il ne trouve ni armes, ni soldats pour le venger; enfin que ses propres sujets rient de ses misères, au lieu de frémir d'indignation aux revers de la patrie.

Un sentiment du même genre peut être surpris, à ce que nous croyons, dans un autre sonnet de Cervantes, composé deux ans plus tard, à l'occasion de la mort de Philippe II (13 septembre 1598). On lui fit des obsèques magnifiques dans toutes les villes d'Espagne, et particulièrement à Séville. Le catafalque élevé dans la cathédrale passait pour une merveille, et tout le monde accourait pour le voir plutôt que de réciter des prières à l'adresse du défunt. A dire vrai, un règne si long et si pesant ne laissait guère de regrets. Pour l'intelligence du sonnet, nous devons ajouter qu'aux yeux des Castillans et des Espagnols du nord, les Andalous, et surtout les Sévillans, sont ce que sont les Gascons pour les Parisiens ou les Normands. Séville est la patrie des faiseurs de bons mots, des hâbleurs, des fanfarons. Là, depuis le crocheteur jusqu'au gentilhomme, c'est un assaut perpétuel de quolibets, de facéties et de rodomontades. Brantôme en a fait un livre qu'il a eu le tort d'intituler *Rodomontades hespaignolles;* c'est *andalouses,* qu'il aurait dû

(1) *Becerro,* veau marin.

mettre. Un vieux soldat comme Cervantes, qui s'était trouvé en de rudes journées, qui avait reçu trois coups d'arquebuse et risqué vingt fois sa vie parmi les Maures, avait le droit de s'égayer un peu aux dépens des braves de Séville, dont la plupart n'avaient pour soutenir leur réputation que leurs longues moustaches et leurs allures de spadassin. Mais n'est-il pas singulier que, pour se moquer des braves de Séville, notre auteur prenne occasion de la mort de Philippe II? Nous ne prétendons pas qu'il fût pour cela républicain ou parlementaire; nous pensons seulement qu'il trouvait ses épaules soulagées, ainsi que tous ses contemporains, à la mort du prince le plus minutieusement tracassier qui ait encore vécu, du roi qui, après avoir reçu de son père le plus riche héritage, laissait son empire diminué, affaibli, ruiné, mortellement atteint.

Voici le sonnet : il est adressé « Au tombeau du roi, à Séville. »

« Morbleu! tant de grandeur me confond, et je donnerais bien un doublon pour pouvoir la décrire. Qui ne serait étonné, émerveillé, à voir cette insigne machine, cette braverie!

« Par Jésus-Christ vivant! chaque pièce en vaut un million, et c'est grand dommage que cela ne dure pas un siècle. O Séville la grande! Rome triomphante pour la valeur et la noblesse!

« Je parierais que l'âme du mort, pour jouir de ce chef-d'œuvre, a quitté aujourd'hui le ciel, son éternel séjour.

« Un brave m'entendit, qui s'écria : C'est vrai, ce que vous dites, m'sieur le soldat, et qui dira le contraire, il ment!

« Il rompit d'un pas, à la bravache, enfonça son feutre, caressa sa rapière, regarda de travers,... passa son chemin, et ce fut tout. »

Pendant le séjour de Cervantes à Séville, deux peintres de quelque réputation firent son portrait. Tous les deux étaient poètes à l'occasion et fort mêlés parmi les lettrés. L'un était Pacheco, le maître et le beau-père du grand Velasquez ; l'autre Juan de Jaureguy, dont on a conservé quelques œuvres estimables. Nous croyons que ces deux portraits originaux ont disparu, et que celui qu'on a si souvent gravé depuis la première édition publiée par l'Académie espagnole a été fait d'après une copie, ou peut-être seulement d'après le portrait écrit que Cervantes nous a laissé de lui-même dans le prologue des *Novelas ejemplares*, en 1613. « Celui que vous voyez la figure busquée, les cheveux châtains, le front lisse et découvert, les yeux rians, le nez crochu, mais d'assez bonne proportion, la barbe d'argent (elle était d'or il n'y a pas vingt ans), longues moustaches, bouche petite, peu riche en dents, — car elle n'en a que six, mal conditionnées et encore plus mal placées, vu qu'elles ne se correspondent pas, — ni grand ni petit, entre les deux extrêmes, teint clair et vif, plutôt blanc que brun, un peu voûté, pas trop agile, c'est l'auteur de la *Galatée* et du *Don Quichotte*, celui qui a

voyagé au Parnasse, à l'exemple du Perugin Caporali; c'est l'auteur d'autres œuvres égarées qui courent le monde anonymes. On l'appelle d'ordinaire Michel de Cervantes Saavedra. » Cervantes avait alors soixante-cinq ans. L'ampleur extraordinaire du front, qui rappelle celui de Shakspeare, et le nez long et aquilin, voilà les traits que reproduisent tous les portraits de Cervantes; mais nous n'en connaissons pas qui puissent être attribués avec certitude au XVI[e] siècle.

De 1599 à 1603, nouvelle lacune dans la vie de Cervantes. Nous l'avons laissé à Séville faisant les affaires du roi et des particuliers, commissaire pour le recouvrement des droits du fisc et pour des achats de vivres; nous le retrouvons avec les mêmes fonctions en apparence, à Valladolid, en février 1603. La cour s'était fixée dans cette ville depuis 1600. Il semble que quelque procès l'ait conduit à Valladolid, car il a encore des tracas au sujet de sa comptabilité. Il occupe avec sa famille un appartement dans une maison d'assez pauvre apparence. Sa sœur doña Andrea, qui doit avoir cinquante et quelques années, vit avec lui et a charge du linge du marquis de Villafranca. Il existe dans les archives de cette famille des comptes de lingerie de l'écriture de Michel Cervantes, ce qui tendrait à faire croire que doña Andrea ne savait pas écrire. L'art de peindre la voix et de parler aux yeux n'était pas, à cette époque, aussi commun qu'il l'est aujourd'hui. Les gens de lettres avaient toujours des protecteurs; ceux de Cervantes sont le duc de Béjar et le comte de Saldaña, fils puîné du duc de Lerma, alors ministre tout-puissant de Philippe III.

Il est évident que Cervantes était toujours de son métier homme d'affaires, mais il est certain qu'il faisait quelque chose de mieux et mettait alors la dernière main à la première partie du *Don Quichotte*. Le 24 septembre 1604, il obtenait le privilége royal et l'approbation, et la première édition paraissait à Valladolid au commencement de l'année 1605, dédiée au duc de Béjar. Suivant une tradition fort accréditée, le duc aurait longtemps refusé d'accepter cette dédicace, car alors il fallait une dédicace pour le succès d'un livre, et ce n'aurait été qu'à force d'importunités que Cervantes serait parvenu à lire ses premiers chapitres devant un auditoire choisi. Le succès de cette lecture aurait convaincu le grand seigneur qu'il pouvait sans se compromettre accorder le patronage de son nom; on ajoute que l'auteur aurait été félicité par toute la compagnie, sauf un ecclésiastique qui l'aurait critiqué vertement à tort et à travers. Ce pourquoi, dix ans plus tard, Cervantes se serait vengé en le mettant en scène dans la seconde partie du *Don Quichotte*. *Credat Judæus Apella.* Toutes ces traditions nous sont fort suspectes, et on ne trouve pas un seul témoignage contemporain pour les ap-

puyer. Il faut en dire autant d'une autre légende qui veut qu'à son apparition le *Don Quichotte* ait été d'abord mal accueilli par le public. L'imprimeur se désolait, lorsque Cervantes imagina de publier une petite brochure sous le titre de : *el Buscapié* (le serpenteau, la fusée), où il insinua que le *Don Quichotte* contenait une foule de choses intéressantes et mystérieuses qui méritaient une étude approfondie. Badauds d'acheter le *Don Quichotte* et d'y chercher ce qui n'y était pas. C'est ainsi qu'une petite brochure aurait fait la fortune d'un grand ouvrage. Mais qui a vu le *Buscapié?* Pellicer, auteur grave et expert en toutes recherches biographiques, a le premier émis le soupçon qu'il n'avait jamais existé. Don Vicente de los Rios, de l'Académie espagnole, affirme qu'un de ses amis, don Antonio Ruy Diaz, l'aurait vu, en 1775, dans la bibliothèque du comte de Saceda, mais depuis personne n'a eu la même fortune. Le *Buscapié* n'a pas reparu, et les catalogues du comte de Saceda, qui avait la réputation d'aimer les livres et de se connaître en raretés, n'en font pas mention. En 1847, la brochure introuvable a été *réimprimée,* c'est-à-dire qu'un pastiche assez adroitement fait du style de Cervantes a été publié comme original par un littérateur fort spirituel, don Alphonso de Castro. Il a fait quelques dupes. En voilà assez sur une anecdote si peu importante. Le *Buscapié* est un de ces ouvrages que les bibliophiles ne trouveront pas plus que ceux que Pantagruel examina dans la bibliothèque de Saint-Victor. Ajoutons que le public n'avait pas besoin d'être stimulé à lire le *Don Quichotte.* Imprimée au commencement de 1605, la première édition était enlevée en quelques semaines; quatre autres éditions paraissaient la même année, on en faisait des traductions, et le nom de l'auteur devenait célèbre dans toute l'Europe. On rapporte que Philippe III, étant à un balcon de son palais de Madrid, qui domine la vallée du Manzanarez, aperçut un étudiant qui lisait au bord de la rivière, riait, se frappait le front et donnait les signes d'un plaisir extraordinaire. « Ce garçon est fou, dit le roi, ou bien il lit *Don Quichotte.* » Un courtisan s'empressa d'aller demander le titre de ce livre si amusant : c'était en effet le *Don Quichotte.*

Un pareil ouvrage enrichirait aujourd'hui un homme de lettres; il ne paraît pas que la fortune de Cervantes se soit accrue en proportion de sa renommée, car nous le trouvons à la même époque acceptant un travail officiel des plus ingrats, qui probablement lui avait été procuré comme une bonne aubaine par un de ses protecteurs. C'est la relation des fêtes célébrées à Valladolid en 1605 pour la naissance du prince qui fut plus tard Philippe IV; elles coïncidèrent avec l'entrée d'un ambassadeur anglais. L'épigramme suivante de Góngora ne permet pas de douter que Cervantes ne soit l'auteur de cette relation, qui d'ailleurs ne se distingue en rien des factums

du même genre. L'ambassadeur était lord Howard, l'amiral qui avait pris Cadix en 1596.

« La reine accouche; le luthérien arrive avec six cents hérétiques et autant d'hérésies. En quinze jours nous dépensons un million pour leur donner des bijoux, l'hospitalité et du vin. De notre part, grande parade ou niaiseries : des fêtes ou plutôt des cohues pour l'envoyé anglais et les espions de celui qui jura la paix sur Calvin. Nous baptisâmes le petit Dominiquin (1), qui naquit pour l'être dans les Espagnes. Nous fîmes une assemblée d'enchantemens. Nous demeurons pauvres; Luther s'en va riche, et on fait écrire ces aventures mémorables à Don Quichotte, à Sancho et à sa monture. »

Cervantes demeurait à Valladolid au premier étage d'une maison de la rue del Rastro, qui, à cette époque, se trouvait en dehors de l'enceinte de la ville. Si la tradition locale s'est conservée exactement, comme on a lieu de le croire, cette maison est celle qui porte aujourd'hui le n° 11, et elle ne doit pas avoir changé notablement d'apparence. Elle a deux étages, chacun avec quatre fenêtres sur la rue, et quatre portes au rez-de-chaussée. Elle s'étend parallèlement à un ruisseau un peu encaissé qu'on appelle la Esgueva et que traverse un pont presqu'en face du n° 11. D'après les ruines de quelques constructions anciennes au bord du ruisseau, on présume qu'il y avait là des maisons autrefois. La rue n'est pas belle, et la demeure de Cervantes annonce la pauvreté. Nous ne saurions mieux la comparer qu'aux maisons d'ouvriers bâties dans les faubourgs de Londres. On s'expliquera le nombre des portes à rez-de-chaussée quand on saura combien il y avait de ménages dans le même bâtiment. Au premier habitait Cervantes avec sa femme, sa fille naturelle, Isabel de Saavedra, sa sœur doña Andrea, veuve en troisièmes noces d'un général Alvaro Mendaña; avec la fille de cette dernière par un premier mariage, doña Constanza de Obando; enfin avec une béate, doña Magdalena de Sotomayor, que Cervantes nommait sa sœur, on ne sait pourquoi. Voilà pour l'appartement de Cervantes. Quatre veuves occupaient les autres appartemens, et l'une d'elles, Mme Garibay, avait auprès d'elle sa fille et son fils, lequel était ecclésiastique. On a quelque peine à comprendre comment tant de monde vivait dans la même maison. C'est la même difficulté qui se présente lorsqu'on examine les ruines de Pompéi, et nous croyons qu'il n'y a qu'une explication à donner, pour l'antiquité comme pour le temps de Cervantes, c'est qu'on vivait très mal. Nous rapportons tous ces menus détails, d'abord parce qu'ils sont nécessaires pour l'intelligence du fait que nous

(1) Allusion à un des noms du prince, *Dominico*, qui s'applique aussi aux religieux de l'ordre de Saint-Dominique, chargé de la défense de la foi.

allons raconter, mais surtout parce qu'ils font connaître quelle était la position de Cervantes et celle de la plupart des gens de lettres ses contemporains.

Il y avait alors à Valladolid un chevalier de Saint-Jacques nommé don Gaspar de Ezpeleta, espèce de don Juan, célèbre par ses aventures galantes et sa bravoure. On ne lui connaissait pas de revenus; il suivait la cour, comme on disait, et vivait noblement aux dépens du marquis de Falces, son grand ami, si on s'en rapporte aux mauvaises langues. Le 27 juin 1605, don Gaspar, après avoir soupé très gaîment avec le marquis de Falces, chez lequel il demeurait, le quitta vers dix heures du soir en lui disant qu'il ne reviendrait pas avant le jour. Il sortit accompagné de son page, qu'en homme discret il renvoya bientôt, après avoir changé de manteau avec lui. Selon l'usage des galans de cette époque, il portait, outre son épée, un petit bouclier, nommé *rodela,* du diamètre d'une assiette. Cette arme défensive, alors fort en usage, s'accrochait à la ceinture. Au moment de combattre, on la tenait de la main gauche par une poignée pour parer les coups de taille. Les *rodelas* étaient ordinairement en acier poli, quelquefois damasquinées, gravées, dorées, avec des ornemens en relief. Se munir d'une pareille arme, c'était montrer qu'on allait s'engager dans quelque affaire périlleuse.

Ainsi accoutré, don Gaspar s'avançait par la rue du Rastro, se dirigeant en apparence vers la rue de la Manteria, où on lui supposait un rendez-vous; mais une sérénade qui avait attiré un certain nombre de curieux l'arrêta quelque temps. C'était, nous l'avons dit, un homme discret. La sérénade terminée, il continua sa marche, lorsque, à peu près à la hauteur de la maison de Cervantes, un homme de stature moyenne enveloppé dans un manteau, et qui venait de traverser le pont, intima l'ordre à don Gaspar de ne pas passer plus avant. Était-ce le donneur de sérénade, un jaloux ennemi du coureur d'aventure?.. On ne sait. Les deux épées sortirent à la fois du fourreau et, après un engagement très court, don Gaspar reçut un coup mortel dans la poitrine. A ses cris, Cervantes et l'ecclésiastique don Estevan de Garibay, son voisin, sortirent dans la rue, et le blessé tomba dans leurs bras. Ils le portèrent sur le lit de la mère de Garibay, qui probablement demeurait au rez-de-chaussée. Chirurgien, notaire, accoururent; Garibay confessa et administra le moribond. Don Gaspar, avant de mourir, déclara qu'il avait été l'agresseur et qu'il avait le premier mis l'épée à la main, que son adversaire lui était complétement inconnu, et que le combat avait été loyal. Puis il fit quelques dispositions testamentaires, parmi lesquelles on remarqua le don d'une robe de soie à Magdalena de Sotomayor, la béate que Cervantes nommait sa sœur. Il expira au point du jour. Selon la règle, une béate ne pouvait por-

ter que de la laine; mais don Gaspar savait-il qu'elle fût béate? Traversé par un coup d'épée, était-il en état de se rappeler quelle étoffe elle pouvait porter? Ce legs parut suspect, et la justice y attacha beaucoup d'importance. On crut, ou peut-être on feignit de croire qu'il s'agissait d'un fidéicommis destiné à une femme que le mourant n'avait pas voulu nommer. Quant à la béate, elle dit avec beaucoup de vraisemblance qu'elle ne connaissait pas don Gaspar de Ezpeleta, qu'il ne lui avait fait aucune confidence, et qu'elle supposait qu'en lui léguant une robe il avait voulu reconnaître les soins qu'elle lui avait donnés. En effet, habituée à servir les malades, elle ne l'avait pas quitté depuis qu'il avait été porté dans sa maison. Mme Garibay, qui était fort considérée comme veuve du célèbre annaliste, s'empressa de déclarer qu'elle tenait doña Magdalena pour une personne de bonnes vie et mœurs et une *grande servante de Dieu.*

La justice verbalisa, comme on peut le supposer, et par provision fit arrêter tous les habitans de la maison où don Gaspar était mort. Cependant Garibay, grâce à son caractère religieux, fut mis presque aussitôt en liberté. Les femmes, après un interrogatoire très court, obtinrent de demeurer dans leur logis sous la garde d'un alguazil. Cervantes seul, sans qu'aucune charge ne fût articulée contre lui, fut tenu en prison pendant plusieurs jours, et on fit comparaître un assez grand nombre de personnes qui venaient habituellement chez lui. D'après leurs dépositions, on voit que la plupart allaient le consulter pour leurs affaires; il tenait donc alors une sorte de cabinet de consultation.

Il semble évident que cette étrange procédure avait pour but, non de découvrir le meurtrier d'Ezpeleta, mais de détourner les soupçons du public loin de la véritable voie, pour les faire tomber sur une famille pauvre et sans protecteurs. On voulait faire croire que la sérénade et le duel qui en avait été la suite regardaient la fille ou la nièce de Cervantes, les seules jeunes femmes qui habitaient sa maison. Rien ne prouva cependant qu'elles connussent don Gaspar, et ceux qui croyaient être instruits des habitudes de ce cavalier disaient qu'il allait à un rendez-vous chez la femme d'un riche procureur. D'autres voulaient que ce fût chez une dame dont le mari remplissait une charge importante à la cour. Les deux suppositions expliqueraient assez bien la façon dont l'instruction fut conduite. Dans sa déposition, doña Isabel de Saavedra déclara qu'elle était âgée de vingt ans, et c'est là-dessus qu'on a attaqué les mœurs de Cervantes, qui, l'année même de son mariage, aurait eu une fille naturelle. Nous n'admettions pas la légende qui croit à un amour romanesque des deux conjoints, et qui fait de la légitime Mme de Cervantes le type original de la Galatée : nous n'attaquerons

pas non plus les mœurs de Cervantes sur le témoignage d'une demoiselle qui se dit âgée de vingt ans. Un seul fait nous paraît fort curieux dans cette déposition, c'est que cette jeune femme élevée dans la maison de son père, après avoir fait sa déposition, a déclaré *ne savoir signer*. On se souvient que les comptes du linge confié par le marquis de Villafranca à doña Andrea sont de la main de Cervantes. N'y a-t-il pas là une révélation des mœurs de l'époque?

L'adversaire de don Gaspar de Ezpeleta ne fut jamais découvert, ni le nom de la dame qu'il allait voir à une heure indue. Après quelques jours de détention, Cervantes fut mis en liberté de la manière la plus honorable, comme il semble, et de toute l'affaire il ne resta qu'un argument de plus en faveur d'une opinion déjà fort accréditée, à savoir qu'en cas de batterie et de meurtre, les gens prudens ne doivent rien voir ni rien entendre.

La cour quitta Valladolid en 1606; on ne sait si Cervantes la suivit immédiatement à Madrid. M. Fernandez Guerra a fourni la preuve qu'en juin 1606 il se trouvait à Séville. Dans une lettre portant cette date, Cervantes fait une relation burlesque d'un pique-nique dans une île du Guadalquivir, le jour de la fête de Saint-Jean d'Alfarache, auquel il aurait assisté avec les beaux esprits de la ville. Après un concours poétique, il y eut un tournoi dont les tenans étaient montés sur des chevaux de carton. La première partie du *Don Quichotte* avait peut-être déjà discrédité les tournois véritables. Enfin, après un dîner sur l'herbe, on joua la comédie de *Persée et Andromède*, terminée par des couplets bouffons. Cervantes fut un des juges du concours de poésie, et le secrétaire de la coterie qui donnait la fête. Le style de la relation et les circonstances qui en ont accompagné la découverte se réunissent pour faire croire que Cervantes en est bien réellement l'auteur; mais qu'allait-il faire à Séville? Y était-il venu dans l'exercice de ses fonctions de commissaire royal? C'est la conjecture la plus probable, d'autant plus que deux ans après il était encore employé dans l'administration des finances. Le 6 novembre 1608, le tribunal de la Contaduria l'ayant requis de payer une somme de 2,000 réaux environ à un individu qui était débiteur de Cervantes pour une somme plus considérable, celui-ci réclamait contre cette décision, qui prouve suffisamment qu'à cette époque il avait encore des fonds du trésor à gérer. Peu après, il est évident qu'il a résigné ces fonctions, et qu'il a même abandonné son cabinet d'affaires pour ne plus s'occuper que de littérature.

En 1609, il était établi à Madrid, et le 11 avril de la même année il est reçu membre de la confrérie du très saint sacrement de l'Oratoire. C'était alors une des plus illustres qu'il y eût en Espagne, et parmi ses membres elle comptait le roi Philippe III et le

duc de Lerma, son premier ministre. Cette même année 1609, il perdit sa sœur doña Andrea, qui, depuis la mort de son troisième mari, le général Mendaña, était toujours demeurée auprès de lui. Elle lui était tendrement attachée, et elle avait donné sa dot pour contribuer à le racheter de captivité.

Au commencement de l'année 1610, le duc de Lemos, le plus généreux et le plus puissant de ses protecteurs, fut nommé vice-roi de Naples, et l'on croit que Cervantes s'était flatté de l'accompagner et d'être employé par lui. Mais le duc fit un autre choix, dicté comme il semble par les deux frères Argensola, qui passaient cependant pour grands amis de Cervantes. C'est probablement à cet oubli de leur part que nous devons la seconde partie du *Don Quichotte*. Dans le *Voyage au Parnasse,* on trouve quelques plaintes fort mesurées sur la conduite de ses patrons à son égard. « J'ai beaucoup attendu, dit-il; on m'a beaucoup promis, mais probablement des devoirs nouveaux leur ont fait oublier ce qu'ils m'avaient dit. » C'est le seul trait de mauvaise humeur qui lui soit échappé, et dans la suite il ne garda pas une goutte de fiel contre Lupercio Argensola et son frère, qui, tous les deux, bien instruits de sa position et en état de lui rendre service, n'avaient jamais fait la moindre démarche en sa faveur.

C'est une opinion assez généralement répandue que Lope de Vega, alors à l'apogée de sa gloire, n'aimait pas Cervantes, et que celui-ci le payait de retour. On prétend qu'ils ont fait, l'un contre l'autre, quelques épigrammes, mais le fait n'a jamais été prouvé. Ils étaient en relations de société et même un peu parens par alliance, la mère de Cervantes étant, nous l'avons déjà dit, cousine ou tante de la première femme de Lope de Vega. Capmany rapporte, mais malheureusement sans citer ses autorités, qu'un jour Cervantes et Lope de Vega se rencontrèrent au parloir d'un couvent, celui de la Trinité, où se trouvaient doña Isabel de Saavedra, la fille naturelle dont nous avons déjà parlé, et la mère de cette dernière, dont on ne dit pas le nom. Survint un ecclésiastique nommé Miguel de los Santos. Or, quelques années auparavant, un moine augustin du même nom avait été pendu comme complice du pâtissier de Madrigal, qui se fit passer pour le roi Sébastien. — Ne donnez pas dans les travers de votre homonyme, lui dit Cervantes en riant. — Ni dans les travers de Cervantes, ajouta Lope de Vega, en regardant la mère et la fille, assises dans le parloir. — Le propos est singulier pour le parloir d'un couvent. Nous citons l'anecdote sans y ajouter foi; ce qui est certain, c'est que les deux prétendus ennemis se sont complimentés plusieurs fois publiquement sur leurs productions. Il est vrai que cela ne veut pas dire que leurs louanges fussent bien sincères.

A la fin de l'année 1613, Cervantes fit imprimer un recueil de nouvelles sous le titre de *Novelas ejemplares*. C'est, après le *Don Quichotte*, son meilleur ouvrage. Il eut dix éditions en neuf ans et fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Nous avons déjà dit que *la Tia fingida*, composée en Andalousie avant 1606, ne parut pas avec les autres nouvelles, peut-être parce que l'auteur trouvait le sujet un peu trop leste pour y mettre son nom, et cependant on se rappellera que c'est à un chanoine de Séville qu'on en doit la conservation. Selon les juges les plus autorisés, le style des *Nouvelles* est supérieur à celui de la première partie du *Don Quichotte*, qui déjà l'emporte prodigieusement sur celui de la *Galatée*. Un semblable progrès, à l'âge qu'avait Cervantes, est très remarquable et assurément très rare dans la vie d'un homme de lettres.

Les *Novelas ejemplares* furent suivies par le *Voyage au Parnasse*, en 1614, poème que Cervantes affectionnait particulièrement et qu'il considérait comme une de ses meilleures productions. Toute sa vie il parut croire qu'il était bien plus glorieux d'écrire en vers qu'en prose, et bien que ses poésies n'aient jamais eu de succès, il avait pour elles une certaine partialité, comme les mères en ont souvent pour leurs enfans disgraciés par la nature. Le *Voyage au Parnasse*, suivi d'un appendice en prose, *Adjunta al Parnaso*, dialogue dans la manière de Lucien, est une satire peu méchante des mauvais poètes contemporains, oubliés aujourd'hui, rachetée par les éloges les plus exagérés que l'auteur décerne à un assez grand nombre d'écrivains qui ne nous sont guère plus connus. On a demandé parfois si ces louanges outrées ne sont pas des épigrammes. Maintenant que les bons et les mauvais poètes contemporains de Cervantes sont presque tous également ignorés, le *Voyage au Parnasse* n'offre guère d'intérêt que par les allusions qu'on y trouve à la vie de l'auteur. Il y parle souvent de sa pauvreté, simplement, sans envie, sans orgueil de cynique. Admis en présence d'Apollon, qui tient sa cour plénière, il est invité à s'asseoir, mais tous les siéges sont occupés. « Eh bien! dit le dieu, plie ton manteau et assieds-toi dessus. — C'était alors l'usage des cavaliers dans les salons, où bien souvent il n'y avait pas de fauteuils. — Sire, répond Cervantes, vous ne faites pas attention que je n'ai pas de manteau. — N'importe, j'ai du plaisir à te voir; la vertu est un manteau avec lequel la pauvreté cache sa honte et échappe à l'envie. » Un épisode du poème où les mauvais poètes essaient de prendre d'assaut le Parnasse a pu donner à Boileau l'idée de la bataille des livres dans son *Lutrin*.

Malgré le peu d'encouragemens qu'avaient reçus ses premiers essais dramatiques, Cervantes n'avait jamais cessé de travailler pour le théâtre, mais il ne trouvait pas de directeur qui voulût pro-

duire ses pièces. Il se décida, en 1615, à faire imprimer huit comédies et huit intermèdes, qui forment ensemble un assez gros volume. C'était alors le temps de la grande vogue de Lope de Vega, et un auteur si fécond, dont les drames se comptent par centaines, occupait presque seul les nombreuses troupes d'acteurs établies à Madrid. Sans vouloir attaquer la gloire de Lope, nous lui reprocherons d'avoir engagé le théâtre espagnol dans une voie déplorable, et cela de gaîté de cœur, sans système et sans conviction arrêtée. Lui-même écrit dans l'*Art nouveau de faire des comédies :* « Nul plus que moi ne mérite d'être taxé de barbarie. J'ose donner des préceptes contraires à l'art et me laisse entraîner par le courant vulgaire. Aussi l'Italie et la France m'appellent ignorant. Mais quoi! J'ai écrit, y compris un ouvrage que j'ai fini cette semaine, quatre cent quatre-vingt-trois comédies. A l'exception de six, toutes pèchent gravement contre les règles de l'art. Je poursuis pourtant la voie où je suis entré, et je sais que, bien qu'elles fussent meilleures dans un autre système, mes pièces n'auraient pas eu le succès qu'elles ont obtenu. Souvent ce qui est contraire à la loi n'en plaît que davantage au goût. »

Aujourd'hui, au lieu de quatre cent quatre-vingt-trois comédies, on en a recueilli près de dix-huit cents. Lope était un improvisateur fort habile. Ses vers sont gracieux, faciles, et, bien que souvent vides de pensée, ils charment encore les oreilles de ses compatriotes. Mais que penser de la composition de ces centaines de drames, où se reproduisent sans cesse les mêmes péripéties, les mêmes sentimens, les mêmes exagérations? Tout y est faux, caractères, situations, dialogue. Ce que Lope appelle l'*art* est probablement l'observation de certaines règles que personne n'avait étudiées et que les pédans ne révélaient pas plus que les anciens jurisconsultes romains ne communiquaient leurs formules. L'*art*, c'était une convention qui obligeait à copier certains modèles au lieu d'imiter la nature, et l'admirable précepte d'Horace que le poète dramatique ne doit jamais perdre de vue : *Respicere exemplar vitæ morumque*, était justement celui dont on tenait le moins de compte. Lope se donnait le nom de barbare parce qu'il ne respectait pas la règle des trois unités : Shakspeare, qu'on a aussi nommé un barbare, ne la respectait pas davantage, mais il mettait à la place, ce qui valait beaucoup mieux, la profonde analyse des passions, le développement complet des caractères, l'observation exacte de tous les mouvemens du cœur humain. Où trouver quelque chose de semblable dans le théâtre espagnol? Tout y est convention, et les personnages n'y ont pas même la variété amusante de l'ancienne comédie italienne. La seule passion qui l'anime, c'est l'honneur, disons mieux, le point d'honneur, *pundonor*. Au costume, le spec-

tateur sait d'avance ce que, dans la situation donnée, fera le personnage qui est en scène. Une interminable suite de querelles entre les amans jaloux, de méprises résultant de l'usage du manteau pour les femmes, de duels où personne n'est tué, occupe les trois *journées*, et, après maint imbroglio, la pièce finit brusquement par le mariage de tous les jeunes gens. Lorsque le sujet d'une comédie est pris dans l'histoire, les personnages ne changent pas pour cela leur caractère : Héraclius, don Pèdre le Cruel, seront de *jeunes galans*; les dames romaines, les héroïnes chrétiennes, donneront des rendez-vous à la grille de leurs balcons comme les demoiselles de Séville.

A ce système dramatique vraiment barbare se joint un style qui, à notre sentiment, ne l'est pas moins. Dire la chose la plus simple de la façon la moins naturelle, la moins intelligible, larder de pointes et d'antithèses le dialogue dans les situations les plus passionnées, telle était la règle de l'*art* à l'époque de Lope de Vega. Il faut avouer d'ailleurs que presque toute l'Europe partageait alors ce goût pour le bel esprit qui nous semble si étrange à présent. En Espagne, on admirait le style *culto*, en Angleterre l'*euphuism*, qui ne valait pas mieux. Roméo, avant de s'empoisonner sur le tombeau de Juliette, s'écrie en déposant un baiser sur les lèvres de sa maîtresse : « O lèvres, portes du souffle, scellez d'un baiser en bonne forme un contrat sans date avec la mort accapareuse. » Un procureur ne dirait pas mieux. Dès son apparition, la poésie dramatique a recherché ces ornemens qui lui vont si mal. Égysthe, trompé par un faux rapport, croit qu'Oreste s'est tué en tombant de son char. Il dit : « On nous a appris qu'il était mort dans un naufrage équestre (1). » Racine lui-même, dont le goût était si délicat, n'hésitait pas à dire : « Brûlé de plus de feux que je n'en allumai, » et : « Le flot qui l'apporta recule épouvanté. » Il faut croire qu'alors les spectateurs avaient le pouvoir de percevoir à la fois deux plaisirs très différens, et que, tout en pleurant devant une situation touchante, ils jouissaient d'un jeu de mots. Aujourd'hui même, le plaisir que donne la poésie est double : la plus belle pensée ne permet pas de manquer aux lois de la prosodie, et un trait sublime est peut-être plus apprécié lorsqu'il se présente avec une rime riche. Ne soyons donc pas trop sévères pour un goût respectable par son antiquité et qui subsiste encore chez beaucoup de gens d'esprit.

Moins peut-être qu'aucun de ses contemporains, Cervantes a sacrifié à la mode de son temps, mais son style dramatique n'en est pas meilleur. Ses vers, quelquefois ridiculement emphatiques, sont le plus souvent d'une platitude désespérante. Quant à l'intrigue de ses

(1) Sophocle, *Electra*.

pièces, on n'en peut imaginer de plus faible et de moins artistement combinée. Il semble ignorer entièrement l'importance de la composition, et dans ses comédies les scènes se suivent comme au hasard.

Son théâtre est si peu connu que nous essaierons de faire une revue rapide des pièces qui nous semblent mériter quelque attention. Nous commencerons par *la Entretenida*, dont le titre pourrait se traduire par « poisson d'avril. » C'est une allusion à la locution proverbiale : *dar con la entretenida*, tromper quelqu'un en lui faisant perdre son temps. La grande singularité de la pièce est qu'il n'y a ni duel ni mariage, mais une situation fort scabreuse dont on attend quelque effet terrible. Un cavalier aime une dame nommée Marcela et en parle continuellement à sa sœur, qui s'appelle aussi Marcela et qui s'imagine que son frère est amoureux d'elle-même. En bonne chrétienne et en demoiselle bien élevée, elle l'évite le plus qu'elle peut. Finalement elle découvre que l'amour de son frère est parfaitement honnête. On comprend difficilement le but de Cervantes trompant son lecteur avec cette vilaine idée d'inceste qui n'a rien de plaisant et d'où ne sort aucun effet dramatique.

Dans *le Rufian dichoso* (l'heureux libertin) se trouve l'esquisse fort peu arrêtée d'un caractère qui ne manque pas d'originalité, mais dont le développement beaucoup trop brusque est dépourvu de naturel. Cristoval Lugo est un étudiant qu'on ne rencontre jamais un livre sous le bras, mais avec une rondelle à la ceinture accompagnée d'une dague qu'il est toujours prêt à dégainer. Il est le camarade, l'ami dévoué de toute la canaille de Séville, le protecteur et la providence des femmes de méchante vie. Au milieu de ses déréglemens, il conserve un grand fonds de dévotion. Au sortir d'une orgie, il donne son dernier écu pour les âmes du purgatoire, puis enfonce la boutique d'un pâtissier et rosse les archers pour délivrer un de ses amis qui tient une maison mal famée. Ayant tout perdu au jeu, il délibère avec lui-même s'il ne se fera pas voleur. Il en est fort tenté, mais tout à coup il se dit : « Pourquoi pas moine? » La grâce opère, et bientôt il fait l'édification de la ville qu'il a scandalisée. Il devient l'abbé de son couvent, fait des miracles et meurt en odeur de sainteté. A côté de ce personnage se trouve le *gracioso*, ancien camarade de Lugo, converti comme lui, et moine dans le même couvent. Mais il a conservé quelque reste du vieil homme; il a des retours de mauvaises passions et des regrets de la vie qu'il a quittée. C'est le rôle comique de la pièce. Il y a une scène assez plaisante où, revêtu de sa robe, qu'il retrousse, il s'oublie jusqu'à donner une leçon d'escrime à un autre moine.

L'auteur avertit en maint endroit qu'il n'a rien inventé, et renvoie à la légende. Nous copions une des indications de scène : « Entrent six comparses masquées, vêtues en nymphes, lascive-

ment, et ceux qui doivent chanter et jouer des instrumens, habillés en diables à l'antique. Ils exécuteront un ballet. Tout s'est passé ainsi ; ce n'est pas une vision supposée, apocryphe ou menteuse. »

Il y a encore une tentative d'étude de caractère dans la comédie qui porte le titre de *Pedro de Urdemalas*, nom du principal personnage, et dont les trois journées ne semblent être que l'exposition d'un drame qui reste à faire. Pedro de Urdemalas est une sorte de Figaro qui a fait tous les métiers, qui s'engage dans une foule de mauvaises aventures dont il se tire à force d'impudence, d'audace et quelquefois d'esprit. Un de ses tours est d'escroquer l'argent d'une riche veuve, à laquelle il se donne pour un saint homme tout frais de retour du purgatoire. « Votre défunt mari, lui dit-il, y était fort en peine; il ne s'en tirerait pas à moins de 300 écus. Votre frère rôtit à petit feu, il faudrait 400 ducats pour l'arracher au brasier. » A cette époque le clergé, pas plus que l'Inquisition, ne prenait ombrage de ces facéties, et les âmes du purgatoire n'en perdaient pas une messe. Les *Grenouilles* d'Aristophane ne scandalisaient pas davantage les dévots à Bacchus, et nos évêques du moyen âge permettaient qu'on célébrât la fête des fous dans les édifices consacrés au culte et qu'on y chantât la messe de l'âne. Il y a encore dans le drame qui nous occupe un caractère de femme heureusement ébauché, car dans cette pièce singulière tout est à l'état d'ébauche. C'est une jeune fille recueillie par des bohémiens, qui montre au milieu de sa tribu misérable un esprit altier et des goûts aristocratiques. On la reconnaît pour une princesse jadis égarée par ses parens, et elle va à la cour. Alors une de ses anciennes camarades de bohême se hasarde à lui recommander les malheureux qui ont pris soin de son enfance. « Bien, dit la nouvelle princesse. Faites-moi une note, et je m'en occuperai. » On faisait déjà des notes pour les ministres en 1615.

Les intermèdes ne sont que des scènes décousues comme on en peut improviser dans un château entre deux paravens. Ils manquent de gaîté, et le comique est souvent remplacé par des bouffonneries grossières. Dans *la Guarda cuidadosa*, une cuisinière, à qui un sous-sacristain fait la cour, se plaint à sa maîtresse d'avoir été déshonorée par lui. « Comment, malheureuse ! Et où t'a-t-il entraînée pour te déshonorer? — Où? Vraiment au beau milieu de la rue. — Comment, dans la rue? — Oui; il m'a dit au milieu de la rue de Tolède, à la face de Dieu et de tout le monde, que j'étais une coquine, une carogne, qui n'avais pas de honte, qui ne faisais pas attention aux choses, et maintes autres sottises de ce genre; tout cela parce qu'il est jaloux de ce soldat. »

Çà et là, au milieu de ce fatras, on trouve quelques traits de mœurs qui ont aujourd'hui leur intérêt. Dans *les Deux Bavards*, un

procureur se fait compter 200 écus par un cavalier qui a fait sur la figure de son client une balafre de *douze points*. Les *points* sont une mesure à l'usage des cordonniers : les amans prétendent que leur maîtresse se chausse à dix points. Douze points font une terrible balafre. Un pauvre diable, témoin de l'aventure, offre son visage au balafreur et le prie de lui faire une estafilade au rabais. Du temps de Cervantes, ce n'était pas chose rare que de faire balafrer un homme à qui on en voulait. La bonne compagnie ne dédaignait pas ce moyen de vengeance. Aujourd'hui il n'existe plus en Espagne que parmi le bas peuple, qui se sert à cet effet d'une pièce de monnaie aiguisée et dentelée. On appelle cela *peindre un chébec*; la bande de ces petits bâtimens est ordinairement peinte en losanges, et telles doivent être les cicatrices d'une balafrure bien exécutée.

Lorsque Cervantes publia la première partie du *Don Quichotte*, il est probable qu'il ne pensait pas en donner une seconde. En effet, le héros est rentré chez lui; tous les épisodes sont arrivés à leur conclusion, le sujet peut sembler épuisé. Cependant, dans son dernier chapitre, l'auteur semble prévoir que le chevalier de la Triste-Figure sera chanté par plus d'une lyre, car il termine par ce vers de l'Arioste :

Forse altri canterà con miglior plettro.

N'était-ce pas un défi porté aux beaux esprits? On sait que la plupart des romans de chevalerie ont été écrits successivement par plusieurs auteurs, et je crois que les douze parties de l'*Amadis de Gaule* appartiennent à presque autant de mains différentes. Il ne faut donc pas regarder comme un plagiat honteux l'entreprise d'un écrivain qui, sous le nom d'Avellaneda, fit paraître en 1614 une seconde partie du *Don Quichotte*. Si elle eût valu la première, le cas eût été véniel; mais c'était un singe qui imitait un homme. Il se montre insolent et grossier envers celui qu'il prend pour modèle. Dès le début de son prologue, il laisse voir la bassesse de son cacaractère. Il a pris la plume, dit-il, pour priver Cervantes des profits qu'il attendait de la continuation de son *Don Quichotte*. Un contrefacteur de bouchons ou d'élixir odontalgique montre d'ordinaire des sentimens plus élevés. Le lettré qui se cache sous le pseudonyme d'Avellaneda épuise contre Cervantes le vocabulaire des plus basses injures. Il l'appelle vieux, manchot, habitué des prisons, envieux, grognard. A cela répondit Cervantes dans sa seconde partie, par la bouche de Don Quichotte : « Le peu que j'ai lu du livre d'Avellaneda m'a montré qu'il y a trois choses à y reprendre : premièrement, quelques mots de son prologue (c'est-à-dire les injures que nous venons de citer). En second lieu, le langage qui sent

son Aragonais, par l'omission des articles; troisièmement enfin son ignorance de mes actions. » Il eût mieux fait d'en rester là, et de ne pas faire dire plus loin à la belle Altisidore qu'elle avait vu en enfer les diables jouant à la balle avec le livre d'Avellaneda. En pays d'Inquisition, il ne faut pas mettre le diable en jeu à propos d'une querelle littéraire.

Qui était cet Avellaneda? La solution du problème est d'autant plus difficile que le pseudonyme a eu intérêt à se cacher, et qu'il n'a pas excité d'abord assez de curiosité pour qu'on prît beaucoup de peine à le découvrir. Les indications qu'on a recueillies aujourd'hui sont assez vagues, et il y a peu d'espoir d'en obtenir de nouvelles. Un point cependant demeure bien établi, c'est que l'auteur du livre était Aragonais. Cervantes l'a déclaré, et les Castillans découvrent dans le faux *Don Quichotte* des traces fréquentes d'un dialecte provincial. Sur le seul indice de leur patrie, on a soupçonné les deux Argensola; mais ils étaient tous les deux amis de Cervantes, ils écrivaient très purement l'espagnol, et leur style ne ressemble nullement à celui d'Avellaneda.

M. Benjumea a fait preuve de beaucoup de subtilité pour identifier Avellaneda avec Blanco de Paz, ce misérable qui dénonça au dey d'Alger une tentative d'évasion de Cervantes et qui se disait affilié à l'ordre de Saint-Dominique. Selon l'ingénieux critique, Cervantes se serait vengé de ce coquin en lui donnant un rôle dans la première partie de *Don Quichotte*. On se rappellera que dans l'aventure du corps mort (chap. XIX) le bon chevalier culbute un soi-disant licencié qui accompagne un enterrement, et, lui portant l'épée sous la gorge, il lui demande son nom et sa profession. L'autre répond qu'il est licencié, mais il n'est que bachelier; il dit qu'il a la jambe cassée, et elle n'est que foulée; donc c'est un menteur. Quant à son nom, c'est *Alonzo Perez de Alcobendas*, et M. Benjumea, décomposant et recomposant les lettres, trouve ces mots : *Es lo de Blanco de la Paz*. Je crois qu'en travaillant on trouverait encore d'autres noms; mais, pour admettre celui de Blanco de la Paz, il faudrait d'abord prouver que cet homme savait écrire, puis expliquer comment, natif d'Estramadure, il se servait de locutions aragonaises. Aujourd'hui la plupart des lettrés espagnols s'accordent à reconnaître, sous le masque d'Avellaneda, un personnage des plus importans à cette époque, le révérend père Fray Luis de Aliaga, dominicain et confesseur de Philippe III. Il était Aragonais, auteur de plusieurs livres médiocres où l'on retrouve les locutions provinciales particulières à Avellaneda. On sait qu'il était mal disposé à l'égard de Cervantes, qu'il accusait d'avoir lancé des épigrammes contre Lope de Vega, son grand ami, dans le *Voyage au Parnasse*. A la cour, Aliaga était odieux à tout le monde, et, pour un motif

ignoré aujourd'hui, on lui avait donné le sobriquet de Sancho Pança, dont il se tenait pour offensé. C'était un esprit envieux et méchant, détracteur de toutes les renommées. Il a fait un ouvrage satirique contre Quevedo. A l'avénement de Philippe IV, le confesseur du feu roi fut aussitôt exilé à la joie générale, et le brillant et malheureux comte de Villamediana s'en rendit l'interprète dans un dizain qui eut alors un grand succès.

« Sancho Pança, le confesseur du défunt monarque, jadis habile à faire des saignées au coffre-fort d'Osuna, part pour Huete, transpercé du couteau de douleur. On fait enquête sur l'inquisiteur; le confesseur va confesser. »

Aliaga en espagnol signifie *ajonc*; on croit trouver une épigramme contre le confesseur royal dans un passage où Cervantes raconte l'entrée de don Quichotte à Barcelone. Quelques polissons, se glissant au milieu de la foule, vont attacher une poignée d'*ajoncs* sous la queue de Rossinante et celle de l'âne, son fidèle compagnon. Ajoutez encore la réserve singulière avec laquelle Cervantes fait parfois allusion à son imitateur, personnage alors trop puissant pour qu'on pût le traiter selon ses mérites.

Nous avouerons franchement que les présomptions que nous venons d'exposer nous paraissent peu concluantes. Les fautes de style, les locutions provinciales ne fournissent pas une preuve, car il y a d'autres auteurs aragonais que le père Aliaga. Si cet homme eût voulu nuire à Cervantes, il est probable qu'il aurait trouvé des moyens plus sûrs et plus expéditifs qu'une sorte de concours où l'avantage ne devait pas être de son côté. Enfin il est bien extraordinaire qu'après la disgrâce d'Aliaga, lorsque la renommée de Cervantes avait grandi au point de rendre ridicule et presque criminelle la tentation d'imiter son plus bel ouvrage, il ne se soit trouvé personne pour reprocher à l'ex-confesseur du roi d'avoir outragé un grand homme.

Quel qu'en soit le véritable auteur, la continuation qui porte le nom d'Avellaneda, imprimée à Tarragone en 1614, n'eut aucun succès, et elle n'a été réimprimée qu'en 1732, seulement en qualité de livre devenu rare. Elle a eu cependant l'honneur d'être traduite en français par Lesage, qui l'a abrégée, modifiée et rendue lisible.

Il ne faudrait pas croire que cette misérable composition nous ait valu la seconde partie du véritable *Don Quichotte*, et que le dépit ait réveillé le génie sommeillant de Cervantes : elle parut un peu moins d'un an après la continuation d'Avellaneda, et on ne peut supposer que Cervantes, dont la santé était fort altérée et qui avait sur le chantier un autre ouvrage considérable, ait pu en si peu de temps composer cette seconde partie, plus longue que la première. Il avait alors soixante-huit ans et souffrait cruellement

d'une hydropisie qu'on désespérait de guérir. Son médecin lui avait recommandé l'air de la campagne, et il quitta Madrid le 2 avril 1614, quelques mois après la publication du *Don Quichotte*, qui parut à Madrid vers la fin de 1615 avec une dédicace au comte de Lemos. Avant de partir pour se rendre à Esquivias, où sa femme possédait une petite ferme, il fit profession au très vénérable tiers-ordre de Saint-François, auquel il était déjà affilié depuis 1613. C'était alors un usage assez fréquent, surtout en cas de maladie grave.

La seconde partie du *Don Quichotte* ne fut pas le dernier ouvrage de Cervantes. Il venait d'achever un roman, *Persiles et Sigismonda*, qui ne fut publié qu'après sa mort, et une assez longue *Cancion* sur les *Divines extases de sainte Thérèse*. Tel est le programme d'un concours de poésie ouvert à l'occasion de la récente béatification de cette grande sainte. Lope de Vega fut un des juges. Fray Diego de San-José, rapporteur du concours, dit que les vers de Cervantes furent classés parmi les meilleurs, mais il n'ajoute pas qu'il ait obtenu le prix.

Cervantes voyait venir la mort sur son lit de souffrance avec la même fermeté qu'il l'avait bravée à Lépante sur le pont de la *Marquesa*, et en Afrique en face des bourreaux du dey. Qui pourrait croire que tous ces trésors de gaîté renfermés dans la seconde partie du *Don Quichotte* sont tombés de la plume d'un pauvre malade, d'un vieillard qui toute sa vie avait lutté péniblement contre la fortune? Son humeur enjouée ne l'abandonnait pas. On en peut juger par le morceau suivant écrit fort peu de jours avant sa mort. C'est la préface de *Persiles et Sigismonda*, et c'est ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage.

« Il advint, cher lecteur, que deux de mes amis et moi, sortant d'Esquivias, lieu fameux à tant de titres pour ses grands hommes et ses vins, nous entendîmes derrière nous quelqu'un qui trottait de grande hâte comme pour nous atteindre, ce qu'il prouva bientôt en nous criant de ne pas aller si vite. Nous l'attendîmes, et voilà que survient, monté sur une bourrique, un étudiant tout gris, car il était vêtu de gris de la tête aux pieds. Il avait des guêtres, des souliers ronds, une longue rapière et un rabat sale attaché par deux bouts de fil. Il est vrai que cela n'en allait pas mieux, car le rabat tournait de côté à tout moment, et il se donnait beaucoup de peine pour le rajuster. Arrivé près de nous, il s'écria : « Si j'en juge au train dont elles trottent, vos seigneuries s'en vont, ni plus ni moins, prendre possession de quelque charge ou d'une bonne prébende à la cour, où sont en ce moment son éminence de Tolède et sa majesté. En vérité, je ne croyais pas que ma bête eût sa pareille pour voyager. » Sur quoi un de mes amis répondit : « La faute en est au roussin du seigneur Michel Cervantes, qui allonge le pas. » A peine

l'étudiant eut-il entendu mon nom qu'il sauta brusquement à bas de sa monture, laissant tomber d'un côté son coussinet, de l'autre son porte-manteau, car il voyageait avec tout cet appareil. Puis il m'accrocha et, me saisissant le bras gauche, il s'écria : « Oui, oui, c'est bien lui, ce glorieux manchot, ce fameux *tout*, cet auteur si gai, ce consolateur des muses !.. » Moi, qui en si peu de mots m'entendais louer si galamment, je crus que ce serait manquer à la courtoisie que de ne pas lui répondre du même ton. Le prenant donc par le col pour l'embrasser, j'achevai d'arracher son rabat et je lui dis : « Vous êtes dans l'erreur, monsieur, comme beaucoup d'autres honnêtes gens. Je suis bien Cervantes, mais non pas le consolateur des muses, et je ne mérite aucun des noms aimables que votre seigneurie veut bien me donner. Tâchez de rattraper votre bête et achevons en causant ce bout de chemin qui nous reste à faire. » On vint à parler de ma maladie, et le bon étudiant me désespéra en me disant ; « C'est une hydropisie, et toute l'eau de la mer océane ne la guérirait pas, quand vous la boiriez goutte à goutte. Ah ! seigneur Cervantes, que votre seigneurie s'observe sur le boire, sans oublier le manger, et elle guérira sans autre remède. — Oui, répondis-je, on me l'a dit bien des fois, mais je ne puis renoncer à boire quand l'envie m'en prend, et il me semble alors que je ne suis né que pour faire autre chose de ma vie. Je m'en vais tout doucement; mon pouls m'en avertit. S'il faut l'en croire, c'est dimanche que je quitterai ce monde. Vous êtes venu bien mal à propos pour faire ma connaissance, car il me reste bien peu de temps pour vous remercier de l'intérêt que vous me portez... » Nous en étions là quand nous arrivâmes au pont de Tolède, je le passai et lui prit par celui de Ségovie. Je l'embrassai, il m'offrit ses services, puis il piqua son âne et continua sa route, chevauchant gaillardement, tandis qu'il me laissait tout triste et mal disposé à profiter de l'occasion qu'il m'avait donnée d'écrire des plaisanteries. Adieu, mes joyeux amis, et je désire vous voir bientôt tous contens dans l'autre vie. »

Il reçut les derniers sacremens le 18 avril 1616. Le lendemain, hors d'état d'écrire, il dictait la dédicace de *Persiles et Sigismonda*, qu'il adresse au comte de Lemos, alors en Italie :

« Cette ancienne romance, si célèbre dans son temps et qui commence par *le pied à l'étrier*, me revient en mémoire, hélas ! trop naturellement en écrivant cette lettre, car je puis la commencer à peu près dans les mêmes termes : *Le pied à l'étrier, en mortelle agonie, seigneur, je t'écris ce billet.*

« Hier on me donna l'extrême-onction, aujourd'hui je vous écris. Le temps presse. L'agonie approche, l'espoir diminue, et avec tout cela je vis parce que je veux vivre assez longtemps pour baiser les

pieds de votre excellence, et peut-être que la joie de la revoir en bonne santé, de retour en Espagne, me rendrait à la vie. Mais s'il est décrété que je doive mourir, la volonté du ciel s'accomplisse! Que du moins votre excellence connaisse mes vœux; qu'elle sache qu'elle perd en moi un serviteur dévoué, qui aurait voulu lui prouver son attachement même au-delà de la mort. Cependant, comme en prophétie, je me réjouis de l'arrivée de votre excellence. Je vois le peuple saluant votre retour avec joie. Je vois s'accomplir les espérances que m'avait fait concevoir la renommée de vos bontés. J'ai encore sur la conscience quelques fragmens des *Semaines du Jardin* et du *Grand Bernard*. Si par aventure, ou plutôt par miracle, le ciel me donne la vie, votre excellence verra ces ouvrages avec la fin de la *Galatée*, à laquelle je sais que votre excellence s'intéresse.

« Sur quoi je prie Dieu de conserver votre excellence comme il le peut.

« Madrid, 19 avril 1618. »

Cervantes n'assista pas au retour de son protecteur. Il mourut le 23 avril 1616, le jour même où l'Angleterre perdait Shakspeare, selon l'opinion la plus accréditée.

Il fut enterré dans l'église des religieuses de la Trinité, où deux ans auparavant sa fille naturelle avait pris le voile. On a vainement cherché le lieu précis de sa sépulture, et d'abord en procédant d'après une indication fausse, dans la calle del Humilladero, où pendant quelque temps en effet a existé le couvent de la Trinité. Plus tard, on a reconnu que les religieuses de la Trinité, qui en 1612 s'étaient établies rue Cantarranas, aujourd'hui rue Lope de Vega, ne la quittèrent qu'en 1639 pour la calle del Humilladero, d'où, au bout de deux ans, elles reprirent leur premier domicile. Malheureusement, il y a eu dans cette rue tant de maisons démolies et reconstruites, l'emplacement occupé autrefois par l'église des dames de la Trinité a subi tant de changemens, et les sépultures surtout ont été déplacées si souvent, qu'il faut renoncer à l'espoir de retrouver les restes de Cervantes, qui ne paraissent pas d'ailleurs avoir jamais été renfermés dans un tombeau portant une inscription. Telles sont les conclusions d'un excellent travail que l'on doit à M. le marquis de Molins, chargé par l'Académie espagnole de rechercher la sépulture de Cervantes.

Une maison de la calle del Leon, au coin de la rue de Francos (cette dernière rue porte aujourd'hui le nom de calle de Cervantes), a été pendant longtemps célèbre, comme la demeure de l'auteur du *Don Quichotte*. En 1833, on a jeté par terre l'ancienne maison du coin de la calle de Francos pour élever un bâtiment nouveau. Le roi Ferdinand VII avait voulu acheter ce terrain pour y établir une es-

pèce d'Athénée, mais le propriétaire du sol s'y refusa obstinément; seulement il permit qu'on scellât sur la façade un médaillon de Cervantes, exécuté par ordre du roi et à ses frais, par D. Esteban de Agreda, directeur de l'Académie des beaux-arts. L'inscription est trop longue et n'est pas conçue dans le style lapidaire : « Ici vécut et mourut Michel de Cervantes Saavedra, dont le monde admire le génie, décédé en 1616. » Pour l'édification des étrangers « curieux inspectateurs, » comme dit M. Charitides, des inscriptions et des monumens, nous ajouterons qu'autrefois la porte de Cervantes ne s'ouvrait pas sur la rue de Francos, à laquelle on a donné son nom, mais sur la calle del Leon, où elle portait le n° 20.

Ferdinand VII, qui voulait honorer la mémoire de Cervantes, avait commandé sa statue, pour être élevée sur la place de Santa-Catalina (aujourd'hui place des Cortès), au sculpteur don Antonio Sola, directeur de l'École espagnole à Rome. Ce ne fut que deux ans après la mort du roi que cette statue fut terminée et au beau milieu de la guerre civile. Elle est en bronze, plus grande que nature. Cervantes est debout, en habit de cavalier, maillot, culottes courtes et bouffantes, un manuscrit dans la main droite; la gauche, appuyée sur le pommeau de l'épée, est cachée par les plis d'un manteau court, invention qui a trouvé des admirateurs, comme celle de peindre un lieutenant de profil, de façon à ne pas laisser voir la contre-épaulette. Le piédestal nous semble trop élevé et d'une proportion peu heureuse. On y lit :

Michaeli de Cervantes
Saavedra
Hispaniæ Scriptorum
Principi
Anno
MDCCCXXXV.

Nous ne croyons pas que notre cher maître, M. Hase, eût approuvé *Hispaniæ scriptorum.* Une traduction espagnole occupe la face postérieure du piédestal. Sur les deux faces latérales, on voit deux bas-reliefs médiocres, la première sortie de Don Quichotte, et l'aventure des lions.

La veuve de Cervantes publia, en 1617, le roman inachevé de *Persiles y Sigismunda,* imitation de l'insipide *Théagène et Chariclée* d'Héliodore; il a tous les défauts qu'on a reprochés à l'auteur du *Don Quichotte,* sans les admirables qualités qui les rachètent. Le style même n'a ni la facilité ni la grâce de ses autres productions. C'est une suite d'aventures invraisemblables, interrompues par de longs épisodes jetés comme au hasard au milieu de l'action principale. Peu de lecteurs auraient le courage d'aller jusqu'au bout du roman; aucun, arrivé à la fin, ne se souviendrait du commencement.

Les commentaires, les recherches critiques, les observations de toute nature sur le *Don Quichotte* forment une masse de volumes assez inutiles pour apprécier un ouvrage que tout le monde lit, et sur lequel il n'existe qu'un jugement ratifié par trois siècles d'admiration. Nous nous bornerons à citer quelques-unes des opinions émises quant au but de l'auteur.

Ses contemporains et la plupart de ses successeurs immédiats ont cru qu'il avait voulu faire la satire d'un genre de littérature fort en vogue en son temps, les romans de chevalerie. Peut-être serait-il plus exact de dire que la critique des romans de chevalerie a été, non pas le but, mais l'occasion de son ouvrage; de même que le conte populaire de Gargantua fut pour Rabelais le point de départ de son immortelle satire. Mais cette explication a paru trop simple à quelques commentateurs subtils qui prêtent souvent aux hommes des siècles passés les opinions qui prévalent aujourd'hui. Nous vivons à une époque où la littérature est regardée par plusieurs intéressés comme une sorte de sacerdoce. On n'écrit rien, un livre de philosophie ou un vaudeville, que pour le plus grand bien de l'humanité. *Vitæ monstranda via est.* Ces lettrés n'admettent pas que Cervantes n'ait fait un livre que pour s'amuser et amuser ses lecteurs. Supposer qu'il n'ait visé qu'à jeter le ridicule sur les romans de chevalerie, c'est le croire aussi fou que son héros, qui se bat contre des moulins à vent. Là-dessus on a fondé maintes hypothèses plus ingénieuses les unes que les autres, mais qui malheureusement pèchent toutes par leur base. Pour qu'elles fussent acceptées, il faudrait que Cervantes fût né deux siècles plus tard et qu'il eût eu autant d'esprit que ses commentateurs.

L'on a voulu que Cervantes fût un politique et un libéral. A ce point de vue, le *Don Quichotte* serait une satire très vive du règn de Charles-Quint. Le grand empereur y est représenté sous les traits du chevalier de la Triste-Figure; l'aventure des moulins à vent, c'est la critique de ses prétentions à la monarchie universelle. Observez encore que Don Quichotte a le nez aquilin, Charles-Quint l'a de même forme. Charles a fait une expédition malheureuse en Afrique, et Don Quichotte a rencontré deux lions qui en venaient. D'autres, jugeant que Cervantes ne pouvait lancer ses traits si haut, ont pensé qu'il s'était borné à critiquer la déplorable administration du duc de Lerma, ministre absolu et favori sans rival, à l'époque où fut composé le *Don Quichotte*. Le duc de Lerma aussi avait le nez aquilin... Inutile de s'arrêter à ces ingénieux rapprochemens.

En 1826, lorsque j'écrivais une notice sur Cervantes d'après des matériaux fort incomplets, je m'étais élevé contre une hypothèse plus spécieuse. « L'invention fondamentale du *Don Quichotte*, selon

un de nos écrivains modernes les plus distingués, serait le contraste entre l'esprit poétique et celui de la prose. Enthousiaste de la vertu et mal reçu par son siècle, Cervantes se serait peint luttant seul contre la société; il a montré le plus vertueux et le seul sage, passant pour fou au milieu de la multitude vicieuse et insensée. L'explication est ingénieuse, mais l'esprit qu'elle suppose n'est pas celui de Cervantes. Si son intention avait été de faire une satire aussi amère de l'humanité, on conviendra qu'il a rempli son but assez mal en faisant de cette invective contre l'espèce humaine un des livres les plus gais et les plus amusans. Comparons nos impressions après avoir lu *Candide* et *Don Quichotte*. N'avons-nous pas trouvé dans le premier cette tristesse et ce mépris des hommes qu'inspire l'étude de leurs vices? Et dans l'autre n'est-on pas frappé de cette bonne humeur constante d'un homme content de vivre avec la société telle qu'elle est? En outre, est-ce le procédé du génie de passer d'une idée abstraite à un caractère aussi particulier, aussi original, que celui de Don Quichotte? De semblables abstractions n'étaient pas encore de mode, et ce n'est pas dans les auteurs espagnols qu'il faut les chercher. »

En relisant aujourd'hui les œuvres de Cervantes, je ne trouve pas encore que mon impression ait sensiblement changé; seulement je n'affirmerais pas que le contraste entre l'exaltation héroïque et la froide réalité ne se soit présenté plus d'une fois à l'esprit de l'auteur, qui en a tiré parti, non pour faire des moralités, mais pour amener des scènes comiques et très souvent pour traiter une espèce de paradoxe littéraire : rendre un fou intéressant. Sur ce dernier point, son succès a été incontestable, peut-être au-delà même de ses désirs, car il n'y a pas de lecteur qui ne lui ait su mauvais gré des horions et des coups de bâton prodigués à Don Quichotte, surtout dans la première partie, mais dans ce genre de comique il y a comme un reflet des mœurs dures de l'époque et du pays, un souvenir des contes arabes où la cruauté se mêle à la plaisanterie.

Un fou plein d'esprit, de bon sens même lorsqu'il est en dehors de son idée fixe, n'est pas un personnage hors de la nature, et chacun aurait des exemples à citer. Ce n'est pas seulement dans son principal ouvrage que Cervantes nous a montré cette figure singulière. Le *Licencié Vidriera*, dans les *Nouvelles exemplaires*, est une variété du *Don Quichotte*. Il s'imagine qu'il est de verre, et, de peur d'être cassé, il s'enveloppe dans du coton et dans des étoffes épaisses; ainsi accoutré, il parle comme un livre, dit à chacun son fait avec la liberté et l'esprit de Ménippe. Il raille et confond les coquins et les sots et étonne tout le monde par ses apophthegmes où la malice s'unit aux plus nobles sentimens. Si cette nouvelle eût paru avant 1605, nous serions tenté d'y voir une ébauche de *Don*

Quichotte : elle est de 1613, et on ne peut la regarder que comme une sorte de refonte faite avec les rognures d'un gros lingot.

Un ancien a dit que c'est un grand et magnifique spectacle que l'homme de bien luttant contre la fortune. Le roman de Cervantes nous fait assister en riant à un spectacle semblable. Nous plaignons Don Quichotte et nous l'admirons, car il éveille en nous bien des pensées qui nous sont communes avec lui. Malheur à qui n'a pas eu quelques-unes des idées de Don Quichotte, à qui n'a pas risqué d'attraper des coups de bâton ou d'encourir le ridicule pour redresser des torts ! Ajoutons que, si notre héros n'était pas fou, il serait un prédicateur peut-être incommode. Nous l'écoutons d'autant plus volontiers que nous sommes prévenus qu'il ne faut pas prendre exemple sur lui. On écoute avec plaisir un orateur qui célèbre la gloire militaire, surtout lorsqu'il ne s'agit pas de l'accompagner à l'attaque d'une batterie.

Les admirateurs passionnés de Cervantes ne conviendront pas facilement qu'il n'eût sur les choses et les hommes de son époque d'autres opinions que celles de ses contemporains de bon sens. On n'admet pas qu'il ait pu partager les superstitions de son temps; on s'ingénie à trouver dans ses écrits des protestations contre l'Inquisition et le despotisme de Philippe II. Le chapitre LXIX de la seconde partie a paru à quelques gens d'esprit une parodie de la procédure du saint-office en matière d'hérésie. « Ni Cervantes, dit excellemment M. Valera dans un discours à l'Académie espagnole, ni Cervantes n'a pensé à faire une plaisanterie, ni l'Inquisition à s'en offenser. S'il avait cru faire une satire, il ne l'eût pas publiée; si le saint-office avait cru trouver une satire, il ne l'aurait pas laissée passer. » A cette époque, et c'est encore une remarque très juste de M. Valera, la foi était si profonde et si sincère que personne ne s'avisait de chercher une intention satirique dans les expressions d'un écrivain qui n'avait que de la naïveté et de la candeur. Nous avons déjà remarqué avec quelle facilité l'église toléra pendant longtemps les plaisanteries les plus indécentes sur ses ministres et ses mystères; le temps devait venir où elle tomberait dans l'excès contraire et crierait que l'auteur de *Tartuffe* attaque la religion.

En politique, les idées de Cervantes ne sont pas plus en avance de son siècle qu'en matière de religion. Faut-il voir dans le personnage du capitaine Roque Guinart le prototype du libéral et l'apologie de l'insurrection? Nullement. L'auteur a exprimé les préjugés de ses compatriotes lorsqu'il entoure d'une sorte d'auréole certains personnages en rébellion contre les lois, et qui ont obtenu l'admiration du vulgaire, parce qu'à vingt actions criminelles s'ajoute chez eux un trait de générosité ou d'enthousiasme chevaleresque. De tout temps on a vu en Espagne des Roque Guinart détroussant

poliment les voyageurs et donnant à de pauvres gens ce qu'ils ont volé à des riches. Dans le pays où les lois ont le plus d'empire, dans la sage Angleterre, est-ce que Robin Hood et les maraudeurs du Border ne passent pas pour des héros auxquels on s'intéresse avec d'autant moins de scrupule qu'on n'a plus aujourd'hui le risque de les trouver sur la grande route?

Quelques mots de compassion sur les misères endurées par les Morisques, à propos de la rencontre de Sancho avec Ricote, ont été travestis en une censure contre l'absurde décret d'expulsion lancé contre ces infortunés en 1610. Mais Cervantes lui-même appelle cette mesure « une brave résolution » (*gallarda resolucion*), et, dans la *Conversation de deux chiens*, on trouve tout un acte d'accusation contre les Morisques, que ne désavouerait pas le plus ardent et le plus fanatique de leurs ennemis. « Ces misérables, dit-il, ne dépensent rien; ils travaillent toujours, ils nous volent. »

Il est un point cependant sur lequel Cervantes nous paraît avoir devancé ses contemporains, c'est le fait de la sorcellerie. Remarquons d'abord qu'il écrivait en 1613, peu de temps après les abominables persécutions dirigées par P. de Lancre contre les paysans labourtains accusés d'aller au sabbat, et par le tribunal de l'Inquisition de Logroño contre les sorcières de la vallée de Baztan. Voici ce que Cervantes fait dire à une sorcière : « L'onguent dont nous faisons usage est composé de sucs d'herbes excessivement froids. Il faut se garder de croire avec le vulgaire qu'il est fait avec le sang des petits enfans que nous étranglons... Ces sucs sont si froids qu'ils nous font perdre tout sentiment quand nous nous en sommes frottées, et nous demeurons toutes nues étendues sur la terre. On dit que c'est alors en imagination, pour nous, que se passe tout ce qui nous semble une réalité. »

Voilà une idée juste assurément. Si on lit avec attention les procès de sorcellerie, on verra que la plupart des accusés ont cru avoir des relations avec le diable, et qu'ils ont pris leurs rêves pour des actions réelles. En 1647, quelques paysannes du Tyrol affirmèrent, avant d'être appliquées à la question, qu'elles étaient allées au sabbat, et que plusieurs fois elles s'étaient changées en chattes, pour pénétrer dans les maisons où elles voulaient charmer de petits enfans. Il est probable que les frictions dont parle Cervantes étaient faites avec quelque puissant narcotique qui donnait des visions au prétendu sorcier. Gassendi, s'il nous en souvient, parle d'une pommade faite avec de la jusquiame et produisant de pareils effets, dont un berger fit usage devant lui pour aller, disait-il, à l'assemblée des sorciers.

Personne n'a moins mérité que Cervantes le renom de réformateur. S'il eût été pourvu d'un de ces talismans, comme on en trouve

dans les contes arabes, et qui donnent la toute-puissance à qui les possède, il ne s'en serait pas servi pour changer les institutions et la société de son temps. Il ne s'y trouvait pas mal, et son seul grief était la difficulté qu'il éprouvait à faire vivre sa famille. Sa pauvreté d'ailleurs ne lui inspirait ni colère ni haine contre les grands et les riches. Toujours maltraité par la fortune, il ne fut jamais misanthrope, et plutôt que de se plaindre de l'ignorance et des vices du temps, il est tout prêt de se reconnaître lui-même coupable de maladresse, pour n'avoir pas profité des occasions offertes par la fortune. « Toi-même, dit-il, as forgé ta fortune, et quelquefois je l'ai vue entre tes mains. »

Tous les ouvrages de Cervantes témoignent de sa modestie, de sa candeur, de la noblesse de son caractère. Il est impossible de le lire sans l'aimer.

Il est évident qu'il travaille avec une rapidité extraordinaire. Nous sommes loin de lui en faire un mérite, car en fait de travail littéraire il ne faut considérer que le résultat. Si quelqu'un est excusable d'écrire avec précipitation, c'était Cervantes, qui n'avait que sa plume pour vivre et faire vivre sa famille. On a relevé dans le *Don Quichotte*, surtout dans la première partie, de nombreuses fautes d'attention. Il ne faut chercher dans le roman ni chronologie ni géographie. Don Quichotte sort de son village au milieu de l'automne; au bout de quelques jours il se trouve en été. Ailleurs les mêmes personnages soupent deux fois le même jour, non pas seulement des gens de bon appétit comme Sancho Pança, mais des amoureux et des héroïnes sentimentales qui ne mangent jamais. Dans les premiers chapitres, la femme de Sancho s'appelle Juana Maria Gutierrez, et Avellaneda lui a conservé ce nom. Cervantes, qui l'avait inventé, la nomme un peu plus loin Juana Pança, ajoutant qu'elle n'était pas cependant cousine de Sancho. Enfin dans la seconde partie elle porte le nom de Thérèse. Toutes ces remarques, que j'emprunte à de graves commentateurs, et beaucoup d'autres, ne prouvent autre chose sinon que Cervantes relisait mal ses épreuves, et ses premières éditions en font foi; il est impossible de rien voir de plus incorrect.

Et cependant son style est évidemment travaillé avec soin. Au dire des meilleurs connaisseurs, parmi lesquels je pourrais citer le docteur Seoane, M. don Juan Valera, et mon regrettable ami Serafin E. Calderon, tous membres de l'Académie espagnole, Cervantes est le meilleur des prosateurs espagnols. Ses phrases sont longues, mais savamment agencées. C'était alors dans toute l'Europe le règne de la période. On s'écrivait des lettres qui n'avaient qu'une phrase, et il fallait que dans cette phrase les formules de politesse finales s'encadrassent naturellement. Il nous a semblé qu'en Es-

pagne les gens du peuple, qui, en tout pays, conservent mieux que les lettrés le génie d'une langue, s'expriment de la sorte, surtout lorsqu'ils font un récit. Un Français remarquerait encore chez eux l'accumulation des adjectifs, qui nous surprend un peu lorsque nous lisons *Don Quichotte* dans l'original, mais qui donne à la pensée une grande précision et permet au narrateur de commander et de diriger l'attention de celui qui l'écoute. Observons encore que, malgré la rapidité de sa composition, Cervantes recherche et trouve certains effets résultant de l'arrangement étudié des mots, en cela très ressemblant à notre Rabelais, qui s'est toujours complu à grouper ensemble les mots, de façon à surprendre et amuser son lecteur. Sans jamais cesser d'être naturelle, limpide et précise, la prose de Cervantes est toujours ornée.

Un mot en terminant sur la traduction nouvelle. Du temps de Cervantes, un auteur ne publiait pas un livre sans le faire précéder de sonnets ou de dizains à sa louange, que ses amis s'empressaient de lui adresser. Je regrette qu'on ait renoncé aujourd'hui à solliciter la faveur du public en lui présentant des témoignages autorisés. Pour ma part, je serais fort embarrassé pour composer un sonnet; mais, si l'opinion d'un admirateur de Cervantes qui a lu souvent le *Don Quichotte* dans l'original était de quelque poids, j'aimerais à dire, en vile prose, que la traduction de M. Lucien Biart m'a plu et que je la recommande aux lecteurs français. Il sait parfaitement l'espagnol et parfaitement le français. Il a demeuré longtemps au Mexique, où l'on parle encore le vieux castillan de Cervantes, non le castillan francisé des journaux de Madrid, et bien des locutions obscures pour un Espagnol sont familières à un habitant du Mexique.

Il y a deux systèmes de traductions dont chacun a ses défauts. Les unes, qu'on a nommées de belles infidèles, effacent tous les traits originaux d'un auteur; les autres, à force de vouloir conserver son parfum étranger, sont difficilement intelligibles. Ce dernier système était naguère fort à la mode, et je lisais il y a quelque temps dans un journal « que le goum de Tlemcen, réuni au maghzen, avait fait une razzia sur les Beni,... à la suite de quoi une diffa avait été offerte au caïd... par... » Franchement, il faut être un peu arabisant pour comprendre ce français-là. Entre ces deux systèmes, il y a un juste milieu qui consiste à rendre la pensée de l'auteur avant de s'attacher à l'interprétation exacte de chacune des expressions dont il s'est servi. Sans jamais perdre de vue qu'il écrit pour des Français, M. Lucien Biart me paraît avoir très heureusement reproduit la pensée de son auteur et donné une idée juste enfin du style de Cervantes.

PROSPER MÉRIMÉE.

CLARISSE

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Toute vie humaine compte à son déclin de solennelles journées consacrées par quelque puissant souvenir. Le soleil qui se leva, le 28 avril 1856, sur le petit hôtel qu'occupait dans les Champs-Élysées la baronne Garnay éclaira pour elle une de ces journées mémorables. Veuve de l'illustre chimiste Garnay, à qui la science est redevable de découvertes importantes, cette aimable femme, déshabituée, depuis la mort de son mari, des joies de l'existence, attendait son fils unique, Adrien Garnay, arrivé sain et sauf d'un long voyage à travers le continent africain. Une dépêche reçue la veille annonçait à la baronne le débarquement à Marseille du savant voyageur, qui venait, à trente-deux ans, d'ajouter à la notoriété de son nom une notoriété nouvelle et de couronner sa réputation d'explorateur par une excursion courageuse aux lointains pays dont Speke, Burton, Grant, Baker, Livingstone, Stanley, d'autres encore devaient bientôt entreprendre de révéler au monde les secrets. La baronne était en grand émoi. Pendant les trois années écoulées depuis le départ de son fils, elle avait subi de si cruelles angoisses, versé tant d'amères larmes, tremblé si souvent sur le sort d'Adrien, qu'elle n'osait croire au bonheur de le revoir. Elle allait et venait dans sa maison voilée de tristesse, qui, semblable au château de la Belle-au-bois-dormant, sortait d'un sommeil profond pour faire fête au revenant. Elle avait voulu veiller elle-même à l'arrangement de la chambre longtemps déserte dont son enfant bien-aimé allait enfin reprendre possession. Elle donnait ses ordres, gourmandant et en-

courageant tour à tour ses domestiques, riant et pleurant, s'arrêtant parfois brusquement comme pour se rattacher à la réalité de ces heures enchantées dont la douceur dédommageait son cœur des privations et des souffrances passées. Puis, ne pouvant tenir en place, elle regrettait que les infirmités d'une vieillesse précoce l'eussent empêchée de voler à Marseille au-devant d'Adrien. Elle dévorait du regard toutes les pendules de l'hôtel et maudissait la lenteur des aiguilles poursuivant, insensibles et froides, leur marche régulière sur le cadran nacré. Enfin, vers le soir, la voiture que la baronne avait envoyée à la gare entra dans la cour avec un grand bruit. Mme Garnay se précipita, portée en quelque sorte par des ailes invisibles, et arriva sur le perron pour tomber, éperdue, entre les bras de son enfant.

— Mon fils!

— Ma mère!

On n'entendit plus rien qu'un long bruit de baisers, auquel succéda un sanglot. Comme les grandes douleurs, les grandes joies ont aussi leurs larmes. Brisée par son bonheur, la baronne n'avait pu retenir les siennes. Suspendue au bras de son fils, elle remonta dans sa chambre et s'assit. Adrien se mit à ses pieds, bien ému aussi, et les effusions de leurs deux cœurs, si longtemps séparés et si délicieusement troublés, se prolongèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Adrien Garnay était d'une taille moyenne, et chacun de ses mouvemens trahissait sa vigueur et sa souplesse. Encadré par de longs cheveux qui commençaient à grisonner, éclairé par des yeux bleus, caressans et profonds où se révélaient les sensations d'une âme vaillante, son visage, auquel une barbe épaisse et noire donnait une expression énergique, montrait la trace des dures fatigues et des émotions violentes d'un voyage pendant lequel l'intrépide jeune homme avait manqué souvent des choses nécessaires à la vie et vu ses jours en péril. Un cercle de bistre ceignait ses yeux; ses joues amaigries conservaient la marque des morsures du soleil, impitoyable bourreau quand il n'est pas un ami secourable. Sur les traits, dans le regard, dans les gestes, dans la démarche, dans l'accent, éclataient l'énergie indomptable et l'ardeur enthousiaste que ce soldat de la civilisation gardait encore à la science. Il s'était donné à elle tout entier; elle pouvait compter sur lui. A peine arrivé, il songeait à repartir pour entreprendre d'autres conquêtes; mais sa mère goûtait en ce moment une félicité trop douce pour se laisser troubler par des craintes prématurées, et nul souci ne vint se mêler à son bonheur. Elle contemplait son fils avec orgueil. Maintenant qu'il lui était rendu, elle oubliait, en écoutant ses récits, les

douleurs de l'absence pour ne songer qu'à la gloire qu'il venait d'ajouter à son nom. Elle n'ignorait pas que les sociétés savantes de l'Europe attendaient avec impatience les communications du voyageur. Elle savourait par avance les louanges méritées par le noble enfant que ses entrailles étaient fières d'avoir porté. La soirée s'écoula, les heures passèrent dans cette intimité tendre et réparatrice; puis, à travers les persiennes closes, derrière les vitres, de claires lueurs d'aurore annoncèrent le jour. Dans le jardin de l'hôtel, un chant d'oiseau éclata, mélodieux.

— Je vous ai fait veiller, chère mère, dit Adrien.

— Il y a longtemps que cela ne m'était arrivé, répondit la baronne; néanmoins je ne ressens aucune fatigue. Mais toi-même, mon enfant, tu as besoin de repos, et je m'en veux de t'avoir retenu.

Adrien se leva en souriant, embrassa sa mère, et, au lieu de s'éloigner, demeurant debout devant elle, il reprit :

— Pour vous plaire, j'ai beaucoup parlé de moi, et vous ne m'avez guère parlé de vous. J'espère que vous me dédommagerez.

— Oh ! ma vie s'est écoulée paisible et triste; je te l'aurai bientôt racontée; elle ne contient aucun incident qui mérite un souvenir.

— Ma mère, vous oubliez la mort de mon cousin de Neyrolles, objecta Adrien d'un ton de reproche.

— C'est vrai, je l'oubliais, répondit froidement la baronne, dont le visage prit une expression dédaigneuse et grave; ce malheureux est mort peu de mois après ton départ. Ne te l'ai-je pas annoncé ?

— Il n'en est pas question dans votre correspondance, et je n'en saurais rien, si Mme de Neyrolles ne m'avait appris ses malheurs.

— Elle a osé t'écrire !

— J'ai trouvé au Caire trois lettres d'elle parmi celles que vous m'aviez renvoyées.

— Que disaient-elles, ces lettres ?

— La première, datée du jour même de la mort de Gaston, m'annonçait ce douloureux événement; la seconde me faisait connaître qu'insensible aux infortunes de la malheureuse veuve, vous aviez refusé non-seulement de vous intéresser à elle, mais même de la recevoir, et que, pour suffire à ses besoins et assurer une petite fortune à sa fille, elle était contrainte de rentrer au théâtre; enfin dans sa troisième lettre, envoyée il y a un mois à peine, ma cousine m'apprend qu'atteinte d'une maladie de poitrine, elle craint de mourir et confie sa fille à ma sollicitude, l'accueil que vous lui fîtes jadis ne lui permettant pas d'espérer que vous consentiriez à venir en aide à cette enfant.

La baronne avait écouté Adrien silencieuse et les yeux baissés. Quand il s'arrêta, elle leva la tête et dit simplement :

— J'espérais que tu ne me parlerais jamais de cette femme.

— Elle porte le nom de votre père; elle l'a reçu de votre neveu.

— Une comtesse de Neyrolles qui a osé monter sur les planches, objecta Mme Garnay avec amertume.

— Ne fallait-il pas qu'elle vécût, ma mère, répondit Adrien, et qu'elle fît vivre sa fille? Demeurée veuve, privée de tout secours, elle a repris son ancienne carrière sous le nom qu'elle avait déjà rendu célèbre. Elle ne pouvait rien faire de mieux, et nous avons d'autant moins le droit de la blâmer qu'elle est, par ses vertus et son courage, digne de tous les respects; oui, ma mère, de tous les respects et même du vôtre.

La baronne interrompit brusquement son fils :

— Écoute-moi, mon enfant; tu connais mes sentimens sur le mariage de ton cousin. J'ai eu occasion de te les exprimer en d'autres temps, et il est inutile d'y revenir. Sache seulement qu'ils n'ont pas changé et qu'à vouloir les modifier, tu perdrais ta peine et ton éloquence. Ce que je pensais, il y a dix ans, du caractère coupable de certaines mésalliances, je le pense encore. Ne trouble donc pas par des instances nouvelles et inutiles la joie que m'a causée ton retour. Ne la trouble pas, je t'en supplie, et cesse de me parler de Mme de Neyrolles.

— Voilà un arrêt bien sévère, fit Adrien douloureusement surpris. Il ne me laisse d'autre ressource que celle de l'obéissance, et j'obéis; mais vos rigueurs contre la fille de Gaston n'empêcheront pas qu'il y ait par le monde une orpheline issue de votre sang, et contribueront peut-être à la perdre irréparablement, tandis qu'un peu de compassion pour elle, qu'un peu de clémence pour la mémoire de ses parens la sauverait.

— Je ne la connaîtrai pas plus que je n'ai connu sa mère, qui d'ailleurs n'est pas encore morte, puisque son nom figurait, il y a huit jours, sur l'affiche de la Comédie-Française.

A ces mots prononcés du ton le plus dédaigneux, Adrien comprit l'inutilité de cet irritant entretien, et, sans ajouter une parole, il prit congé de la baronne; mais il était résolu à ne pas abandonner cette fille de Gaston menacée de devenir orpheline, à qui sa mère refusait impitoyablement toute protection, et dont il nous reste à raconter la naissance avant de poursuivre ce récit.

Quelles que soient l'indifférence et la mobilité du public parisien, la fidélité qu'exceptionnellement il garde à certaines mémoires immortalisées par son admiration permet de supposer que le nom de Georgette Harris, qui fut, il y a vingt ans, une des étoiles de la maison de Molière, évoquera de doux souvenirs dans la pensée de plusieurs de nos lecteurs, souvenirs à travers lesquels ils reverront dans tout l'éclat de sa grâce souveraine cette comédienne incompa-

rable dont le talent égalait le charme, dont l'esprit égalait la beauté, et qu'une mort prématurée enleva à l'art qu'elle aimait et aux amis qui l'idolâtraient. Son histoire tenait du roman. Née à New-York de parens français, arrivée à Paris toute petite avec sa mère, veuve d'un pianiste que l'espoir de faire fortune avait conduit aux États-Unis, où il n'avait rencontré que la misère et la mort, Georgette était entrée à la Comédie-Française à vingt ans, en quittant le Conservatoire. De la vie de théâtre, débarrassée pour elle de toutes les amertumes des débuts, elle n'avait connu que les douceurs; nous entendons par là les enivremens des succès précoces, les entraînemens d'une gloire naissante, le prestige d'une beauté radieuse. Des séductions puissantes se dressaient sous les pas de Georgette : elles lui arrivaient chaque jour, chaque soir, bouquet odorant formé des sentimens inspirés par ses attraits; elle y résista cependant et demeura pure. Pendant deux années, sa chasteté portée simplement, mais fièrement, fut pour les Parisiens frondeurs et railleurs un problème irritant, à la solution duquel s'attachèrent tous ceux pour qui l'amour est la grosse affaire et qui, au lieu de le demander au mariage, le cherchent dans les coulisses et partout où les femmes se montrent avides et faciles.

Pour la protéger contre de si pressans périls, Georgette Harris n'avait eu d'abord d'autres armes que le respect de soi-même, le mépris des aventures vulgaires, l'horreur du désordre et un attachement passionné à son art. Plus tard, elle eut l'amour, un noble amour enfoui au fond de son cœur, longtemps ignoré de celui qui en était l'objet et qu'on nommait Gaston de Neyrolles. Orphelin depuis l'enfance, ayant laissé son patrimoine à tous les buissons de la vie galante, le comte de Neyrolles ne possédait d'autre fortune que son nom et sa jeunesse brillante comme un lever de soleil. Lorsque Georgette le vit pour la première fois, au foyer du théâtre, un soir de première représentation, il était à bout de ressources et venait d'autoriser sa tante, la baronne Garnay, qui voulait le tirer de peine, à lui chercher quelque part une héritière dont la dot reconstituerait son opulence compromise. En attendant, il vivait un peu d'expédiens; il jouait, il empruntait, il spéculait, cherchant à s'initier aux procédés à l'aide desquels les hommes d'argent dépouillent les innocens et les dissipateurs et réalisent à la Bourse une fortune rapide. Le bel oiseau voulait changer de plumage, le pigeon aspirait à devenir vautour.

Gaston de Neyrolles fréquentait alors le foyer de la Comédie-Française, rendez-vous quotidien de quelques hommes d'esprit appartenant à l'élite du monde par leur naissance, leur fortune ou leur talent. C'est là que Georgette le vit : elle l'aima presque aussitôt, et pendant trois mois fut seule à connaître cet amour entré

par surprise et l'on ne sait comment dans son âme réputée inaccessible. Attiré déjà par la grâce candide de Georgette, désireux d'ajouter le nom de cette adorable fille à la longue liste de ses maîtresses, ayant pressenti peut-être quel empire il était destiné à exercer sur elle, Gaston de Neyrolles commençait à lui faire la cour. Il prenait plaisir à converser avec elle; c'étaient de longs entretiens au cours desquels, doucement, finement, sans l'effaroucher, il versait dans ce cœur plein de lui une irrésistible séduction. Un soir, il se montra plus éloquent que de coutume. Georgette fut touchée; son secret s'échappa de ses lèvres, et l'amour désarma sa vertu.

Quand, vaincue dans sa résistance, elle n'eut plus rien à refuser à son amant, elle fut saisie d'un déchirant désespoir. Les grandes catastrophes seules ont ces lendemains amers. A la douleur d'être devenue semblable à tant d'autres, qui jusqu'à ce jour avaient été l'objet de sa pitié et dont elle comprenait maintenant la faiblesse, se joignait chez cette créature privilégiée la crainte d'être délaissée par Gaston, lorsque serait apaisée la fougue à laquelle elle avait succombé. Elle se résigna cependant, passant fière et triste à travers les calomnies soulevées par une faute inattendue autant que soudaine, qu'elle n'avait pas su ou voulu taire, et se prépara à mourir le jour où son rêve prendrait fin. La réputation de Gaston était bien faite pour lui causer ces vives alarmes; mais, en cette circonstance, contrairement à ce qu'elle redoutait, il se révéla meilleur que sa réputation. Une coïncidence heureuse voulut qu'au moment même où il pouvait mesurer l'étendue de la tendresse qu'il avait inspirée, une spéculation bien conduite vint momentanément l'enrichir et lui faire croire que la Bourse et le jeu suffiraient à rétablir sa fortune. Il avait toutes les superstitions du joueur; il fut vivement ému par la simultanéité de son double bonheur. Georgette devint pour lui un fétiche; il lui attribua l'étrange privilége de rendre le destin propice à ses vœux et ne voulut plus entendre parler d'une autre femme. Une affection passionnément dévouée, une adoration de toutes les heures, une immolation constante à ses volontés, tous les traits par lesquels elle se livra complétement, achevèrent de l'emporter dans un entraînement de passion qui fit de lui l'amant le plus épris et de Georgette la femme la plus fortunée, d'autant plus fortunée que de son violent amour elle n'avait rien espéré de si bon ni de si beau.

Quelques semaines plus tard, lorsque la baronne Garnay vint, fière et joyeuse, annoncer à son neveu qu'elle avait découvert pour lui une jeune fille riche, jolie, parée de toutes les vertus, il déclara tout net qu'il ne voulait plus se marier. Comme Mme Garnay, surprise et déçue, s'efforçait de le ramener à d'autres sentimens :

— N'insistez pas, chère tante, dit-il. Si jamais je donne mon nom à une femme, ce sera à celle que j'aime, à elle, et non à une autre.

Cet acte d'indépendance lui ferma la porte de sa vieille parente et le rattacha plus étroitement encore à Georgette Harris. Ce fut la première étape de leur long bonheur. Ils connurent toutes les joies d'une tendre affection partagée. Le destin qui préside aux opérations des spéculateurs audacieux ne cessait de favoriser les entreprises de Gaston, écartait de lui les soucis et les inquiétudes auxquels l'amour lui-même, à ce qu'on assure, ne résiste pas. Les succès de la jeune comédienne augmentaient à l'égal de sa félicité et de si complètes satisfactions paraient de tant de charme l'affection de Gaston qu'elle cessa de douter de sa durée.

L'année suivante, elle mit au monde une fille qu'on nomma Clarisse. Quelques heures après la naissance de cette enfant, tandis que Gaston, debout entre le lit de Georgette et le berceau de Clarisse, leur prodiguait à l'une et à l'autre d'ardentes paroles et de doux sourires, expression d'un cœur reconnaissant et satisfait, il surprit deux larmes dans les yeux de la mère.

— Qu'as-tu, ma chérie? demanda-t-il, inquiet.

Elle garda le silence, et de nouveaux pleurs mouillèrent ses joues : alors il se pencha sur elle; d'un accent où se révélait la profondeur de ses sentimens, il la supplia de lui répondre. Elle céda, et, pour la première fois, lui révéla l'inquiétude et l'angoisse qui depuis neuf mois étreignaient son cœur.

— Je songe à l'avenir, dit-elle, et je me demande en tremblant, mon cher aimé, si cette pauvre petite aura le droit de connaître son père.

Un beau sourire illumina le visage de Gaston.

— La pauvre petite n'est pas à plaindre! s'écria-t-il, ravi par avance de l'immense joie qu'il allait causer à cette Georgette qu'il chérissait comme la plus pure, la plus noble, la plus dévouée des compagnes. Non! la pauvre petite n'est pas à plaindre : elle est la fille du comte de Neyrolles; elle portera honorablement le nom de son père, qui est aussi le tien, ma femme. — Georgette le regardait éperdue. Il ajouta gaîment : — Allons, madame la comtesse, embrassez-moi.

— O mon cher mari, murmura Georgette, délicieusement troublée, en posant sa tête contre ce cœur loyal en qui les perversités d'une vie de plaisirs n'avaient altéré ni la grandeur d'âme ni la noblesse de sa race et qu'un amour sincère venait de régénérer.

Le mariage eut lieu six semaines plus tard. Ce fut le dernier coup porté aux relations du comte de Neyrolles avec sa tante Garnay, déjà compromises l'année précédente par son refus de se marier.

La baronne déclara publiquement dans plusieurs salons qu'elle ne connaissait plus son neveu. — Je regrette, dit-elle, qu'il ne soit pas mon héritier; j'aurais affirmé avec éclat ma désapprobation en le privant de tous ses droits à ma fortune.

L'unique héritier de la baronne était son fils Adrien, alors âgé de vingt-trois ans, absorbé déjà par les études scientifiques et sa passion pour les voyages. Entre tous les parens du comte de Neyrolles, il fut le seul qui refusa d'approuver et de partager l'irritation de sa mère. Après avoir essayé vainement d'en atténuer les effets, il voulut donner à son cousin un témoignage de sa sympathie. Il assista au mariage et vint embrasser dans la sacristie de la chapelle de l'Assomption la nouvelle comtesse, dont la beauté justifiait, selon lui, l'amour de Gaston. En la quittant, il lui adressa ces paroles :

— Je suis si souvent absent de France, ma chère cousine, que je ne sais à quelle époque il me sera donné de vous revoir; mais, si jamais vous jugiez que, quoique éloigné, je peux vous servir, daignez recourir à moi comme à un ami fidèle.

— Voilà un encouragement que tu n'oublieras pas, Georgette, dit Gaston de Neyrolles à sa femme, en serrant avec effusion les mains d'Adrien. Merci, toi! ajouta-t-il, tu ne sauras jamais quelle joie tu viens de me causer, ni de quelle inquiétude tu m'as délivré.

A la suite de son mariage, Georgette Harris abandonna la Comédie. D'unanimes sympathies et de flatteurs regrets accompagnèrent son départ. Elle quittait la scène, à vingt-quatre ans, n'ayant encore cueilli que les fleurs de la vie, sans avoir connu la douleur qui complète les âmes. Elle marchait dans la réalité souriante comme dans un rêve heureux, et ce bonheur sans trouble devait durer neuf ans. Aux environs de Paris, Gaston, tout entier à ses nouveaux devoirs, s'était créé une délicieuse retraite : une maison élégante et confortable, entourée d'un vaste jardin, au milieu d'un paysage pittoresque. C'est là que Georgette vécut, adorant son mari, élevant sa fille, bornant ses désirs, ne songeant qu'à rester éternellement l'idole de celui à qui elle devait le sort dont elle jouissait et qui, pour lui assurer une large aisance, s'était mis au travail courageusement, entreprenant avec prudence et souvent avec succès des spéculations financières ou industrielles. Le comte et la comtesse de Neyrolles connurent donc et goûtèrent, dans ce qu'elles ont de plus noble et de plus doux, les félicités que peut donner la vie et auxquelles la grâce ingénue de leur petite Clarisse vint bientôt ajouter un charme exquis dont la puissance s'accrut à mesure que l'enfant grandissait.

Malheureusement ces félicités trouvèrent leur terme dans une catastrophe affreuse autant que soudaine. Gaston montait à cheval

tous les jours. Un matin, il partit comme de coutume pour sa promenade, après avoir embrassé sa femme. Une heure après, on le rapportait, les membres brisés, dans sa maison où il mourut le soir, sans avoir repris connaissance. Ainsi, sans être préparée à l'événement qui la faisait veuve, et lui enlevait, dans celui qu'elle avait éperdument aimé, le père de son enfant, son ami le plus tendre et son unique soutien, Mme de Neyrolles vit s'écrouler tout à coup l'édifice de joie et d'amour qu'elle croyait inébranlable. Qu'allait-elle devenir? Son mari, jusqu'à ce moment, lui avait procuré une existence opulente, mais non une fortune. Les ressources qu'elle trouva dans sa succession ne pouvaient suffire longtemps à ses besoins, puis la soudaineté du trépas de Gaston provoqua dans son esprit d'inquiétantes réflexions. Elle ne put songer sans effroi qu'elle aussi était exposée à mourir brusquement sans laisser d'héritage à sa fille. C'est cet effroi qui la décida à reprendre son ancienne carrière. Elle s'y résigna, non sans larmes, car elle se sentait déshabituée de sa vie passée, car elle ignorait si elle retrouverait les faveurs du public auprès duquel, depuis neuf ans, elle ne vivait plus, car enfin elle comprenait que la place de la comtesse de Neyrolles n'était pas sur les planches d'un théâtre. Mais quelle carrière lui convenait mieux cependant que celle qui jadis lui avait assuré de si brillans triomphes? Et puis à qui s'adresser? Adrien Garnay, dont elle se rappelait l'engagement et qu'elle avait vu deux fois depuis son mariage, parcourait l'Afrique. Échapperait-il aux dangers de ce long voyage? Vivait-il encore? Reviendrait-il jamais? A défaut de lui, sur qui compter? Georgette était trop fière pour persister à implorer la pitié de la baronne qu'une seule démarche venait de lui révéler impitoyable. A l'expiration du deuil de Mme de Neyrolles, le nom de Georgette Harris reparut sur l'affiche du Théâtre-Français. La comédienne retrouva parmi ses camarades les mêmes sympathies qu'autrefois. Quant au public, dès qu'il l'eut revue, il lui rendit ses bonnes grâces, et le succès redevint pour elle un compagnon fidèle.

Plus d'une année s'écoula. Clarisse grandissait vigoureuse et belle; elle était le charme et la joie de la maison de sa mère, et pour tous ceux qui la voyaient un sujet d'admiration. Georgette commençait à l'instruire et était payée de ses efforts par les développemens et les progrès de cette intelligence radieuse. Elle aurait donc pu se croire heureuse, si la plaie faite à son cœur par la mort de son mari n'eût saigné toujours, et si sa douleur n'eût lentement épuisé ses forces. Cette plaie était inguérissable, inconsolable cette douleur. Georgette se sentait chaque jour un peu plus affaiblie, un peu plus brisée; puis une toux opiniâtre s'empara de sa poitrine;

ses joues se teignirent de maladives pâleurs. Enfin un mal destructeur et cruel, la phthisie, l'enveloppa tout à coup dans le réseau de ses redoutables complications. Elle résista d'abord à l'accablement : Clarisse l'attachait à la vie, démonstration vivante de la tâche qui s'imposait à elle et que toute mère souhaite passionnément d'accomplir. Elle continua à jouer trois fois par semaine, luttant avec énergie contre les symptômes d'une maladie qui ne pardonne pas et concevant l'espoir de les vaincre. Un soir, en sortant de scène, elle eut un long évanouissement. Le repos lui fut impérieusement ordonné; elle ne parut plus en public qu'une seule fois, dans une représentation extraordinaire où on la vit, blanche et toute amaigrie, sourire à deux mille spectateurs, convaincus comme elle que la mort venait. Ah! si elle eût été seule au monde, avec quel enthousiasme elle aurait salué cette amie et cette libératrice qui devait la conduire dans les régions mystérieuses où l'attendait Gaston! mais elle songeait sans cesse à l'enfant, aux dangers qui se dressent autour des orphelines délaissées et auxquels Clarisse serait fatalement exposée si quelque protecteur ne venait à son secours. Elle envoya alors à Adrien Garnay l'appel désespéré dont il avait entretenu sa mère, afin d'implorer pour Clarisse sa sollicitude et sa pitié.

C'est cet appel qui retentissait aux oreilles d'Adrien pendant la nuit qui suivit son retour à Paris; c'est cet appel qui lui avait dicté les prières que lui-même venait d'adresser en vain à la baronne, et qui le poursuivit jusque dans son sommeil, après la cruelle réponse de celle-ci. Il ne dormit que pendant quelques heures; à peine debout, il sortit en voiture, donnant à son cocher l'ordre de le conduire dans la rue Saint-Roch. De tristes pensées hantaient encore son cerveau : il redoutait d'arriver trop tard pour recueillir le dernier soupir de la veuve de Gaston. Il songeait non sans angoisse à la douleur qu'avait dû ressentir l'infortunée, si elle s'était vue mourir sans avoir pu donner à sa fille un protecteur; il songeait aussi à l'abandon auquel devait être livrée cette enfant tout à coup délaissée dans la vie et tombant brusquement du haut des tendresses maternelles dans l'isolement de l'indifférence d'autrui. Son imagination faisait un rapide chemin à travers les hypothèses les plus sombres, et ses sensations atteignirent si vite l'effet de la réalité qu'il eut soudain le cœur oppressé, la gorge étranglée par l'émotion et des larmes aux yeux.

— Je suis fou, pensa-t-il; Georgette est vivante : ma mère m'a dit que la pauvre femme jouait il y a huit jours. Huit jours! répéta-t-il, c'est plus qu'il n'en faut pour conduire au cercueil ceux qu'a frappés ce terrible mal, la phthisie. On a vu de ces pâles vic-

times se faire illusion, se tenir debout jusqu'à leur dernière heure, et ne tomber que quelques instans avant de mourir. Georgette a-t-elle échappé à la destinée de tant d'autres?

En ce moment, il passait devant une maison en construction, dont les abords étaient gardés par une enceinte en planches sur laquelle s'étalaient, comme une vaste enseigne multicolore, les affiches des théâtres de Paris, placées la veille et qu'allaient remplacer celles du jour. Il fit arrêter sa voiture. Son regard parcourut le programme du spectacle de la Comédie-Française : parmi les noms des comédiens, il chercha celui de Georgette Harris; il ne le trouva pas. L'absence de ce nom n'avait en réalité aucune signification alarmante : tous les acteurs de la maison de Molière ne jouent pas chaque soir; mais Adrien subissait une de ces émotions en quelque sorte prophétiques qui parfois saisissent l'âme et l'absorbent dans un sinistre pressentiment. Sans réfléchir, insensible à la douceur du soleil printanier, qui jetait sur les passans des flots de lumière, au bruyant mouvement des rues, dont ses yeux étaient depuis si longtemps déshabitués, il poursuivit sa course un moment interrompue et arriva devant la maison de Georgette. Un homme, dans lequel il devina le portier, se tenait au seuil de l'allée. Il s'enquit auprès de lui de Mme Georgette Harris.

— C'est ici qu'elle habitait, au troisième étage, répondit cet homme; mais Mme Harris ne vous recevra pas, monsieur. Elle ne peut plus, hélas! la pauvre femme; elle est morte!

— Morte! murmura le jeune baron en se laissant aller défaillant contre le mur. Morte! quand?

— Hier au soir, à sept heures, monsieur.

— Au moment où j'arrivais, se dit Adrien, que cette nouvelle, encore qu'il l'eût pressentie, venait d'atterrer.

— Et l'enfant? demanda-t-il.

— L'enfant est là-haut, monsieur. Une de ces dames du théâtre a voulu l'éloigner, l'emmener chez elle; mais Mlle Clarisse s'est jetée sur le corps de sa mère, priant et suppliant, refusant de partir. Il a fallu lui céder. Maintenant elle pleure, elle se lamente. Ça fend l'âme, monsieur.

Adrien en avait assez entendu pour comprendre quels devoirs s'imposaient à lui. Étreint par une angoisse lourde à son cœur, il gravit l'escalier, et entra dans l'appartement. Deux jeunes femmes, amies de Georgette Harris, appartenant comme elle au Théâtre-Français, étaient assises dans le salon, lasses d'une longue veille, les yeux rougis par les larmes. Adrien se nomma. — Ah! monsieur, vous arrivez trop tard, dit l'une d'elles. La pauvre Georgette n'a cessé de vous appeler. Son dernier soupir a éteint votre nom sur ses lèvres. Durant sa courte agonie, elle le prononçait sans cesse.

Elle vous a confié son enfant, monsieur, nous pouvons l'affirmer. C'est en vous, en vous seul, qu'elle espérait pour assurer l'avenir de Clarisse, quoiqu'elle eût reçu de nous l'engagement de ne pas abandonner l'orpheline.

— Je vous remercie, répondit Adrien. Je suis ici pour exaucer le vœu de celle que vous appeliez Georgette Harris, et qui est pour moi la comtesse de Neyrolles. Puis-je voir sa fille?

— Elle dort encore, et nous n'osons la réveiller. Elle était toute brisée cette nuit, quand le sommeil est venu interrompre sa douleur.

— Ne troublez pas son repos; j'attendrai.

Après avoir entendu la douloureuse histoire de la maladie et de la mort de Georgette, après avoir donné des ordres pour les dispositions à prendre en vue des funérailles, Adrien entra dans la chambre où la comédienne avait expiré. Une religieuse priait au pied du lit, couvert de fleurs, sur lequel était étendue la comtesse de Neyrolles, les mains jointes, tenant un crucifix. Entre les cheveux épars reposait la tête fine et pâle de la trépassée, revêtue de la majesté surnaturelle que la plupart des morts reprennent aussitôt après avoir quitté la vie et cessé de souffrir, comme si, dans les courts instans qui précèdent la décomposition du corps, l'âme, faite à l'image de son Créateur, imprimait encore une fois sur la chair périssable qu'elle vient d'abandonner la manifestation de sa beauté première qu'elle recouvre en entrant dans l'éternelle paix. Adrien s'agenouilla. Il était ainsi depuis quelques minutes, quand tout à coup, derrière lui, une porte s'ouvrit. Il se releva, regarda: c'était Clarisse. Elle marchait lentement, murmurant d'une voix que coupaient ses sanglots : — Maman, chère maman, parle-moi! as-tu cessé de m'aimer? Puisque tu partais, pourquoi n'as-tu pas voulu m'emmener avec toi?

C'est en ce moment qu'elle aperçut Adrien. Elle ne l'avait vu qu'à deux reprises, étant encore toute petite. Elle le reconnut cependant, se tut, et fit quelques pas vers lui, sans parler, tandis qu'il admirait son adorable grâce d'enfant, ses yeux larges et noirs, mouillés de larmes, la pureté de ses traits assombris par une douleur plus violente que profonde, impuissante à en altérer le charme.

— Maman! maman! je veux qu'on me la rende! s'écria-t-elle tout à coup dans un transport qui fit accourir auprès d'elle toutes les personnes présentes dans la maison.

Mais Adrien, déjà, l'avait prise, s'efforçant de l'apaiser, lui promettant de ne l'abandonner jamais, de lui rendre une mère qui lui rappellerait l'autre, celle qui maintenant était au ciel. Il trouva pour parler à cette enfant révoltée contre le problème fatal qu'elle

ne comprenait pas des accens qui finirent par la bercer. Elle s'arrêta, serrée contre son sein, le regardant fixement; puis elle demeura immobile.

— Je l'emporte, dit Adrien aux femmes qui l'entouraient. Je cours la remettre à ma mère, et je reviens.

Clarisse ne fit aucun mouvement. Ses yeux demeurèrent ouverts, mais elle semblait poursuivre au-delà de la réalité quelque rêve réparateur et avoir perdu la notion de la vie. Adrien descendit l'escalier, la tenant contre lui, sentant en ce moment s'éveiller en soi l'âme d'un père, et si passionnément transporté par ce sentiment inconnu et nouveau qu'il pressa l'orpheline plus étroitement, en murmurant :

— Ma fille !

A la porte, sa voiture l'attendait; il y monta, s'assit, en gardant Clarisse couchée sur ses genoux, la tête appuyée contre son cœur. Dix minutes après, il entrait comme une tempête dans la chambre de sa mère.

— La comtesse de Neyrolles est morte, ma mère; s'écria-t-il. Voici sa fille. Refuserez-vous votre tendresse à l'enfant que j'ai fait le serment d'adopter ?

Et ses bras tremblans déposaient Clarisse entre les bras de Mme Garnay.

La baronne, d'abord toute troublée, partagée entre la colère, la surprise et la pitié, se souleva dans son fauteuil, étendit un bras vers la porte, puis se laissa aller, vaincue dans cet effort de résistance aux prières de son fils et au cri de son propre cœur. Elle fut transformée, pénétrée de toutes parts par la compassion que révélèrent tout à coup ses yeux quand elle les abaissa sur Clarisse. L'orpheline pleurait silencieusement. Le spectacle de cette douleur assura le succès de la tentative d'Adrien. Le front ridé de la vieille femme se courba sur le front de l'orpheline. Elle l'embrassa, et dit :

— Pauvre ange ! c'est le portrait vivant de Gaston. — Puis elle ajouta, se parlant à elle-même : — Une Neyrolles, après tout, et belle comme ses aïeules !

— N'est-ce pas, ma mère ? murmura Adrien qui s'était agenouillé.

— Puisque c'est ta fille, répondit-elle simplement, c'est ma petite-fille. Si tu voyages encore, je ne resterai plus seule.

— Oh ! ma mère, soyez bénie pour cette parole ! s'écria Adrien en couvrant de baisers les mains de la baronne.

Clarisse suivait du regard cette scène. Une douceur infinie, expression de son âme apaisée, remplaçait au fond de ses yeux la fièvre de sa première douleur. La baronne reprit alors :

— Nous parlerons souvent de ta mère, chère mignonne, et nous prierons Dieu pour elle.

Pour toute réponse, Clarisse jeta ses bras autour du cou de sa grand'tante et demeura là comme une colombe blessée qui vient de trouver un refuge.

II.

Ce fut pour Mme Garnay une heureuse aventure que cette entrée soudaine d'une petite fille de onze ans dans sa maison longtemps déserte. En faisant coïncider l'arrivée de Clarisse avec le retour d'Adrien, la Providence peuplait tout à coup la solitude de la baronne, métamorphosait sa vie, en réunissant entre ses bras, déshabitués des étreintes chères au cœur des mères, cet homme de trente-deux ans déjà célèbre qui, pour elle, redevenait comme autrefois un enfant avide de verser dans son cœur les flots de sa filiale tendresse, et cette orpheline que d'amères et précoces douleurs avaient meurtrie, qui apportait dans l'expression de sa gratitude une éloquence ingénue et timide, dont les accens, en s'exhalant de son âme attristée, allaient éveiller dans celle de la baronne des sentimens éteints, des souvenirs oubliés. Il existe entre les vieilles gens et les enfans, on l'a souvent remarqué, des attractions mystérieuses, comme si toute existence, en s'approchant de la tombe, se rappelait son berceau. Mme Garnay, dont la vie était concentrée en un unique objet: son fils, ne tarda pas à aimer Clarisse, sans que cet amour nouveau enlevât rien à l'amour ancien. Ce cœur qu'Adrien remplissait tout entier s'élargit, et Clarisse y prit place. En quelques mois, elle retrouva les douces effusions et les tendres caresses qui sont la moitié du bonheur des enfans. Quand la sombre mélancolie qui avait survécu en elle à la perte de sa mère se fut dissipée, elle parut telle qu'elle était, intelligente, généreuse, avec un brin de sauvagerie et d'indépendance qui lui seyait à merveille, et par-dessus tout passionnément reconnaissante des bienfaits qu'on lui prodiguait. Sa présence dans cette maison en changea la physionomie; elle la peupla de ses sourires, de ses cris, de sa beauté naissante, de son adorable grâce de petite fille. La baronne fut subjuguée par ce charme d'innocence et d'esprit; c'est ainsi que Clarisse lui devint chère. Quand il fallut songer à continuer l'éducation de l'orpheline, un peu négligée jusque-là, Mme Garnay ne put se résoudre à l'envoyer en pension et à l'éloigner. Elle la confia à une institutrice, choisie avec un soin méticuleux parmi vingt personnes recommandables par leur expérience, et qu'on nommait Mlle Muller. Clarisse s'attacha vite à la vieille fille, et s'en fit chérir. Bientôt, à la grande joie d'Adrien, Mme Garnay se plut à répéter qu'elle avait maintenant deux enfans.

Mais c'est surtout durant un nouveau voyage qu'accomplit son fils qu'elle apprécia tout le prix de sa maternité nouvelle. Au lieu du dur isolement dont elle avait jusqu'à ce moment subi l'amertume pendant les longues absences d'Adrien, elle eut la douceur des baisers de Clarisse. La sollicitude avec laquelle elle veillait sur l'âme confiée à ses mains absorba ses instans, les remplit d'une occupation délicieuse. Elle suivait d'un œil anxieux les progrès de sa fille adoptive, regardant le développement de cette jeune plante comme son œuvre, s'attachant à l'initier aux devoirs de la vie, à tempérer surtout les ardeurs d'un caractère auquel la liberté des jeunes années et une éducation menée un peu à la diable avaient donné une allure légèrement excentrique, toujours prête à se traduire par la vivacité des opinions, l'ardeur des sentimens, l'énergie de la volonté. En un mot, à l'heure de sa vieillesse et quand elle croyait sa tâche ici-bas terminée, Mme Garnay en avait tout à coup assumé une nouvelle qui la ramenait aux émotions de sa jeunesse et lui assurait la jouissance des plus fécondes, des plus consolantes émotions.

C'est ainsi que les années s'écoulèrent. Adrien était presque toujours loin de France. De temps en temps, on le voyait brusquement reparaître à Paris. A chacune de ces apparitions, il pouvait constater les heureuses transformations de Mlle de Neyrolles. A dix-huit ans, c'était une belle jeune fille gracieuse et robuste, portant dans un regard dominateur et caressant à la fois l'image de son âme, violente et mobile, accessible à tous les enthousiasmes et déjà marquée pour les terribles jeux de la passion. Elle ne pouvait entrer dans un salon ni passer dans la rue sans qu'aussitôt tous les yeux se dirigeassent vers elle, surpris par l'étrangeté de sa personne, enchantés par sa beauté. Ses cheveux noirs, son teint pâle, ses traits purs, sa fière démarche, l'harmonie de ses mouvemens, annonçaient une créature d'élite, pouvant plus tard devenir également héroïque ou criminelle selon que les caprices de sa destinée l'entraîneraient vers le bien ou vers le mal. Le temps mit la dernière main à tant de séduisantes perfections et les acheva.

Bientôt la baronne Garnay recueillit de si nombreux témoignages de l'effet produit au dehors par Clarisse qu'elle en fut effrayée, redoutant que le monde ne lui prît trop vite cette créature désormais indispensable à son bonheur. Un jour notamment, au lendemain d'un bal où la grâce de Mlle de Neyrolles avait obtenu plus de succès encore qu'à l'ordinaire, trois demandes en mariage arrivèrent à la baronne si précises et si brillantes que sa conscience lui imposa le devoir d'en parler à Clarisse, devoir rigoureux qu'elle accomplit tout éplorée.

— Me marier, moi! quand je suis si heureuse auprès de vous!

s'écria la jeune fille. Répondez à ces beaux prétendans que je suis satisfaite de ma destinée et n'en veux pas changer.

Cette réponse mit dans les yeux de Mme Garnay des larmes de joie et de reconnaissance. Quant à Adrien, absent de France en ce moment, c'est seulement à son retour qu'il apprit de quelle générosité délicate Clarisse payait les bienfaits qu'elle avait reçus. Touché par ce trait digne d'une âme que dès le premier moment il avait jugée d'après la sienne, il sentit s'accroître sa tendresse pour l'orpheline. Ce fut le premier symptôme de la transformation qu'il allait subir. Il revenait de ses lointaines excursions tout enivré de ses découvertes, goûtant délicieusement les satisfactions que procurent le succès et la gloire, jusqu'à ce moment insensible à la beauté des femmes comme aux douceurs de l'amour, trop épris de la science, des émotions qu'elle réserve à ceux qui se livrent à elle, pour écouter la passion. La vue de Clarisse, que deux années écoulées depuis son départ avaient embellie au-delà de ce qu'on peut attendre de la nature, lui fit éprouver un sentiment nouveau s'ignorant encore et étranger à son cœur. Ame d'ascète dans le corps d'un savant, il fut *entourbillonné* par la beauté de cette fille accomplie, en qui tout respirait la jeunesse, la force, le besoin d'aimer et d'être aimée. Il se sentit attiré vers elle par des sensations d'une exquise douceur qui laissaient bien loin les joies viriles dont il s'était contenté jusque-là. Il se plut à admirer ces formes parfaites, ces yeux éloquens où venaient se refléter la candeur et l'ingénuité d'une âme encore vêtue d'innocence, à interroger cette imagination à peine éveillée et dont la sainte ignorance du mal contenait les ardeurs. Il prit plaisir à entendre tomber de cette bouche virginale l'expression des enthousiasmes qu'allume dans toute intelligence d'élite un délicat instinct d'artiste. Il but à longs traits la séduction qui se dégage des jeunes filles dont éclate la grâce et dont s'ouvre le cœur; il fut dominé par l'amour avant de le connaître et de le comprendre. Puis il souffrit des froideurs de Clarisse et de ce qu'il appelait son indifférence; il souffrit surtout des hommages qu'elle recevait, de l'entraînement qu'elle subissait sans lui. Il eut des jalousies, des colères, des craintes, et à ces traits, malgré son inexpérience, il devina l'amour.

Cette découverte l'épouvanta. Il avait quarante ans, Clarisse dix-huit à peine. Elle aurait pu être sa fille; comment pouvait-il espérer d'être aimé autrement qu'un père? Si son cœur possédait encore cette fraîcheur de jeunesse, privilége de ceux qu'a épargnés la passion, son visage vieilli par ses travaux et ses fatigues, son front couvert de cheveux gris et sillonnné de rides, la tristesse inquiète de son regard trahissaient son âge. C'était un homme mûr, et Clarisse une enfant. Croire que l'amour pouvait

jamais les unir eût été une folie. Cette conviction, qui s'imposait à lui avec d'autant plus de vivacité que le traître charme de Clarisse opérait plus sûrement et plus vite, le détermina à s'éloigner de nouveau, bien qu'il fût un peu lassé de ses longs et périlleux voyages, et que sa mère le suppliât d'y renoncer. Il demeura sourd aux prières de Mme Garnay aussi bien qu'à celles de Mlle de Neyrolles, qui, témoin de la douleur de sa bienfaitrice, le conjurait de ne pas partir, en alléguant que les désirs d'une mère, surtout quand son âge la rapproche du tombeau, doivent être sacrés pour son fils.

Mais quoi! pouvait-il avouer à Clarisse qu'il fuyait devant elle? Il laissa passer le flot des supplications et des larmes, persista dans sa résolution et s'éloigna. Cette fois, c'est vers le Thibet qu'il dirigeait ses pas. Il avait pris l'engagement de ne pas prolonger son voyage au-delà d'une année. Il espérait que ce temps suffirait à apaiser son cœur, à lui verser le salutaire oubli, à le cuirasser contre des émotions nouvelles, et qu'à son retour il pourrait affronter les beaux yeux innocens et terribles qui l'avaient affolé. Illusion dérisoire, espoir trompeur! Adrien ne savait pas qu'à l'âge auquel il était arrivé, les tendres sentimens que l'homme conçoit prennent possession de lui avec une puissance inconnue à ceux de la vingtième année. Il aimait Clarisse, et il devait l'aimer toujours. Pendant de longs mois, à travers les périls que gardent aux explorateurs les contrées lointaines dont ils vont étudier la géographie, l'histoire et les mœurs, il promena ses ardeurs et ses regrets, constatant avec tristesse que ni le temps ni l'absence ne pouvaient lui faire oublier Clarisse et le guérir du mal dont il souffrait à cause d'elle.

Pendant ce temps, Clarisse poursuivait à travers le monde sa marche triomphale. Chaque soir, c'étaient des conquêtes nouvelles opérées par l'éblouissante grâce de ses dix-huit ans. Dans les salons dont son nom et la protection naturelle de la baronne lui ouvraient les portes, elle était considérée à l'égal d'une reine; elle recevait les hommages décernés à sa beauté avec une sérénité souriante propre à démontrer qu'aucun d'eux n'avait trouvé le chemin de son cœur. Elle était libre en effet, n'ayant pas ressenti les premières atteintes de l'amour, n'étant pas même disposée à les subir, comme si dans son corps, pétri de séductions, l'ingénuité de l'enfant n'eût pas fait place encore aux aspirations de la jeune fille, aux ardeurs de la femme. Chez les créatures exceptionnellement douées, l'heure qui précède cette métamorphose est une heure paisible et charmante; elles deviennent mûres pour la passion sans s'en apercevoir, et c'est tout à coup qu'elles s'éveillent aux tendres

émotions en vue desquelles elles semblent avoir été créées. Un soir, chez Mme de La Lande-Rocroy, vieille grande dame amie de Mme Garnay, qui prodiguait à Clarisse les témoignages de la plus vive sympathie, un jeune homme s'approcha de Mlle de Neyrolles et l'invita à danser.

— Ce sera la cinquième valse, monsieur, répondit-elle.

— C'est bien, mademoiselle, j'attendrai, fit-il en s'inclinant.

Elle le regarda, frappée par l'accent de sa voix, mais sans prêter aucune attention à l'étrange beauté du personnage. C'est seulement quand, son tour étant venu, il s'approcha d'elle en lui tendant la main qu'elle remarqua ce type singulier. Ce danseur était jeune, maigre, d'une taille élancée, avec des traits minces, de petits yeux tour à tour bleus et gris, lumineux, vivans, un visage d'une blancheur mate, auquel la couleur rousse des cheveux crépus et d'une barbe vaporeuse donnait le ton de l'ivoire. Il y avait sur la figure je ne sais quelle expression maladive qui se retrouvait dans le balancement du corps, ondoyant et flexible comme un roseau, dans la pâleur des mains sillonnées de fines veines bleues, dans la fixité langoureuse du regard. Pendant la valse, il parla peu; mais chacune de ses paroles témoignait un tel désir d'éviter les banalités que Clarisse était accoutumée à entendre, qu'elle l'écouta avec intérêt et le suivit longtemps des yeux quand il l'eut quittée. Un peu plus tard, il l'invita de nouveau et, après avoir accepté son invitation, elle s'approcha de la maîtresse de la maison.

— Que souhaitez-vous, chère enfant ? demanda celle-ci à sa petite amie.

— Connaître le nom de ce jeune homme qui se tient debout devant l'orchestre...

— Le monsieur aux cheveux roux?

— Justement, madame.

— Il se nomme Jacques de Chanzay. C'est la coqueluche de toutes nos élégantes. Elles ne jurent que par lui. Il a bien de l'esprit et du charme. Ce serait un être accompli s'il était un peu moins fou, un peu moins mauvais sujet. Il a successivement mangé trois héritages; il est en train de croquer le quatrième. Ah! il serait nécessaire qu'on le mariât. Je suis sûre qu'il ferait un excellent mari. Malheureusement il est effrayant, et moi-même, quelque bien que je pense de lui, je n'oserais lui confier le bonheur de ma fille. L'expérience réussirait peut-être; mais on ne joue pas volontiers dans ces expériences l'avenir de ce qu'on aime.

Clarisse en avait assez entendu pour s'intéresser à son beau valseur : elle goûta le plus vif plaisir à danser une seconde fois avec lui, un plaisir plus grand encore à le faire parler et à l'écouter.

Jacques de Chanzay possédait cette grâce du langage qui révèle une intelligence cultivée, un tour d'esprit original, très personnel. Doué d'une imagination dont les vivacités étaient aisément contenues par un scepticisme précoce, fruit d'une vie livrée trop jeune aux aventures galantes, il ne faisait aucun effort pour cacher la perversité railleuse qui avait remplacé depuis longtemps dans son âme les illusions de la jeunesse. Sur les hommes et sur les choses, il émettait des opinions et des jugemens remarquables par leur excentricité sinon par leur justesse, au milieu desquels éclatait tout à coup, comme une perle fine parmi des perles fausses, une appréciation saine, généreuse et droite, exprimée à point pour démontrer que tout au fond de cette nature, en apparence viciée, subsistaient d'honnêtes sentimens et d'indestructibles croyances.

Cette rencontre fit sur Clarisse une vive impression. Pour la première fois, elle découvrait un homme dont la physionomie se détachait en un relief nettement accusé sur le fond un peu banal des salons parisiens. Une fois engagée sur une piste attrayante, l'imagination des jeunes filles marche rapidement; celle de Clarisse l'entraîna en quelques semaines vers les régions où fleurit l'amour. Son cœur s'éveilla dans un monde inconnu où, grâce aux illusions de son âge, tout lui parut beau comme dans le paradis d'Indra, la plus exquise création de la mythologie hindoue. Chez toutes les femmes, même chez celles que leur destinée a marquées pour dominer les hommes, les traiter en esclaves et, grâce à la puissance de leurs attraits comme à la science de leur coquetterie, en faire impunément des victimes, le premier amour revêt une forme ingénue et pure. Plus tard, dans les natures vouées aux passions, il se fera audacieux, égoïste, intraitable et cruel; il inspirera des ardeurs coupables, des faiblesses criminelles; il réclamera impérieusement des hommages, exigeant tout et ne donnant rien, emprunteur avide qui ne rendra jamais. Mais, à son aurore, il est fait de timidités touchantes et de terreurs redoutables, d'humilités volontaires et de dévoûmens sans bornes, presque heureux de se sacrifier et de souffrir. C'est sous cette forme qu'il se présenta d'abord à Clarisse : elle aima même avant de savoir si elle était aimée, même avant d'espérer de l'être, gardant soigneusement en soi ses mystérieuses émotions, toute enivrée par le sentiment qui l'avait envahie et qui la transfigura, en communiquant à sa beauté le caractère indélébile et révélateur de la passion naissante, par lequel toute beauté est complétée et embellie. A dater de ce moment, les soirées et les bals où, faisant violence à ses propres fatigues, Mme Garnay la conduisait, n'eurent pour elle d'autre attrait que celui que leur donnait la présence de Jacques de Chanzay : s'il ne venait pas, elle

restait écrasée sous le poids de sa tristesse; mais, apparaissait-il, elle se sentait aussitôt rassérénée et heureuse, et sa joie éclatait dans ses regards quand il s'approchait d'elle afin de la saluer.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. Jusqu'à ce moment, le secret de Clarisse était demeuré si profondément enfoui au fond d'elle-même que nul, à ce qu'elle croyait, ne l'avait deviné, et Jacques de Chanzay moins que tout autre. Ce mystère voulu lui causait un singulier mélange de peine et de plaisir. Heureuse d'avoir su se contenir, d'avoir su taire l'état de son cœur, elle souffrait de n'être pas comprise par Jacques. Effrayée et tremblante à la pensée de le voir à ses pieds, elle s'en voulait cependant de la timidité qui clouait sur ses lèvres les accens par lesquels il aurait été éclairé. — M'aime-t-il? se demandait-elle. Puis-je espérer qu'il m'épousera? Que suis-je, malgré le nom que je porte, si ce n'est une fille sans dot, élevée par charité? Me trouverait-il digne de lui? Consentirait-il à faire de moi sa femme?

Ces questions, qui revenaient sans cesse à sa pensée, la trouvaient impuissante à y répondre et ouvraient son âme au désespoir. Dix fois, elle avait été sur le point de se confier à sa mère adoptive; mais toujours, au moment de parler, elle s'était arrêtée, redoutant d'affliger sa bienfaitrice, dont elle connaissait la tendresse un peu égoïste, et qui croirait la perdre à jamais en consentant à son mariage. Elle en était alors réduite à regretter l'absence d'Adrien. Elle lui devait son bonheur; elle l'aimait filialement, et le connaissait assez pour savoir qu'elle pouvait se confier à cet ami dévoué comme un père, dont toutes les lettres contenaient le témoignage d'une inébranlable affection. Tentée de lui écrire afin de lui conter ses peines, elle craignait qu'il ne reçût pas ses aveux. Et puis, en manifestant l'intention de se marier, ne porterait-elle pas à Adrien un coup funeste? C'est à elle qu'en partant il avait confié sa mère. Avait-elle le droit, alors qu'elle lui devait tout, de prendre une résolution avant son retour, de se montrer indigne de sa confiance?

— Que n'est-il auprès de moi! se disait-elle : je verserais dans son cœur mon espérance et mes doutes; il me conseillerait et me consolerait.

L'hiver s'acheva au milieu de ces incertitudes, sans que Clarisse eût révélé son secret, et sans qu'une seule parole de Jacques de Chanzay lui eût appris qu'elle était devinée et comprise; puis il fallut partir. Tous les ans, au mois de juin, la baronne, fuyant les chaleurs et la poussière de Paris, allait s'établir en Normandie, dans une propriété située non loin de Fécamp, sur le territoire d'une commune appelée Saint-Martin, et qui était une créa-

tion de son mari. Peu de temps avant son mariage, le baron Garnay, parcourant en touriste la côte normande, avait été séduit par l'aspect pittoresque d'une de ces « valleuses » si fréquentes entre Saint-Valery et Le Havre, et qui, de loin en loin, à travers les falaises qui longent la mer en cet endroit ainsi qu'une muraille imprenable, viennent y déboucher et en rendent les bords accessibles aux habitans du littoral. Ayant acheté quelques arpens de sol au point où le plateau de Saint-Martin s'abaisse vers le rivage, il y fit construire une vaste maison que les habitans du pays s'empressèrent d'appeler le château, et autour de laquelle il traça un parc; puis il s'agrandit peu à peu de toutes les terres qu'il put acquérir. Il ajouta à la valeur de son bien en faisant défricher les landes incultes qui le séparaient de l'Océan : il créa des fermes, il eut des troupeaux, et, en une vingtaine d'années, il se trouva maître d'un opulent domaine embelli de tout ce que les efforts d'un homme de science et de goût peuvent ajouter au travail du temps et aux richesses naturelles. Les arbrisseaux que sa main avait plantés, transformés en arbres robustes, étendaient devant le château leurs larges ramures arrondies à leur sommet par les vents d'ouest; la façade de l'habitation, rapidement brunie par les ouragans de l'hiver, était vêtue çà et là d'un lierre épais, qui lui donnait une physionomie avenante ; les pelouses dépliaient de tous côtés leurs tapis aux fleurs éclatantes; à droite et à gauche, l'œil embrassait des perspectives profondes, les plaines sans fin et la mer, lumineuse et unie comme un miroir, entrevue de haut et de loin dans l'échancrure des falaises.

Le château de Saint-Martin formait donc une retraite délicieuse; mais c'est encore à un autre titre qu'il était pour la baronne un lieu de prédilection, et quand elle parlait d'y finir ses jours, c'est qu'elle y retrouvait des souvenirs qui résumaient sa longue vie, attachés au tronc des arbres et aux pierres des murailles. C'est là qu'elle avait aimé son mari, passé les premiers mois de son mariage, donné le jour à Adrien. C'est là que le baron était mort, là que reposaient ses restes, là enfin qu'à diverses reprises Mme Garnay s'était réfugiée pour pleurer son fils absent, au temps où elle n'avait pas encore pour remplir le vide causé par son absence la douceur des baisers de Clarisse.

III.

Mlle de Neyrolles, lorsqu'elle vint dans ce pays pour la première fois, avait douze ans. Avant ce jour, elle n'avait jamais vu la mer; en fait de champs, elle ne connaissait que les environs de Paris, où, sauf de rares exceptions, le paysage, dans le panorama de ses

collines boisées et de ses vallées qu'arrosent la Seine et la Marne, offre plus de grâce riante que de réelle majesté. Le voisinage d'une ville sans égale, d'un vaste foyer de civilisation s'y revèle par les mille bruits dont on y recueille les échos, par les toits des innombrables villas qu'on y découvre, par les voies ferrées qui sillonnent les plaines, par la physionomie des cultures, le caractère intime et familier des horizons, la circulation d'une foule qui vient y chercher la fraîcheur et le repos. On y sent, pour tout dire, la présence de l'homme plus encore que la main de Dieu. Tout différens sont les paysages que Clarisse eut sous les yeux en Normandie; il suffisait qu'elle sortît du château et marchât pendant vingt minutes pour en rencontrer un d'une rare beauté.

Entre deux hauteurs, rattachées d'un côté au plateau sur lequel s'élève le village de Saint-Martin et de l'autre côté coupées brusquement au-dessus des eaux, se creusait une gorge étroite dont les pentes, rendues plus élevées par la déclivité du chemin à mesure qu'on approchait de l'Océan, se paraient d'une plantureuse végétation, bois, herbages et fleurs, mêlés dans un fouillis inextricable. Cette gorge s'élargissait tout à coup, en arrivant sur une plage de galet. La plage était étroite; mais l'immensité des flots lui donnait une incomparable grandeur. En cet endroit nul bruit ne parvenait, si ce n'est le bruit monotone des flots, tantôt semblable à des détonations lointaines quand les hautes vagues touchaient le bord et s'y brisaient écumantes, tantôt imitant la longue rumeur d'une crécelle gigantesque qui serait toujours agitée, quand elles traînaient le galet sur le rivage, d'un mouvement lent et régulier. Clarisse sentit bien vite la poésie de ces lieux et s'en pénétra fortement. A dater de ce moment, elle aima ce pays, et, pendant les longs séjours qu'elle y faisait, c'est vers la plage qu'elle dirigeait le plus souvent ses promenades. Elle aimait à y venir à la fin du jour, lorsque la mer se soulevait tumultueuse sous les coups du vent, toute empourprée des rayons d'un rouge soleil qui commençait à noyer dans l'onde son globe resplendissant au-dessous de nuages aux formes bizarres. Après avoir admiré ce spectacle, elle remontait la valleuse, s'arrêtant à chaque pas pour regarder derrière elle l'Océan et le ciel confondus dans un horizon brumeux dont les profondeurs semblaient s'étendre et les limites se reculer à mesure qu'elle s'élevait vers le sommet du plateau; puis le paysage se modifiait. Sur le premier plan se déroulaient les falaises nues, dont toute la végétation consistait en une herbe courte et drue qu'étoilaient une multitude de fleurs aux nuances harmonieuses et dont une touffe de fougères coupait quelquefois l'uniformité. Là paissaient les troupeaux de moutons sous la garde d'un berger, ou, attachées à des piquets, des vaches dont l'œil triste semblait avoir retenu

pour toujours la vision des tempêtes de la mer et dont les formes lourdes se découpaient sur l'azur décoloré par l'approche de la nuit. Sur le second plan, et aussi loin que la vue pouvait porter, s'étalaient les riches cultures de l'un des plus fertiles plateaux du monde. L'or des blés, l'émeraude des luzernes, le vermillon des coquelicots, se mêlaient aux vaporeuses blancheurs des fleurs d'avoine, tremblantes comme une nuée, ou mettaient des taches éclatantes sur la couleur brune des terres fraîchement labourées. Plus loin c'étaient les hautes futaies plantées au long des murs gazonnés qui entourent les fermes, des bouquets de hêtres, derrière lesquels un clocher révélait un village, des verdures noirâtres qui couraient à la crête des collines dans les dernières clartés du jour. Le murmure confus d'une vie qui s'apaise s'éteignait dans l'air, formé de voix claires et lointaines, de bêlemens de troupeaux, d'aboiemens de chiens, de croassemens de corbeaux, de battemens d'ailes, et, planant sur ces choses, l'éternelle sérénité par où se manifeste celui qui, en les créant, en a réglé les mouvemens et fixé les lois.

La vie au château de Saint-Martin était paisible, un peu monotone même, dépourvue des distractions auxquelles une existence brillante à Paris accoutumait Clarisse; mais elle ne s'en plaignait pas : à l'ombre d'une tendresse aussi dévouée, aussi sûre que celle de sa grand'tante, et dans la société de son institutrice, Mlle Muller, elle s'estimait heureuse, à la condition de pouvoir se prononcer librement. Tantôt elle dirigeait ses promenades vers la mer, s'asseyait à la pointe d'une falaise ou s'étendait sur le galet, suivant d'un œil attentif les jeux des flots, se laissant bercer par leur murmure, s'abandonnant à de longues rêveries d'où son âme sortait rafraîchie et reposée. Tantôt elle parcourait l'agreste vallée de Cany, dont une jolie rivière au flot clair, la Durdent, baigne les gras pâturages. Elle faisait ces excursions, montée sur une jument bretonne de petite taille, facile à conduire, et que lui avait donnée la baronne. Accompagnée d'un domestique, elle s'arrêtait dans les hameaux répandus autour de Saint-Martin, entrait dans les chaumières, se faisant chérir partout où elle passait par sa bonne grâce autant que par sa générosité. C'est ainsi qu'elle avait appris à aimer ces rivages fertiles et qu'à chaque fin d'hiver elle se réjouissait en pensant qu'elle allait les revoir.

Cette année-là, loin de se réjouir en quittant Paris, elle eut le cœur douloureusement oppressé; il lui semblait déjà qu'elle ne pourrait plus être heureuse loin de Jacques de Chanzay, et, lorsque le train qui l'emportait vers la Normandie sortit bruyamment de la gare, un grand déchirement se fit en elle. Pendant la saison qui venait de finir, elle avait vu Jacques presque tous les jours; elle le rencontrait au bois, au théâtre, au bal, dans des maisons amies et

quelquefois même chez la baronne où, attiré peut-être par la divination de l'amour qu'il avait inspiré, il apparaissait de loin en loin. Les espérances secrètes de Clarisse trouvaient dans ces rencontres rapides un aliment suffisant à les entretenir. Cette mince satisfaction allait maintenant lui manquer, puisque cinq mois s'écouleraient avant qu'elle revît celui qui avait conquis peu à peu son âme, sans le vouloir et sans le savoir. C'est là ce qui causait sa peine, ce qui mit bientôt sur son visage une expression touchante de mélancolie, quelquefois même des larmes dans ses yeux.

Pendant la première semaine de son séjour à Saint-Martin, elle dissimula si soigneusement ses préoccupations que la baronne Garnay n'en remarqua pas les premiers symptômes; mais ces symptômes devinrent ensuite trop apparens pour échapper à sa sollicitude. Dans la jeune fille recueillie, triste, silencieuse, qui vivait à ses côtés, elle ne reconnaissait plus cette Clarisse, naguère si bruyante et si gaie, qui venait à tout instant offrir aux baisers de sa grand'tante son front pur, tandis que toute sorte de joyeux propos et de vives reparties voltigeaient sur ses lèvres. Mlle de Neyrolles ne trouvait plus aucun charme dans les promenades à cheval ni dans la contemplation de la mer. Le bruit des flots irritait ses nerfs, la vue des abîmes creusés au bord des falaises lui donnait le vertige. Le trésor de ses forces semblait dispersé. Sa pâleur augmentait tous les jours, et sous ses yeux se dessinait un trait noir qui semblait creusé par les pleurs. La baronne s'alarma : elle interrogea Clarisse; mais celle-ci ne voulait pas s'expliquer et déclara qu'elle n'avait aucun sujet de peine, qu'elle était aussi heureuse qu'autrefois.

— Elle nous trompe, ma chère Muller, disait Mme Garnay à l'institutrice restée dans la maison comme dame de compagnie, elle nous trompe; ce n'est pas à moi qu'on fera croire qu'à dix-neuf ans, une fille belle et bien portante cesse tout à coup de sourire et de prendre plaisir à la vie. Interrogez-la; peut-être sera-t-elle plus sincère avec vous.

L'interrogatoire que Mlle Muller fit subir à son élève ne donna pas de meilleurs résultats que celui auquel s'était livrée la baronne; il fallut bien se contenter des protestations que faisait entendre Clarisse toutes les fois que, par des questions qui témoignaient d'ailleurs de plus de sollicitude que d'habileté, on essayait de provoquer ses aveux. Elle était résolue à se taire jusqu'au retour d'Adrien : c'est à lui qu'elle entendait se confier et demander conseil ; c'est lui qu'elle voulait faire l'arbitre de sa destinée. On reçut des nouvelles du voyageur dans le courant du mois de juillet; il annonçait son prochain retour. Le jour même où la baronne communiqua sa lettre à Clarisse, un changement soudain s'opéra dans la physionomie de

la jeune fille, et en quelques heures elle parut avoir retrouvé sa sérénité d'autrefois, par suite d'un apaisement soudain. Au fond de ses yeux bruns, la joie éclata en rayons caressans et doux; sur ses joues pâlies apparurent de nouveau les fraîches couleurs d'une santé robuste. Elle se transfigura.

Des changemens si prompts et si visibles causèrent à Mme Garnay une étrange émotion, car, lorsqu'elle fut amenée à en rechercher par la pensée les causes, elle n'en put trouver d'autres que la nouvelle de l'arrivée de son fils. Eh quoi! se pouvait-il que Clarisse aimât Adrien au point d'être ainsi métamorphosée par l'annonce de son retour? Sa tristesse, dont la baronne s'était si fort alarmée, n'était-elle due qu'à la longue absence de son fils? Souvent, en pensant qu'un jour Clarisse, mariée et tout entière à d'autres affections et à d'autres devoirs, s'éloignerait de sa maison, elle avait regretté qu'Adrien n'eût pas quinze ans de moins, et entrevu comme dans un rêve irréalisable la possibilité de lui donner pour femme sa fille adoptive. Néanmoins elle ne s'était jamais arrêtée à cette vision capricieuse et invraisemblable comme la plupart de celles dont les jeux de l'imagination embellissent où troublent notre sommeil. Bien que disposée à considérer son fils avec les yeux prévenus d'une mère, à le trouver jeune, élégant et beau, l'âge d'Adrien mis en regard de celui de Clarisse se dressait devant elle comme un obstacle insurmontable; mais, lorsqu'elle eut vu avec quelle rapidité Clarisse, après avoir lu la lettre d'Adrien, passait de la tristesse à la joie, son esprit travailla de plus belle. On croit aisément à ce que l'on désire; se faisant une illusion qui flattait à la fois son égoïsme et sa tendresse maternelle, elle conçut une espérance que vint accroître l'enthousiasme avec lequel Mlle de Neyrolles parlait de son cousin. La jeune fille vantait son esprit, son courage; elle était fière de l'éclat qu'il avait donné à son nom, du rang qu'il occupait dans la science. Elle se réjouissait des succès nouveaux que lui assurait ce voyage au Thibet qui venait de finir. Enfin chacune de ses paroles témoignait d'une affection indestructible, égale à la reconnaissance qu'elle professait pour celui à qui elle devait sa vie facile et heureuse.

— Qu'importe la différence des âges! se disait la baronne trompée par ces apparences. Est-il impossible que dans cette âme d'enfant, sensible et un peu romanesque, la gratitude ait engendré l'amour et que la gloire d'Adrien ait paru supérieure à l'attrait de la jeunesse?

Vingt fois la baronne fut tentée d'interroger Clarisse, mais la crainte de troubler la pureté d'une nature non encore initiée à la passion arrêtait les questions sur ses lèvres; elle pensait qu'il convenait d'attendre le retour de son fils, car, après tout, elle ne

l'avait pas consulté et, ne connaissant rien de ses dispositions, elle ne voulait pas l'engager à son insu. Elle se résigna donc, en dépit de son impatience, à jouir de la métamorphose de Clarisse sans en rechercher les causes. Celle-ci ne vivait plus que dans l'attente de la venue d'Adrien; elle suivait par l'imagination le navire qui le ramenait en France, elle comptait les jours et les heures, elle préparait par avance les termes de la confidence qu'elle voulait lui faire, elle se voyait penchée à son bras, et lui disant : « J'aime M. de Chanzay, et c'est lui que je veux pour époux! » et Adrien lui souriait paternellement; puis, il partait pour Paris, d'où un soir il arrivait tout à coup, ramenant le cher adoré, pour le pousser aux pieds de Clarisse en disant : « Tiens le voilà! il t'aime! » A la pensée de l'embarras qu'elle éprouverait alors, ses joues devenaient brûlantes, et dans sa poitrine l'émotion précipitait les battemens de son cœur. On peut croire qu'obsédée de telles préoccupations Mlle de Neyrolles ne dormait pas toutes les nuits. Son imagination l'emportait loin et haut vers les régions où fleurit l'amour, et où l'on goûte dans toute sa suavité l'ivresse de ses parfums. L'ombre de Jacques de Chanzay évoquée par son cœur venait vers elle; la tendre Clarisse contemplait alors à son gré les regards qui l'avaient troublée, et se laissait bercer par les accens qui tombaient dans son oreille comme l'harmonie d'un chant céleste.

Un matin, après une nuit livrée presque tout entière à l'une de ces longues et douces insomnies, elle se leva de bonne heure, et descendit dans le parc; aux fenêtres du château, les persiennes closes témoignaient que maîtres et domestiques dormaient encore. Elle s'engagea dans une avenue d'ormes à l'extrémité de laquelle commençait la falaise, franchit la barrière et marcha lentement dans la direction de la mer, s'arrêtant parfois pour cueillir une fleur de menthe, un bluet perdu dans les touffes d'herbes, au bord des sentiers marqués à peine dans l'uniformité du terrain, ou pour regarder s'enfuir un oiseau qu'elle venait de surprendre à la pointe d'un chardon. Bientôt elle arriva sur le bord de la falaise, en un endroit où, se creusant en entonnoir, elle s'incline jusqu'à un amoncellement de rochers, coupés brusquement au-dessus de la plage. Mlle de Neyrolles s'assit au haut du talus et demeura là, suivant des yeux l'écume des vagues à la surface de l'Océan, qu'agitait une forte brise. Derrière elle, le soleil montait dans l'horizon. Ses rayons, passant au-dessus du plateau, s'allongeaient comme des flèches d'or sur les flots qu'ils rayaient de longues traînées de lumière. Au loin, au point où une ligne brumeuse tracée entre le ciel et la mer arrêtait brusquement la vue, la fumée d'un paquebot mettait sur la limpidité de l'atmosphère une tache tremblante; une voile blanche fuyait comme un oiseau géant qui de ses ailes aurait caressé l'azur; des mouettes

planaient dans l'immensité et séchaient au soleil leur plumage baigné de rosée. Plus près, à droite et à gauche, les falaises déroulaient jusqu'au Havre la crayeuse blancheur de leurs roches nues, coupées çà et là par les anfractuosités du rivage. La mer était basse; en se retirant, elle avait laissé à sec, entre les écueils chargés de varechs et de mousses marines, des bancs de sable fin, à l'extrémité desquels on apercevait dans l'eau jusqu'à mi-corps et poussant leurs filets les pêcheuses de crevettes, arrachées de leur lit avant le jour par la nécessité de profiter de la retraite du flot pour explorer son domaine.

Clarisse laissait son regard se reposer sur les divers épisodes de ce sublime spectacle et pendant plus d'une heure elle demeura ainsi, plongée dans une somnolence qui la clouait là, sans pensée et sans but, dans un repos qui réparait les fatigues d'une nuit sans sommeil et dominée par une sorte de vision mystérieuse qui lui causait la plus douce béatitude en faisant passer tour à tour devant ses yeux Jacques de Chanzay et Adrien Garnay. Tout à coup, amorti par l'herbe épaisse, un bruit se fit entendre; Mlle de Neyrolles se retourna, arrachée à son paisible repos : Adrien Garnay se tenait debout à trois pas, et souriait en la regardant. Un cri s'échappa de ses lèvres, cri de joie et de surprise qui dut résonner délicieusement dans le cœur du revenant, car il exprimait une forte et profonde tendresse. Il n'avait pas encore parlé, et déjà Clarisse était dans ses bras.

— Vous! vous! Mais d'où sortez-vous? d'où venez-vous? Oh! que je suis heureuse!

Au contact de cette bouche fraîche comme un beau fruit, aux accens de cette chère voix, Adrien éprouvait une exquise émotion augmentée par la confiance qu'il inspirait à l'adorable créature et dont elle donnait en ce moment une preuve visible en se jetant palpitante contre lui, sans se douter que par cette étreinte filiale elle désespérait ce cœur accoutumé depuis longtemps à battre pour elle d'un amour auquel ce qui manquait le plus c'était le caractère de l'affection paternelle.

— Elle ne m'aime pas comme je l'aime, pensa Adrien; elle ne m'aimera jamais ainsi.

Mais il n'eut pas le temps de s'appesantir sur cette pensée; Clarisse l'interrogeait. Elle était pressée de savoir comment il se trouvait près d'elle, subitement, sans être attendu.

— J'ai voulu causer une surprise à vous et à ma mère, répondit Adrien, et j'ai quitté Bordeaux aussitôt après mon débarquement sans la prévenir. J'étais à Fécamp hier au soir; j'y ai dormi quelques heures, et ce matin, à la pointe du jour, je suis parti afin de

me trouver au milieu de vous. En arrivant au château tout à l'heure, comme ma mère dormait encore, c'est vous, ma petite Clarisse, que j'ai voulu faire avertir; mais votre chambre était déjà vide, et j'ai su que vous aviez pris l'habitude de faire de ce côté des promenades matinales : je me suis mis alors à votre recherche, et me voilà.

— Votre mère ignore donc encore que vous êtes ici?

— Elle l'ignore.

— Courons bien vite auprès d'elle, mon cousin ; elle a hâte de vous embrasser.

En disant ces mots, elle prit familièrement le bras d'Adrien et l'entraîna dans la direction de Saint-Martin, non sans remarquer que, pendant l'année qu'il venait de passer hors de France, il avait beaucoup vieilli. Ses joues s'étaient creusées, ses cheveux, qu'il avait très abondans et qu'il portait coupés ras, étaient devenus presque blancs. Sa barbe seule, à peine rayée de quelques poils gris, restait noire, comme le dernier vestige de sa jeunesse expirante. Péniblement émue, M[lle] de Neyrolles se garda bien d'en rien laisser paraître, et, de peur d'être devinée, elle se mit à parler avec volubilité, caressante et rieuse. C'est une impression toute contraire qu'éprouvait Adrien en la regardant et cette impression, il ne cherchait pas à la taire. Avec un enthousiasme qui, s'exprimant par une bouche d'homme mûr, surprenait la jeune fille, il s'extasiait librement sur sa beauté, comme l'eût fait un adolescent emporté dans l'ivresse d'un premier amour. Il admirait sa taille souple et robuste, son cou aux fines attaches, ses mains blanches et allongées, son teint éblouissant, ses cheveux bruns négligemment jetés dans un filet invisible sous son chapeau de paille et qui roulaient dans son dos avec des reflets que les jeux de la lumière doraient et bleuissaient tour à tour. Il ne se lassait pas de contempler la pureté de ses traits, le dessin de son front, ses lèvres roses, ses yeux à la fois candides comme ceux d'un enfant innocent et langoureux comme ceux d'une femme dont une brûlante passion a touché le cœur.

— Que vous êtes embellie ! lui disait-il. Que de grâce vous portez en vous !

Il lui parla longtemps sur ce ton. Elle l'écoutait, étonnée et un peu confuse de l'entendre se complaire à ces flatteries dont elle ne suspectait pas la sincérité, mais qu'elle n'attendait pas de lui et qui ressemblaient trop au langage que dans ses rêves lui tenait Jacques de Chanzay. A deux ou trois reprises, elle voulut l'arrêter, mais ce fut en vain. Alors, dégageant doucement son bras qu'il tenait sous le sien, elle se pencha pour cueillir une touffe de chèvre-

feuille, perdue dans les broussailles qui longeaient le chemin resserré en cet endroit entre les murs gazonnés de deux fermes, et lui dit avec un sourire :

— Puisque vous voulez continuer, mon cousin, laissez-moi cueillir un bouquet derrière lequel je pourrai cacher ma rougeur.

Sous ces paroles devina-t-il un reproche? Il est permis de le croire, car il s'interrompit et murmura, entraîné par une sensation plus forte que sa volonté :

— Pardonnez-moi, chère enfant, mon cœur déborde; il y a si longtemps que je vous ai vue, et je vous aime tant!

Elle se trouva contre lui, et deux lèvres fiévreuses déposèrent un baiser sur ses cheveux. Après une longue séparation, une étreinte aussi passionnée peut s'expliquer, et Clarisse n'en aurait pas été troublée, si en levant les yeux sur Adrien elle n'eût deviné, à la pâleur et au tremblement de ses lèvres, l'émotion à laquelle il était en proie. Interdite, inhabile à lire dans cette âme qui lui revenait plus éprise encore qu'autrefois et dont la préoccupation venait de se trahir, elle comprenait cependant que la confiance tranquille qui régnait durant les années précédentes entre elle et son cousin était maintenant menacée. Ils se remirent en route entre des blés dont les épis d'or, balancés par la brise marine, s'inclinaient devant et derrière eux. Adrien recouvra bien vite son calme, et Clarisse se sentit rassurée quand il lui dit :

— Avez-vous été heureuse pendant mon absence?

— Rien n'a manqué à mon bonheur, si ce n'est vous.

— Vous m'aimez donc un peu?

— Je serais bien ingrate si je ne vous aimais pas après tout ce que vous avez fait pour moi. Vous m'avez créé une existence bénie, vous m'avez rendu une mère, vous m'avez donné un ami fidèle... Qu'il ne parte plus, cet ami, qu'il cesse d'aller au loin, en laissant derrière lui deux cœurs qui le pleurent, et je serai bien heureuse.

— Il dépend de vous qu'il se fixe à jamais à vos côtés, reprit Adrien.

— De moi! s'écria Clarisse; parlez vite alors, que faut-il faire? Le talisman qui doit vous retenir ici est-il en ma puissance?

Elle le regardait de ses grands yeux limpides dont l'expression arrêta le cri qui allait lui échapper. Il n'osa s'expliquer plus clairement.

— Nous causerons de ces choses un peu plus tard, Clarisse, fit-il; si j'ai quelque confidence à vous faire, je sais bien qu'elle tombera dans une âme disposée à l'accueillir.

— Oui, certes répondit-elle, d'autant mieux disposée que cette âme elle-même a son mystère et veut vous le révéler.

— Un mystère! vous, mon enfant... dites vite.

Elle était rouge comme une cerise. Elle balbutia...

— Nous avons le temps... rien ne presse.

— Je le devine votre mystère, fit-il très ému. Dans la foule de ceux qu'a enchantés votre beauté, vous aurez remarqué quelque beau jeune homme...

— Je ne sais s'il est beau, je ne sais s'il est jeune, mais il est bien vrai que je l'aime.

Une pâleur subite défigura Adrien Garnay et mit à nu si vivement son angoisse que Clarisse, frappée au cœur, eut la révélation soudaine du secret auquel il venait de faire allusion.

— Juste ciel! il m'aime! pensa-t-elle épouvantée.

— Son nom? demandait Adrien.

Ce nom, elle n'eut pas le courage de le prononcer, et sa présence d'esprit lui dicta une autre réponse que la réponse que sollicitait son cousin.

— Je vous le ferai connaître quand vous-même vous m'aurez révélé le secret dont vous m'avez parlé, dit-elle d'une voix brisée.

Ils arrivaient au château, et, sans ajouter une parole, ils se séparèrent. Clarisse courut s'enfermer dans sa chambre, afin de cacher l'indicible terreur qui s'était emparée d'elle, tandis qu'Adrien se rendait auprès de sa mère, en essayant de dominer le trouble violent qui l'agitait.

La baronne venait d'apprendre l'arrivée de son fils. Toute bouleversée, elle s'était habillée à la hâte pour le recevoir, et avant même qu'il eût franchi le seuil de son appartement, elle était entre ses bras, rendue muette par l'excès d'un bonheur si soudain. Après les premiers baisers, elle l'entraîna, le fit asseoir sur un canapé à ses côtés, et alors seulement elle fut assez maîtresse d'elle pour l'interroger. Elle voulait savoir pourquoi il était arrivé à l'improviste, sans la prévenir. N'était-il pas malade? Avait-il pris la résolution de renoncer à ces voyages qui causaient à sa mère tant de cruelles angoisses? Ne voulait-il pas se consacrer à elle désormais? N'avait-il pas fait d'assez nombreux sacrifices à la science? Et les questions, sur ses lèvres tremblantes, se pressaient, se multipliaient, et Adrien ne pouvait placer un mot. Quand il put enfin parler, il rassura sa mère, en lui promettant de ne plus partir.

— Je serai tout à vous maintenant, ô la meilleure et la plus chère des amies. J'ai payé d'un prix bien lourd la conviction que rien de ce que peut donner la science ne vaut la douceur des tendresses maternelles.

Tandis qu'il parlait, elle le dévorait des yeux, et, frappée comme Clarisse par les changemens survenus en lui, elle dit : — Comme tu es maigre et pâli, mon enfant! Ah! je ne te quitte plus. Mes soins te sont désormais nécessaires. C'est trop affronter la fatigue

et le péril; ils auraient raison de toi. Ta place est ici pour toujours.

Et de nouveau elle l'embrassait, et il sentait le secret de son amour gonfler son cœur jusqu'à le faire éclater.

— Ce ne sont ni les périls ni les fatigues qui m'ont fait tel que me voilà, ma mère, reprit-il tout à coup.

— Qu'est-ce donc alors?

— Ah! chère maman, je suis bien malheureux!

Ses genoux fléchirent, et, comme lorsqu'il était petit, il posa sa tête sur le sein maternel, qu'il mouilla de ses larmes.

— Malheureux! toi! s'écria la baronne alarmée; mais, parle, parle-moi, mon fils; je veux savoir...

— Eh bien! oui, vous saurez tout.

Il fit l'aveu de son amour, de cet amour profond et fort qui, depuis deux ans, était l'unique souci de sa vie. Il adorait Clarisse, il ne pouvait vivre sans elle. C'était une passion implacable, folle, il le savait bien; mais qui dominait sa raison et qu'il était hors d'état de vaincre. Elle réclamait impérieusement une satisfaction; mais, d'autre part, il savait bien qu'il était trop vieux pour devenir l'époux de Clarisse, que jamais la radieuse jeunesse de cette créature accomplie ne s'allierait à la maturité d'un homme qu'elle ne pouvait aimer que comme un père...

— Tu te trompes, mon enfant, interrompit tout à coup la baronne; le rêve que tu as caressé n'est pas irréalisable.

Et, à son tour, elle décrivit la tristesse de Clarisse, ses préoccupations, son mutisme, puis sa joie quand elle avait su qu'Adrien rentrait en France; mais il secouait la tête.

— Non, vous vous êtes fait illusion, ma mère; ce n'est pas mon absence qui causait ses tourmens. Elle aime, elle aime passionnément; elle me l'a dit, et quand j'ai tenté de connaître le nom de celui qui occupe ses pensées, elle a refusé de répondre.

— Mais c'est toi qu'elle a voulu désigner! s'écria triomphalement la baronne, qui étayait sur ses observations et ses remarques un roman plus conforme à ses désirs qu'à la réalité. Elle ne pouvait parler plus clairement, la chère mignonne, ni se jeter à ta tête sans savoir si tu partageais ses sentimens.

— Croyez-vous, ma mère? demanda Adrien ébranlé.

— Je ne crois pas; je suis sûre de la vérité de mes affirmations. Au surplus, aujourd'hui même nous saurons à quoi nous en tenir, car j'interrogerai Clarisse.

— Et si vous vous êtes trompée, si ce n'est pas moi qu'elle aime!

La baronne garda le silence, les yeux baissés et pensive.

— La reconnaissance lui dictera son devoir. Elle nous doit tout.

— Qu'elle m'épouse quand son cœur est à un autre! Je n'accepterai pas ce sacrifice.

— Mon enfant, tu as commencé par dire que tu ne peux vivre sans Clarisse! répliqua gravement la baronne. A ton âge, on ne parle pas à la légère, et, quand tu m'as tenu ce langage, tu étais sans doute sincère. Il s'agit donc ici, non peut-être de sauver ta vie, mais du moins de t'épargner la plus cruelle douleur. Je ne veux ni te perdre ni te voir malheureux, et Clarisse ne le veut pas davantage. J'ai encore l'espoir que c'est toi qu'elle aime; mais, si mon espoir devait être déçu, si j'avais à trembler pour le bonheur de l'un de mes deux enfans, je connais assez la grandeur d'âme de la chère petite pour pouvoir assurer qu'elle saurait s'immoler au tien, lequel est aussi le mien, et se résigner à son sort. Et après tout elle ne serait pas bien à plaindre. Tu as, à la vérité, vingt-deux ans de plus qu'elle, mais tu lui apportes un cœur que les passions n'ont pas même effleuré et à la jeunesse duquel elles n'ont rien pris. Ce n'est pas comme une aumône qu'elle t'accorderait sa tendresse et que tu devrais en jouir, mais comme un bien que tu as mérité et dont tu es digne autant que les plus dignes.

En parlant à son fils ce langage dont toutes les mères comprendront l'égoïsme, la baronne était sincère. Il était dans son rôle de ne voir que les nobles et incontestables qualités d'Adrien, de ne tenir aucun compte des dispositions de sa fille adoptive, des aspirations d'un jeune cœur, et de se figurer que ce qu'il y avait de disproportionné dans l'union qu'elle souhaitait serait aisément compensé pour Clarisse par l'étendue de la tendresse qui s'offrait à elle. C'est sous l'empire de ces pensées qu'elle se rendit auprès de Mlle de Neyrolles qu'elle voulait interroger et initier à ses inquiétudes maternelles. Hélas! celle-ci n'avait plus rien à apprendre. Ce qu'elle savait du mal que cause l'amour dans un cœur méconnu ou qui n'ose avouer ce qu'il pense avait suffi pour éclairer son esprit et lui révéler les secrètes anxiétés d'Adrien. Elle connaissait pour les avoir subis le trouble, l'émotion, l'angoisse, qu'il n'avait pas su lui taire, et sa propre expérience lui permettait de lire dans l'âme de son cousin aussi clairement que dans la sienne. Elle était anéantie par sa découverte.

— Il m'aime comme moi j'aime Jacques! se disait-elle.

Et cette constatation d'un fait désormais indéniable lui causait le chagrin le plus amer. Que répondrait-elle à Adrien quand, au nom des innombrables bienfaits qu'il avait répandus sur elle, il viendrait lui demander de le rendre heureux en lui accordant sa main? Bien qu'ignorant encore quelle force l'âge donne à nos passions, elle comprenait que celle d'Adrien ne pouvait être ni banale ni

passagère, qu'elle vivrait autant que lui-même et qu'y répondre par un refus, c'était vouer le malheureux à une douleur éternelle dont sa mère subirait le contre-coup. Mlle de Neyrolles se trouvait donc en présence d'un grand sacrifice à accomplir, et, pour la première fois, partagée entre les nécessités d'un devoir impérieux et les exigences d'un amour à qui elle s'était donnée tout entière. Quand Mme Garnay entra dans sa chambre, cette lutte cruelle n'avait pas pris fin, car, atteinte dans son bonheur à l'heure où elle en croyait la réalisation assurée, Clarisse se révoltait contre la fatalité qui menaçait de l'écraser. La présence de la baronne apaisa tout à coup ses révoltes, elle sentit qu'elle touchait à la crise décisive de sa vie, qu'on venait lui demander le sacrifice de son amour et qu'elle tenait dans ses mains le destin de son cousin comme le repos de sa bienfaitrice. Avec un héroïsme qui n'eut pas de témoins et qui devait rester ignoré, elle abdiqua tout désir qui serait contraire au désir d'Adrien, toute volonté qui ne serait pas conforme à celle de la baronne, et elle attendit.

— J'ai à te parler de choses graves, ma fille, dit Mme Garnay en s'asseyant, violemment émue et comprenant peut-être, en présence de cette enfant si jeune et si belle, combien imprudente et cruelle était la proposition qu'elle venait lui faire.

— Parlez, chère tante, répondit Clarisse, essayant de sourire.

— Ma chère petite, mon fils demande ta main. Il t'aime; il dit qu'il mourra si tu la lui refuses, et alors, tu comprends, plutôt que de le perdre...

La baronne dit ces mots rapidement, d'un trait; puis elle s'arrêta, étreinte par une émotion qui étranglait sa voix dans sa gorge, activait les battemens de son cœur, et elle fondit en larmes. Elle avait préparé tout un beau discours éloquent et persuasif pour plaider la cause de son fils et décrire le tableau du bonheur qu'il préparait à sa femme; mais elle dut renoncer à le faire entendre, car la tristesse empreinte sur les traits de Clarisse lui montra sur-le-champ qu'elle s'était trompée en supposant que celle-ci aimait Adrien.

— Miséricorde! s'écria-t-elle tout à coup en voyant Mlle de Neyrolles pleurer aussi sans répondre, tu refuses! Alors tout est perdu.

— Non! non! je ne refuse pas, répondit vivement Clarisse en se jetant à ses pieds. Apaisez-vous, ma chérie, je serai toujours l'enfant docile que vous avez élevée, toujours prête à vous obéir. Comprenez seulement ma surprise. Je n'étais pas préparée à la démarche de mon cousin. J'avais peut-être caressé d'autres rêves, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Quel est donc celui que tu aimes? demanda timidement la

baronne en essuyant ses yeux, apaisée déjà par la résignation spontanée de Mlle de Neyrolles.

— A quoi bon le nommer? Puisque je ne dois plus le connaître, autant l'oublier dès à présent.

Ce fut dit si simplement que, sous la mélancolie de ce timide regret, Mme Garnay ne devina pas la grandeur du sacrifice. Elle crut que l'amour auquel Clarisse avait fait allusion n'était que le fruit d'un caprice, éclos dans une imagination romanesque, sans racines dans le cœur.

— Soit, ne le nomme pas, fit-elle soulagée; j'aime mieux ne pas le savoir; seulement il serait nécessaire d'être plus discrète encore envers Adrien, car, s'il soupçonnait qu'avant d'apprendre qu'il t'aime tu avais conçu des projets auxquels il était étranger, il craindrait de t'imposer une épreuve trop cruelle et préférerait renoncer à toi. Et alors il en mourrait!..

— N'ayez nulle crainte, chère mère, reprit Mlle de Neyrolles avec effort; vous serez contente de moi.

— Que Dieu te rende en bonheur ce que tu fais pour mon fils, dit la baronne toute attendrie en embrassant Clarisse. Moi je te le rendrai en tendresse, et Adrien te le rendra en un éternel amour.

Clarisse ne revit son cousin qu'à l'heure du déjeuner. Pendant le repas, elle offrit un front si calme aux regards inquiets qu'il dirigeait de son côté, comme s'il eût voulu sonder son cœur, qu'il ne vit rien du désespoir qui grondait au fond d'elle et dont elle refoulait courageusement l'éclat. Au moment où l'on quittait la table, elle sortit et, sur un signe d'elle, il la suivit dans le parc.

— Il est donc vrai que vous m'aimez? demanda-t-elle, quand ils furent seuls.

— C'est vrai! fit-il humblement.

— C'est sans doute à la confidence de cet amour que vous faisiez allusion ce matin?

— Vous l'auriez compris à mon trouble, si vous aviez l'expérience des angoisses qu'un tendre sentiment déchaîne en nous.

Elle les connaissait bien ces angoisses : elle en avait déjà souffert; mais elle se garda bien d'en faire l'aveu. D'une voix qui tremblait un peu, elle dit :

— Eh bien, mon cousin, je vous avouerai maintenant ce que je vous aurais avoué ce matin, si vous aviez été un peu plus explicite, c'est que je suis fière que vous m'ayez jugée digne de porter votre nom et d'être associée à votre vie. Je m'efforcerai de contribuer à votre bonheur.

Averti par sa mère, Adrien s'attendait à cette réponse. Il en fut ému cependant au point de ne pouvoir d'abord prononcer une parole. Il prit dans ses mains les mains de Clarisse : elles étaient gla-

cées; mais il ne s'en aperçut pas. Il les couvrit de ses baisers, fiévreusement, et elle le laissa faire avec docilité, commençant déjà l'apprentissage de l'existence à laquelle elle se résignait pour le rendre heureux. Au bout de quelques instans, il ajouta :

— Ce matin, vous aussi vous parliez d'un secret que vous vouliez me confier, vous faisiez allusion à quelqu'un distingué par vous, aimé déjà; vous deviez le nommer plus tard.

— N'avez-vous pas deviné son nom? fit-elle les yeux baissés.

— Est-ce bien vrai? Ah! Clarisse, soyez sincère, et ne vous croyez pas liée par la reconnaissance au point de me sacrifier vos désirs. S'ils ne sont pas conformes aux miens, dites-le moi; je sais ce que m'impose mon âge, je serai vaillant... Je repartirai, et à mon retour...

Elle lui mit la main sur la bouche :

— Je ne vous ai pas donné le droit de douter de ma parole.

— C'est que j'ai tant de peine à croire à mon bonheur!

— Croyez-y, Adrien, et jouissez-en sans crainte.

Alors il fut à ses pieds, et cette fois elle entendit les accens de la passion, telle qu'elle éclate dans un cœur parvenu à l'âge où les sentimens sont puissans et immuables. Elle se laissa d'abord bercer complaisamment par ces paroles ardentes qui résonnaient à son oreille pour la première fois; elle fermait les yeux, et se figurait que celui qui lui parlait ainsi était mince, blond et pâle, beau de jeunesse et de grâce, et qu'il se nommait Jacques de Chanzay. Mais l'illusion ne pouvait être de longue durée et cessa; alors Clarisse ressentit une grande lassitude, comme si son héroïque mensonge eût épuisé ses forces, il lui semblait qu'elle allait défaillir. Elle murmura : — Assez! assez! éloignez-vous, je vous en prie; laissez-moi, — et, pour atténuer ce que cette prière pouvait contenir de cruel, elle ajouta : — Il faut être indulgent, je ne suis pas faite au langage que vous me tenez.

Adrien se releva, tout enivré de son bonheur.

— Oui, je m'éloigne, soyez calme, ma chère aimée, apaisez-vous!

Elle demeura immobile, clouée à cette place, presque écrasée par le baiser qu'avant d'obéir il venait de laisser tomber sur son front. Puis, se voyant seule, elle laissa éclater sa peine trop longtemps contenue, se jeta sur le sol, et, le front dans ses mains ouvertes sur l'herbe, elle pleura librement. Mais ces larmes ne pouvaient rien contre l'énergie de sa résolution, et le mois suivant Mlle de Neyrolles épousa le baron Adrien Garnay.

LOUIS REYNAUD.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

V.

L'ADMINISTRATION.

II.

LA CENTRALISATION, LA BUREAUCRATIE ET LA POLICE (1).

« Ce n'est ni la France ni l'Angleterre qui ont vaincu la Russie en Crimée, c'est l'administration russe. » Ainsi s'exprimait aux débuts de la guerre actuelle une des feuilles les plus en vogue de Saint-Pétersbourg (2). La Russie a fait bien des progrès depuis l'inutile et meurtrier siége de Sébastopol : aucun peuple moderne, l'Italie et le Japon exceptés, n'a fait un tel pas en moins d'un quart de siècle; les anciens reproches contre l'administration russe n'en ont pas moins recommencé avec la nouvelle guerre d'Orient.

Aujourd'hui, comme il y a une vingtaine d'années, à l'étranger aussi bien qu'en Russie, les échecs temporaires des armes du tsar en Bulgarie et en Arménie ont souvent été attribués aux défauts ou aux vices de l'administration impériale. L'ignorance et la corruption administratives ont de nouveau été signalées comme les causes se-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril, du 15 mai, du 1er août, du 15 novembre, du 5 décembre 1876, du 1er janvier, du 15 juin et du 1er août 1877.

(2) Le *Golos*, suspendu pendant quelques semaines en punition de cet article.

crètes de l'étrange faiblesse et des défaillances inattendues du grand empire slave. Pour nombre d'esprits enclins aux conclusions hâtives, l'été de 1877 avait mis définitivement à nu l'incurable débilité du colosse du nord. La promptitude des Russes à se relever de leurs premiers insuccès, leur vigueur à reprendre l'offensive en Asie comme en Europe, ont montré ce qu'il y avait d'erreur ou d'exagération dans un pareil diagnostic. L'étude de l'administration impériale n'en fait pas moins connaître quelques-unes des graves difficultés contre lesquelles doit aujourd'hui lutter le gouvernement de Saint-Pétersbourg. Tout se tient en effet dans les états comme dans les corps vivans, et les défauts d'une administration civile peuvent avoir sur les champs de bataille un retentissant contre-coup (1).

I.

L'administration est d'autant plus malaisée qu'un pays est plus grand et que la population y est moins dense. Les dimensions de l'empire russe et le chiffre relativement faible de ses habitans annoncent les obstacles qu'y rencontre une administration régulière. Dans un état qui couvre une moitié de l'Europe et une motié de l'Asie, il semble que le pouvoir central doive être contraint de réduire sa tâche et de renoncer à toutes les fonctions dont les distances le rendent incapable. L'orbite du pouvoir impérial est si vaste qu'il paraît hors d'état de porter partout les yeux, d'étendre partout la main. La difficulté est d'autant plus grande qu'au lieu d'occuper le centre géographique de l'empire, la capitale est reléguée sur la circonférence. Dans un tel État, avec une capitale ainsi placée, la centralisation administrative paraît un contre-sens, presque une impossibilité. Or nulle part peut-être la centralisation n'est plus ancienne, plus invétérée, plus excessive que dans ce pays qui semble si peu fait pour elle. Un examen attentif explique les causes de cette apparente contradiction des mœurs nationales et de la nature des choses.

« De Perm à la Tauride, des rocs glacés de la Finlande à la brûlante Colchide, des tours ébranlées du Kremlin à la muraille de la Chine immobile (2), » toutes les affaires viennent aboutir aux bureaux des massifs palais des quais de la Néva. Les deux versans du Caucase, réunis sous le titre de *lieutenance* (*namêsnitchestvo*), en une sorte de vice-royauté, échappent seuls presque entièrement à cette

(1) Sur l'armée et le système militaire de la Russie, voyez la *Revue* du 15 juin 1877.

(2) . . . . Ot Permi do Tavridi,
Ot finskikh khladnikh skal do plammennoï Kolkhidi, etc.,

vers de Pouchkine.

étroite tutelle du centre excentrique de l'empire. L'énormité des distances, les rigueurs du climat, la diversité des races et des mœurs, n'en ont pu complétement affranchir les solitudes de la Sibérie, ni même les steppes du Turkestan à peine conquis et séparé de la Russie par des déserts plus difficiles à franchir que les mers. Le royaume de Pologne, dépouillé petit à petit des derniers restes de son autonomie, n'est plus qu'une province frontière, une *Oukraine* russe, gouvernée et administrée des chancelleries de Saint-Pétersbourg. Les provinces à demi germanisées de la Baltique perdent un à un leurs priviléges séculaires; la centralisation étend partout ses bras et promène son niveau uniforme jusqu'aux confins de l'empire. Ni l'éloignement, ni les traditions historiques ou les différences de nationalité ne bornent cette domination de la bureaucratie pétersbourgeoise; les infiniment petits, les communes rurales sont, grâce à leur petitesse même, seules un peu à couvert de cette tutelle universelle (1).

Bien qu'atténuée par les dernières réformes, cette centralisation russe est encore d'une rigueur, d'une minutie excessives. Dans les plus insignifiantes comme dans les plus grandes choses, c'est le pouvoir central qui commande, qui défend, qui permet. L'autorisation des ministres, l'approbation du conseil de l'empire, le nom et la signature de l'empereur figurent dans les plus minces affaires. Comme en France, comme en tout pays centralisé, le gouvernement est censé posséder le don d'omniscience et le don d'ubiquité; aucun détail ne lui doit échapper. Les actes de la bienfaisance privée lui sont soumis comme le reste. D'une extrémité de l'empire à l'autre, on ne peut fonder une bourse dans une école, un lit dans un hôpital, sans l'intervention solennellement enregistrée de l'état et de l'empereur. Le *Messager officiel* et le *Bulletin des lois* sont journellement remplis de mentions de ce genre : « Le 15 mai, sa majesté l'empereur a daigné accorder son assentiment à la création dans les hospices de la ville de Nijni-Novgorod de quatre lits destinés à des vieillards au moyen d'un capital de 6,300 roubles légués par Mme Catherine D..., veuve du général D... Le même jour, sa majesté a daigné accorder son assentiment à la création 1° d'une bourse au premier gymnase de Kazan, au capital de 5,000 roubles légués par la veuve du conseiller de cour P...; 2° d'une bourse à l'école de garçons de P..., au moyen d'un capital de 300 roubles pris sur les recettes de cette localité; 3° d'une bourse au gymnase des jeunes filles de Théodosie (Crimée), au moyen de deux billets de l'emprunt intérieur à primes, offerts par le vice-amiral S..., en

(1) Le grand-duché de Finlande, qui est moins une province russe qu'un état annexe de l'empire, conserve une administration indépendante.

souvenir de sa fille; 4° de cinq bourses d'externes au gymnase d'Omsk (Sibérie), etc. (1). » Comme aujourd'hui ces fondations scolaires ou hospitalières, en mémoire de personnes défuntes ou d'anciens fonctionnaires appelés à de nouveaux postes, sont en Russie d'un usage journalier, ces créations de la piété envers les morts ou de la flatterie envers les vivans remplissent fréquemment de longues colonnes du *Bulletin des lois*. Ce qui est plus singulier, c'est que dans la feuille officielle ces minuscules autorisations figurent souvent au milieu des décisions les plus importantes pour le gouvernement, la justice ou l'armée, car aux yeux vigilans d'une administration qui veut tout contrôler, grandes et petites choses se trouvent involontairement ramenées aux mêmes dimensions, ou mieux il n'y a point d'affaires assez humbles pour être abandonnées au libre arbitre et au caprice des localités.

Cette centralisation bureaucratique pénètre dans tous les domaines, dans celui de l'art ou de la science comme dans celui de l'administration et de la bienfaisance. Avant les réformes de l'empereur Alexandre II, cette prétention de tout régler, de tout décider de loin, était plus forte encore. Aucun édifice public par exemple, église de campagne ou école de village, n'était construit sans un plan envoyé de Pétersbourg; s'il avait été possible, on eût expédié de la capitale les monumens mêmes. Du temps de l'empereur Nicolas, il y avait pour chaque classe d'édifices trois ou quatre types ou modèles, approuvés par le souverain : l'administration centrale décidait lequel de ces types officiels devait être adopté; l'on s'explique ainsi le peu de variété des monumens publics en province (2). Sous les empereurs modernes comme sous les tsars et les grands princes du moyen âge, l'empire russe était gouverné à la façon d'un domaine privé, où rien ne peut être remué, rien ne peut être élevé ou abattu, sans un rapport au maître et sans l'autorisation du propriétaire.

De quelles causes dérive cette centralisation, si peu attendue dans un état aussi vaste? En France, la centralisation administrative a été surtout l'œuvre de l'histoire, l'œuvre de la politique et de la monarchie; en Russie, c'est avant tout l'œuvre de la nature et du sol même. Contrairement à toutes les apparences, ces immenses plaines de l'Europe orientale étaient faites pour la centralisation administrative, en même temps que pour l'unité politique. La Russie y était prédestinée par le défaut de limites nationales, le manque de frontières militaires ou de remparts naturels, aussi

(1) Ces exemples sont textuels et pris au hasard dans un grand nombre.

(2) Voyez, sur la centralisation, les spirituelles lettres, écrites de Russie par M. de Molinari lors de l'émancipation des serfs (1860) et récemment réimprimées, 1re édit., p. 201-218.

bien que par le défaut de limites provinciales, le manque de murailles ou de cloisons intérieures. Les causes qui ont empêché sur le sol russe la formation ou la durée d'états indépendans, de principautés particulières, y ont entravé la formation d'individualités provinciales, et étouffé les penchans autonomistes. En dépit de sa grandeur, aucun pays de l'Europe n'est physiquement plus compacte et géographiquement plus uni (1). En aucun pays, les existences régionales et la vie locale n'ont été à ce point privées de tout cadre, de tout abri, de tout berceau naturel. A cet égard, la Russie contraste d'une manière frappante avec le grand empire musulman, son voisin d'Europe et d'Asie.

Le principe de variation, d'individualisation, qui manquait au sol, ne s'y pouvait rencontrer que dans les populations elles-mêmes, dans leur origine, leur nationalité, leur religion. Or, ici encore, les apparences sont trompeuses; la Russie a beau compter sur son territoire un nombre presque infini de peuples et de tribus, le peuple russe est essentiellement un et homogène. Nul peuple peut-être n'a, malgré la diversité de ses origines, une telle cohésion nationale, aucun n'a une aussi nette conscience de son unité. A ce point de vue encore, rien ne diffère plus de la Turquie que la Russie. Chez cette dernière, les peuples d'origine étrangère épars au milieu du peuple russe ou répandus autour du centre national n'en détruisent point l'unité. Finnois, Lettons, Polonais, Roumains, Tatars, Arméniens, ces populations hétérogènes qui entourent la vieille Moscovie n'en altèrent pas l'homogénéité : sous l'écorce lamelleuse du chêne se retrouve le cœur du bois, à la fibre compacte. Le puissant noyau historique de l'empire moscovite, le peuple de la Grande-Russie, ne montre pas seulement dans sa langue, dans sa religion, dans ses mœurs, une unité, une cohésion qui ne se rencontre peut-être nulle part ailleurs en dehors de la Chine, il montre partout, dans la vie privée comme ailleurs, une absence d'individualisme et de variété qui amène une absence de provincialisme. Le sentiment de l'unité nationale, si vivace chez lui, a une forme en même temps qu'une force particulière. Aux yeux de l'homme du peuple, la Russie est moins un état, une nation qu'une famille. Cette conception patriarcale semble presque aussi ancienne que la Russie même; elle remonte à l'époque des apanages, et n'a fait que se propager et s'affermir à travers la domination tatare et l'unité moscovite. De tous les peuples de l'Europe, le Russe est probablement celui qui a le moins d'attachement pour la terre natale, le moins d'esprit local et de préjugés de clocher : son goût pour les pèlerinages, pour les voyages, pour le commerce errant, est un des signes de ce penchant

(1) Voyez à ce sujet la *Revue* du 15 août 1873.

l'homme du peuple à étendre ses pensées ou ses affections jusqu'aux limites de la patrie, au lieu de les borner à l'étroit horizon de sa province. Il n'est pas besoin de montrer combien une telle ampleur de la conscience nationale a pu faciliter la centralisation administrative.

La centralisation a été préparée par le sentiment de l'unité russe; elle a été fortifiée par les nombreuses annexions qui semblaient en devoir rompre ou relâcher les mailles. Les acquisitions successives du tsar Alexis, de Pierre le Grand, de Catherine II, d'Alexandre I[er], qui à la vieille Moscovie venaient rattacher des pays plus ou moins étrangers par l'origine, l'idiome ou la civilisation, ces énormes acquisitions, qui vont de l'Océan-Glacial à la Mer-Noire et de la Baltique au cœur de l'Asie, faisaient de la centralisation une nécessité politique. Plus l'empire s'étendait et plus il fallait resserrer le nœud qui liait au vieux centre historique toutes ces conquêtes diverses, toutes ces provinces plus ou moins centrifuges. La centralisation, née de l'unité du peuple dominant, a été ainsi renforcée par la variété des provinces soumises. Deux causes opposées ont abouti au même terme.

L'histoire de la formation de l'état russe est l'histoire même de la centralisation tsarienne. Une fois unifié par la politique des grands princes de Moscou, ce pays, ouvert de tous côtés, exposé pendant des siècles aux invasions de tous les peuples, ne pouvait rester indépendant qu'en laissant toutes ses forces ramassées dans une seule main. Les longues luttes contre l'Occident et l'Orient, contre l'Europe et l'Asie, qui semblaient se disputer cette zone intermédiaire, ont accéléré la concentration des pouvoirs, qui est un des caractères historiques de la Russie. A ce titre, la centralisation et le pouvoir absolu, qui, là comme ailleurs, marchaient de pair, ont longtemps été pour elle une condition d'existence. Des écrivains russes comme Herzen, des écrivains de la Petite-Russie surtout, comme l'historien Kostomarof, ont soutenu que la centralisation était contraire au génie slave, selon eux naturellement porté au fédéralisme (1). Peut-être cela est-il vrai des Slaves de l'ouest ou des Slaves du sud, cela ne l'est certes point des Russes, des Grands-Russes au moins. La nature et l'histoire les ont également façonnés depuis des siècles à la centralisation ; s'ils lui ont dû la perte de toute liberté politique, ils lui doivent peut-être d'être seuls

(1) Cette thèse de Herzen se rencontre par exemple dans *le Peuple russe et le socialisme*, p. 18. Kostomarof exprime des idées plus ou moins analogues dans ses études sur l'histoire nationale. L'éminent historien considère par exemple la période des apanages comme une manifestation spontanée des instincts fédéralistes du slave russe avant la domination moscovite.

de tous les peuples slaves demeurés en possession de leur indépendance nationale.

Les causes sociales et économiques ont concouru à la même œuvre que les causes naturelles et politiques. La faiblesse de l'élément urbain, le manque, en dehors de la région baltique, de grandes cités capables de servir de centre de vie locale, n'ont pas été pour peu de chose dans les habitudes administratives d'un état qui, après la ruine de Novgorod, ne posséda longtemps qu'une seule ville. A cet égard, le nom du pays dérivé du nom de la capitale, est un juste emblème de l'ancienne Moscovie. Le défaut de bourgeoisie dans les villes, l'absence de véritable aristocratie territoriale dans les campagnes, ont été une autre raison de cette centralisation excessive. Également dépourvu de bourgeoisie urbaine et d'aristocratie foncière, le pays était privé des classes ailleurs en possession du gouvernement local et seules capables de le disputer efficacement à la puissance souveraine.

La centralisation et l'autocratie ont eu en Russie les mêmes raisons d'être; elles sont nées des mêmes conditions, et l'on ne saurait dire laquelle a produit ou enfanté l'autre. Toutes deux à la fois, cause et effet, ont réagi l'une sur l'autre, se fortifiant et s'exagérant mutuellement. Toutes deux, intimement unies, ont rendu à la Russie de grands services, toutes deux les lui ont fait payer cher. Il est d'autres nations dont la centralisation administrative et le pouvoir absolu ont fondé l'indépendance ou la grandeur, il n'en est aucune peut-être qui leur doive sa civilisation. Or c'est ce premier des biens dont la Russie moderne est en grande partie redevable à la centralisation en même temps qu'à l'autocratie. Sans la concentration de tous les pouvoirs, sans l'absence de toute liberté régionale, l'œuvre de Pierre le Grand et de ses successeurs eût été impossible, elle eût échoué devant les résistances locales. La centralisation a été le grand instrument de la réforme européenne; grâce à elle, on peut dire que la Russie a été civilisée *administrativement*. Pour le pays, c'était là un dangereux et coûteux bienfait, et pour la centralisation c'était une autre cause de force et de durée. Aux yeux d'un gouvernement civilisateur, le peuple russe n'était qu'un élève auquel il fallait toujours faire la leçon; le maître ne pouvait trop tenir en tutelle le rude et sauvage enfant qu'il avait à former. Plus haute était la mission que lui confiait l'histoire et moins l'administration russe a eu de réserve et de scrupules. Nulle part ce rôle d'éducateur, ce rôle de pédagogue, que les gouvernemens s'arrogent si aisément, n'a pu être pris aussi au sérieux par ceux qui s'en prétendent chargés. L'administration russe, façonnée à l'européenne, put longtemps considérer le peuple qu'elle régentait moins comme une nation de compatriotes qu'en peuple

inférieur, en race indigne de liberté, à peu près comme les Européens regardent les indigènes de certaines de leurs colonies.

L'excès de la réglementation administrative a frappé tout le monde en Russie, mais l'habitude est prise par le pays aussi bien que par le gouvernement. Tous les essais pour substituer l'activité spontanée de la population au mouvement automatique de la bureaucratie n'ont jusqu'ici que médiocrement réussi. Après des siècles d'un semblable régime, il n'en saurait être autrement. Beaucoup des reproches que les bureaucrates font au libre gouvernement local retombent naturellement sur la bureaucratie; si les hommes ne savent pas mieux se conduire, c'est qu'ils ont trop longtemps été conduits.

Une des raisons les plus souvent données en faveur du maintien de la tutelle administrative en Russie, c'est le manque d'hommes éclairés dans les provinces et le manque d'initiative des plus éclairés. C'est là en effet une des causes historiques de la centralisation russe, mais, comme il arrive souvent, le remède a entretenu le mal qu'il prétendait guérir. La centralisation veut suppléer au défaut d'hommes dans l'intérieur des provinces, et elle chasse elle-même des provinces les hommes capables et instruits qui s'y rencontrent; elle fait artificiellement le vide dans l'intérieur de l'empire en concentrant l'intelligence et la richesse dans les capitales. Le grand engin administratif du progrès entrave ainsi, au lieu de l'accélérer, le développement de la culture et de la civilisation.

Ce n'est point tout; la centralisation russe, bien que naturellement sortie des conditions physiques et historiques de l'empire, a rencontré sur le sol et dans l'histoire de la Russie, un double principe de faiblesse et d'inefficacité : deux grands obstacles l'ont arrêtée dans son œuvre, la grandeur matérielle du territoire qu'elle devait régir, l'ignorance du peuple où elle devait recruter ses agens. Ainsi s'explique la fréquente impuissance d'une administration légalement omnipotente. Les moyens d'action, les organes ordinaires de la centralisation lui faisant défaut, la tutelle administrative n'a pu procurer à la Russie tous les biens qu'elle semble devoir assurer. L'autonomie provinciale n'existant nulle part, et la main du pouvoir central ne pouvant atteindre partout, la confusion et l'illégalité ont longtemps pu régner en dépit et sous le couvert même de la centralisation. La lourde machine bureaucratique, imparfaitement montée, était hors d'état de suffire à une tâche immense: l'impulsion du premier moteur, irrégulièrement transmise par des rouages mal combinés, se perdait en route avant d'arriver aux extrémités. Ainsi s'explique comment la Russie a longtemps connu tous les inconvéniens pratiques de la réglementation administrative, sans en avoir en dédommagement tous les avantages.

II.

L'administration russe repose encore sur les bases posées à la fin du XVII[e] siècle par Pierre le Grand, consolidées et élargies plus tard par la grande Catherine. L'ancienne administration moscovite était fort simple, toute primitive et rudimentaire, sans rien de régulier ni de systématique. La Russie fut pendant longtemps régie comme un domaine privé, comme une vaste ferme, sans autre loi que la volonté du maître, sans autre règle que les décisions des *voïevodes* ou gouverneurs qui servaient aux tsars d'intendans, et cumulaient tous les pouvoirs civils et militaires. Dans ce gouvernement, plus ou moins paternel et patriarcal, les usages, les traditions, les coutumes locales, tenaient encore une grande place (1). Le servage et la commune rurale simplifiaient du reste étrangement une administration dont la levée des taxes et le recrutement des troupes étaient le principal ou l'unique souci. C'était une administration à l'orientale, sans lois uniformes ni attributions définies. Le gouvernement des *voïevodes* moscovites ressemblait beaucoup à celui des pachas turcs il y a un demi-siècle, avec cette grande différence que, dans beaucoup de régions de la Turquie, en Europe particulièrement, les diversités de race, de langue, de religion, maintenaient une certaine diversité de régime, parfois même une certaine mesure de *self-government*.

Pierre le Grand, ici comme en toutes choses l'imitateur de l'Europe, voulut doter ses états d'une administration régulière à la moderne. Ce fut là une des œuvres principales du réformateur, et entre les diverses tâches par lui entreprises, aucune n'était plus malaisée. Il semblait qu'il n'y eût qu'à emprunter les méthodes et les procédés de l'Occident. Pierre éprouva que les institutions ne se laissent pas si vite transporter d'un pays à l'autre, d'un peuple relativement civilisé à un peuple relativement barbare. Appliquant d'avance les théories du XVIII[e] siècle, le tsar révolutionnaire traitait sa patrie comme une table rase sur laquelle il pouvait tout édifier à neuf, conformément aux principes de la science ou aux leçons d'autrui. A la place du chaos des anciennes masures moscovites, Pierre prétendait construire une ville régulière et symétrique, aux rues larges, aérées, tirées au cordeau. Les plans furent rapidement dressés, les rues tracées sur le sol et officiellement dénommées; mais la ville nouvelle demeura longtemps comme un cadre vide, sans maisons et sans habitans. Pierre et ses successeurs manquaient

(1) Sur cette administration, voyez, outre les nombreux historiens russes, les ouvrages de M. Tchitchérine : *Oblastnyia Outchregdéniia Rossii v XVII[m] veké* et *Opyty po istorii rousskago prava.*

pour leur œuvre d'une chose essentielle : ils manquaient de matériaux, ils manquaient d'ouvriers.

La centralisation européenne a ses formes propres, elle a un instrument particulier que nous appelons la bureaucratie; c'est cet outil indispensable qui faisait défaut à Pierre le Grand, qui pendant longtemps encore fit défaut à ses successeurs. L'empire russe possédait la centralisation administrative sans en avoir les organes modernes. C'est là une vérité qu'il ne faut pas perdre de vue pour comprendre toutes les contradictions et les anomalies longtemps présentées par la Russie : à la surface, une tutelle administrative excessive; au-dessous, le désordre, l'irrégularité, l'arbitraire. Un système coordonné de fonctions, des institutions plus ou moins ingénieuses peuvent à la rigueur s'improviser, il n'en saurait être de même d'une bureaucratie, d'un corps de fonctionnaires, parce que leur éducation suppose l'éducation même de la nation qu'ils doivent diriger. De là pour Pierre le Grand, de là pour tous ses successeurs, y compris l'empereur Nicolas, une difficulté insurmontable, une cause incessante d'erreurs, de tâtonnemens, de déceptions. La savante machine, importée ou imitée de l'Europe, ne pouvait marcher seule; il ne servait de rien d'en perfectionner ou d'en simplifier les ressorts. Entre des mains inhabiles ou ignorantes, le mécanisme administratif ne pouvait fonctionner avec régularité.

Avant d'examiner les ouvriers chargés de la faire marcher, il convient cependant de connaître la machine elle-même. Au centre est un moteur unique, le pouvoir impérial; tous les rouages n'ont pour fonction que d'en transmettre l'impulsion. Au-dessous de l'empereur autocrate, d'où tout émane, viennent les deux grands corps de l'état : le sénat et le conseil de l'empire. De ces deux corps, le premier, le plus ancien, créé par Pierre le Grand, a été dépouillé d'une bonne partie de ses fonctions et priviléges par le second, institué au début du XIX[e] siècle. Le *sénat dirigeant*, primitivement doté de toutes les prérogatives conciliables avec le régime autocratique, est aujourd'hui réduit aux attributions judiciaires; ce n'est plus guère qu'une cour de cassation. Le conseil de l'empire (*gosoudarstvenny sovêt*) est une sorte de conseil d'état; fondé sous l'influence de Spéranski par Alexandre I[er], à l'époque et à l'exemple du conseil d'état de Napoléon, le conseil de l'empire en reproduit à certain égard l'organisation (1). En l'absence de tout parlement,

(1) Le conseil de l'empire (*gosoudarstvenny sovêt*) est souvent à l'étranger appelé conseil d'état. Cette dénomination serait excellente si elle n'avait l'inconvénient de prêter à une confusion. L'on sait en effet que les titres de *conseiller d'état*, *conseiller d'état actuel* figurent, dans le *tableau des rangs* de Pierre le Grand, parmi les degrés du *tchine*. Or un homme revêtu de ce titre purement honorifique de *conseiller d'état* (*statski sovêtnik*) ne fait nullement partie de ce qu'on appelle alors conseil d'é-

c'est à ce corps qu'est dévolu le pouvoir législatif. C'est au conseil de l'empire de discuter et de rédiger les lois, à lui d'examiner le budget, à lui de recevoir les comptes-rendus des ministres. Les plus graves questions lui sont soumises; il est composé des plus hauts dignitaires ou fonctionnaires de l'état, mais en toute chose il n'a que voix consultative. Comme le *conseil du roi* de l'ancienne monarchie française, cette assemblée n'est en somme qu'une réunion de simples donneurs d'avis. L'empereur, qui en nomme les membres et en fixe les attributions, ne lui délègue point ses pouvoirs; c'est toujours l'empereur qui décide, alors même que le conseil semble prononcer. L'autocrate n'est nullement lié par les avis de cette assemblée; il les confirme, il les rejette, il les modifie à son gré. L'étude même des lois nouvelles, qui semblerait une des fonctions les plus naturelles du conseil de l'empire, est souvent confiée à des commissions spéciales. Ces grands corps de l'état ne sont, tout comme les simples fonctionnaires, que les agens du pouvoir autocratique (1).

Il en est de même des ministres, entre lesquels se partagent les soins de l'administration. L'érection des ministères est à peu près contemporaine de la fondation du conseil de l'empire; c'est encore là une création de l'empereur Alexandre Ier, qui, ambitionnant le rôle de réformateur, cherchait à donner à la Russie des institutions plus en rapport avec celles des grands états européens. C'est par un *oukaze* de 1802 que ces ministères remplacèrent les *colléges* de Pierre le Grand, qui au fond n'étaient guère que les anciens *prikazes* moscovites remaniés sur le modèle des administrations collégiales en honneur en Occident au temps de la Régence (2). Les dix ministères aujourd'hui existant n'embrassent pas toutes les branches de l'administration, il y a en dehors quelques services indépendans, comme le contrôle de l'empire, dont les chefs ont les fonctions et le rang de ministre. L'empereur a de plus sa chancellerie particulière divisée en quatre sections, dont la troisième est une sorte de ministère de la haute police. Les chefs des départemens ministériels ont d'ordinaire pour collaborateur une sorte d'adjoint ou de sous-secrétaire d'état (*tovarichtch*). Les différens dépar-

tat, de ce que nous nommons le conseil de l'empire; ces conseillers n'ont même pas le *tchine*, le rang nécessaire pour y entrer.

(1) Le conseil de l'empire est divisé en trois départemens, comptant chacun sept ou huit membres. Il y a en outre des membres ne siégeant qu'au *plenum*. Ces derniers sont au nombre d'une quarantaine, non compris les ministres, qui sont membres de droit.

(2) Les ministères, dont le nombre a plusieurs fois varié, sont aujourd'hui au nombre de 10 : 1° la cour ou maison de l'empereur, 2° les affaires étrangères, 3° l'intérieur, 4° les voies de communication, 5° les finances, 6° les domaines, 7° la justice, 8° l'instruction publique, 9° la guerre, 10° la marine.

temens forment dans leur mutuelle indépendance comme autant d'états séparés ayant chacun leur armée d'employés, qui parfois entrent en lutte les unes avec les autres.

Si la Russie a des ministres, elle n'a pas encore de ministère au sens politique du mot en Occident. Entre les chefs des différens départemens il n'y a aucune cohésion, aucun lien; il n'y a ni solidarité ni direction commune. Depuis le règne d'Alexandre II, ils se réunissent bien pour délibérer ensemble, mais à ces réunions exigées par les besoins de l'unité administrative, la langue officielle refuse le titre occidental, le titre parlementaire de conseil (*sovêt*). En Russie on dit le *comité des ministres*, et ici les noms ne sont pas sans importance. Les ministres ne sont pas les seuls membres de ce comité; à côté d'eux y siégent le contrôleur de l'empire, les chefs des deuxième, troisième et quatrième sections de la chancellerie impériale, et aussi les présidens des divers départemens du conseil de l'empire. Le comité des ministres est présidé par un personnage que désigne l'empereur et qui lui-même n'est pas ministre : dans ces dernières années, c'était le général Ignatief, cousin du général du même nom, naguère ambassadeur à Constantinople. Ce comité a pour principale mission de discuter les affaires qui doivent être présentées à la sanction impériale, mais les chefs de certains départemens se dispensent parfois de cette formalité et frappent directement au cabinet de l'empereur. N'ayant de responsabilité que devant le souverain, et n'ayant devant lui qu'une responsabilité individuelle, les ministres ne sont en réalité que les secrétaires, on pourrait dire les commis du tsar. Chaque ministre est assisté d'un conseil composé de tous les directeurs du ministère, et chaque directeur a près de lui un conseil analogue formé de tous ses chefs de section. C'est là un système qui se retrouve à tous les degrés de l'échelle administrative.

Avant les récentes réformes, toute l'administration provinciale était organisée sur le type de l'administration centrale. Les circonscriptions administratives de la Russie remontent à Pierre le Grand ou plutôt à Catherine II. Le premier avait partagé l'empire en huit gouvernemens (*goubernii*); sa fille Élisabeth en porta le chiffre à seize, Catherine II à quarante. Le nombre de ces circonscriptions s'est accru sans cesse, moins avec les conquêtes successives de l'empire qu'avec l'énorme accroissement de la population. Les gouvernemens primitifs de Pierre ou de Catherine ont dû être successivement coupés en deux, parfois en quatre, sans que la moyenne de leurs habitans ait diminué.

La Russie d'Europe compte, en dehors de la Finlande, de la Pologne et du Caucase, une cinquantaine de gouvernemens; le

royaume de Pologne, aujourd'hui privé de son administration particulière, en compte une dizaine d'étendue notablement moindre (1). Ces divisions administratives sont pour la plupart tout artificielles, toutes conventionnelles sans autres raisons d'être que la volonté du pouvoir autocratique, qui a découpé à son gré le territoire de l'empire, sans tenir compte des traditions historiques, ni de l'origine des habitans. A cet égard, les *goubernies* russes ressemblent singulièrement aux départemens français, elles sont le produit du même esprit, des mêmes besoins ou des mêmes habitudes de centralisation. La nomenclature des gouvernemens russes n'a pas du reste les mêmes prétentions scientifiques que celle de nos départemens; elle est beaucoup moins compliquée, chaque gouvernement n'ayant le plus souvent d'autre nom que celui de son chef-lieu. Il n'y a guère d'exception que pour les provinces de l'ouest ou du sud, d'origine étrangère ou d'annexion récente, l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, la Podolie, la Volhynie, la Bessarabie, la Tauride. Ces noms historiques suffisent seuls à dénoter une individualité provinciale, d'ordinaire étrangère à la vieille Russie.

Les circonscriptions territoriales de l'empire diffèrent de nos départemens par un point important, les dimensions. Les autorités russes n'ont pas, de même que la révolution française, cherché à fractionner le pays en minces parcelles, comme pour y rendre plus impossible toute velléité d'indépendance de la vie locale. L'état le plus vaste est celui dont les divisions administratives sont les moins nombreuses et les plus peuplées. Les provinces russes varient singulièrement de grandeur selon les régions, le climat, la densité de la population. Les gouvernemens du nord et de l'est, Perm, Viatka, Astrakan, Vologda, Arkhangel surtout, sont aussi vastes ou plus vastes que les grands états de l'Europe occidentale. L'étendue moyenne de chaque province reste encore considérable, elle dépasse celle des petits états de l'Europe centrale, de la Belgique, de la Hollande ou de la Suisse. La population des provinces russes est loin d'être en rapport avec leur étendue, elle serait plutôt en raison inverse; les plus grandes, qui comprennent les solitudes du nord ou les steppes de l'est, sont les moins peuplées: Arkhangel, avec ses 858,000 kilomètres carrés, compte moins de 300,000 âmes. En revanche plusieurs gouvernemens de médiocre étendue, dont le nom est presque ignoré de l'Occident, renferment presque autant

(1) La nomenclature officielle distingue, parmi les provinces de l'empire, les gouvernemens proprement dits (*goubernii*) et les territoires ou régions (*oblasty*) qui n'ont pas encore une organisation complète ou gardent quelques institutions particulières. Le nombre des *oblast*, d'ordinaire situées aux extrémités de l'empire, va du reste en diminuant avec les progrès de la population et de la centralisation.

d'habitans que les vingt-deux cantons suisses. Dans la Russie d'Europe, la population moyenne d'une *goubernie* est de 1,300,000 ou 1,400,000 âmes (1).

Les gouvernemens russes, ceux des frontières au moins, étaient jadis réunis, par groupes de trois, quatre ou cinq, en *gouvernemens généraux*, qui embrassaient ainsi de vastes régions. Aujourd'hui ce mode de groupement n'existe plus qu'en Asie et dans les anciennes provinces polonaises divisées en trois groupes (2). La Nouvelle-Russie, dont la capitale était Odessa, les trois provinces baltiques elles-mêmes, ont récemment perdu ce signe de distinction pour rentrer dans la masse des gouvernemens de l'empire. Cette simplification est une marque des progrès de la centralisation dans la voie de l'uniformité administrative. Les *goubernies* sont partagées en districts (*ouiezdy*) correspondant à nos arrondissemens. Chaque province compte d'ordinaire huit, dix, douze, parfois quinze districts, en sorte que, tout en restant notablement plus étendues que nos arrondissemens, les subdivisions de la province sont relativement moins grandes que les provinces mêmes. Une chose à noter, c'est que dans ces districts, encore plus vastes et même d'ordinaire plus peuplés que nos arrondissemens, le gouvernement central n'a point de représentant direct. En dépit de l'excès de la centralisation russe, il n'y a rien en Russie qui corresponde à nos sous-préfets. L'administration impériale n'est représentée dans les districts que par un simple employé de police (*ispravnik*). Il est vrai que le défaut de constitution politique n'y a pas encore fait sentir l'utilité d'une classe de fonctionnaires qui chez nous sont bien moins des administrateurs que des agens de propagande, ou des agens électoraux.

A la tête de chaque gouvernement est un gouverneur (*goubernator*). Ce fonctionnaire offre beaucoup d'analogie avec l'intendant de notre ancien régime, avec notre préfet d'aujourd'hui. Autrefois, le gouverneur concentrant en ses mains tous les pouvoirs, chaque province était une Russie sur une petite échelle et comme une réduction de l'empire autocratique dont elle reproduisait en petit l'organisation. Comme l'empire, la *goubernie* était régie par un pouvoir unique et pratiquement illimité. Le gouverneur, assisté d'un vice-gouverneur, avait bien à côté de lui un conseil de gouvernement, mais de même que le conseil de l'empire, ce conseil provincial n'a-

(1) Koursk a 2 millions d'habitans, Kief, Poltava, Tambof, Voronège, chacun près de 2,200,000.

(2) Le gouverneur de Moscou est appelé gouverneur-général, mais ce n'est là qu'un titre d'honneur accordé à la vieille capitale. Le gouverneur de Pétersbourg était naguère encore en possession du même titre.

vait que voix consultative. Il y avait bien depuis l'impératrice Catherine des assemblées périodiques de la noblesse, il y avait même un comité des finances locales (1), composé des députés de la noblesse et des députés des villes, mais le contrôle de ces assemblées ou de ce comité était purement extérieur, purement théorique. La plupart des droits accordés aux administrés par les lois de Catherine II étaient devenus de pures formalités que personne n'eût osé prendre au sérieux. De l'administration et des finances, le pouvoir du gouverneur s'étendait jusque sur la justice. Si Catherine avait remis à la noblesse le choix des juges de première instance, le gouverneur avait le droit de les confirmer, le droit de les mettre en accusation, même de les révoquer. L'autorité et les soins du gouverneur s'étendaient sur toutes les branches des services publics; il était, il est encore aujourd'hui, entouré de comités dont il est le président, comité des impositions, comité des voies de communication, comité des prisons, comité de bienfaisance, comité de l'enseignement, etc. Les besognes les plus diverses se trouvaient réunies dans les mains de ce fonctionnaire, qui jadis était souvent un militaire, ignorant de l'administration. La multiplicité de ses attributions contraignait le gouverneur à une immense correspondance; hors d'état d'embrasser toutes les affaires qui lui étaient confiées, il ne faisait le plus souvent que transmettre les instructions de la capitale, ou signer les décisions prises dans ses bureaux. Cet homme, qui de loin semblait revêtu d'une autorité omnipotente, se trouvait fréquemment réduit au rôle de simple expéditeur des affaires ou des écritures; il n'avait de la puissance que les dehors, les honneurs et les tentations.

L'institution d'assemblées provinciales dotées de sérieuses prérogatives a notablement limité les pouvoirs des gouverneurs et diminué la confusion de leurs attributions. Ce changement ne s'est cependant opéré que d'une manière indirecte, et par suite incomplète. La réforme de l'administration proprement dite, qui depuis longtemps est en projet, reste encore à l'étude. En attendant, la loi maintient au gouverneur ses anciennes fonctions et ses anciens pouvoirs, bien que ses attributions ne concordent plus très bien avec les droits concédés aux nouvelles assemblées électives. Il y a là entre la législation de l'empire et les récentes institutions un manque d'accord, un manque d'harmonie qui se retrouve malheureusement dans d'autres sphères. Les grandes réformes d'Alexandre II, si dignes d'admiration à tous égards, ont en effet ce caractère ou ce défaut, d'avoir été conçues isolément, sans plan d'ensemble, sans

(1) (*Comitet zemskikh povinnostei.*)

idée mère, d'une manière empirique et fragmentaire, en sorte qu'au lieu de former un système coordonné, les institutions de la Russie actuelle présentent souvent des contradictions, des anomalies. Les nouvelles lois ne cadrent pas avec les anciennes, qui subsistent à côté d'elles. De là un manque de détermination, un principe de confusion qui n'est pas étranger au peu de succès des meilleures réformes. La Russie de l'empereur Alexandre II ressemble à ces châteaux construits à diverses époques, où l'on voit côte à côte les styles les plus différens, ou encore à ces vieilles maisons, refaites peu à peu et par morceaux, qui n'ont jamais l'unité ni la commodité des demeures élevées sur un même plan et tout d'une pièce.

III.

Ce qui a manqué à Pierre le Grand et à ses successeurs, c'est l'instrument même de la centralisation moderne, c'est une bureaucratie instruite et honnête. La Russie du XVIIIe siècle était presque entièrement privée des classes sociales où se recrutent ailleurs les bureaucrates et les fonctionnaires de l'état. Le XIXe siècle n'a pas encore entièrement comblé cette lacune. En l'absence d'un tiers-état, d'une bourgeoisie, c'était dans la noblesse et dans le clergé que le gouvernement devait recruter ses agens, et ces deux classes étaient presque également, bien que diversement, mal préparées au service public. Ce but, en apparence si modeste, la création d'un corps de fonctionnaires capables et moraux, est depuis Pierre et Catherine un des objectifs principaux de la Russie et de son gouvernement. Pendant longtemps, et aujourd'hui même peut-être encore, les établissemens d'instruction fondés à grands frais par le pouvoir central ont en Russie, tout comme en Chine, eu pour première mission de préparer à l'état des serviteurs, des fonctionnaires. Ainsi se montre dans toute son étendue la tâche que s'étaient imposée l'autocratie et la centralisation. Cette administration chargée d'importer aux rives du Volga la civilisation de l'Europe, il fallait d'abord la dresser elle-même aux usages et aux mœurs, si ce n'est à l'esprit de la culture européenne.

Le principal moyen employé par Pierre le Grand, qui ne pouvait toujours recourir à des étrangers, fut le *tchine* et le *tableau des rangs* (1). Cette institution, qui faisait dépendre le rang et les préséances du grade civil ou militaire, fut avant tout un mode de recrutement des fonctionnaires de l'état. Pour la noblesse, contrainte, sous peine de perdre ses droits et priviléges, à entrer dans l'armée

(1) Sur ce tableau des rangs, voyez, dans la *Revue* du 15 mai 1876, l'étude ayant pour titre : *la Noblesse russe et le tchine.*

ou l'administration, le tableau des rangs de Pierre le Grand fut une sorte de conscription, ou mieux, un véritable service obligatoire. Pierre parvint ainsi à rassembler pour l'empire un nombreux contingent d'employés; mais les hommes ainsi levés, il fallait les former au service, et l'instruction d'une armée de fonctionnaires civils est autrement longue et difficile que celle d'une armée de soldats. Pierre le Grand, qui avait réussi dans cette dernière tâche, ne put achever la première; ce ne pouvait être l'œuvre d'un règne ni même d'un siècle.

Le *tchine*, qui devait servir à la recruter, ne fut pas lui-même sans une influence fâcheuse sur la bureaucratie russe. Le *tchine* en effet assimilait le service civil au service militaire pour le mode d'avancement aussi bien que pour le mode de recrutement. La hiérarchie bureaucratique créée par le *tableau des rangs* devait tôt ou tard tourner au profit de la médiocrité, au profit de la routine. A chaque grade, à chaque degré de l'échelle du *tchine* correspond une série de fonctions; on ne peut remplir des fonctions élevées qu'avec un *tchine* élevé, et, par suite, qu'après une longue carrière bureaucratique. Le premier effet d'un tel système, c'est d'attirer dans les administrations une foule d'hommes sans vocation, sans instruction, sans aptitude; le second, c'est, en classant tous les fonctionnaires en une douzaine de catégories numérotées, de contraindre tous les agens du pouvoir, tous les hommes publics, à passer par la série entière des classes en débutant par les grades et les emplois inférieurs. L'avancement ayant lieu, dans l'administration civile comme dans l'armée, hiérarchiquement, de grade en grade, le plus souvent de trois ans en trois ans, la plupart des fonctions se trouvaient indirectement données à l'ancienneté, ce qui partout est un encouragement à l'esprit de routine et à l'inertie. Avec un tel régime, peu importe le degré d'instruction et l'intelligence même, l'important est de débuter de bonne heure. Dès qu'on a le pied sur l'échelle, les échelons administratifs se gravissent tout seuls. Or dans beaucoup de carrières civiles les emplois inférieurs préparent mal aux emplois supérieurs; il faut pour ceux-ci une étendue d'instruction et une largesse d'esprit qui ne s'exercent ni ne s'acquièrent aux plus bas degrés de la bureaucratie.

De cette longue route à travers les emplois inférieurs, il ne restait aux fonctionnaires arrivés au terme de la carrière qu'une instruction technique, une expérience bureaucratique. L'intelligence, l'étude, l'esprit d'initiative et d'indépendance, les vrais facteurs de la supériorité, se trouvaient ainsi découragés et souvent annihilés. Le métier de scribe ou de commis était la première école des hommes d'état, et si la faveur des princes n'y eût remédié, le mal eût été plus grand encore. Le culte du *tchine* a longtemps fait des grands

corps de l'état, du sénat et du conseil de l'empire une chambre de retraite pour les fonctionnaires invalides ou incapables de remplir leurs fonctions. On a souvent cité ce mot d'un jeune Russe : « Mon oncle le général a eu une attaque d'apoplexie, on l'a fait sénateur, il a perdu la vue, on l'a élevé au conseil de l'empire; pour peu qu'il ait une nouvelle infirmité, il mourra ministre. » Cette boutade peint dans son exagération même, les inconvéniens du *tableau des rangs*. L'ignorance et l'incapacité, appuyées sur la patience, pouvaient s'élever peu à peu au sommet de l'échelle bureaucratique. Les réformes qui doivent faire définitivement de la Russie un état moderne ont heureusement commencé à ébranler le culte du *tchine*, et à en corriger les abus. Un jour viendra, sans doute, où l'emploi ne dépendra plus du rang officiel et du numéro de la classe, où à la place de promotions à un grade civil il n'y aura plus que des nominations à une fonction. Le *tchine* a cependant trop pénétré dans les mœurs, il est pour le gouvernement et les ministres un instrument de récompense trop commode et trop peu coûteux pour être de longtemps abandonné (1).

Le tableau des rangs, en apparence si favorable au service de l'état, a encore eu pour les services publics un autre inconvénient, celui de faciliter la confusion des diverses carrières. Un homme pouvant être appelé à un emploi dès qu'il en avait le grade, les fonctionnaires passaient souvent d'une administration dans l'autre, sans posséder ni aptitudes ni connaissances spéciales. Sous l'empereur Nicolas, les services civils étaient ainsi encombrés de militaires, l'armée était devenue la grande école administrative, elle était au moins la pépinière des hauts fonctionnaires. En dehors même des militaires, il n'était pas rare de voir un homme passer de la justice aux finances, et sauter de l'administration à la diplomatie. La classification hiérarchique des fonctionnaires portait naguère encore à méconnaître le principe moderne de la division du travail et de la spécialité des fonctions. A cet égard, les Russes n'étaient pas sans une lointaine analogie avec les anciens Romains, qui sous l'empire, comme sous la république, remplissaient successivement ou simultanément les emplois les plus divers. On ne voit point cependant qu'en Russie cette variété de fonctions, cette facilité d'adaptation ait fréquemment produit la variété d'aptitude ou l'universelle capacité si souvent remarquée chez les magistrats romains. Entre le *tchinovnisme* russe et les antiques magistratures de Rome, entre le *tableau des rangs* de Pierre le Grand et le *cursus honorum* des sénateurs romains, il y a une autre ressemblance curieuse à

(1) Les inconvéniens de ce système ont été très bien exposés par Nicolas Tourguenef au temps où le *tchine* était le plus en faveur. *La Russie et les Russes*, t. II, p. 16 à 25.

signaler. En Russie comme à Rome, la hiérarchie bureaucratique eût pu être regardée comme une entrave pratique à l'arbitraire des empereurs, comme une limite à l'omnipotence illimitée du souverain, ainsi obligé de prendre les hauts fonctionnaires dans des catégories déterminées par la loi ou l'usage (1). La gradation du *tchine* constitue à cet égard une sorte de privilège légal du *tchinovnik* (fonctionnaire), une sorte de garantie de la bureaucratie vis-à-vis de l'autocratie. Par malheur, les vices de l'administration russe étaient tels que le pays avait peut-être plus à perdre qu'à gagner aux restrictions imposées à la fantaisie impériale par le monopole du *tchinovnisme*.

L'ignorance, la paresse et la routine, n'étaient que les défauts de la bureaucratie russe, son grand vice était la vénalité. De Pierre le Grand à Nicolas, l'administration, la justice, les finances, l'armée, tous les services publics ont été en proie au péculat, aux concussions, à la fraude, à la corruption sous toutes ses formes. Jusqu'au règne d'Alexandre II, toutes les colères des souverains, toutes les rigueurs de la loi se sont vainement amorties contre les prévarications des représentans de la loi et de l'autorité. Comme un venin ou un virus, répandu dans tout le corps social, la corruption administrative en a empoisonné tous les membres, altéré toutes les fonctions, énervé toutes les forces. La vénalité a longtemps fait des meilleures lois une lettre morte ou une menteuse étiquette, elle a vicié dans ses sources la moralité du pays, entravé dans son naturel développement les progrès de la richesse publique, préparé aux souverains et à la nation de tristes mécomptes sur les champs de bataille.

C'est sous l'empereur Nicolas, sous le prince qui a peut-être fait le plus d'efforts pour le combattre, que ce mal invétéré a atteint son plus haut période, comme pour montrer l'impuissance du despotisme à le guérir. Le vice que l'autocratie ne pouvait atteindre, que la presse n'avait pas le droit d'attaquer, a été hardiment mis sur la scène par l'un des plus populaires écrivains de la Russie et des plus grands humouristes de l'Europe. *L'inspecteur* ou *réviseur* (*revisor*) de Gogol nous a, dans une série de portraits d'un haut relief, montré ce qu'étaient alors les mœurs de la bureaucratie russe. Les fonctionnaires d'une ville de province, qui attendaient depuis longtemps déjà la venue d'un inspecteur secret, chargé de faire un rapport sur leur administration, viennent d'être amicalement avisés de l'arrivée de ce redoutable personnage. Au même moment se rencontre à l'auberge de la ville un aventurier en voyage arrêté par le manque d'argent. Les *tchinovniks* prennent le voya-

(1) Voyez à ce propos l'*Histoire romaine* de M. Duruy, t. V, p. 250.

geur en détresse pour le *réviseur* annoncé, et, n'ayant aucun les mains nettes, ils s'empressent à l'envi de se concilier leur juge supposé à force de présens et d'obséquiosités. L'aventurier garde d'autant mieux son *incognito* qu'il ne comprend point d'abord les politesses dont il est l'objet. Les naïves adulations de ses visiteurs lui révèlent cependant bientôt le mot de l'énigme; il cesse de se défendre, et, entrant avec joie dans le rôle qui s'offre à lui, reçoit majestueusement les hommages et les gratifications des fonctionnaires. Bref, l'aventurier s'éloigne après plusieurs jours de dîners et de fêtes, après avoir fait à l'un de ses hôtes officiels l'honneur de se fiancer avec sa fille. Au moment où les *tchinovniks* saluent une dernière fois l'équipage qui emporte le faux inspecteur, un agent de police vient brusquement leur annoncer l'arrivée du véritable réviseur.

Cette comédie, pleine d'une gaîté au fond navrante, fut jouée sur les théâtres de Pétersbourg et de Moscou devant l'empereur Nicolas, qui applaudit lui-même à ce hardi tableau de l'administration impériale. Depuis lors, la corruption administrative est devenue un des thèmes habituels des écrivains russes, et si la plaie semble en train de se cicatriser, le mérite en revient en partie au fer cautérisateur de la littérature. Aucune cure n'était possible tant que le malade persistait à cacher son mal. Les hideuses peintures de toute cette corruption ne doivent pas faire oublier une chose, c'est que dans l'empire autocratique la vénalité avec tous ses vices avait peut-être moins d'inconvéniens qu'en des pays plus libres et plus cultivés, qu'aux États-Unis d'Amérique par exemple. Chose singulièrement triste, l'immoralité du fonctionnarisme a même parfois tourné au profit de l'intelligence et de la moralité du peuple. Comme ces plaies ouvertes qui en suppurant soulagent un corps appauvri, ce mal répugnant a été plus d'une fois un remède ou un dérivatif à des maux plus graves encore.

La corruption administrative a été longtemps la seule atténuation du despotisme militaire. Le pot-de-vin a maintes fois servi de correctif à la dureté des lois ou à l'étroitesse des règlemens. L'inertie ou la duplicité intéressée de l'administration paralysaient les mauvaises lois non moins que les bonnes. Le fonctionnaire vendait à l'un la liberté, à l'autre la tolérance, il vendait l'impunité à l'innocent aussi bien qu'au coupable. Les schismatiques russes, les *raskolniks*, n'ont pu triompher de deux siècles de persécution que grâce à l'indulgence richement subventionnée de la police et du clergé. L'esprit russe n'a pu résister à la lourde compression du règne de Nicolas que grâce à la connivence salariée des employés, qui laissaient secrètement circuler les livres prohibés de l'étranger et les feuilles révolutionnaires de Herzen et de l'émigration. Le

rouble fermait les yeux du douanier et bouchait les oreilles de l'*ispravnik*. La pensée moderne eût étouffé dans sa prison aux fenêtres murées si elle n'eût pu respirer un peu de l'air du dehors à travers l'immonde égout qui seul lui demeurait ouvert. Un écrivain plus soucieux des traits d'esprit que de la vérité a dit que le régime russe était le despotisme tempéré par l'assassinat; il eût été plus juste de dire l'absolutisme tempéré par la vénalité.

Quelles sont les causes de cette corruption administrative? On en rejette souvent la faute sur le caractère national, sur une prétendue immoralité russe; c'est là une allégation gratuite qui n'explique rien. Si en matière d'argent la corruption privée est plus fréquente en Russie qu'en France ou en Allemagne, c'est l'effet et non le principe de la corruption publique. Les abus administratifs y ont des causes diverses, les unes propres à la Russie, les autres qui lui sont communes avec tous les états où se rencontre le même mal. Parmi les premières, l'on pourrait ranger les origines impures de la bureaucratie russe, primitivement formée par des aventuriers de toutes nations, plus avides de gain que d'honneur, en sorte que depuis Pierre le Grand le vol et la fraude y ont longtemps été de tradition. Il faut ensuite tenir compte des influences démoralisatrices du servage sur toutes les classes de la société, et des mœurs du despotisme oriental plus ou moins persistantes sous les réformes européennes. Il faut enfin songer aux difficultés de toute sorte opposées à une administration régulière par l'étendue de l'empire, par la variété des races, par l'ignorance des habitans : la concussion a été d'autant plus générale qu'elle avait devant elle une plus vaste et plus libre carrière.

A la tête des causes de vénalité communes à la Russie et à d'autres pays vient d'abord le salaire peu élevé des fonctionnaires. Dans beaucoup de branches d'administration, l'insuffisance du traitement était si notoire qu'elle équivalait à une autorisation de recourir à des bénéfices illicites. De là l'indulgence des supérieurs, de là l'indulgence même du public pour des fonctionnaires, pour des pères de famille obligés par l'exiguïté de leur solde à se procurer des revenus accessoires. Quand les services rendus au nom de l'état ne sont pas suffisamment rétribués par le trésor public, c'est aux particuliers qui les réclament ou en bénéficient à les solder. L'administration, la police, la justice, avaient leur casuel tout comme le clergé. Le fonctionnaire acceptait une gratification pour l'accomplissement de ses fonctions, avec la même bonne grâce et la même bonne conscience que le prêtre qui, pour un baptême ou un mariage, perçoit les droits d'usage. Il s'était établi des règles dans ces profits irréguliers, le *tchinovnik* avait son tarif tout comme le pope, et les différens services de l'administra-

tion étaient cotés selon leur importance et selon le rang des administrateurs. De tels prélèvemens, sanctionnés par les mœurs, n'avaient rien de révoltant, rien d'humiliant aux yeux de la société; cela n'entamait nullement la considération d'un homme, et le plus honnête ne s'en faisait point scrupule. Les détournemens aux dépens du trésor, les extorsions aux dépens du public, étaient seuls regardés comme des actes coupables et entachant l'honorabilité. Sur ce point même, la société n'était pas toujours bien sévère; l'indignation avait trop d'occasions de s'exercer pour n'être pas quelque peu émoussée. Une des surprises de l'étranger était de rencontrer à la table ou dans les salons des hommes les mieux famés des personnages dont la scandaleuse fortune semblait plutôt un objet d'envie que de réprobation.

Le gouvernement impérial a reconnu les inconvéniens de la parcimonie du budget envers les fonctionnaires, les traitemens ont en général été relevés, spécialement dans les départemens de la justice, des finances, de l'instruction. Les progrès sont incontestables, l'amélioration est partout sensible, surtout dans le ressort où la vénalité fait le plus de tort à l'état et dans celui où elle en fait le plus aux particuliers, dans les finances et dans la justice. Le changement est tel que lorsqu'il se reporte aux récits des voyageurs ou des Russes eux-mêmes, l'étranger a souvent peine, dans les états de l'empereur Alexandre II, à se croire en Russie. Toutes les pratiques coupables n'ont cependant pas été déracinées. Il se rencontre encore des fonctionnaires qui continuent à toucher des honoraires irréguliers, et, comme le renchérissement de toutes choses a élevé le prix des faveurs officielles, les pessimistes prétendent qu'au lieu de décroître la vénalité n'a fait que grandir. C'est là une évidente injustice; ce que l'on pourrait dire, c'est que le mal en s'atténuant a changé de forme. Les prévarications manifestement criminelles, les concussions et malversations aux dépens du trésor, les exactions ou les fraudes aux dépens du public, sont devenues beaucoup plus rares. En Russie comme ailleurs, les nouvelles mœurs financières, les grandes compagnies et les sociétés par actions, les maisons de banque, les emprunts d'état, les entreprises de travaux publics, la bourse en un mot, avec tout son cortége de spéculation et d'agiotage, a ouvert à la vénalité des routes plus tortueuses, plus variées, et en même temps plus couvertes et plus abritées que les anciennes. Le vulgaire et grossier pot-de-vin a fait place à des modes de séduction plus délicats, plus raffinés, et par là même plus dangereux. Au lieu de toujours se présenter comme autrefois sous un aspect brutal et répugnant, le mal s'offre aujourd'hui sous un visage plus discret, plus engageant, presque honnête. La limite

entre le licite et l'illicite étant souvent difficile à tracer, la conscience se fait moins scrupule de la franchir. Les progrès mêmes de la Russie y ont ainsi importé des causes ou des moyens de corruption inconnus jadis; le crédit moderne a fait jaillir du sol de nouvelles sources de fortune, dont les eaux troubles ne sont heureusement pas accessibles à tous.

En Russie comme ailleurs, une autre cause de la corruption administrative et des abus de pouvoir des fonctionnaires, c'est le défaut de responsabilité légale des agens de l'état. La loi édicte des peines sévères contre les exactions, contre le péculat et les malversations, contre les abus d'autorité et toutes les transgressions des fonctionnaires dans l'exercice de leurs fonctions, mais toute cette pénalité est lettre morte; les statistiques judiciaires en font foi. Le petit nombre de cas de ce genre soumis aux tribunaux est sans rapport avec le nombre des prévaricateurs connus du public. Les délinquans sont habituellement assurés du pardon, à tout le moins de l'indulgence de leurs supérieurs, et la loi élève les *tchinovniks* au-dessus de la juridiction des tribunaux ordinaires. Un fonctionnaire ne peut être mis en jugement pour actes commis dans l'exercice de ses fonctions qu'avec le consentement ou mieux sur l'initiative de ses supérieurs hiérarchiques. La poursuite des illégalités des agens du pouvoir est ainsi abandonnée à l'administration, qui naturellement répugne à faire condamner ses membres. Administrés ou contribuables ont le droit de dénoncer les actes illégaux d'une autorité à l'autorité supérieure, ils n'ont pas le droit de les déférer aux tribunaux. Par suite plus le coupable est élevé, moins il y a pour lui de responsabilité effective (1).

Le grand principe récemment introduit dans la législation russe de l'égalité de tous devant la loi ne touche point la bureaucratie. On ne saurait être surpris d'un tel privilége dans un pays autocratique, quand on songe qu'en France l'article 75 de l'éphémère constitution de l'an VIII a pendant trois quarts de siècle résisté à toutes nos révolutions et semble même aujourd'hui avoir été inutilement abrogé. En Russie, où elle serait plus nécessaire encore, la responsabilité légale des fonctionnaires rencontre encore plus d'obstacles dans les préjugés et les mœurs. La bureaucratie a trop d'intérêt à ne pas se laisser dépouiller d'un privilége qui lui assure pratiquement l'impunité et l'omnipotence. Abandonner aux poursuites du premier venu un fonctionnaire du tsar, le représentant

(1) Quand les plaintes contre un employé inférieur sont si justifiées qu'on ne saurait le maintenir à son poste, on se décide à le renvoyer; mais la sévérité va rarement jusqu'à lui refuser un certificat de bonne conduite qui lui permette de se replacer ailleurs. Voyez Golovatchef, *Deciat lét reform*, p. 374 et suiv.

d'un pouvoir illimité et infaillible, c'est, dit-on, discréditer l'autorité et lui enlever sa force avec son prestige. En réalité, en Russie comme en Occident, ce serait plutôt relever l'autorité et la loi en les dégageant des abus qui les compromettent. Il y a en Russie un mal plus grand encore que la corruption administrative, c'est le peu de foi du peuple dans l'honnêteté des hommes qui le gouvernent. Le Russe, le *mougik* ou le citadin, si longtemps victimes d'abus séculaires, croient toujours que dans la sainte Russie l'or est une clé qui ouvre toutes les portes. Des agens du pouvoir et des instrumens de la loi, la méfiance populaire s'élève jusqu'au pouvoir et à la loi même. De là chez un peuple en général si respectueux de l'autorité le peu de respect des autorités, le peu de respect des lois. C'est là un des grands maux de la Russie moderne; la responsabilité égale des fonctionnaires devant les tribunaux ordinaires serait un des meilleurs moyens d'y remédier.

Affranchie de la juridiction des tribunaux et ainsi placée en dehors du droit commun, la bureaucratie est la véritable maîtresse, la véritable souveraine de l'empire. C'est à elle qu'appartient pratiquement la toute-puissance dévolue théoriquement à l'autorité impériale. Les souverains dont elle est l'unique instrument ne peuvent rien sans elle et ne peuvent presque rien contre elle. La disgrâce ou la colère du tsar peut atteindre tel ou tel membre, elle ne saurait frapper le corps. L'instrument est plus fort que la main qu'il sert, la bonne volonté du maître échoue devant la cohésion ou l'inertie, devant le mauvais vouloir de l'administration. L'absolutisme russe a longtemps eu pour effet de livrer l'empire à l'omnipotence d'une bureaucratie corrompue, qui préférait ses propres intérêts aux intérêts du souverain, comme à ceux de la nation.

Tant qu'ils n'ont point voulu recourir à la liberté, les maîtres de la Russie se sont trouvés sans force contre les abus de leur administration. Tout ce que pouvait tenter le génie de la centralisation a été essayé : on a renforcé les moyens de contrôle, allongé la procédure administrative, multiplié les formalités. Dans toutes les branches de l'administration, on a introduit des instances successives. Nulle part peut-être la surveillance n'a été poussée aussi loin, nulle part l'état n'a montré une telle méfiance de ses agens et n'a pris plus de garanties contre leurs fautes; mais toutes ces précautions ont été impuissantes. Employer la bureaucratie à contrôler la bureaucratie, c'était en quelque sorte demander le remède au mal. Ce système de freins multiples, en apparence si ingénieux, n'a fait que compliquer le mécanisme administratif d'un grand nombre de pièces inutilement dispendieuses et qu'en ralentir et en embarrasser le jeu.

Le résultat le plus clair de toute cette procédure fut l'énorme développement des écritures et de la correspondance, l'encombrement des affaires à tous les degrés de l'échelle, aux dépens de la prompte et utile expédition des affaires, aux dépens d'une bonne administration. Grâce au secours des nouveaux auxiliaires fournis par la science moderne, grâce à la vapeur et à l'électricité, les affaires furent de plus en plus concentrées dans les bureaux des ministères. Les agens de l'administration locale, tenus en d'étroites lisières par les règlemens et les mœurs, ne furent plus que des expéditeurs d'ordres, des secrétaires privés d'initiative, incapables de décision, effrayés de toute responsabilité. Au lieu de fonctionnaires et d'administrateurs, la Russie ne posséda plus que des employés et des commis. Les maux de la centralisation ont ainsi été aggravés par les remèdes appliqués aux concussions administratives. L'administration russe devint comme une chaîne sans fin, le long de laquelle les affaires se transmettaient mécaniquement, remontant et redescendant lentement de bureau en bureau, au grand dommage des intérêts du pays.

L'exagération du culte de la forme, le pédantisme bureaucratique, fut une des suites de toute cette procédure administrative. Comme le serviteur d'Harpagon, tour à tour cocher et cuisinier, le gouverneur de province, chargé d'attributions diverses, accordait fréquemment à un titre ce qu'il refusait à un autre. Le formalisme, sanctionné par la loi et l'usage, entraînait parfois à de singulières naïvetés les bureaucrates soucieux de leurs devoirs. En voici un exemple que raconte quelque part Herzen : Un gouverneur de province était en congé; il était naturellement remplacé par le vice-gouverneur. Ce dernier, qui était en correspondance officielle avec son chef, reçoit en sa nouvelle qualité une pièce écrite la veille par lui-même en qualité de vice-gouverneur. Le scrupuleux fonctionnaire appelle son secrétaire, lui dicte la réponse, la signe comme gouverneur et se la fait adresser comme vice-gouverneur : la régularité de la correspondance officielle ne souffrait ainsi en rien de l'absence du premier fonctionnaire de la province. L'abus des écritures avait des inconvéniens plus graves, entre autres celui de multiplier les commis avec les bureaux ou les chancelleries, par là même d'augmenter le nombre des employés insuffisamment payés et le nombre des *tchinovniks*, vivant aux dépens de la fortune publique ou de la fortune privée. L'administration se trouvait ainsi enfermée dans une sorte de cercle vicieux dont la bureaucratie ne pouvait la faire sortir.

La complication de la procédure administrative a eu en Russie une autre conséquence moins attendue encore, le mépris des rè-

glemens, qui sont trop nombreux, trop gênans pour être toujours fidèlement observés. A force de vouloir conduire les fonctionnaires par la main, le législateur les a habitués à prendre des libertés avec la loi ou à n'en respecter que les formes extérieures. C'est qu'en vérité l'observation des règles prescrites amène parfois d'intolérables lenteurs. S'agit-il, par exemple, de la réparation d'un édifice public, d'un toit, d'un mur, le législateur exige d'interminables formalités, enquête préliminaire, rapport à un comité, rapport au ministère, contre-enquête, devis de réparation, expertises, vérifications de toute sorte. Les précautions prises par la loi sont telles que, si on voulait s'y conformer, le toit aurait le temps de s'effondrer ou le mur de s'écrouler (1). Comment procède-t-on dans la pratique? On commence par faire la réparation; quant aux formalités, enquêtes, rapports, expertises, elles n'ont souvent lieu que sur le papier, dans les minutes des bureaux. Pourvu que les écritures soient en règle, tout est en règle. Le formalisme, qui est un des défauts habituels de la bureaucratie, s'allie ainsi fréquemment avec le mépris ou l'oubli des formes prescrites. L'excès même de la réglementation enseigne aux employés à ne point tenir compte des règlemens. Les fonctionnaires les plus scrupuleux auraient peine à leur toujours obéir. De même que pour les israélites modernes la loi de Moïse avec ses rites multiples est presque impossible à observer dans son intégrité, de même les règlemens administratifs russes, avec leur prétention de tout prévoir et de tout déterminer, sont souvent si minutieux, si compliqués que le *tchinovnik* ne sait comment s'y conformer, et se trouve malgré lui conduit à des irrégularités. Le fonctionnaire de tout rang, souvent obligé dans la vie de s'éloigner des prescriptions légales, perd peu à peu le respect ou la religion de la loi. Toutes les précautions du législateur se retournent ainsi contre son but; les liens étroits dont l'autorité entoure ses agens se brisent ou se relâchent à chacun de leurs pas, en sorte que les fonctionnaires se montrent chargés d'inutiles entraves.

IV.

Tous les moyens de contrôle inventés par la prudence des souverains et combinés par le génie bureaucratique n'ont pu mettre un terme aux abus administratifs. Parmi les freins imposés au *tchinovnisme*, il en est un dont nous n'avons encore rien dit et qui mérite une attention particulière, je veux parler de la police. Dans

(1) M. de Molinari et M. Wallace donnent des exemples détaillé de cette manière de procéder.

un état absolu, la police a naturellement une importance capitale, elle devient d'ordinaire la pièce essentielle du mécanisme gouvernemental. C'est à elle de suppléer aux libertés politiques, de suppléer à la presse et aux assemblées élues, là où ni la parole ni la plume n'ont le droit de dénoncer les abus. Sa tâche est naturellement d'autant plus grande que celle du pays est plus restreinte; l'œuvre de contrôle, de vérification, de critique, qui ne se peut accomplir au grand jour par l'opinion ou par les représentans de la nation, doit se faire en secret par les agens de l'autorité. En dehors de cette alternative, libertés publiques ou police occulte, il n'y a que désordre et anarchie.

En Russie, comme en tout état absolu, la police a dû jouer un double rôle, elle a dû surveiller à la fois le peuple et les fonctionnaires, les administrés et l'administration : aussi nulle part n'a-t-elle été plus en honneur, plus omnipotente; sous l'empereur Nicolas on peut dire que la police était vraiment le principal rouage de l'état. Aujourd'hui même, après vingt ans de réformes libérales, elle a conservé ou elle a repris une grande partie de son ancienne autorité. Un des principaux soucis des gouvernans a été le perfectionnement de cet engin de gouvernement; afin d'en accroître la force ou l'activité, on l'a dédoublé. Pour la Russie, ce n'est pas assez d'une police, elle en a deux indépendantes l'une de l'autre. La première, la police ordinaire, régulière, est celle du ministère de l'intérieur; la seconde, la police extraordinaire, placée en dehors de tout ressort ministériel, ne relève que de l'empereur. On l'appelle la troisième section de la chancellerie impériale.

La police ordinaire a une organisation plus ou moins analogue à celle que lui ont donnée les états de l'Occident. Ce qui la distinguait naguère encore, c'était sa prédominance sur les services dont elle n'eût dû être que l'accessoire. Au lieu de rester l'humble auxiliaire et comme la servante de l'administration et de la justice, la police en était la maîtresse et la suzeraine. Les réformes d'Alexandre II ont notablement restreint ses attributions administratives comme ses attributions judiciaires, sans toutefois les resserrer autant que dans la plupart des contrées de l'Occident. Là où nous mettons un fonctionnaire de l'ordre judiciaire ou administratif, les Russes ne mettent parfois qu'un officier police. Ainsi dans les districts qui répondent à nos arrondissemens, au lieu d'un sous-gouverneur correspondant à notre sous-préfet, le gouvernement est représenté par un commissaire de police appelé *ispravnik*, qui dans les principales localités a sous ses ordres un agent inférieur appelé *stanovoï pristaf*.

L'*ispravnik*, encore aujourd'hui le premier fonctionnaire du

district, était, depuis Catherine II, nommé par la noblesse. Ces commissaires élus n'en avaient pas meilleure réputation, ils passaient rarement pour incorruptibles et étaient suspects de partialité ou de faiblesse vis-à-vis des plus influens de leurs électeurs. Après l'émancipation des serfs, on ne pouvait laisser à une seule classe de la nation le choix de fonctionnaires mis par leurs fonctions en contact incessant avec toutes les classes. La nomination de l'*ispravnik* a été remise au gouverneur, les habitans y ont perdu une garantie plus illusoire que réelle. La police était jadis un des ressorts où les exactions et les abus de toute sorte étaient le plus fréquens parce qu'ils étaient le plus faciles. L'amélioration est grande aujourd'hui. Dans les villes, dans les capitales surtout, là où elle agit sous les regards de ses chefs, la police laisse peu à désirer. Depuis l'administration du général Trépof, Pétersbourg en particulier n'a plus, sous ce rapport, rien à envier à aucune capitale étrangère. Dans les petites villes, dans les campagnes, là où tout contrôle et tout recours sont malaisés, la police n'est pas encore à l'abri de tout reproche. Les paysans, les ouvriers, les petites gens, ont parfois à souffrir de l'arbitraire ou de la cupidité de l'*ispravnik* et de ses subordonnés. Dans un pays aussi vaste, il est naturellement difficile d'entretenir partout une bonne police. L'on ne peut sur ce point s'en fier entièrement aux communes de paysans; aussi certains grands propriétaires ont-ils tiré de là parti pour réclamer un droit de police domaniale qui leur rendrait pratiquement une des principales prérogatives dont les a dépouillés l'émancipation (1).

Aujourd'hui, comme au temps du servage, le contrôle de la police ordinaire s'exerce particulièrement au moyen des passeports. Le passeport conserve en Russie une importance qu'il n'a peut-être jamais eue en aucun pays de l'Occident; au dedans comme au dehors de l'empire, il rappelle sans cesse aux sujets du tsar la jalouse tutelle de l'administration. En Russie, le passeport sert au contrôle du fisc en même temps qu'à celui de la police. Avant l'émancipation, c'était un collier qui, en dehors du village seigneurial, ne quittait jamais le cou du serf, et portait en lettres authentiques le nom du maître. En devenant libres, les *mougiks* sont demeurés solidairement assujettis à l'impôt, et, à ce titre, l'état et le fisc

(1) La réforme de la police a été mise à l'étude dans les deux dernières années; je ne sais même si l'organisation projetée n'est pas en voie d'application. L'on devait diminuer le nombre des commissaires ou agens de police dans les villes pour les augmenter ou les disséminer dans les campagnes, qui souvent aujourd'hui restent sans surveillance. Il était aussi question d'une garde de police devant servir à pied et à cheval et rappelant notre gendarmerie française.

ayant partout intérêt à les reconnaître, continuent à ne pas les laisser circuler sans l'ancien collier (1). Dans un pays où le climat et les distances, où les mœurs agricoles et religieuses rendent chez toutes les classes les voyages si fréquens, l'obligation du passeport à l'intérieur est particulièrement vexatoire. Il semble que ni la police ni le fisc lui-même n'en retirent tous les avantages qu'ils en attendent. La sévérité des règlemens n'a jamais empêché le grand nombre de vagabonds ou coureurs (*brodiaghi*) parmi lesquels se recrutaient naguère les sectes les plus bizarres. La fabrication et la falsification des passeports a, de tout temps, été en Russie une industrie fort répandue, à ce point qu'au lieu d'aider les recherches de la justice, on a souvent vu les passeports les dérouter.

Le passeport russe n'est pas seulement une entrave à la libre circulation, aux affaires et aux plaisirs des habitans, c'est un obstacle au libre choix du domicile et de la profession, un obstacle au libre groupement de la population, selon le degré de productivité du sol. C'est à l'aide de ce lien, plombé par la police et marqué du sceau de l'état, que les communes rurales retiennent leurs membres dans leur sein et les attachent au sol. Sous des dehors modestes, l'abrogation des passeports obligatoires serait en Russie une réforme considérable; ce jour-là seulement le Russe, rentré en possession du droit d'aller et de venir, pourra se dire entièrement émancipé. Le besoin de modifier les règlemens en vigueur est reconnu de tous; plusieurs commissions ont été nommées dans ce dessein. Par malheur, cette question touche à la grande question de l'impôt direct et de la solidarité communale. Pour le fisc et les communes, le passeport est une arme contre les mauvais contribuables; il sera difficile de les en dépouiller tant que le paysan demeurera soumis à des taxes solidaires. Aussi, loin d'affranchir toute la population de ce joug incommode, le projet de réforme maintient l'obligation du passeport pour les paysans et même pour la petite bourgeoisie, c'est-à-dire pour les classes populaires qui en souffrent le plus (2).

L'empereur Alexandre Ier, en cela l'imitateur de son ami Napoléon, avait pendant quelques années érigé la police en ministère spécial. L'empereur Nicolas fit mieux; irrité de l'insurrection de décembre 1825, qui avait marqué son avénement, ce prince institua

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 décembre 1876, notre étude sur *les Finances russes.*

(2) L'on doit cependant observer qu'au point de vue fiscal le passeport a souvent des conséquences opposées à son but. La plupart des paysans quittent leur commune pour gagner ailleurs de quoi acquitter leur part d'impôt; leur refuser un passeport parce qu'ils sont en retard pour le paiement des taxes, c'est parfois, en les retenant dans une localité où leurs gains sont insuffisans, les mettre hors d'état d'acquitter ces taxes.

en 1826, à l'ombre même du trône impérial, une administration nouvelle, spécialement chargée de la police secrète. Ce fut la troisième section de la chancellerie impériale, aujourd'hui encore existante, aujourd'hui encore la plus haute autorité de l'empire. Sous ce nom modeste de troisième section, la police secrète forme un véritable ministère indépendant de tous les autres, et, à bien des égards, leur supérieur. Sous ce nom innocent fut rétablie et agrandie l'ancienne inquisition d'état, toute-puissante sous les prédécesseurs comme sous les successeurs de Pierre le Grand, et officiellement abolie par l'infortuné Pierre III.

Depuis cette création de l'empereur Nicolas, la Russie a constamment vécu sous une loi de sûreté générale. La troisième section est maîtresse d'arrêter, d'interner, de déporter, de faire disparaître qui bon lui semble. Les réformes de l'empereur Alexandre II semblaient devoir mettre fin au règne de la police secrète. Pendant une dizaine d'années le lustre de la troisième section parut terni à jamais; en 1866, l'attentat de l'étudiant Karakosof sur le tsar Alexandre rendit à l'institution favorite de l'empereur Nicolas tout son ancien éclat. La direction de la troisième section fut alors confiée au comte P. Schouvalof, depuis lors regardé comme l'homme le plus influent de l'empire, aujourd'hui ambassadeur à Londres et demain peut-être chancelier. C'est un signe en effet de l'état politique de la Russie qu'un des postes les plus considérables et les plus considérés est celui de chef de la police secrète, de *chef des gendarmes*. Le chef de la troisième section est d'ordinaire l'homme de confiance du souverain, il n'est pas surprenant qu'il puisse être employé dans les négociations diplomatiques les plus délicates, comme dans les affaires les plus intimes de la famille impériale (1).

Le chef de la troisième section est de droit membre du comité des ministres. Sous ses ordres est placé un corps d'officiers, le corps des gendarmes, qui en dehors du nom n'a rien de commun avec les gendarmes de France. Dans chaque chef-lieu de gouvernement, dans chaque ville de quelque importance, est un colonel ou un capitaine de gendarmerie, ne relevant que de la troisième section. Cet officier, dont la loi ne détermine ni ne limite les fonctions, porte

(1) Ces fonctions ont été successivement remplies par le comte Benckendorf, frère de la célèbre princesse Lieven, le comte, depuis prince Orlof, représentant de la Russie au congrès de Paris et père de l'ambassadeur actuel du tsar en France, le prince Vassili Dolgoroukof, le comte P. Schouvalof, et aujourd'hui enfin par le général Potapof. Sur le rôle de ces divers personnages, voyez *Aus der Petersburger Gesellchaft von einem Russen*, ouvrage anonyme récemment publié en français sous le titre de *la Société russe par un Russe*, dans une traduction malheureusement déshonorée par des fautes d'impression qui rendent la plupart des noms propres méconnaissables. (Paris, Maurice Dreyfous, 2 vol., 1877.)

un uniforme bleu clair le plus redouté, si ce n'est le plus respecté de tous en Russie. Ces hommes, d'ordinaire de bonne famille et de bonne éducation, devant lesquels aucun salon officiel ou privé n'est fermé, sont, au su de tous, délégués à la surveillance des autorités locales en même temps que des habitans de toutes classes. Ils ont à leur service des agens secrets, qui doivent les informer de tout ce qui se fait, se dit ou se pense autour d'eux. Ils ne doivent rien ignorer des hommes ni des choses, et, d'une extrémité à l'autre de l'empire, les rapports des gendarmes tiennent la troisième section au courant de tout ce qui peut intéresser sa sollicitude ou sa curiosité.

Dans la pensée de son fondateur, la troisième section devait redresser les torts que le public ignore, aussi bien que punir les crimes que la loi ne peut atteindre. Un jour, dit-on, que le chef des gendarmes demandait à l'empereur Nicolas des instructions, ce prince pour toute réponse lui remit son mouchoir, voulant dire sans doute que la mission de la nouvelle police était d'essuyer les larmes. Vraie ou fausse, cette anecdote semble une amère ironie. Ce rôle de providence des opprimés et de vengeresse des faibles, officiellement confié à la police secrète, la troisième section ne pouvait le remplir. Les gendarmes ont fait couler plus de larmes qu'ils n'en ont séché. Comme nos anciennes lettres de cachet également employées à la protection de l'honneur des familles et à la sécurité de l'état, l'intervention de la troisième section était parfois le prix de l'intrigue ou de l'argent. Tel ennemi personnel, tel galant séducteur, tel héritier pressé, a pu s'assurer le tout-puissant concours des officiers de gendarmerie. Les Russes, ceux du moins qui ont vécu sous l'empereur Nicolas, ont bien des anecdotes sur la troisième section. Au milieu de tous ces récits d'hommes ou de femmes soudainement disparus, la légende est difficile à distinguer de l'histoire. Ce que l'observateur peut voir partout, ce sont les effets pratiques de cette longue souveraineté de la police, ce sont les empreintes marquées par elle sur la société et le caractère russes.

La troisième section a nourri chez les Russes l'esprit de défiance et par suite l'esprit de frivolité. La crainte de se compromettre, qui corrompait toutes les relations sociales, a longtemps fait redouter du plus grand nombre les études, les conversations, les idées sérieuses. De là en grande partie la futilité d'une société obligée de ne rien dire pour être en sécurité, de là l'inertie intellectuelle ou l'apathie morale d'hommes contraints à ne pas trop s'intéresser à leur pays pour n'être pas en péril. Un des défauts le plus souvent reprochés au caractère slave, au caractère russe, appartient ainsi au régime politique.

Sous le règne libérateur d'Alexandre II, l'esprit public est devenu plus libre et plus sérieux. L'on parle, l'on cause aujourd'hui en Russie, et ce n'est pas là le moindre signe de progrès des vingt dernières années. Au milieu de tout ce mouvement, en dépit des hardiesses de langage qui se rencontrent çà et là, l'on découvre encore bien des traces de l'ancienne timidité, de l'ancienne méfiance. J'en citerai comme exemple une anecdote qui m'était contée pour me prouver le contraire. « Vous vous imaginez peut-être qu'il y a chez nous peu de liberté de parole, me disait à Tiflis un Russe libéral et désireux de me faire apprécier sa patrie. Un jour un élève d'une des grandes écoles de l'état, parlant avec ses camarades des réformes d'Alexandre II, s'avisa de dire que le tsar n'était qu'un tailleur, voulant par là donner à entendre que l'empereur se plaisait trop à changer les uniformes militaires. Le propos, recueilli par la police, monta jusqu'aux oreilles du souverain; l'imprudent jeune homme se vit mandé par ordre suprême au palais impérial. Les parens du coupable le voyaient déjà sur le chemin de la Sibérie. Quel fut son châtiment? L'empereur lui fit remettre de sa part un uniforme tout neuf. » Le trait, si l'histoire est vraie, ne manquait pas d'esprit; c'était là une vengeance de souverain, mais la naïve admiration du narrateur était hors de proportion avec la railleuse générosité du monarque. « Voyez, me répétait-il, de quelle liberté nous jouissons! Avoir appelé l'empereur un tailleur! » Cela lui semblait une sorte de crime de lèse-majesté, et il me demandait si en France un tel forfait n'eût pas été puni d'un autre châtiment. Au milieu des mœurs nouvelles, chez ce peuple si heureux de respirer plus à l'aise, l'on sent encore ainsi ce qu'a d'inaccoutumé et de précaire cette liberté récente. Sous l'égide de la troisième section, il ne peut y avoir en effet qu'une liberté de tolérance.

L'administration russe n'a pas gagné à la surveillance de la troisième section tout le profit qu'en espérait l'empereur Nicolas. Bien payés et triés avec soin, les officiers de gendarmerie ont été parmi les fonctionnaires les plus probes de l'empire; tout abus de la confiance mise en lui expose un gendarme à perdre son emploi. L'intégrité d'ordinaire maintenue dans ses rangs, ce corps d'élite n'a malheureusement pu l'introduire au même degré dans les administrations placées sous son contrôle. A dénoncer tous les abus commis autour d'eux, à réprimer tous les abus dénoncés, les gendarmes et la troisième section eussent eu trop à faire. Les officiers bleus se faisaient d'ordinaire pardonner leur rôle en détournant les yeux des menues peccadilles des fonctionnaires soumis à leur surveillance. Pour ces gardiens de la morale et de la sécurité publiques, c'était une besogne ingrate et sans gloire que de recher-

cher les taches de l'administration et de laver les souillures bureaucratiques. La troisième section réservait sa vigilance pour des offenses moins innocentes, pour des crimes dont la découverte faisait plus d'honneur à sa perspicacité; elle gardait ses sévérités pour les hommes dont les principes ou les aspirations menaçaient les maximes du gouvernement. Éventer des complots réels ou supposés, démasquer les libéraux et les révolutionnaires, surprendre la piste des sociétés secrètes, tel est encore le principal souci des gendarmes. Au lieu d'un rempart contre la corruption bureaucratique et l'arbitraire des fonctionnaires, la troisième section a été un obstacle de plus contre les idées et les libertés dont le triomphe eût seul pu arrêter la vénalité et les abus. La Russie a ainsi éprouvé l'insuffisance de tous les moyens bureaucratiques, de tous les procédés autoritaires, pour redresser les défauts séculaires de son administration. Impuissant à contrôler lui-même l'immense armée de ses fonctionnaires, le gouvernement impérial s'est décidé à réclamer l'aide de l'opinion publique, l'aide de la presse et des assemblées provinciales. La Russie d'Alexandre II essaie enfin de la décentralisation et des franchises locales.

Grâce à ces libertés naissantes, grâce au progrès même des mœurs publiques, le vaste champ de l'administration impériale a déjà été singulièrement assaini. Pour mesurer les résultats obtenus, il faut comparer la Russie d'Alexandre II à la Russie de Nicolas; pour rendre justice à la bureaucratie russe, il faut tourner les yeux au dehors, il faut comparer l'empire du *tchine* à son grand voisin d'Europe et d'Asie, à l'empire du *bakchich*, à la Turquie. Il suffit d'un tel rapprochement pour rendre à la Russie sa place dans la hiérarchie des états européens. En Turquie, la vénalité est universelle, impudente, naïve; le *bakchich* accueille l'étranger à la douane et l'escorte partout à travers l'empire. Pour apprécier l'administration russe, il n'y a qu'à passer sous le régime des pachas turcs. Les défauts du *tchinovnisme* et la corruption officielle ne sont donc pas seuls responsables des échecs inattendus des armes du tsar. Pour l'administration civile ou militaire, la supériorité des Russes ne saurait être contestée; sans cette supériorité la Russie n'aurait pu poursuivre la guerre actuelle à travers les obstacles opposés à ses armées d'Europe et d'Asie par le sol, par le climat, par la ténacité ottomane.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

LES MUSÉES

ET

LE MOUVEMENT DES ARTS

A MUNICH

II[1].

L'ÉCOLE FLAMANDE ET L'ÉCOLE HOLLANDAISE A LA PINACOTHÈQUE.

C'est l'honneur du Louvre que, pour l'ensemble des richesses qu'il renferme, il puisse offrir à ceux qui l'étudient le développement à peu près complet de l'histoire de la peinture. Toutes les écoles y sont représentées, non sans doute d'une manière égale, ni toujours suffisante; mais, malgré quelques lacunes, les maîtres pour la plupart s'y montrent avec des ouvrages si importans, et l'abondance des chefs-d'œuvre y est telle qu'il serait difficile de dire laquelle de ces écoles ou lequel de ces maîtres y domine. Les grandes collections de Madrid, de Dresde ou même de Vienne méritent sous ce rapport d'être citées à côté du Louvre, sans que cependant aucune d'elles puisse supporter avec lui la comparaison; mais le plus souvent au contraire le charme spécial des autres musées de l'Europe, celui qu'on trouve à Florence, à Venise, à Parme, à Amsterdam et à Anvers, c'est que chacun d'eux nous révèle plus particulièrement un certain côté de l'art et nous montre

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre.

dans son plus vif éclat, soit une glorieuse succession de peintres, soit quelque génie exceptionnel. Tel est aussi l'intérêt du musée de Munich. C'est le nom de Rubens qu'il faut prononcer ici; c'est lui qui règne en maître, et nulle part ailleurs on ne saurait trouver une réunion aussi imposante de ses œuvres. Même après Anvers, il faut venir à la Pinacothèque pour apprendre ce qu'il est, et à ceux qui croient le mieux le connaître il réserve encore à Munich bien des surprises. Si haute que soit l'admiration qu'on professait pour lui, on doit avouer qu'on ne l'estimait pas tout ce qu'il vaut.

Il ne fallait rien moins que cette richesse et ces étonnemens pour nous décider à parler de Rubens dans la *Revue*, après les pages qu'il a inspirées à Fromentin (1). Nous les avions lues et relues, ces pages exquises, heureux d'y trouver l'écho de nos pensées et la consécration de nos sentimens. Cette rare jouissance d'entendre parler dignement de ce qu'on aime, nous l'avions goûtée et dans sa plénitude. Nous étions bien loin de nous douter qu'une mort prématurée, en enlevant à l'art et aux lettres une des personnalités les plus sympathiques de notre temps, ajouterait encore un touchant intérêt à de si remarquables études. Jamais on n'était entré si avant dans ces délicates analyses, jamais on ne les avait poursuivies avec un amour plus élevé de l'art et une connaissance plus intime de ses véritables conditions. Cet esprit si vif et si spontané était au courant de tout, et il rapportait tout à ce qui était la passion de sa vie. Sa sensibilité toujours en éveil était discrète à se montrer, et c'était en quelque sorte malgré lui qu'on surprenait, chez l'écrivain et chez le peintre, une âme ouverte à toutes les nobles aspirations, aussi désireuse de recueillement qu'avide de lumières et de beauté. Il y a des chemins où de longtemps on ne repassera plus que pour marcher dans ses pas, et si, après lui, on veut encore aborder l'étude des maîtres des Pays-Bas, ce sera pour le citer ou pour invoquer son témoignage. Pour nous, amené à retrouver ici dans l'art des Flandres et de la Hollande des hommes que Fromentin avait déjà appréciés, nous nous estimerons heureux si, avec cette abondance d'informations que fournit la Pinacothèque, il nous est donné, par l'étude d'autres œuvres, de confirmer le plus souvent ses jugemens et parfois aussi de les compléter sur quelques points.

I.

Quand on pénètre dans le salon central qui, au musée de Munich, est consacré à Rubens, on éprouve comme un éblouissement.

(1) *Les Maîtres d'autrefois*, dans la *Revue* de janvier, février et mars 1876.

Avant même de pouvoir examiner séparément chaque œuvre, c'est déjà une fête pour les yeux. A mesure qu'on pénètre dans le détail, l'étonnement augmente pour cet art prodigieux, si libre et si expansif, pour cette plénitude de vie et cette richesse d'imagination. Rubens ne compte pas moins de quatre-vingt-quinze ouvrages à la Pinacothèque; pas un n'est insignifiant, et beaucoup sont des chefs-d'œuvre. Cette abondance de créations dénote les aptitudes multiples et l'incomparable fécondité de son génie. Il a traité tous les sujets, il a mis en scène tous les âges et toutes les conditions; la gamme des sentimens humains, il l'a parcourue tout entière. Le nom de Shakspeare vient involontairement à l'esprit quand on voit la profusion d'idées qu'il a exprimées, la variété de ses types et de ses inventions, les actions si complexes où se jouent les passions et les personnages les plus divers. Il a les plus nobles commerces et il hante les compagnies les plus infimes; partout il est chez lui, il est maître. A ses figures de reines ou de grandes dames, d'une si élégante prestance et d'une si naturelle distinction, il oppose ce que les ébats populaires ou les gaillardises rustiques ont de plus risqué. La Bible, l'Évangile, la mythologie, l'histoire, l'allégorie, le portrait, le paysage, les animaux, tout le séduit tour à tour et attire ses pinceaux. Il oblige à recourir aux classifications pour grouper ses œuvres, et il les épuise toutes. Il se repose d'un travail par un autre, et dans ses occupations diverses, dont chacune suffirait à l'activité de bien des vies, il semble se renouveler incessamment. A tout ce qu'il fait, il met sa marque et comme le sceau de son puissant et lumineux génie. Et si, comme peintre, il n'a ni la simplicité sublime ni le goût épuré, ni la noblesse constante et la profondeur des grands Italiens, ce n'est pas à Munich qu'on oserait penser à ce qui lui manque et qu'on songerait à faire contre lui ses réserves.

Anvers, il est vrai, a conservé dans ses églises et son musée les œuvres les plus importantes que les livres sacrés ont inspirées à Rubens, celles qui lui ont fourni ses créations les plus hautes. Et cependant, même dans cet ordre d'idées, combien ne trouvons-nous pas ici de sujets nouveaux et combien aussi d'acceptions nouvelles de sujets déjà traités! Cette grande *Nativité,* il l'a peinte, croit-on, en collaboration avec son élève Jordaens, mais la couronne d'anges qui plane au sommet a une grâce qui nous révèle le maître et le maître seul. Il est bien de lui seul aussi, ce tableau d'une coloration si éclatante où il a réuni à côté du Christ quatre pécheurs repentans : le roi David, le bon larron, saint Pierre, le visage baigné de pleurs, et Madeleine, la belle pécheresse aux cheveux d'or. Voici, plus loin, *la Rencontre d'Ésaü et de Jacob,* composition

d'une tonalité douce où les animaux sont aussi franchement peints qu'admirablement dessinés. Ici, le *Samson attaqué par les Philistins*, que Van Dyck a plus tard reproduit avec de légères modifications (1). Un tumulte d'hommes armés, des torches qui brillent dans l'ombre ou qui se reflètent sur les cuirasses, et, près de Dalila, Samson, la tête rasée, entouré, harcelé de tous côtés, et tout étonné de son impuissance. Elle pourtant, la perfide créature, les ciseaux à la main, avec son jeune et frais visage et son air ingénu, le sourire aux lèvres, mais non sans un reste d'inquiétude, elle attend, elle observe comment cet homme, jusqu'ici indompté, va faire face au danger. Dans *le Massacre des innocens*, la vie, l'éclat, la puissance d'expression, sont tels que l'on songe à peine au singulier accoutrement de ces mères flamandes qui, en pleine Judée, vêtues de robes de velours à crevés, essaient de disputer leurs enfans aux bourreaux qu'elles poursuivent de leurs imprécations. Sans parler de vastes machines telles que *le Triomphe de la religion*, *le Martyre de saint Laurent*, en omettant même des œuvres telles que *la Chaste Suzanne*, *la Résurrection des justes* et *la Chute des anges*, il faut cependant, à cause de sa célébrité, dire un mot de cette composition du *Jugement dernier* qui se trouve reproduite ici deux fois dans des dimensions différentes et avec quelques variantes. Malgré l'habileté de la facture et la vivacité étonnante d'un pinceau qui semble se jouer en créant ces innombrables figures groupées, enlacées de mille manières, nous ne goûtons guère pour notre part ces ouvrages trop vantés. Les grappes des suppliciés s'étagent et s'allongent en deux lignes minces qui traversent d'une façon assez déplaisante une composition à laquelle il faut reprocher d'ailleurs l'absence d'unité. On dirait que le peintre a pris à tâche d'y accumuler, avec des crispations et des pantomimes désordonnées, les raffinemens des plus horribles tortures et les rotondités de chairs un peu trop complaisamment étalées.

Abrégeons donc, puisque c'est dans cet ordre d'idées surtout qu'après Anvers et ce qu'en a dit Fromentin, il convient de passer vite et de garder le silence. Bien d'autres sujets d'ailleurs nous sollicitent. Tout d'abord cet *Enlèvement de Phœbé et de sa sœur par Castor et Pollux*. Les blondes victimes paraissent très résignées à leur sort et n'opposent pas grande résistance. Elles se contentent de lever les yeux au ciel pour attester la violence qui leur est faite et comme par acquit de conscience; mais elles laissent aux ravisseurs tout loisir pour soulever délicatement leurs beaux corps. Sans doute, ainsi qu'il arrive souvent chez Rubens, l'opposition

(1) Galerie du Belvédère à Vienne.

entre les chairs rouges des héros et les chairs d'un blanc nacré des captives est un peu trop marquée; mais quels rapprochemens, quels passages charmans, quelle grâce dans la couleur! Comme les gris du cheval et les gris du ciel accompagnent heureusement les figures, comme le paysage avec son horizon bas et ses opulentes intonations soutient bien la scène et en fait valoir tous les élémens; avec quel à-propos enfin la silhouette est tour à tour découpée nettement ou doucement perdue avec le fond! Le *Sénèque mourant*, debout, les veines ouvertes, nous montre une tout autre gamme, grave, recueillie et parfaitement appropriée à cet austère sujet. Avec cette *Ronde d'enfans*, bambins roses, sourians et dodus qui plient sous le poids d'une guirlande de beaux fruits, nous retrouvons toutes les souplesses du dessin et toutes les gaîtés de la palette de Rubens. C'est l'automne et la magnificence de ses harmonies qu'il nous offre dans cette *Marche du vieux Silène*, vacillant, repu, entouré de ses compagnons, fort incapables de le soutenir. La violence des intonations est ici atténuée par la hardiesse des reflets et le chatoiement des carnations moites et luisantes. Les deux faunillons suspendus aux mamelles de la faunesse du premier plan sont admirables d'exécution avec leurs petits corps fermes, potelés, gonflés et gorgés de lait et déjà tout pleins d'une séve exubérante.

Chez Rubens, tout est prétexte à tableau. Il ne pouvait se résigner à copier froidement des animaux. A-t-il sous les yeux quelque bête féroce, réduite au piteux séjour d'une ménagerie, son imagination la replace aussitôt dans son vrai milieu, et il met en action les ressorts d'acier de ses membres alanguis par l'étroite captivité de la cage. Ces griffes déchireront des chairs; ces dents broieront des os; il fera bondir ces corps souples et nerveux, et alors, avec des rugissemens et des craquemens sinistres, avec des plaies qui saignent et des visages déjà pâlis par la mort, il peindra les effaremens, les épouvantes et les acharnemens dramatiques de cette *Chasse aux lions*, dans laquelle, comme le catalogue le remarque si judicieusement en son style tudesque, « pour les chasseurs à pied et à cheval, le danger est monté au point suprême. » Et n'allez pas croire que Snyders ait pu peindre ces terribles animaux; ce tableau, destiné « au sérénissime duc de Bavière, » est tout entier de la main de Rubens, c'est lui-même qui nous l'apprend.

Ce même homme, que nous venons de voir couvrant les plus vastes toiles avec une fougue et une possession de soi-même qui ne se démentent pas un seul instant, nous le retrouvons dans un des cabinets voisins proportionnant sa facture à des œuvres de moindres dimensions et qui appartiennent pour la plupart à la dernière période de sa vie, alors que, souffrant de la goutte, il avait dû se

confiner dans son atelier et choisir des tâches en rapport avec ses forces. On dirait qu'affranchi de la fatigue et de la tension d'efforts qu'amenait l'exécution de ses grands ouvrages, son génie éclate alors plus librement et laisse à ses créations une plus chaude empreinte. Son travail apparaît plus net et plus personnel, et nous sommes bien assurés ici de n'avoir plus affaire qu'à Rubens seul et de pouvoir étudier l'expression de sa pensée sans aucun intermédiaire. Parmi tous ces tableaux de chevalet, la *Bataille des amazones* est un chef-d'œuvre où les meilleures qualités du maître ont trouvé leur emploi. On connaît la gravure de cette belle composition, inspirée évidemment par le *Triomphe de Constantin* du Vatican. Le dernier effort de la lutte s'est concentré autour d'un pont sur lequel les vainqueurs, groupés en bon ordre, s'avancent irrésistibles : les vaincues essaient encore un semblant de défense. C'est un amas confus de combattans qui se heurtent, d'armes qui reluisent, de bras qui se lèvent pour frapper, de chevaux qui se cabrent ou s'abattent avec fracas. Sous l'arche, la rivière roule des eaux vertes, épaisses et souillées de sang; puis un trou béant, d'un noir profond, où sont entassés des corps livides. A l'horizon, la silhouette d'une ville qui brûle; à droite, le pêle-mêle ahuri d'une fuite; par-dessus, un grand ciel tourmenté, d'un bleu violent, où roulent de gros nuages blancs et des tourbillons de poussière, de flamme et de fumée qui se mêlent aux nuées d'orage; partout le tumulte des élémens, le déchaînement de toutes les fureurs, et, dans ce désordre, un art accompli, des repos pour l'œil, et, là où il faut, des détails significatifs; le respect de l'ensemble et des morceaux achevés, exquis, comme ces cadavres à moitié submergés dont le modelé est si souple, si fin, si élégant, comme encore les deux femmes qui nagent ou le cheval gris tombant à la renverse. Les formes sont précises et suivies, ou bien perdues à dessein dans de larges partis d'ombre. Un équilibre parfait dans les lignes et aussi dans la distribution de la lumière : une touche tour à tour caressante, soyeuse, pleine, mordante, visible ou noyée, toujours appropriée aux divers objets, à leur importance relative; en tout, enfin, un accord étroit entre la pensée et son expression, une vraie merveille dont on ne peut se détacher.

A côté de ces violences, un nouveau contraste nous est réservé. C'est Rubens épris de la nature dans ses aspects les plus modestes, Rubens vivant aux champs et leur demandant le repos; mais son repos à lui, vous le savez, c'est toujours du travail. Il ne peut cesser de s'intéresser à ce qui l'entoure, et sa façon de nous le prouver, c'est de peindre les horizons familiers auxquels il se complaît, de nous révéler les beautés qu'il y découvre. Il nous montrera donc

ici, dans trois paysages, les grasses campagnes qui avoisinent son château de Steen. *Après l'orage* est le meilleur des trois, celui que son éclatante coloration rend le plus saisissant. C'est l'été dans toute sa force; l'or des moissons tranche vivement sur la prairie dont la pluie vient de raviver la verdure, et la cime des arbres, déjà éclairée par une tiède lumière, se détache en clair sur les nuages encore assombris où l'arc-en-ciel dessine sa grande courbe. Que ne voit-on pas dans ce tableau! Des chariots qu'on emmène, du foin ou des gerbes de blé qu'on décharge et qu'on met en meules, des villageois quittant leur abri pour regagner leur travail; au premier plan, dans une flaque d'eau, un troupeau de vaches, et parmi les roseaux et les nénufars, une bande de canards qui frétillent et barbotent à qui mieux; où que le regard se porte, la vie, le mouvement sont répandus à foison, et l'activité de l'homme se mêle et s'ajoute à l'activité féconde de la nature. Et ce n'est pas là seulement une indication sommaire, quelque chose comme ces fonds que le peintre de figure improvise en quelques traits; c'est l'œuvre d'un vrai paysagiste, d'un homme dont l'école moderne des paysagistes anglais s'est manifestement inspirée et à qui il conviendrait par conséquent de rattacher la filiation de notre propre école.

Mais ce n'est pas assez d'émerveillemens; nous n'avons pas encore parlé des portraits. Ici se dresse contre nous, sévère au fond et absolue dans sa forme, une appréciation que nous ne pouvons pas éviter, mais qui, à cause de l'autorité même du juge, exige qu'on s'y arrête et qu'on essaie de l'expliquer. « Ses portraits sont faibles, peu observés, superficiellement construits, et partant de ressemblance vague. » Telle est la conclusion à laquelle aboutit Fromentin. Même sans sortir du Louvre, ni des musées de Belgique, il nous semble que ce n'est pas là traiter Rubens avec une justice suffisante. Le plus souvent, c'est vrai, Rubens « ne se subordonne pas à ses modèles » et il ne nous intéresse à eux que dans la proportion de l'intérêt qu'il a pris lui-même à leur personne. Mais si, de fortune, le modèle lui agrée, si c'est le visage bien connu d'un ami, d'un parent, alors cet œil qui voit si bien, cet esprit si prompt et si juste démêlera vite l'acception qu'il faut choisir dans cette physionomie, les traits qui en résumeront le sens et en fixeront le caractère. Alors, lui aussi, il fera œuvre de portraitiste et parmi les plus grands il prendra son rang. Et ici, c'est le témoignage de Fromentin lui-même que nous appellerons à notre aide. Si au Louvre, à des portraits tels que ceux du baron de Witt ou d'Élisabeth de France il préfère l'esquisse faite d'après Hélène Forment et ses deux enfans, « cette ébauche admirable, ce rêve à peine indiqué, laissé

là par hasard ou avec intention, » qu'aurait dit ce sincère et fin critique en face des portraits de Rubens que nous offre le musée de Munich? Ce ne serait pas cependant, tout important qu'il soit, le grand portrait de la comtesse d'Arundel qui nous servirait d'argument. La peinture est de choix sans doute, délicatement suivie, étudiée avec conscience, avec trop de conscience peut-être, puisqu'elle a gardé je ne sais quel air de contrainte. On sent que le peintre s'y est appliqué, qu'il a voulu faire de son mieux, mais il n'a pas osé donner à son travail cette libre allure, ni ces accens décisifs que moins respectueux de son modèle il eût sans doute rencontrés. Rubens timide, le fait est assez rare pour mériter d'être noté, tandis que bien souvent on serait tenté de le trouver trop audacieux. Mais nous avons ici des œuvres moins cherchées, et qui parlent plus éloquemment en sa faveur. D'abord ce Ferdinand d'Espagne, un grand garçon en habit de cardinal, œil clair et lèvre épaisse, figure naïve et d'une personnalité déjà plus complétement accusée; puis cette tête de jeune homme coiffé d'une barrette noire, et dans laquelle l'ampleur du faire ne nuit en rien à l'expression intime de la vie.

Voici pourtant des ouvrages plus parfaits. C'est assurément pour son propre plaisir que Rubens a peint ce docteur Van Thulden, parent d'un de ses meilleurs élèves, et surtout ce savant vêtu de noir, avec une collerette blanche qui encadre son visage vermeil. La moustache et la barbe grisonnent, mais avec ses soixante-cinq ans, quel air de belle humeur, quelle verdeur de santé! O la bonne et honnête figure! Ce savant-là n'a rien d'austère, et, si les *Commentaires* de César et les œuvres de Cicéron sont à portée, rangés sur un rayon contre la muraille, quelque bouteille n'est pas loin sans doute. La fraîcheur du teint, l'œil vif et humide, le nez un peu rubicond, tout annonce le bon vivant. Il n'a cependant rien de vulgaire, et ce brave compagnon saura, à l'occasion, faire à Rubens une de ces solides lectures, telles qu'il les aime; pour n'être point pédante, sa conversation ne laisse pas d'être instructive : il sait bien des choses, il les sait, et les communique gaîment. Le grand peintre, qui se plaît à son commerce, a fait asseoir là son ami, pas bien longtemps, mais assez cependant pour que le caractère et la ressemblance du personnage fussent nettement exprimés, assez pour produire un de ces chefs-d'œuvre qui ne craignent aucune comparaison et qui tiendraient dignement leur place dans toutes les compagnies. Comptez qu'à Vienne, au Belvédère, à la galerie Lichtenstein, dans d'autres collections encore, comptez qu'ici même, tout à l'heure, nous aurons à vous en signaler d'autres, de valeur au moins égale et dont le charme d'intimité augmentera pour nous le prix.

Tous ces témoignages d'excellence qui, dans tous les genres, s'imposent ici à notre admiration, vous les retrouveriez ailleurs assurément, mais successifs, isolés, épars; dans ce musée de Munich où Rubens est véritablement un roi, ils se présentent à nous en foule, coup sur coup, avec une souveraine éloquence qui déconcerte le jugement. Quelle est donc la puissance de ce prodigieux génie, ou plutôt quelle n'est pas la multiplicité de ses ressources pour qu'on ne puisse lui dénier une qualité, lui refuser une aptitude sans qu'aussitôt il vous montre l'une et l'autre? N'y aurait-il là que des instincts admirables, un bonheur inouï, et ce qu'on appelle un peu légèrement les priviléges du génie?

Oui, sans doute, Rubens a beaucoup reçu, et il est difficile de rencontrer une vie plus heureuse. L'intelligente et tendre affection de sa mère, les enseignemens des maîtres qui devaient successivement exercer sur lui une influence si utile et si différente, au moment opportun, un voyage en Italie et, outre les relations qu'il y trouve, le commerce des belles choses et celui des grands esprits, toutes les facilités du talent, et plus tard, avec les richesses et la gloire, toutes les joies de la famille, rien n'a manqué à Rubens. Après avoir relevé, comme Fromentin l'eût fait lui-même, croyons-nous, une restriction qu'il eût été injuste de maintenir à Munich, il convient maintenant de renvoyer le lecteur aux pages charmantes dans lesquelles est résumée cette noble vie (1). A côté de ce que Rubens a reçu, vous y trouverez ce qu'il a fait pour lui-même : le sage emploi de son temps, la sobriété de ses habitudes, la mesure, la constante régularité, qui ont fécondé toutes ses forces natives. Comme lui, d'autres ont eu bien des dons; Rubens a mérité les siens, et le trait moral qui nous frappe le plus chez lui, c'est la volonté. Il a su diriger sa vie; il l'a défendue contre les grands, contre les richesses, contre les séductions de toute nature, contre la gloire elle-même, pour rester jusqu'au bout fidèle à l'art qu'il aimait. S'il est permis de rechercher et de noter complaisamment dans l'histoire les exemples de vocations entravées par la misère, celles qu'a perdues une vie trop facile ne s'y montrent pas moins nombreuses, et dans toutes les situations le talent, en somme, doit être acheté par l'effort. Mais cette action de la volonté n'apparaît guère, dira-t-on, chez Rubens. Il est vrai qu'elle ne se manifeste point par de brusques décisions; elle est continue cependant, elle préside à toutes ses actions, elle prescrit le bon emploi de ses journées, l'hygiène de son esprit et de son travail. Certes on a raison de vanter la rare fécondité, la promptitude de ce génie si ouvert,

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1876.

l'entière liberté de cette magnifique exécution. Les nombreuses esquisses que possède le musée de Munich (il n'y en a pas moins de vingt-huit) nous montrent à quel point cette liberté est légitimement acquise par un ensemble de travaux préparatoires, concertés en vue du résultat. Alors même qu'il paraît s'abandonner à la brillante spontanéité de sa nature, Rubens procède avec une méthode parfaite, et ne laisse rien au hasard; à l'avance, il a décomposé son travail, il en a prévu les états successifs.

Les ébauches de la Pinacothèque, en nous faisant pénétrer dans l'intimité du talent de Rubens, nous permettent en quelque sorte d'assister à l'éclosion de ses œuvres. Comme tous les degrés d'avancement y sont représentés, le but distinct assigné aux diverses étapes ainsi parcourues est nettement marqué pour chacune d'elles. Ici, le bois est à peine couvert d'un léger frottis monochrome, mais l'effet général est déjà assuré; là, les nuances sont réparties, mais faibles encore et presque toutes de valeur égale entre elles : à côté enfin, tout a été réglé, et, avec quelques rehauts plus vifs et plus francs, le peintre a résolu les accords de détail au profit d'une harmonie dominante. Comprenez-vous maintenant sa liberté, la vie, la chaleur soutenue de sa facture alors qu'il abordera sa tâche définitive? Il a opéré méthodiquement la division de son travail; il sait clairement ce qu'il veut, et, sans repentir, sans fatigue, en pleine possession de ses moyens, il peut marcher droit vers le résultat. Alors, dans son allure rapide, on pourra signaler parfois des indications trop sommaires ou des inégalités bien concevables, mais du moins un même souffle animera l'ensemble et sauvera souvent ce que les détails ont de défectueux. N'est-il point satisfait d'ailleurs, ne croyez pas qu'il se fatigue à corriger son œuvre et qu'il en vienne à dévier peu à peu de sa pensée première, prenant, chemin faisant, avec la satiété de son travail et la méfiance de soi-même, toute idée nouvelle pour une idée meilleure. Au lieu de s'épuiser ainsi en de vaines obstinations, il remaniera sa composition pour lui donner une autre forme, et avec l'expérience de ses précédentes tentatives il réparera ses fautes.

Outre plusieurs autres ébauches telles que l'*Adoration des Mages* et l'*Assomption de la Vierge*, le musée de Munich nous offre la série à peu près complète des esquisses faites pour la galerie de Médicis. La seule de ces esquisses que possède le Louvre, acquise à la vente d'Ary Scheffer, nous montre l'intérêt que présente cette précieuse collection, qui permet de suivre pas à pas le maître dans son travail, et de comparer le premier jet de sa pensée à son œuvre définitive. Il faut le reconnaître pourtant, les modifications que ces ébauches ont subies, souvent utiles et même nécessaires, ne sont

pas toujours heureuses. Parfois une addition suggérée par le désir d'un effet plus pittoresque est peu justifiée au point de vue des convenances du sujet. C'est ainsi, par exemple, que la grande guirlande de fruits et de légumes qui, dans le *Mariage de Marie de Médicis* (n° 438 de la galerie du Louvre), décore le haut du tableau, et le chien qui, pendant cette cérémonie, s'est fort irrévérencieusement installé sur les marches de l'autel, ne figurent pas dans l'esquisse primitive. En revanche, dans le projet de l'*Entrevue de la Reine et de son fils* (1), un grand monstre bizarre, « l'hydre de la rébellion, » occupe toute la droite, et plus de la moitié de la composition. Cette étrange création, plus grotesque que terrible, avait bien pu échapper à Rubens dans la vivacité de sa facile improvisation; il a reconnu, dans le tableau du Louvre, qu'il était nécessaire de la modifier et surtout de la ramener à de moindres proportions; mais ce ne sont pas seulement des renseignemens sur les procédés du peintre que nous rencontrons ici; les indications fournies par ces esquisses ont quelquefois la valeur de documens historiques. L'esquisse qui nous représente la reine emmenée à Blois par ordre de son fils (n° 902) n'a pas été exécutée en grand. Marie de Médicis jugea sans doute inopportun l'hommage que, dans son affection reconnaissante, l'artiste avait voulu lui rendre en montrant que la haine et la calomnie avaient seules pu causer les disgrâces de la reine, et après la réconciliation de Brissac, elle comprit qu'il n'y aurait ni convenance morale, ni prudence politique à conserver ce témoignage des violences et des inimitiés passées.

Nous avons pu entrer dans l'intimité du talent de Rubens, nous allons pénétrer dans l'intimité même de sa vie. Lui-même nous y invite en nous montrant ici, fixés à jamais par son pinceau, bien des souvenirs de sa famille et de son foyer. C'est d'abord une vive esquisse d'après un de ses frères, puis une admirable ébauche du portrait de sa mère, beau et large travail où l'on sent autant l'affectueuse vénération du fils que le talent du peintre, nouvelle preuve de ce qu'il vaut comme portraitiste quand il nous montre ceux qu'il connaît bien et qu'il aime. Voici Rubens lui-même, en costume élégant, habit brun, bas de soie orangés, assis sous un berceau de chèvrefeuille tout fleuri; sa première femme, Isabelle Brandt, est à ses pieds, parée aussi et coiffée d'un chapeau à haute forme. C'est aux environs de leur mariage, vers le printemps de 1610; ils sont jeunes tous deux, et, la main dans la main, semblent

(1) Donnons encore ici un court échantillon du texte du catalogue : « La reine plane, suivie de la charité maternelle, dans l'embrassement de son fils, en s'élevant vers le ciel, où le gouvernement paisible les attend. La justice punissante précipite l'hydre de la rébellion dans l'abîme. » *Catalogue de la Pinacothèque royale*, p. 134, n° 118.

heureux de leur mutuel amour. Isabelle nous apparaît souriante et fière, confiante dans l'affection de cet époux qui, après avoir goûté près d'elle plus de seize ans de bonheur, ne pouvait se consoler de sa perte, et cherchait en voyageant à se distraire de sa peine. « J'ai vraiment perdu une excellente compagne, écrivait-il alors... Elle était toute bonté, tout honneur, aimée de tous pendant sa vie pour ses vertus, et, depuis sa mort, universellement pleurée. Une telle perte me paraît bien digne d'être vivement ressentie. Si le remède de tous les maux est l'oubli qu'engendre le temps, il faut espérer son secours (1). » Ce remède, il faut le dire, ne devait pas se faire bien longtemps attendre, et les distractions que Rubens avait d'abord demandées aux voyages, il allait bientôt les trouver près de lui. A trois pas d'Isabelle, fragilité de la douleur humaine! voici la fillette qui lui a succédé, cette Hélène Forment, à peine âgée de seize ans, qu'il épousait le 6 décembre 1630, quatre ans après la mort de celle qu'il avait si tendrement regrettée. C'est une enfant, rose et vermeille, mais qui a toutes les grâces d'une précoce adolescence. Sa bouche est comme un fruit, son teint comme une fleur. Les cheveux, coupés court sur le front, à la façon d'un jeune garçon, s'échappent de chaque côté de sa toque, et, de leurs boucles blondes, encadrent le frais visage. Hélène va sortir et s'apprête à plonger dans ses gants deux petites mains potelées, pas encore très bien formées. On imagine aisément que c'est le peintre lui-même qui l'a parée ainsi, qui l'a couverte de ces riches bijoux, et qui, afin de contenter ses yeux épris, a dessiné l'accoutrement de la sirène pour laquelle il a renoncé à son veuvage et oublié qu'il a cinquante-trois ans.

Il multipliera désormais les images du nouvel objet de son amour. Il y en a quatre rien qu'au musée de Munich, et vous en rencontrerez un peu partout; parfois même d'assez indiscrètes, comme cette célèbre toile du musée de Vienne, où il nous laisse voir Hélène presque nue, frissonnante, à peine cachée dans une pelisse bordée de fourrures. Nous la retrouvons donc ici, et en pied cette fois, quelques années après. La fillette s'est épanouie, ses mains se sont allongées, le visage n'a plus rien de l'enfance. C'est une jeune femme, à l'air un peu étrange, dans une parure tout à fait magnifique, vêtue d'une robe de brocart, blanche et brodée d'or, d'un ton délicieux. Elle porte des colliers, des bijoux; autour d'elle, des tentures et des tapis d'Orient; le tout d'un grand luxe et d'un goût exquis. Plus loin, c'est elle encore, vêtue de noir, coiffée d'une sorte de béret plat avec un gros pompon, à la mode espagnole;

(1) Lettre à Pierre Dupuy, 15 juillet 1526.

mais le regard est hardi, et la peinture semble déjà un peu vague et lâchée. La voilà enfin, tenant un enfant nu dans ses bras; toujours jeune, quoique pâlie et visiblement fatiguée par les épreuves répétées de la maternité. Cette fois la peinture est soignée, mais l'exécution manque de franchise, la main paraît moins sûre; le corps de l'enfant est comme soufflé, d'un modelé indécis et pénible. Les deux premiers portraits d'Hélène étaient des chefs-d'œuvre; ces deux derniers sont, pour Rubens, des œuvres plus qu'ordinaires, — œuvres significatives cependant et qui éclairent d'un singulier jour la fin de cette heureuse existence. L'admirable portrait du Belvédère, qui nous montre Rubens lui-même à ce moment de sa vie, leur prêterait un saisissant commentaire. Ce n'est plus le cavalier à la fière tournure, aux allures élégantes; la vieillesse est venue tout d'un coup, définitive, implacable. La physionomie est restée douce, bienveillante et fine; mais les traits amincis dénotent une extrême lassitude : la goutte, avec ses souffrances, y a creusé des plis, les chairs sont molles, le regard est attristé, éteint. Noble peinture d'ailleurs, d'une touchante expression et sincère autant qu'il est possible, ouvrage d'un homme qui voit où il en est, où il va. Pauvre grand homme, qui, après cette vie jusque-là si bien conduite, apprenait à ses dépens qu'on n'oublie pas impunément son âge et que le génie lui-même ne remplace pas la jeunesse!

Mais n'insistons pas : il ne nous conviendrait guère de quitter Rubens sur une pareille impression. Restons au musée de Munich, c'est lui qui va nous offrir l'œuvre exquise, précieuse à bien des égards, après laquelle il nous sera permis de prendre congé du maître. Nous sommes chez lui, presqu'au lendemain de son second mariage, dans un joli jardin attenant à sa demeure. Il est coiffé de son chapeau à larges bords, vêtu d'un pourpoint noir rayé de gris. A voir sa tête intelligente et fine, sa moustache retroussée et la distinction de sa tournure, on le prendrait pour un jeune homme, mais déjà quelques fils d'argent se mêlent à sa barbe blonde. Son bras est passé sous celui d'Hélène; elle est adorable ainsi, dans tout l'éclat de ses seize ans, sous un ample chapeau de paille entouré d'une guirlande de fleurs. Ses cheveux répandus flottent autour d'elle comme une moisson dorée. C'est tout à fait une enfant, un peu trapue encore et qui sans doute a grandi après son mariage. Toujours le corsage noir qui laisse paraître la chemisette; la jupe jaune pâle est retroussée sur un dessous gris; elle tient à la main un éventail de plumes, et porte un collier de perles qui fait ressortir sa fraîche carnation. Avec un geste délicieux, elle se retourne à demi vers un jeune garçon entièrement vêtu de rouge, de ce beau rouge franc que le peintre savait si bien manier. Pour qui a vu les portraits de

la galerie Lichtenstein, dont une répétition existe au musée de Dresde, ce garçon n'est pas un page, comme le dit le livret; l'âge et le type nous le font assez reconnaître : c'est Nicolas, le second fils d'Isabelle (1). L'enfant a trouvé dans Hélène non pas une seconde mère, mais presque une sœur. Le groupe charmant regagne la maison, cet hôtel somptueux, construit autrefois pour Isabelle, dans un style un peu bâtard, mélange bizarre de réminiscences italiennes et de goût flamand; magnifique résidence cependant, remplie de tableaux, d'objets d'art de toute sorte, et honorée de la visite des plus grands seigneurs et des souverains. Sous le portique, à côté des statues et des bustes rapportés d'Italie, on entrevoit une table dressée, un grand bassin de cuivre où rafraîchissent quelques bouteilles « de ce vin d'Aï » que Rubens aimait à boire. C'est là, à l'air tiède d'une journée de printemps, sans doute vers le mois de mai 1631, que la petite famille va prendre place. Les trois convives auront sous les yeux des fleurs, des eaux jaillissantes, le parterre de tulipes aux franches couleurs, et, rangés le long d'une haie de buis taillé qui les abrite, les orangers chargés de fruits qu'on vient de sortir de la serre et les œillets qui commencent à pousser. Tout autour encore, quelle profusion de vie! C'est le chien du logis qui gambade, ce sont tous les animaux d'une opulente basse-cour: des paons au plumage éclatant et des dindons avec leur jeune couvée, attendant le grain que va leur distribuer la vieille servante; puis des pigeons sur le toit et une pie familière au sommet d'un arbre voisin. Le ciel est bleu, les lilas sont en fleurs; la nature elle-même semble faire fête aux époux et s'associer à leurs joies. Et tous ces détails significatifs sont indiqués avec cette vivacité spirituelle dont l'habileté confond; tous parlent et nous retracent éloquemment la plénitude du bonheur à l'ombre du foyer domestique. Pourquoi ne peut-on s'arrêter sur cette page et fermer ici le livre? pourquoi, malgré nous, notre pensée nous ramène-t-elle à la pâle figure du musée de Vienne et nous oblige-t-elle à nous rappeler que neuf ans après Rubens était mort, laissant une veuve de vingt-six ans qui, à son exemple, allait bientôt se remarier et lui donner pour successeur un obscur diplomate?

II.

Le plus illustre des élèves de Rubens, celui qui les dépasse tous et qui est lui-même un maître, Van Dyck, est dignement représenté à Munich par quarante ouvrages, dont plusieurs méritent d'être

(1) Né le 23 mars 1618.

cités en tête de son œuvre. Nous ne parlerons guère de ses compositions; malgré la beauté de quelques-unes d'entre elles, Van Dyck ne s'y soutient pas en face de son maître. Ce redoutable voisinage fait trop sentir ce qui lui manque de force et d'originalité. Sans doute il a ses qualités propres : la délicatesse, un choix plus scrupuleux des formes, un goût plus épuré. Mais si l'on ne remarque pas chez lui les exagérations qui rebutent parfois chez Rubens, il n'a pas non plus ses heureuses audaces ni son inépuisable fécondité. Il se répète souvent, et ses habitudes de composition sont un peu banales : il ne sait ni se renouveler lui-même ni renouveler un sujet. On serait injuste cependant si on méconnaissait des créations telles que *le Sommeil de l'enfant Jésus* ou cette *Déposition de la croix*, d'où s'exhale l'expression d'une douleur si pathétique. La puissante coloration des figures, le beau parti du fond, l'intonation hardie des têtes de chérubins qui s'enlèvent éclatantes sur le bleu savoureux du ciel, tout donne à cette dernière œuvre une touchante signification. Si Van Dyck avait, avec plus de suite et plus de décision, insisté sur le rôle qu'il attribue ici à la couleur, nul doute que par ce côté aussi il se fût montré un artiste vraiment supérieur.

Mais ce ne sont là, à tout prendre, que des œuvres d'ordre moyen et, à le considérer sous ce rapport, ce n'est pas seulement devant son maître qu'il s'efface, c'est devant lui-même. Comme portraitiste, au contraire, il est tout à fait au premier rang, et le musée de Munich suffirait pour consacrer la gloire qu'il s'est acquise sur ce point. Nous y trouvons d'abord une série de douze petites esquisses en grisaille (« en brunaille, » dit le catalogue) d'après des personnages célèbres de ce temps : la reine Marie de Médicis, la princesse Marguerite de Lorraine, Gustave Adolphe de Suède, le prince de Carignan, Tilly, Wallenstein, le duc de Neubourg, le comte de Nassau, l'abbé Scaglio, les peintres Palamèdes et Van Uden, suite doublement précieuse au point de vue de l'art et de l'histoire. Ces grisailles ne sont d'ailleurs pas des ébauches, ce sont des dessins définitifs auxquels il n'y a rien à ajouter et dont la destination explique le fini. D'après elles en effet, et dans des dimensions pareilles, Van Dyck lui-même et, sous ses yeux, Vostermann et d'autres artistes ont exécuté la collection bien connue de gravures dont le cabinet des estampes, au rez-de-chaussée de la Pinacothèque, nous offre des épreuves de choix à différens états. Dans ces simples frottis, peints comme des aquarelles avec un ton brun et rehaussés d'un peu de blanc, la science du dessin, le charme d'un faire élégant et facile se manifestent dans tout leur éclat. On voit avec quelle sûreté sont saisis tous les traits qui caractérisent une physionomie, avec quel art ils sont mis en relief.

Mais venons aux peintures : voici d'abord Van Dyck lui-même dans sa première jeunesse : un teint rose, un visage gracieux, encore imberbe, un peu efféminé, de grands cheveux d'un blond ardent, des doigts longs, effilés, adroits; au cou, une chaîne d'or jetée négligemment sur le vêtement noir. Un air d'enfant gâté qui sourit à toutes les séductions de la vie, mais qui ne saura guère se défendre contre elles. A côté, ce sont des grands seigneurs comme le duc de Neubourg, semblable de tout point à la grisaille que nous avons signalée, et le duc Alexandre de Croï avec sa femme. Puis des artistes : F. Snyders, le camarade d'atelier et l'ami du peintre; Liberti, l'organiste; le sculpteur Collyns de Nole et sa femme avec sa petite fille ; la tête fine, un peu arrogante d'un peintre de batailles assez médiocre, Snayers, autre élève de Rubens; puis encore deux bonnes vieilles gens, de visage honnête et placide, le peintre Jean de Weil et sa femme.

Avec des qualités diverses, ce sont là des portraits excellens, comme Van Dyck en a tant peints; ce ne sont pas encore des chefs-d'œuvre. Le portrait de Ch. Malery, le graveur, avec sa large figure bien coiffée de cheveux grisonnans et ses yeux un peu voilés d'une expression si singulière, est dejà de qualité plus rare; le maître est là tout entier. Mais nous avons ici deux œuvres supérieures encore, belles entre toutes, et qu'il faudrait emprunter au musée de Munich si l'on avait à former une collection des chefs-d'œuvre qu'a produits la peinture. C'est un admirable couple que ce bourgmestre d'Anvers et sa femme, tous deux en pied, habillés de noir, avenans, bien pris, pleins d'élégance et de distinction. L'homme avec son loyal et ferme regard, son front découvert et sa physionomie intelligente, est debout et montre du doigt sa femme. Quelle grâce chez celle-ci, quel charme dans tous ses traits, quelle douceur dans ce regard où brille la bonté d'une âme tendre et pure! Une collerette bordée de guipure légère encadre délicieusement son noble visage, et deux mains de reine dessinent leur forme aristocratique sur le noir coloré de la robe. Aucune manière, aucune pose, des attitudes d'un naturel parfait; pas d'ornemens non plus : un fond d'architecture sévère, à peine un bout de ciel et un coin d'horizon d'un bleu verdâtre, et, avec cette simplicité toute nue, une impression de grandeur qui vous arrête et vous captive. Il faut un effort de l'esprit pour penser aux moyens de cette peinture, tant cet art semble facile, tant il montre d'abandon et de naturelle aisance. Ce n'est que par réflexion qu'on songe à admirer le doux éclat des chairs, la délicatesse des demi-teintes, la beauté des intonations, la justesse des rapports et du modelé, la sobriété des détails et leur parfaite subordination, le tact exquis de ce qu'il faut dire et de ce

qu'il faut omettre, ce faire qui semble impersonnel et qui cependant n'appartient qu'à Van Dyck, et par-dessus tout, cette interprétation de la figure humaine qui mêle à la beauté visible je ne sais quel reflet de la beauté morale qui s'y ajoute et l'achève.

De Van Dyck à Jordaens, la distance est grande. L'un a sa gloire propre et fait honneur à son maître; on serait tenté de croire que l'autre peut nuire à Rubens en mettant sous la protection de ce grand nom son goût un peu vulgaire, ses gros rires et les étalages de chairs et de mangeaille auxquels il se délecte. Quand on le voit reproduire dans des dimensions héroïques des plaisanteries sur lesquelles il appuie lourdement alors qu'il conviendrait de glisser et de se faire comprendre à demi-mot, on oublie presque que Jordaens est un exécutant très habile et qu'on peut admirer, dans *le Satyre et sa famille* par exemple, des morceaux de peinture enlevés avec une verve et une science peu communes. Mais cet art n'a jamais des visées bien nobles; il gagnerait à se renfermer dans un cadre plus restreint, et lorsqu'il veut, en se haussant, toucher aux sujets sacrés, il a presque l'air de les profaner.

Teniers, le plus souvent, a mieux le sentiment des proportions, et bien lui en prend. Pour une fois qu'il a voulu s'en affranchir, l'épreuve ne lui a pas réussi, et cette *Foire italienne*, où il s'est donné carrière, ne peut être citée que comme l'erreur d'un esprit ordinairement mieux avisé. Les défauts ici sautent aux yeux les moins exercés : aucune entente de la composition, aucun effet, malgré ce premier plan durement découpé en manière de repoussoir. Les groupes confus sont jetés comme au hasard, la touche est grêle et nullement en rapport avec les proportions d'une si vaste toile. Le peintre, pour masquer son embarras, a vainement accumulé les détails et les intentions, et introduit la galerie entière des personnages qui d'habitude suffisent à ses données familières. Le rémouleur, les marchands d'orviétan, les compagnons de plaisir de l'enfant prodigue, les buveurs des tabagies ou des corps de garde, les nobles visiteurs de ses fêtes champêtres, ils sont là au complet, réunis pour les besoins de la cause, mais ils paraissent comme perdus et dépaysés; ils ne se sentent pas chez eux. Teniers a bien pu multiplier les épisodes; il n'a pas su faire un tableau de cette taille. Fort heureusement pour lui et pour nous, il a mieux à nous offrir à la Pinacothèque, et nous retrouvons en détail, casé dans leur véritable milieu, tout ce personnel peu choisi d'ivrognes, de racleurs de violon, de lourdauds en gaîté et de commères gaillardes et trapues. Nous avons même ici trois compagnies de singes et de chats, et dans l'une d'elles ce concert d'une gravité bouffonne où chacun des virtuoses à quatre pattes exécute en conscience sa par-

tie avec les grimaces les plus plaisantes. Certes cet art est bien humble et ces sujets sont bien infimes, mais le faire de ces tableautins est si piquant, leur harmonie si distinguée, les gris y sont si finement nuancés, les colorations si discrètes, qu'avec les contemporains du peintre et avec Rubens lui-même on ne se défend pas de s'intéresser à ces *magots* et à leurs ébats. Teniers pouvait se passer des admirations de Louis XIV; d'autres souverains, des princes et tous les amateurs renommés d'alors se disputaient ses ouvrages. Sa belle résidence de Perk était le rendez-vous d'une société intelligente et choisie. Au sortir de la compagnie des gens d'esprit, le châtelain ne pensait pas déchoir en retournant à ses observations familières. Et il nous prouve à sa façon qu'un talent net et vif comme le sien, même avec les élémens qui semblent les plus insignifians, peut encore faire ses preuves. Son verre n'est pas grand, mais il le remplit et le vide si prestement!

C'est encore à Rubens que Snyders devait de s'être affranchi de l'imitation stricte de la nature morte à laquelle longtemps il s'était borné. Enhardi par les conseils et surtout par les exemples du maître, il avait peu à peu abordé l'expression de la vie et du mouvement chez les animaux. Dans cette seconde manière plus libre et plus dramatique, *la Lionne égorgeant un sanglier*, et surtout *les deux Lionnes s'élançant sur un chevreuil*, doivent être comptées parmi ses œuvres les plus remarquables. Jamais, croyons-nous, Snyders n'a peint d'une manière aussi saisissante l'allure menaçante de ces fauves, la sauvage impétuosité de leurs appétits, la flamme de leurs yeux, les sinistres froncemens de leur visage et la force irrésistible de leurs élans. On sent que le maître a passé par là et que c'est à lui qu'il faut reporter sinon l'honneur des œuvres elles-mêmes, ainsi que certains critiques ont voulu le faire, du moins les enseignemens qui les ont produites.

A côté de ces élèves de Rubens dont la valeur et l'originalité propres devaient être signalées ici, nous pourrions en citer bien d'autres qui ont dû aux mêmes leçons leur part de talent et de célébrité. On sait avec quelle bonté le maître servait de guide et de soutien aux jeunes gens qui fréquentaient son atelier. Sa bienveillance ne s'exerçait pas moins vive envers les autres artistes de son pays; il était l'ami de la plupart d'entre eux et vantait en toute occasion leur talent. Il se faisait le collaborateur de Breughel, s'appliquait à peindre de gracieux visages de vierges au milieu de ses guirlandes de fleurs, ou donnait ses touches les plus caressantes aux figures de nymphes dont il ornait *la Chasse de Diane* et *le Triomphe de Flore*. Tels étaient d'ailleurs l'éclat et la séduction de son puissant génie qu'aucun de ses contemporains ne pouvait s'y

soustraire. Pour ne parler que d'un des plus illustres, Crayer, après avoir, à ses débuts, fait preuve d'un sentiment personnel un peu timide, mais sincère et quelquefois touchant, Crayer finissait, lui aussi, par subir pleinement cet ascendant. *Le Triomphe de la Vierge,* daté de 1646, relève directement de Rubens. Malgré l'habileté avec laquelle a été mené cet immense tableau, on sent en effet que l'audace apparente du peintre manque de spontanéité et que la fougue dont il fait ici parade n'est qu'un reflet et un emprunt.

On le voit, nous avons cru pouvoir prendre congé de Rubens, et à chaque pas nous le retrouvons sur notre chemin. Parler de ses élèves, c'est encore parler de lui; étudier ses contemporains, c'est montrer chez eux son influence. Lui mort, l'éclat de la peinture flamande allait s'éteindre avec ses imitateurs et les derniers de ses élèves.

III.

Si, avec Anvers, Munich est un des endroits où le génie de Rubens peut être le mieux apprécié et si on y recueille sur lui-même des indications qu'aucun autre musée ne fournirait aussi complètes, la Pinacothèque ne nous montre pas des richesses moindres pour l'art de la Hollande. Rembrandt excepté, on pourrait y suivre, avec les développemens qu'elle comporte, l'histoire de cet art, tant est grande l'abondance des œuvres qu'il nous donne ici, tant leur mérite est solide et leur conservation parfaite. Et Rembrandt lui-même, s'il n'a pas à Munich une de ces productions capitales telles que le musée de La Haye et surtout celui d'Amsterdam en possèdent seuls, Rembrandt y est encore dignement représenté. En écartant ce qui nous semble apocryphe, nous trouvons d'abord trois portraits importans dont l'attribution est incontestable et qui s'imposent à notre attention. Ceux que le catalogue désigne à tort comme représentant le peintre G. Flinck et sa femme sont signés et datés 1642, l'année même de *la Ronde de Nuit.* Rembrandt a trente-six ans; il est maître déjà, mais, ici du moins, il demeure encore respectueux, presque timide en face de la nature. Les figures s'enlèvent franchement sur le gris du fond; elles sont d'une facture simple, très suivie et très consciencieuse. Le modelé y est partout étudié à fond, en pleine lumière, sans parti-pris, sans ces préoccupations d'effet et de contrastes qu'on remarque déjà dans quelques-uns de ses ouvrages antérieurs et qui, par la suite, le domineront de plus en plus. Isolez le portrait d'homme, c'est la vie elle-même qui

anime ces traits; le sang circule généreusement sous la chair, les yeux vous interrogent avec une ténacité persistante, et les mains, admirables de simplicité, semblent pénétrées de lumière. La femme est tout à fait charmante de fraîcheur et de jeunesse. Des traits fins et ingénus, le nez petit, délicatement modelé, des joues vermeilles, des yeux limpides et francs, des cheveux bruns à reflets dorés, abondans, dont les mèches courtes et bouclées encadrent un front pur, ouvert, aux tempes un peu saillantes; tout cet ensemble est d'une grâce et d'une beauté qu'il faut signaler chez un peintre accusé parfois d'avoir assez malmené les visages féminins. Le costume ajoute encore au charme de cette aimable créature. Sur la chemisette modestement tirée pend une chaîne à médaillon : le corsage de velours couleur feuille morte, avec des agrémens en or passé et des paremens vert sombre, fait ressortir le doux éclat du teint. La pose est d'un naturel parfait, et les mains gantées sont naïvement croisées sur la poitrine. Une excellente conservation recommande ces deux portraits; rien n'en altère les transparences. La touche y est mesurée, la pâte abondante, mais discrète, et la facture sage et posée dénote autant de perspicace attention chez l'observateur que d'habileté chez le peintre. Plus tard il se montrera plus personnel, moins attaché à rendre ce qu'il a sous les yeux; avec des partis plus larges, sa pratique sera moins égale. Ici, il étudie avec une sincérité absolue, il ne résume pas encore.

Quel exemple de voir de tels hommes, avec de tels dons, s'astreindre, jusque dans la maturité, à ces études patientes et consulter la nature avec ces scrupules avant de s'abandonner librement à leur génie! Ils savaient, eux, que tout doit se mériter ici-bas, et qu'il n'y a d'audace légitime que celle qui s'appuie sur une connaissance honnêtement acquise des ressources de l'art. A voir les témérités précoces qu'affichent certaines tentatives de notre temps, il semble en vérité que l'on ait changé tout cela et qu'il soit permis de frapper les grands coups avant d'être bien armé. On veut, contre toute logique, débuter par la dernière manière des maîtres et commencer comme ils ont fini.

Le troisième portrait est celui de Rembrandt lui-même, dans un âge déjà avancé. Ce nez large, ces traits un peu gros, il les a reproduits bien souvent, non par une vaine complaisance pour son visage, la coquetterie n'a rien à voir aux images nombreuses et souvent très peu flattées qu'il nous a laissées de sa personne; mais il tenait apparemment à se sentir tout à fait libre dans ses recherches, et, en poursuivant sur lui-même ses infatigables expériences, il voulait pouvoir les varier à son gré et n'avoir pas à compter avec autrui. Cette fois le parti est franc et nettement accusé. Le grand

béret noir dont Rembrandt s'est coiffé projette une ombre vigoureuse, le fond aussi est d'une coloration intense, et sur ces sombres accompagnemens les notes brillantes se détachent avec éclat; les joues semblent pétries de lumière, et le sang y est à fleur. Les yeux, sous les épais sourcils, sont pleins d'un feu profond; ils ont ce regard perçant et scrutateur d'un peintre qui s'applique à fouiller les obscurités les plus mystérieuses et à pénétrer le secret des plus vives lumières. L'habit d'un rouge amorti, avec des bandes d'or, est d'un ton velouté, enrichi de transparences pourprées. Çà et là quelque accroc d'or ou d'argent ou quelque pierre précieuse scintille dans l'ombre. L'œuvre, qu'il faut rapporter, croyons-nous, aux dernières années de Rembrandt, doit avoir précédé de peu son chef-d'œuvre : *les Syndics*. C'est une peinture de haut goût, pleine de surprises et d'intimités, avec des concentrations puissantes et de brusques éclairs. La science y est accomplie, et cependant elle laisse voir un homme qui cherche toujours, qui rêve d'un art plus haut et ne parvient jamais à satisfaire le noble tourment de perfection dont il est possédé.

Mais ce n'est pas seulement comme portraitiste que Rembrandt figure au musée de Munich; nous y trouvons encore sept compositions de lui, toutes empruntées à l'Évangile. *Jésus parmi les docteurs* est une peinture un peu voilée, d'une harmonie fine et mesurée. Les vieillards blanchis dans l'étude des textes sacrés entourent le jeune enfant et le pressent de questions; ils paraissent confondus de sa tranquille assurance, de la simplicité avec laquelle il leur répond. L'ombre qui envahit les profondeurs du temple semble en avoir agrandi les dimensions; elle fait mieux ressortir encore l'isolement de cette petite figure, l'étrange autorité qu'elle respire et la lumière dont elle éclaire toutes ces ténèbres.

Les six autres tableaux font partie d'un ensemble que le prince d'Orange, Frédéric Henri, avait commandé à Rembrandt. Trois lettres de ce dernier (1) établissent la date et le prix d'acquisition de ces ouvrages et attestent à la fois l'estime où l'on tenait alors le peintre, son désintéressement et les relations dont il était honoré. Ces lettres, dont la dernière est du 27 janvier 1639, concernent spécialement *l'Ensevelissement* et *la Résurrection*. Les autres tableaux de cette suite avaient été livrés auparavant. En annonçant son envoi, Rembrandt recommande « de suspendre ses tableaux sous un jour très fort et de façon qu'on puisse les voir à une grande distance. » Il les estime 1,000 florins pièce, « se fiant d'ailleurs au

(1) *Lettres à Constantin Huyghens : Discours sur Rembrandt*, par le Dr Scheltema, p. 126. Paris, 1866.

goût et à la discrétion de son altesse pour lui donner moins, si son altesse pense qu'il ne mérite pas autant. »

Dans cette précieuse série, Rembrandt, avec des élémens et des moyens presque pareils, a su exprimer toutes les nuances d'une même idée par une gradation continue de sentimens. Les détails les plus touchans, les plus pathétiques, y abondent et renouvellent l'intérêt dans chacun des épisodes du grand drame qui se déroule à nos yeux, depuis *la Nativité* jusqu'à *l'Ascension :* cette figure du Christ, par exemple, qui dans *la Résurrection* paraît à peine, et qu'on n'a point à chercher cependant puisque, malgré la confusion des lignes et les violens contrastes de l'ombre et de la lumière, elle reste le sujet principal de la scène. C'est une merveille d'invention que cette figure qui, la main appuyée sur le rebord du sépulcre, se soulève doucement. On ne peut oublier, quand on l'a vu, ce visage éteint d'où la vie est encore absente, mais qui peu à peu semble se ranimer devant vous, ces grands yeux qui s'essaient à regarder, ces mouvemens encore incertains. Il y a là une de ces conceptions qui paraissent excéder les moyens de la peinture, tant elles sont insaisissables, mais que le génie seul, dans la simplicité de ses audaces, peut aborder et fixer avec une force que la réalité elle-même ne saurait atteindre.

Ces six œuvres s'expliquent et s'appellent mutuellement; chacune d'elles se suffit, et cependant chacune sert à compléter les autres. Elles nous montrent toute une face du génie de Rembrandt et comme une profession de sa foi religieuse. C'est par les côtés humains qu'il comprend et qu'il s'attache à exprimer l'Évangile. Le Christ qu'il a peint, c'est celui de la pauvre crèche, du modeste et laborieux ménage de Nazareth, du repas d'Emmaüs. Il vit au milieu des dédaignés, des petites gens, des affligés de ce monde; il est leur ami, leur compagnon, il est venu les soulager et leur apporter la bonne nouvelle. Pour nous dire sa beauté et sa bonté morales, Rembrandt trouve des accens qui viennent de son âme et dont la simplicité familière déroute ceux qui ne voient l'expression de tels sentimens qu'au travers des traditions et de l'art du passé. Ses visions sont bien à lui, et les émotions qu'il veut nous inspirer n'ont rien de convenu. Il en est ému lui-même : elles occupent son esprit solitaire et rêveur, et le remplissent à ce point qu'il ne s'aperçoit guère que ses inventions sont parfois bizarres, que les visages et les tournures de ses personnages manquent de noblesse, que leurs costumes n'ont aucune vraisemblance; mais sa sincérité est entière, et, ayant à nous dire des choses si nouvelles sur des sujets qui semblaient épuisés, il sait découvrir des ressources et des voies inexplorées dans son art. Il se fait un style à lui, plein de mystères et

de rayonnemens imprévus, étrange composé d'hésitations et d'audace, de naïveté et de science, style absolument personnel et que d'ailleurs ce génie aussi inquiet qu'opiniâtre n'arrivera jamais à fixer de façon définitive, soumis qu'il est, dans son constant souci de l'idéal, à des obsessions dont il ne peut ni triompher ni s'affranchir. A ce titre, les tableaux de la Pinacothèque ont un intérêt particulier : ils représentent une phase spéciale de la vie du maître, l'intervalle compris entre 1633 et 1639, c'est-à-dire entre *la Leçon d'anatomie* et cette œuvre incohérente et grandiose qui s'appelle *la Ronde de Nuit*. Ils sont comme une révélation des voies nouvelles où il va s'engager, dans lesquelles il persévérera maintenant jusqu'à la fin et dont *les Syndics* marquent le point culminant. Mais en même temps les deux portraits datés de 1642 nous attestent les arrêts et les retours inattendus de cet homme qui, se reprenant lui-même, comme s'il avait besoin de rassurer sa conscience, se remet en face de la nature et s'attache à la rendre avec tous les scrupules de la véracité la plus respectueuse.

F. Bol, Maas, de Keyser, G. Flinck, Victoor et les autres élèves ou sectateurs de Rembrandt disparaissent forcément en face du maître, bien qu'ils soient représentés au musée de Munich par des œuvres de choix. L'école hollandaise y est d'ailleurs si richement pourvue que bien d'autres noms solliciteraient notre attention. Entre tous, Frans Hals mérite que nous nous arrêtions à lui. Hals n'a pourtant ici qu'un seul tableau; il est vrai que c'est certainement le plus important et, suivant nous, le meilleur de tous ses ouvrages. Ce tableau est d'ailleurs peu connu, et malgré le bruit croissant qui depuis quelques années s'est fait autour du peintre, il a échappé à presque tous ses admirateurs. Un critique excellent qui le premier a dignement parlé des peintres de la Hollande et plus que personne a contribué à mettre Hals en honneur, M. Burger, dans sa consciencieuse énumération des œuvres de ce maître, a cité sans doute ce tableau de Munich : « un grand portrait de famille, large de près de quatre mètres, et qui paraît un prodige de peinture; » mais il n'a pu le voir à son gré. « Quel malheur, dit-il, que cette peinture superbe soit accrochée tout en haut de l'immense halle centrale du musée et qu'il soit impossible de s'assurer de l'authenticité de l'attribution! » Et, après quelques imprécations contre l'incurie et la mauvaise grâce du directeur du musée, notre auteur ajoute : « Si ce grand tableau est de Hals, il doit être classé sur le même rang que ses portraits de la famille van Berensteyn (1), » c'est-à-dire avec ses œuvres capitales. Est-ce

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, t. XXIV, p. 142.

à la boutade de M. Burger que nous devons de pouvoir admirer aujourd'hui tout à notre aise « ce prodige de peinture? » Il l'avait bien jugé. Quoi qu'il en soit, la toile est désormais à belle place, sous l'œil même du spectateur, et c'est une merveille qui ne peut qu'ajouter à la gloire du peintre.

Mais ce n'est pas seulement sur le talent de Hals qu'elle nous renseigne, c'est, croyons-nous, sur lui-même. Nous l'avions vu d'abord au musée d'Amsterdam, assis avec sa femme, en plein soleil, au milieu d'un jardin, riant tous deux au nez du public avec un assez libre sans-gêne, puis nous l'avions retrouvé dans ce musée de Harlem, qui ne semble consacré qu'à sa gloire, mêlé cette fois aux officiers du corps des archers de saint George (1). Le voici encore, car il nous paraît que c'est bien lui, une vingtaine d'années après, avec ses cheveux encore noirs, sa moustache en broussaille, son regard toujours ferme, et son air de gaillardise et de malice. C'est encore sa seconde femme qui est à côté de lui : une honnête figure de Hollandaise, un peu inquiète pourtant de ce mari, dont le renom n'est pas fameux et qu'il s'agit de maintenir au foyer domestique. Hals lui prend la main, et, comme s'il voulait la rassurer, d'un geste familier il lui montre les enfans qui les entourent et qui lui paraissent une attestation suffisante de sa fidélité conjugale. Il n'y en a pas moins de six en effet; les quatre plus petits se groupent à droite autour d'une corbeille de beaux fruits qu'ils sont en train de piller. Toute cette jeunesse est habillée des étoffes les plus fraîches, aux nuances harmonieusement réparties : gris perle, violet pâle, jaune pâle, abricot avec des revers bleus. De l'autre côté du ménage, deux garçons plus âgés sont vêtus de gris clair. L'aîné montre à son frère un dessin à la sanguine auquel il travaille. Les deux époux sont très richement parés, avec le luxe solide et grave qui convient à leur âge; des vêtemens noirs, mais de tissus variés et qui contrastent entre eux : soie, velours et satin. Le corsage de la femme est brodé d'or; le bas de sa jupe, d'un rouge bien plein, dépasse la robe et tranche sur le noir du costume. Leurs manches et leurs collerettes à tous deux sont d'un blanc atténué qui accompagne merveilleusement les chairs, et le modelé des visages et des mains est accusé avec une décision et une largeur magistrales. Le couple a grand air sous ce portique d'une architecture très simple, auquel est accroché un ample rideau violet foncé, à franges d'or. Le ciel gris, légèrement teinté de jaune, un coin de jardin avec de vertes charmilles et l'horizon d'un bleu intense complètent le tableau.

(1) Musée de Harlem, n° 58.

L'aspect de l'ensemble est très simple; les gris neutres y dominent et donnent leur prix aux accens vigoureux comme aux notes tendres et délicates. Les vibrations s'équilibrent avec un art accompli, la richesse des colorations restant concentrée sur les personnages. L'harmonie générale est forte, élégante et soutenue. Ajoutez à cela l'entrain, la liberté, l'aisance incomparable de l'exécution, la justesse parfaite de l'attitude et des gestes, un travail réglé, mais où l'on ne sent aucun effort, et vous comprendrez quelle est ici la plénitude de la vie et du talent. On pense à Rubens et à Velasquez, mais non à Rembrandt, à qui on attribue, peut-être un peu trop gratuitement, une certaine influence sur le peintre. Ce n'est pas là le Hals à la touche mince et superficielle qui, tout charmant et spirituel qu'il soit, nous paraît avoir été un peu surfait par la critique dans ces derniers temps. On est en face d'une peinture mâle et franche, du goût le plus pur. Ses caractères et ses qualités suffiraient pour déterminer assez exactement la date de l'œuvre, et s'il s'agit bien ici du ménage du peintre, il serait facile d'ailleurs de la fixer d'une façon très précise. Dans ce cas en effet, la plus petite de ces enfans, celle que l'on voit à droite vêtue d'une jupe bleu pâle et tenant un fruit à la main, ce serait Marie, la plus jeune des filles de Hals. Elle a de trois à quatre ans; comme elle a été baptisée le 11 novembre 1631, nous serions donc aux environs de 1635. Hals touche à la cinquantaine, c'est-à-dire à la maturité et à la grande époque de son talent; deux ans après cette *Réunion des officiers du corps de saint Adrien*, qui, au musée de Harlem, est sa meilleure œuvre (1). Sans témérité, sans vaine parade, c'est un homme sûr de lui, qui s'applique cependant, qui ne se laisse pas aller aux redites et sait modifier ses moyens.

Nous voudrions bien, du même coup, avec cette honnête et saine peinture, pouvoir réhabiliter le caractère de notre peintre. D'assez vilains bruits ont couru sur lui, sur ses penchans et ses compagnies. Il n'est que trop avéré qu'il était ivrogne (2), et les incrédulités à cet égard ne sont plus guère permises en présence des textes formels qui ont été produits. Et cependant, pour qui connaît le despotisme envahissant de cette laide habitude, comment penser qu'à cet âge le goût, la fine élégance et l'entière possession de soi-même qui paraissent ici aient pu être compatibles avec de si basses inclinations? Comment expliquer les relations que Hals, jusque dans sa vieillesse, a conservées avec les personnages les plus distingués de son temps? Comment Descartes, qui certes n'était pas d'humeur trop

(1) Musée de Harlem, n° 57.
(2) Van der Willigen, *les Artistes de Harlem*, p. 144.

folâtre, a-t-il choisi un tel peintre? Il est vrai qu'après une longue vie, Hals meurt dans la misère; mais les deux plus grands maîtres de la Hollande, Rembrandt et Ruysdaël, ont eu le même sort et connu, comme lui, l'abandon et l'oubli de leurs contemporains.

Il est temps de quitter Hals, et cependant nous aurions encore beaucoup à apprendre de lui. D'une façon plus générale d'ailleurs, que de réflexions et d'utiles enseignemens pourrait nous fournir une réunion de portraitistes comme celle que nous trouvons ici. N'est-ce point une rare fortune, en effet, de rencontrer, à quelques pas de distance des maîtres tels que Holbein, Dürer, Giorgione, Titien, Velasquez, Rubens, Van Dyck, Rembrandt et Hals, et de pouvoir les comparer entre eux? Comment avec ces figures muettes ont-ils atteint une telle éloquence? Comment parviennent-ils à nous inspirer tant d'intérêt pour des personnages souvent inconnus et près desquels nous passerions indifférens si la vie qu'ils tiennent de l'art n'était supérieure à ce que fut leur propre vie? Quelle n'est pas, en somme, la puissance de cet art, qui, pour la seule expression de la figure humaine, comporte des interprétations si saisissantes et si variées!

Cette puissance de l'art, nous en trouverions une preuve encore plus éloquente en étudiant ceux des peintres de la Hollande qui se sont bornés à la représentation des mœurs de leur pays dans leurs manifestations les plus humbles. La plupart sont ici et représentés par des œuvres de choix qui, malgré l'insignifiance ou même l'entière vulgarité des sujets, commandent l'admiration à cause de la prodigieuse somme de talent qu'elles renferment. Voici, par exemple, assise auprès des fenêtres d'une chambre basse, une femme à coiffe blanche, à caraco rouge, qui nous tourne presque le dos et lit attentivement ses prières. Est-ce bien là un sujet, et cela vaut-il la peine d'être peint? Notez même que le personnage n'est ici qu'un simple accessoire et qu'en réalité le sujet du tableau c'est cette chambre un peu nue, ou plutôt la froide lumière qui y pénètre. Il est vrai que le peintre c'est Pierre de Hooch, et à ce nom vous pressentez déjà ce qu'il a pu faire de cette mince donnée, ce qu'il y a mis de combinaisons savantes et de solutions exactes. Si le talent de l'artiste vous est connu, il vous est difficile de vous renseigner sur sa personne, car sa vie s'est écoulée obscure et ignorée; mais ses œuvres parlent assez pour lui, et celle que nous rencontrons ici suffit à nous expliquer la vogue dont il jouit.

Le soleil est donc le vrai sujet de ce tableau : en Hollande, c'est un visiteur assez rare pour qu'on lui fasse accueil, pour qu'on épie sa venue au fond de cette cour étroite et humide où il s'est égaré, et qu'on s'attache à lui jusqu'à sa sortie, comme à un de ces hôtes

de distinction dont la présence seule est un honneur et dont les moindres paroles ont du prix. Il est donc le héros de la scène; tout se rapporte à lui, et les plus petites particularités qui le concernent sont minutieusement relevées. Voyez-le se jouer sur les blanches parois de la muraille, éclairant au passage les deux tableaux encadrés de noir, projetant un reflet sur le parquet, accrochant un luisant aux carreaux de faïence, glissant sur le cuir rouge des siéges ou sur le drap d'un grand coffre verdâtre, et ne quittant qu'à regret ce réduit bien clos, après avoir, comme par une dernière caresse, prêté ses plus douces colorations à quelques fruits posés sur un beau plat de Delft. Ces menus détails, vous les avez vus bien des fois, et cependant ce mobilier si net, si bien rangé, a sa physionomie intime et locale. Il vous dit l'existence tranquille de la dame du logis, ses paisibles habitudes, ses qualités de ménagère, le recueillement qu'elle sait faire autour d'elle. Vous éprouvez comme l'impression du silence dominical et je ne sais quel parfum de propreté un peu moite se respire dans cet intérieur. C'est tout un côté de la vie hollandaise qui vous apparaît avec sa régularité assez monotone, relevée cependant par une simplicité de bon goût qui ne manque ni d'élégance ni même d'une certaine grandeur. Et tout cela est si excellemment rendu que, sans vous inquiéter de la hiérarchie des genres, vous subissez le charme qu'on goûte à reposer son regard sur des œuvres si accomplies.

Après Pierre de Hooch, Terburg ne vous ménage pas de moindres surprises; non pas cependant avec ce *Message* que, sauf de légères variantes, vous avez pu voir reproduit dans mainte collection. Le messager ici est un trompette, assez bizarrement accoutré et empêtré dans un grand baudrier. La dame, comme toujours, est vêtue de cette belle robe de satin blanc brodée d'or pâle que l'artiste aimait à peindre. Elle hésite à recevoir cette lettre, dont le contenu n'est peut-être pas très séant et prend, pour la circonstance, un air de pruderie effarouchée. Vous pouvez gager cependant que la curiosité l'emportera et que sa rigueur ne restera pas inflexible, car cet intérieur, où les bijoux et l'argenterie sont complaisamment étalés, nous semble un peu suspect. Un second tableau, de dimensions plus grandes, est aussi d'une facture plus large et même assez imprévue chez Terburg. Nous sommes dans une pauvre chambre de paysan : un homme vêtu de noir et qui, malgré l'extrême simplicité de son costume, paraît être de haute condition, est assis devant le foyer; un gamin, à l'air inquiet et méfiant, se découvre gauchement en parlant au visiteur; à côté, des rustres qui fument ou qui boivent observent celui-ci avec une attention soupçonneuse. Que se disent ces gens? quel hasard amène un pareil hôte dans

cette compagnie? n'est-ce pas quelque magistrat qui poursuit une enquête? ou serait-ce simplement un seigneur surpris en route par le mauvais temps qui se sèche et se chauffe à ce foyer? L'esprit est intrigué et soupçonne vaguement quelque mystère entre ces personnages. Le sérieux de l'impression, l'harmonie générale, un peu triste, de ces noirs et de ces gris à peine nuancés, aussi bien que le caractère énigmatique de la scène, font penser à notre Lenain.

En revanche, le sujet n'est que trop clair dans un troisième tableau, et quel sujet! Laissons la parole au catalogue : « Un jeune garçon, assis dans une chambre, épouille son chien. » Il faut bien l'avouer pourtant, ce tableau est charmant de finesse, d'élégance au moins autant que de naturel. L'écolier, car c'en est un, vient d'abandonner encre et cahiers sur le bloc de bois grossièrement équarri qui lui sert de table. Il ne songe guère à ses devoirs; il est absorbé tout entier par son intéressante occupation. L'attitude de son corps et l'expression de sa jolie figure à demi penchée marquent assez avec quelle attention il s'est mis à cette besogne. Et le chien, comme il se laisse faire, pelotonné sur les genoux de son maître, le regard résigné et content tout à la fois; il souffre un peu, mais il sait que c'est pour son bien. Assurément tout cela est assez misérable, et cependant ces vêtemens gris, fatigués, un peu disjoints, ces chausses d'un bleu usé qui laissent entrevoir la chair, le visage, les mains, le bloc de bois, la chaise de paille, tout est si bien observé, dessiné avec une précision si naïve et si savante, peint dans une gamme si distinguée qu'il faut admirer ces petites choses et la façon exquise dont elles sont dites (1).

Steen aussi est un observateur; moins fin que Terburg, il a des inventions plus variées, plus franchement comiques. Nous avons ici de lui un médecin tout de noir habillé qui tâte le pouls à une jeune femme en caraco rouge. Celle-ci tient à la main une lettre où le peintre, à côté de sa signature, a tracé en caractères minuscules quelque proverbe local ou quelque plaisante ordonnance qui nous renseignerait sur la situation de cette jolie malade. Elle semble un peu gênée de la persistance du regard que fixe sur elle le docteur, et un grand gaillard qu'on aperçoit par la porte entre-baillée, parlementant avec la servante, suffit peut-être à nous expliquer son embarras. Plus loin, notre peintre, à l'imitation d'Ostade, son maître, nous conduit au cabaret : une querelle de jeu s'est élevée, de proche en proche la bagarre est devenue générale et il faut voir comme tout ce monde se bat et se cogne d'importance.

(1) Une assez médiocre copie de ce charmant personnage se trouve à Amsterdam au musée Van der Hoop; elle est portée au catalogue comme un original.

Avec Brauwer, nous ne sortirons plus guère des mauvais lieux, ni des compagnies équivoques. Son opérateur de village s'apprête à travailler le bras d'un rustre assis devant lui. Le cas est grave, paraît-il, et le praticien avec ses lèvres pincées n'a pas une mine très rassurante. Ce fer qui chauffe, cette fiole mystérieuse, l'air décidé du bourreau, tout cela intimide fort la victime. Aussi le pauvre diable crie-t-il par avance et de son mieux; avec une grimace horrible, il ferme un œil, comme pour éviter de voir cette pharmacie primitive dont il lui faudra subir l'épreuve.

Après Brauwer, il conviendrait aussi de parler de Gérard Dow; mais on a eu la mauvaise pensée de le rapprocher de Rembrandt, son maître, et vous jugez s'il résiste à un pareil voisinage. La réunion des seize tableaux qu'il a au musée de Munich ne lui est pas non plus très favorable. Elle révèle clairement la monotonie de sa manière, sa façon minutieuse de préciser, de souligner également toutes choses, la vulgarité de ses compositions, la maigreur d'un travail dont le fini est, pour ainsi dire, tout à la surface; c'est l'œuvre d'un calligraphe et non d'un écrivain, d'un finisseur et non d'un peintre. On pressent déjà les froides imitations de Mieris et les molles fadeurs de ce chevalier van der Werff, qui n'a pas moins de vingt-huit tableaux à la Pinacothèque. Il nous est bien difficile aujourd'hui de comprendre l'enthousiasme qu'a pu provoquer en son temps cette peinture, et l'engouement qu'avait pour elle l'électeur de Bavière, Jean-Guillaume, jaloux d'accaparer le talent de l'artiste. On ne saurait imaginer l'effet produit par la réunion de ces plates compositions où s'étalent des carnations d'ivoire, des gestes ronds et prétentieux, un travail propre, mince, fondu, lisse et luisant, tout à fait en rapport avec l'afféterie des idées et l'absence complète de caractère. C'est la grâce mignarde et pédante d'un bel esprit qui se complaît à toutes les pauvretés, à toutes les plates conventions du genre noble.

Voilà où en était, soixante ans après son éclosion, cette école hollandaise qu'avaient illustrée le génie ou le talent exquis de tant de maîtres. Heureusement, avant de la quitter, il nous reste à parler encore de ses paysagistes, et nous avons hâte, en nous sauvant aux champs, de goûter des impressions plus saines, et de respirer avec eux un air plus pur.

IV.

Eux aussi, ces vrais créateurs du paysage, ils sont ici au complet, et, à raison de la valeur et du nombre de leurs ouvrages, ils mériteraient une étude spéciale et détaillée. Avec eux apparaît en

effet, pour la première fois, l'idée si imprévue et pourtant si élémentaire de chercher l'inspiration d'un art nouveau dans la nature elle-même; nature bien modeste et bien pauvre assurément, mais qui fera paraître plus surprenant encore le succès de leur tentative. Il est vrai que leur sincérité est parfaite; que toute leur science, et elle est grande, ne sera jamais consacrée qu'à rendre plus attachantes les impressions qu'ils goûtent eux-mêmes en étudiant de près ce pays si aimé, conquis deux fois, sur la mer et sur l'étranger. Aussi tous les aspects de leur chère Hollande, ils nous les montreront avec une fidélité naïve qui se suffit et ne croit pas avoir jamais besoin d'excuse. Si plusieurs de ces peintres, moins confians dans le charme de ses humbles horizons, essaient de lui prêter une physionomie plus relevée, en y introduisant des réminiscences et des harmonies méridionales, ou en imaginant des épisodes pompeux pour animer leurs paysages, les meilleurs, les plus forts seront ceux-là mêmes qui, sans se préoccuper de ce qu'on en peut penser, s'attacheront aux réalités prochaines pour en tirer avec un scrupuleux respect ce qu'elles peuvent contenir de naturelle et intime poésie. Une forêt sous le ciel gris, une plage battue des flots, moins que cela, un bout de haie, un chemin perdu dans le sable leur suffiront pour produire des chefs-d'œuvre, et leur constant attachement à leur patrie fera leur grandeur. Si quelques-uns d'entre eux sont restés obscurs pendant leur vie, une célébrité toujours grandissante venge maintenant leur mémoire de l'indifférence de leurs contemporains. On fouille incessamment les archives pour y découvrir sur eux les plus minces détails; la critique s'attache à les mettre successivement en honneur, et les amateurs se disputent les moindres de leurs ouvrages au feu croissant des enchères.

Van Goyen, que nous retrouvons ici avec les harmonies rousses ou grises que, suivant les dates, il a pratiquées, n'a pas grand'chose à nous apprendre après les récens travaux dont il a été l'objet. Mais Wynants, qui fut comme lui un des promoteurs du mouvement, figure au musée de Munich avec deux œuvres très importantes et qui semblent finies d'hier, tant la conservation en est parfaite. Avant ces deux noms toutefois, dans l'ordre même du temps, et aussi pour l'estime qu'il convient de faire de son talent, il est un homme qu'il faut citer et auquel on n'a pas jusqu'ici, suivant nous, rendu une justice suffisante. Nous voulons parler du vieux Jacques Geerits Cuyp, le père d'Albert. Il n'a pourtant à Munich qu'un seul ouvrage, et de dimensions bien exiguës. C'est une vue, prise probablement aux environs de Dordrecht : un bac chargé d'un carrosse à quatre chevaux traverse un fleuve et gagne une petite ville dont la silhouette se découpe sur le ciel. Au premier plan, des vaches de-

bout ou accroupies sur la rive s'enlèvent nettement sur le clair de l'eau. Au-dessus, une grande envolée de nuées grisâtres délicatement modelées. Animaux et personnages sont groupés de la façon la plus pittoresque et dans toutes les attitudes. Le dessin, la couleur et l'effet sont d'une justesse parfaite ; la touche est précise, savante, fine ou pleine suivant qu'il le faut, et dans une gamme très restreinte la dégradation des plans se poursuit avec un art infini jusqu'à l'horizon. Vous retrouverez bien souvent, par la suite, cette donnée, qui est propre à la Hollande, mais voici dès les débuts une affirmation déjà parfaite des qualités qui plus tard caractériseront ses meilleurs peintres. Le dessinateur vaut ici le coloriste, et quand on pense que ce même Cuyp est aussi l'auteur du tableau de famille du musée d'Amsterdam et des deux beaux portraits qui sont au musée de Metz, on se dit que ce vieux peintre est un véritable maître et que, peut-être parce que ses œuvres sont assez rares, il n'a pas tout le renom qu'il mérite.

Après ces noms et cet éclat subit d'un art qui, dès sa naissance, montre ainsi sa simplicité et sa force, la foule des illustrations se presse. C'est Wouvermann et ses brillantes chevauchées, ses chasses, ses relais où l'on vide si lestement le coup de l'étrier, la vie des camps, les aventures, voire même une vraie bataille, celle de Nordlingen, mais sans grand souci de la couleur locale ; tout cela vif et gai, mais un peu monotone et un peu superficiel. Puis ceux qui ont voyagé au loin et qui mêlent leurs souvenirs aux impressions du pays natal : Swanevelt, Karel Dujardin, les deux Both, qui évoquent assez malencontreusement *Argus et Mercure* dans une campagne hollandaise, et Berghem, avec sa facile habileté, ses panoramas italiens et ses horizons dorés d'une chaude lumière. Everdingen, lui, a poussé jusqu'à l'extrême nord et rapporté de Norvége les sauvages aspects de cette nature âpre et grandiose : de noirs sapins, des rochers amoncelés, des eaux tumultueuses. D'autres, encore mieux inspirés, ne se sont guère écartés de leur foyer : Ary van der Neer, le peintre des nuits transparentes et des clartés mystérieuses ; Albert Cuyp, moins bien représenté ici que son père ; Ad. van den Velde, avec des *Vaches retournant au village*, tableau important, d'une pâte un peu molle, mais d'une couleur et d'un dessin très francs ; van der Heyden enfin, qui, à force de précision et de minutieuse vérité, a su, sans sortir des villes, nous intéresser à la régularité un peu triste de leurs canaux et de leurs rues solitaires.

La mer aussi devait avoir sa place dans cet art tout local, cette mer livide et terne que l'on aperçoit presque de partout, qui confond ses eaux avec celles des grands fleuves et menace tous les rivages. C'est un ennemi contre lequel il faut se défendre sans re-

lâche, mais c'est en même temps la principale source de la prospérité nationale. Elle a ses peintres attitrés, Peters, le froid Backhuysen et Guillaume van den Velde surtout, qui jouissent de la faveur publique. De ce dernier nous avons ici deux œuvres remarquables et bien différentes. D'abord un de ces temps de calme langueur que de préférence il aimait à reproduire : le ciel est pâle avec quelques nuages blancs; aucun souffle dans l'air. Les voiles des bateaux retombent inertes le long des mâts, et l'eau, comme un miroir fidèle, reflète les embarcations. A peine quelques rides à l'horizon; aussi loin que le regard s'étende tout est clair et immobile. Avec *la Tempête*, du même peintre, le contraste est complet; l'orage s'en va, mais les navires sont encore violemment secoués et, sous le ciel sombre, la mer houleuse, frappée par un rayon de soleil, conserve un aspect sinistre et blafard.

Bien d'autres encore réclameraient notre attention, car avec des pratiques presque pareilles, les individualités de ces peintres sont nettement accusées, et, quoiqu'ils aient entre eux un air de famille, tous ces gens-là sont bien eux-mêmes; mais il est temps de clore cette énumération déjà trop longue, et c'est avec Paul Potter et Ruysdaël que nous allons prendre congé de l'école hollandaise et de la Pinacothèque. Le premier n'a ici qu'un seul tableau, mais excellent, signé et daté 1646. P. Potter est âgé de vingt et un ans; il n'a plus que huit ans à vivre, et cette œuvre est le plus éloquent témoignage de la précocité de son talent. Devant une pauvre cabane, il nous montre un ménage de paysans; la mère est occupée à guider les premiers pas d'un affreux petit être, digne fruit de ce couple disgracieux. Il est vraiment bien laid, ce marmot, avec sa fontange gauchement nouée sur ses cheveux en désordre et son visage écrasé. L'enfant fait effort et rit en tendant les bras à son frère aîné qui l'encourage. Autour de la famille sont groupés des moutons, des vaches au repos ou broutant; plus loin, une femme trait une vache à côté d'une chèvre qui allaite son chevreau. Pour fond, un horizon de dunes très bas, très simple. La végétation est maigre et rare; l'herbe a peine à pousser dans ce sable, elle commence cependant à reverdir. Près de la cabane, un tremble au tronc blanchâtre, écorché par places, et un vieux chêne, encore plus maltraité, ont déjà quelques menues feuilles, encore clair-semées sur les rameaux décharnés. Tout ce pays est bien misérable, et la vie doit y être difficile et chétive; mais ces pauvres gens goûtent aussi leurs joies : ils ont des enfans, ils les aiment, tout laids qu'ils sont, et par cette douce journée de printemps ils se chauffent avec eux au soleil, en humant un air vivifiant et pur. Tout est gaîté, tout renaît autour d'eux. Dans le ciel, d'un bleu pâle, flottent quelques nuages

argentins; des oisillons chantent perchés sur les branches ou s'ébattent dans l'azur, et, au milieu de cette fête de la nature, la famille est là tout occupée de ce petit enfant. Les bêtes (c'est encore la famille) prennent aussi leur part d'une si belle journée. Ils sont étonnans, ces animaux, de mouvement, de vie, de fine observation! Chacun a sa physionomie propre. La vache rousse à tête blanche, qui, le cou tendu, regarde en ruminant; les moutons avec leur mine apathique et somnolente, le petit chevreau collé à sa mère pour la téter, tous sont indiqués avec une vérité saisissante. Dans cette pleine lumière qui n'admet aucun subterfuge, le dessin est serré de près, partout lisible et poussé à fond, non pour chercher dans les formes je ne sais quelle pureté abstraite, mais pour atteindre au cœur même de la réalité une expression plus complète et plus intime de la vie elle-même (1). Il est difficile de parler une langue plus claire et plus honnête, et de faire passer dans l'esprit du spectateur des idées plus nettes. C'est quand il s'est cantonné dans ces simples sujets que P. Potter a peint ses meilleures œuvres. Il manque de goût ou de mesure alors qu'il veut forcer son talent ou grandir ses dimensions comme dans la *Chasse à l'ours* et l'*Orphée* d'Amsterdam, dans le grand portrait équestre de la galerie Six, ou même dans le *Taureau* de La Haye, si l'on veut y voir autre chose qu'une étude. Il se montre dessinateur incomparable et peintre accompli dans les petits tableaux du Louvre, de la galerie d'Aremberg (2) et dans l'œuvre dont nous parlons. Ému lui-même par ces sujets naïfs dans lesquels son œil d'artiste découvre des beautés, il sait nous faire partager ses émotions et prête un charme poétique aux moindres scènes de la vie rustique.

Avec Ruysdaël nous allons trouver des inspirations plus hautes. Les dix tableaux qu'il a au musée de Munich sont bien dignes de lui : l'un d'eux même est un chef-d'œuvre. Nous ne parlerons cependant ni des *Cascades*, dans lesquelles, malgré la sincérité personnelle de l'impression, on ne veut voir que des réminiscences d'Everdingen, ni de cette pauvre campagne sur laquelle l'orage va s'abattre, ni de ce village plus misérable encore, enseveli sous la neige, ni même de cette lisière de forêt d'une harmonie à la fois si puissante et si délicate. De toutes les œuvres de Ruysdaël ici réunies, *la Dune*, avec les élémens les plus simples, nous offre l'ex-

(1) Signalons cependant une faute de proportion chez ce dessinateur si consciencieux et si exact; à droite, le mouton debout, très bien exécuté d'ailleurs, est beaucoup trop grand pour le plan qu'il occupe.

(2) Le tableau de Munich est composé presque avec les mêmes élémens que celui de la galerie d'Aremberg; mais, quoique antérieur, il est plus complet et d'une conservation plus parfaite.

pression la plus haute de son talent. On n'imagine guère qu'une donnée si modeste puisse être rendue aussi attachante. Un chemin blanc qui serpente à travers des terrains vagues : en bas, une eau noirâtre laissant entrevoir un fond d'herbages; autour, quelques buissons maigres et rudes; des saules rabougris, des sureaux aux fleurs d'un blanc fade, des épines qui tordent leurs branches enchevêtrées. Au sommet du monticule, la végétation devient encore plus rare et plus malingre; la dune se montre à découvert et quelques arbres chétifs, ramassés, serrés les uns contre les autres, luttent comme ils peuvent contre l'aridité du sol, l'inclémence du ciel et le vent de la mer qui les ronge et les courbe. Le chemin est montant, malaisé, à peine tracé; une voiture qui a gravi le haut du tertre va bientôt disparaître. Le voyageur qu'elle a amené dans ce lieu solitaire s'est assis sur le gazon; c'est un citadin, peut-être le peintre lui-même, et il est si absorbé dans sa contemplation qu'il ne prend point garde à un pâtre qui s'approche de lui. L'endroit est cependant plus qu'ordinaire, et ni les lignes, ni la couleur de ce paysage ne semblent offrir grand intérêt. Pourtant ce pauvre pays a parlé à l'âme du peintre, il y a trouvé l'écho de ses tristesses, et il ne lui en a pas fallu plus pour créer un chef-d'œuvre aussi expressif que notre *Buisson* du Louvre, mais d'une exécution plus rare encore. Les intonations y sont plus franches et en même temps plus fines. Avec autant de simplicité, il y a plus de force, plus d'imprévu. Le travail est significatif; il accuse la différence des choses, sans subtilité, sans pédantisme. Le modelé reste large; mais, avec les tempéramens que comporte la dimension restreinte du panneau, la diversité des essences végétales est nettement indiquée : le feuillage rude des broussailles, la dentelure compliquée des chênes, leurs nerveuses ramures et la silhouette arrondie des hêtres. A côté des sacrifices et des repos ménagés pour l'œil, des accens plus hardis mettent en lumière quelque détail caractéristique que le peintre veut faire dominer, comme par exemple ce chemin pâle et crayeux qui contourne la dune et se perd un moment pour reparaître plus loin.

Mais pourquoi citer un détail et découper un morceau dans une œuvre où tout se tient, où chaque chose est en sa place, vaut par elle-même, il est vrai, mais vaut surtout pour l'ensemble? Tout ici est d'un art accompli; aussi, avec le livret, nous avons cru lire distinctement la date 1667, bien que M. Burger veuille voir 1647. Quelle apparence en effet si, comme on le dit, Ruysdaël est né vers 1630, qu'il ait pu peindre *la Dune* à l'âge de dix-sept ans? Non, ce n'est pas là l'œuvre d'un jeune homme, si précoce qu'on puisse le supposer; c'est bien l'œuvre d'un maître dans sa pleine maturité et

dans toute la possession de ses moyens. La science y est cachée, mais elle est grande, et on ne sent ni l'improvisation, ni la fatigue. A ce moment de sa vie, Ruysdaël peint avec sûreté, avec méthode, sans se troubler jamais. Le fond coloré sur lequel il s'appuie sert de lien à des couleurs généralement graves, mais suffisamment vibrantes; le ton définitif ayant été prévu et amené par cette préparation du dessous qui, ménagée avec tact, reparaît à propos sans que l'artiste abuse jamais de ses transparences. Derrière ce pinceau habile, vous comprenez qu'il y a un esprit pondéré, toujours vigilant, qui raisonne ses moyens d'action et ne se laisse pas entraîner par une verve indiscrète. D'ailleurs plus de solidité que de grâce, plus de profondeur que de souplesse; peu d'abandon, mais pas de tension non plus; en tout l'équilibre. De bonne heure le maître avait acquis cette pratique voulue, méthodique, qui concilie les qualités les plus diverses. Composition, dessin, entente de l'effet et du coloris, allure variée du travail, il possède tous ces élémens de son art et à un degré qu'il est permis de dire excellent, puisqu'il les subordonne les uns aux autres et qu'il faut des efforts de réflexion pour les étudier séparément et analyser les jouissances qu'on goûte en l'admirant.

Vous ne trouverez donc pas chez lui ces inégalités flagrantes qu'on remarque chez Hobbema, lequel, parfois excellent, souvent aussi est lourd et dur, ou paraît indifférent à ce qu'il nous montre. Chacune des créations de Ruysdaël, au contraire, a son intérêt; beaucoup sont des œuvres exquises qui s'imposent à votre attention et restent profondément gravées dans le souvenir comme des types de vérité réelle autant que de forte poésie. Il fait comprendre son pays; il le fait aimer à force de l'avoir aimé lui-même. S'il faut avoir vu la Hollande pour apprécier tout ce qu'il vaut, partout il se tient et soutient toute comparaison.

Les recherches faites sur sa vie n'ont pas abouti à de grandes découvertes; mais, pour qui sait voir, en nous renseignant ainsi sur sa patrie, le peintre ne nous renseigne pas moins fidèlement sur lui-même. Dans ce langage grave et honnête du paysagiste, l'homme aussi se découvre avec son esprit et ses goûts, avec les tristesses habituelles de son âme libre et fière, et de sa vie solitaire. Il est permis d'avancer, sans crainte d'être démenti par les investigations des érudits, qu'il eut en tout cette dignité, ce sérieux que nous montre sa peinture. Pour la sûreté de son caractère, nous invoquerions, comme information certaine, la collaboration des artistes qui ont animé ses tableaux et les ont peuplés d'animaux ou de rustiques figures : van den Velde, le plus discret, le plus habile de tous; Berghem, moins distingué et parfois un peu brutal; d'autres

encore qui sont moins connus (1). Les seuls documens qu'on ait recueillis sur lui, dans ces derniers temps, témoignent en faveur de sa piété filiale, et malheureusement aussi jettent un triste jour sur l'accueil qu'il reçut de ses contemporains; mais s'il vécut ignoré, si sa fin fut misérable, du moins il fut heureux par le commerce qu'il entretint avec la nature, et par les joies qu'il goûtait à l'étudier. Nous pouvons affirmer qu'il ne se contentait pas de l'observer, mais qu'il la consultait souvent, et de près, ainsi que l'attestent ses admirables dessins, si précis et si libres, où tous les traits essentiels sont notés par un homme qui sait voir et choisir.

Ruysdaël avait trouvé sa voie dès le début; il la suivit jusqu'au bout, sans trouble, sans hésitation. On ne rencontre pas d'ébauches de lui, ni rien qui ressemble à ces changemens de manière que les incertitudes du but ou le souci trop inquiet du mieux ont provoqués chez d'autres. Jamais, non plus, il n'a eu honte de son pays, et il n'a pas cherché à le parer de grâces étrangères. Il allait de préférence à ses côtés tristes; ni le printemps, ni l'éclat de la lumière, ni la fraîcheur des matinées, ni les splendeurs du couchant ne l'ont attiré. Le plus souvent, c'est le milieu du jour et d'un jour terne et voilé qu'il a peint. Si quelque pâle rayon de soleil vient à tomber sur les terrains dépouillés ou sur la mer grisâtre, c'est une tristesse de plus. Le mot de mélancolie semblerait devoir être réservé pour lui, si par l'abus qu'on en a fait on ne lui attribuait aujourd'hui la signification un peu banale d'une vague sentimentalité que Ruysdaël n'a jamais connue. Jusque dans ses données les plus familières, il conserve en effet je ne sais quelle grandeur naturelle, et dans tous ses ouvrages on retrouve cette force contenue, cette volonté ferme, cette sûre méthode et cette conscience constante qui marquent clairement le respect qu'il avait de son art. Ce que Rembrandt avait fait pour les pauvres gens, Ruysdaël l'a fait pour les pays méconnus, pour les coins délaissés; c'est avec les élémens les plus simples qu'il a le plus fortement exprimé les pensées qui remplissaient son âme, donnant ainsi du même coup la mesure de son exquise sensibilité et celle de son mâle génie.

ÉMILE MICHEL.

(1) Nous ne croyons pas d'ailleurs que pour les figures de ses paysages Ruysdaël ait eu toujours besoin de recourir à des collaborateurs; dans plusieurs de ses dessins, faits évidemment d'après nature, on peut voir de petits personnages d'une tournure très élégante et très justement indiqués en quelques traits.

CENT LIEUES DE FOSSÉ

SOUVENIRS ET RÉCITS DE LA FRONTIÈRE ARGENTINE.

Les résultats de la nouvelle tactique adoptée par la république argentine à l'égard des Indiens avaient été heureux. Une campagne devant laquelle on reculait depuis vingt ans s'était trouvée réalisée à peu de frais : elle avait exigé plus d'énergie que de sacrifices; la translation de la frontière était un fait accompli (1). L'imagination populaire, qui se plaît aux coups de théâtre, après s'en être exagéré les difficultés, ne demandait pas mieux que de s'en exagérer les résultats. Au fond, c'est précisément après ce triomphe que l'on entrait dans la partie ingrate et laborieuse de l'entreprise. Couvrir la nouvelle ligne d'ouvrages de défense, mettre la cavalerie à même de lutter de vitesse avec les Indiens, cela était plus malaisé que de pénétrer résolûment dans des régions peu connues et d'occuper des positions ouvertes, que les sauvages étaient hors d'état de disputer aux armes à feu. On allait avoir affaire à des obstacles autrement graves que leurs longues lances de roseau et leurs grossiers rudimens d'organisation militaire. Pour exécuter les travaux indispensables, il fallait compter avec la pénurie d'argent; pour avoir des troupes bien montées, il fallait rompre en visière avec des habitudes détestables, mais invétérées, et qui faisaient partie du caractère national. Si les débuts de l'expédition avaient demandé de la fermeté, le complément de l'œuvre exigeait un effort de volonté plus patient et plus méritoire.

I.

Le fossé qu'il s'agissait de creuser le long de la nouvelle ligne présentait un développement de 400 kilomètres, avec $2^{m},60$ de lar-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

geur à l'ouverture et $1^{m},75$ de profondeur. Le talus des bords avait été déterminé suivant la consistance des terrains à traverser de façon à éviter les éboulemens. La largeur au fond était de $0^{m},50$. On le garnissait du côté de l'intérieur d'un parapet de gazon de 1 mètre de haut, contre lequel on retroussait les terres extraites de la fouille. Celles-ci devaient être couvertes d'une haie épaisse d'arbustes épineux. Dans les parties où le sous-sol était formé de roches dures, on remplaçait cette tranchée par un remblai maintenu entre deux murailles de gazon, et qui présentait en relief le profil qu'elle offrait en creux. Cela suffisait pour arrêter la sortie d'un troupeau, fût-il poussé et aiguillonné par des sauvages, et rendait à peu près impossible le passage des nombreux chevaux de main sans lesquels ce serait folie aux Indiens de tenter une invasion. On avait eu beau réduire au strict nécessaire les dimensions de cette barrière gazonnée, il y avait à remuer 2 millions de mètres cubes et à envoyer au cœur du désert des armées de terrassiers pour exécuter ce travail. Le transport, le ravitaillement et la paie de ces hommes représentaient une grosse somme, plus d'un million. Or les crédits votés par les chambres non-seulement pour le fossé, mais pour toutes les dépenses d'installation, ne dépassaient pas 700,000 fr. Elles n'avaient pu faire mieux : la crise continuait à sévir, le gouvernement était de plus en plus aux abois, il vivait d'emprunts faits à la banque de la province, laquelle avait depuis peu suspendu la conversion de ses billets. Le fossé n'en fut pas moins attaqué avec courage ; les hommes qui avaient pris en main la réorganisation de la frontière étaient convaincus que l'important est de commencer, et qu'on finit toujours par atteindre le but, pourvu qu'on marche.

Afin de donner l'impulsion aux ouvrages et de surveiller le maniement des fonds, on nomma d'abord une « commission de voisins. » C'est le préliminaire obligé de tous les travaux publics. La république argentine n'a pas de service administratif sérieusement organisé ; on y supplée par cet expédient, qui présente de bons et de mauvais côtés. Le gouvernement désigne un certain nombre de personnes honorables, qui se chargent gratuitement, par patriotisme et par vanité, de la direction des œuvres projetées ; une fois installées, ces commissions les mènent comme elles l'entendent ; elles passent les traités, achètent les matériaux, règlent les comptes des entrepreneurs. Elles sont composées de représentans de la propriété foncière ou du haut commerce, de riches *estancieros* résidant à la ville, de grands négocians en cuirs, d'entrepositaires de laines en suint : leur grosse fortune paraît devoir être une garantie suffisante de leur intégrité ; leur habitude des affaires passe pour un gage de leur capacité. Cela est vrai presque toujours ; néanmoins

ils apportent assez souvent dans l'accomplissement d'entreprises d'intérêt général les points de vue restreints, les finesses malheureuses et le goût de la minutie que donne une vie usée dans la discussion de petits intérêts particuliers. Malgré leur bonne volonté évidente et soutenue, ils sont mal préparés à une pareille tâche. C'est le premier inconvénient de ce régime, et le plus grave. Le second, c'est que ces fonctionnaires improvisés, incapables de rechercher des avantages personnels, ne résistent pas au désir d'être utiles à leurs protégés et à leurs auxiliaires politiques de second ordre. Rien ne pousse au favoritisme comme un pouvoir irresponsable; rien ne désorganise mieux un chantier que le favoritisme. La commission de frontière était pleine de zèle et de droiture; cela ne l'empêchait pas de choisir de temps à autre des employés singuliers. L'un d'eux, fort d'un haut patronage, établit paisiblement un cabaret dans un des villages qui commençaient à poindre autour des campemens principaux : c'était de son comptoir qu'il dirigeait les travaux dont il était chargé. Quelques-unes des denrées qu'il débitait étaient de même nature que celles qu'il devait fournir aux ouvriers pour leurs rations. Il n'y avait pas d'autres garanties que sa conscience pour assurer que nulle confusion ne s'établirait entre ses marchandises personnelles et celles de l'état. Évidemment c'était dépasser les bornes des audaces tolérables; il fallut se priver des services d'un homme qui montrait pour les affaires une vocation aussi décidée. La commission, au fond très indignée, y mit pourtant des ménagemens : c'était le protégé d'un de ses membres. On demanda au cabaretier sa démission; mais on le laissa la présenter lui-même. Il prit son temps, et l'envoya quand les premiers bénéfices de son commerce lui permirent de l'élargir. S'il y devient riche, il passera simplement pour un habile homme.

Parmi les Argentins, on absout aisément les spéculations heureuses. L'argent est pour eux l'objet d'âpres convoitises. Certes ce n'est point pour thésauriser : bien ou mal acquis, ils le jettent par la fenêtre avec la même insouciance, c'est leur excuse; mais leur ardeur à le manier est si grande, qu'elle apporte à l'occasion quelque trouble dans leurs idées sur les limites du juste et de l'injuste. La langue familière exprime cela d'une façon piquante : elle désigne sous l'euphémisme de *vivo*, dégourdi, des bâcleurs d'affaires qui, dans nos vieilles sociétés, nourries de traditions plus saines, seraient gratifiés d'une épithète moins bénigne. Ce ne sont pas seulement les gens de commerce qui pensent que dans un magasin, comme à la guerre, la ruse est permise; on retrouve la même avidité dans des professions que la distinction et la solidité des études qu'elles exigent devraient en préserver. Un avocat traitant à forfait

la défense d'un procès, et s'arrogeant, après l'avoir gagné par un artifice de chicane, le plus clair des dépouilles de la partie adverse, n'est atteint ni par la loi, ni par les rigueurs plus salutaires encore de l'opinion : on se contente de voir en lui un garçon déluré. En revanche, quiconque est convaincu de professer un insolent mépris des richesses et laisse passer une occasion de trafic à sa portée sans en ramasser les bénéfices risque fort d'être traité de *zonzo,* ce qui signifie tout uniment imbécile. C'est un honneur pour la nature humaine que cette générale indulgence pour les coureurs de fortune n'empêche pas de rencontrer des hommes qui aiment la probité comme les chats aiment la propreté, pour elle-même. La république argentine attache une grande importance à relever chez elle le niveau de l'instruction : elle a eu la sagesse de placer deux fois de suite à sa tête des présidens qui s'intitulaient eux-mêmes des *éducationnistes*, plutôt que des hommes politiques. L'enseignement, qui y est gratuit à tous ses degrés, a été depuis dix ans la préoccupation favorite des chefs de l'état. Il ne faut pas qu'elle oublie que l'éducation, si largement répandue, doit avoir pour but, en même temps que de dissiper l'ignorance, de réagir contre les aspirations terre à terre de ce milieu mercantile. La passion du gain et les habitudes morales qu'elle développe peuvent produire l'éphémère prospérité matérielle d'une agglomération de marchands; elles ne font pas éclore les vertus qui sont non-seulement l'honneur, mais la vraie force des peuples.

La commission de frontière se mit à la besogne avec ardeur, et tout d'abord elle trouva le moyen de faire beaucoup avec peu d'argent. Elle résolut d'employer au fossé quatre régimens, c'est-à-dire environ 800 hommes de garde nationale mobilisés expressément à cet effet. La garde nationale est une des originalités les plus remarquables des républiques sud-américaines; tout le monde en fait partie, et on peut mettre en quelques jours la nation sur pied. Le but est de placer les institutions et le territoire sous la sauvegarde des citoyens. Rien de plus démocratique à coup sûr en principe; dans l'application, il faut en rabattre. Au début, la garde nationale fut l'instrument de désordres perpétuels : c'est en vain que la constitution avait entouré de précautions la réunion des milices rurales; qu'une illégalité audacieuse, mais fréquente, livrât à un ambitieux de province le petit ressort qui mettait la vaste machine en branle, il n'en fallait pas davantage pour avoir des semblans de bataillons arborant à travers champs, et la lance au poing, des semblans de programmes politiques. On appelait cela plaisamment une *patriada,* soit par allusion à l'abus qu'on faisait en pareil cas des tirades sur la patrie et le patriotisme, soit parce

que les chevaux des propriétés voisines, confisqués sans autre forme de procès par les deux partis, perdaient à l'instant la moitié d'une oreille. Cette mutilation a pour effet de les *patriar*, de les consacrer définitivement au service de la patrie, et elle transforme chaque cheval en une de ces rosses mélancoliques que les soldats, par une ellipse hardie, nomment un *patria*. Tel était le résultat le plus clair de ces levées de boucliers ou, pour employer encore une expression locale, de ces levées de *ponchos*, qui appartiennent par bonheur à l'histoire ancienne. L'armée de ligne, dont on avait eu l'intention de se passer, a pris au milieu de ces turbulences l'importance pratique qu'on lui refusait prématurément en théorie : elle la conservera jusqu'au moment où l'éducation politique des Argentins sera plus complète; elle offre au congrès, qui est le régulateur du mécanisme compliqué des autonomies provinciales, les moyens de faire respecter ses décisions. La mode des *patriadas* est passée en même temps que l'espérance de les voir se terminer à l'amiable après des mois entiers d'escarmouches et de galopades. La garde nationale n'en est pas moins restée indirectement un outil d'une grande puissance entre les mains des partis; c'est le levier au moyen duquel ils pèsent tour à tour sur les élections. On ne s'attendait pas à voir cette institution, gage visible et armé de la souveraineté du suffrage, servir précisément à en dénaturer l'expression. Voici comment les choses se passent.

Des contingens sont levés assez fréquemment en vue de services réguliers et légaux : par exemple pour garder la frontière, pour appuyer comme corps de réserve une opération des troupes de ligne, ou même pour prendre part, — c'est le cas qui nous occupe, — à des travaux militaires de terrassement. Cette dernière destination est la plus inattendue, et peut-être un casuiste, la constitution à la main, aurait-il pu élever des doutes sur la validité du décret qui imposait aux gardes nationaux ce labeur. En réalité, cette campagne est une des plus douces qu'ils aient eu à accomplir depuis longtemps. Les travailleurs du fossé, en sus de la paie fournie par le gouvernement de la province, recevaient un salaire de 30 francs par mois donné par le gouvernement national. Cela portait leur solde à 2 francs par jour, et, chose rare, ils les touchaient régulièrement. La commission de frontière, qui s'était chargée de leur entretien, a tenu à honneur, sous le rapport de l'équipement et des vivres, de ne leur rien laisser à désirer. C'est également, dans les annales de la garde nationale, un phénomène. Presque toujours les détachemens envoyés au loin par des gouvernemens provinciaux obérés et distraits sont laissés à l'abandon : ils s'en tirent comme ils peuvent, et, après quelques mois, parfois quelques années de cette

résignation fataliste que les Argentins ont héritée des Mores, leurs ancêtres (1), ils s'en tirent par la désertion. Les corps fondent comme neige au bout d'un certain temps qui varie suivant les circonstances, surtout suivant le chef qui les commande. Les déserteurs, s'ils sont repris, sont versés dans un corps de ligne comme châtiment; mais on en reprend peu : un *gaucho* bien monté qui gagne les grandes plaines est presque insaisissable; il trouve dans toute *estancia* une hospitalité discrète. La bourgeoisie aisée, meilleure que l'application qu'elle fait elle-même des lois, sait bien qu'il a raison de se dérober par la fuite à un supplice inique et intolérable.

Le seul fait d'être désigné pour faire partie d'un contingent de garde nationale est considéré par les habitans de la campagne comme un désastre; ils regrettent certainement le temps des *patriadas*, qui du moins étaient égayées par des péripéties sans nombre, parfois par un riche butin. Si la constitution est mieux respectée, ce n'est pas en leur faveur. On suit, il est vrai, avec scrupule avant de lever des hommes toute la prudente filière des formalités prescrites; mais peu importe que le décret soit correct, si la manière de l'appliquer est arbitraire. Quand les chambres ont autorisé une levée, c'est le pouvoir exécutif de la province qui désigne les districts où l'on doit prendre les gardes nationaux, et le commandant militaire de chaque district dresse sans contrôle et suivant sa fantaisie la liste de ceux qui doivent aller sous les drapeaux. Presque autant vaudrait lui donner droit de vie et de mort sur les paysans de la circonscription qu'il habite. Il est important d'être l'ami de ce personnage ou, pour parler franc, de professer les mêmes opinions que lui et de voter comme il l'entend. Or le commandant de la garde nationale, nommé directement par le gouverneur à intervalles périodiques, reflète presque toujours avec exactitude les opinions agréables au pouvoir. Les braves propriétaires campagnards qui remplissent ces fonctions d'ordinaire, bien que faisant par désœuvrement de la politique

(1) Les traces d'une ancienne et très nombreuse émigration moresque se remarquent partout dans la Plata. La race et le harnachement des chevaux, le costume des hommes aussi bien que le type de leurs physionomies, sentent l'Orient. Certains mots arabes, perdus en espagnol, se retrouvent ici, et se rapportent ordinairement à la vie du désert : par exemple *jaguel* (puits sans margelle), *guadal* (fondrière). Plusieurs noms de villes (Maro, Maron, Moreno), et de vieux noms de famille (les Albarracyn), ne sont pas moins significatifs. Probablement les nouveaux chrétiens jugèrent bon de fuir si loin les tracasseries de l'Inquisition, et ces émigrés devinrent au-delà des mers la souche d'une aristocratie coloniale qui finit par jeter les Espagnols à la porte. L'ancien président, don Domingo F. Sarmiento, se fait gloire de descendre des Mores, et en a fait parfois l'apologie, même dans des discours officiels, au détriment des Espagnols.

avec passion, se défendent tant qu'ils peuvent d'être des hommes de parti aveugles et cruels. Ils ne manquent pas d'alléguer force mauvaises raisons pour justifier le monstrueux privilége dont ils sont investis. Ils disent entre autres que dans des pays presque déserts, avec une police forcément imparfaite, ces levées d'hommes forment un moyen économique et sûr de se débarrasser des malfaiteurs, qu'on est parfois dans l'impossibilité d'incarcérer faute de prisons, et d'un tas de vagabonds sans feu ni lieu. Il est certain que peu de contrées au monde pourraient offrir une plus riche collection d'hommes rappelant à la lettre le début de la chanson du bohémien de Goethe : « Ma maison n'a pas de porte, ma porte n'a pas de maison. » La facilité de la vie, la simplicité des goûts, l'élévation des salaires et la rareté des bras, qui oblige à convier tous les passans aux besognes de l'*estancia* dans les momens de coups de feu, un certain instinct de vagabondage, signe de race, tout contribue à empêcher ici le paysan de prendre racine. On est frappé tout d'abord de la rareté et du délabrement des chaumières; si on en rencontre une de briques cimentées en boue, on peut affirmer que cette demeure relativement luxueuse appartient à un Européen. Il faut convenir que ce n'est pas pour une société un élément de stabilité que cette abondance de *gauchos* de haute mine, mais rébarbative, ne tenant à rien ni à personne, n'ayant pour fortune que leurs bras, leur audace, leur coutelas, une troupe de chevaux, en général excellens, souvent renouvelés, on n'a jamais su par quels moyens. Ils valent mieux en somme que leur mine et leurs habitudes; mais ils auraient tout à gagner à les modifier, et leur pays surtout prendrait une autre physionomie, s'il parvenait à leur donner des mœurs plus sédentaires, le goût de la famille, de la propriété, des occupations agricoles. Il y a là des trésors d'énergie sans emploi, un riche fonds d'intelligence et d'activité qui, comme les fertiles plaines de la Plata, reste en friche. La garde nationale s'oppose plus qu'on ne pense à cette désirable transformation du *gaucho* en cultivateur. Comment songerait-il à se fixer au sol, à se bâtir un nid? Il est toujours sur la branche comme l'oiseau de passage, toujours traqué comme la bête fauve. Fait-il un pas, il sent sur son épaule la main de l'autorité militaire, qui s'inquiète par intermittence et mal, mais d'un air bourru, de savoir où il va, pourquoi, pour quel temps, où on pourrait le retrouver. Combien de ses compagnons n'a-t-il pas vus, après une ébauche d'établissement, brutalement enlevés, garrottés, expédiés comme un ballot à une garnison lointaine, d'où l'on revient rarement, d'où l'on ne revient que pour causer chez soi de désagréables surprises! Les suites ordinaires des trop longues campagnes sont connues depuis les temps héroïques. Si les Ulysses

sont fréquens dans la *pampa*, les Pénélopes y sont rares, autant vaut dire inconnues. La famille n'est pas constituée comme en Grèce, il n'y a ni dieux lares, ni mariages formels : aussi l'absence a-t-elle des conséquences implacables, et le retour est-il aussi fâcheux que le départ. Le pauvre *gaucho* qui tombe un beau soir aux lieux où furent ses pénates n'y trouve plus rien de ce qu'il y laissa. Son informe chaumière a été balayée par les vents, l'ortie pousse dans le *corral*, dont les matériaux ont été pillés; les animaux qu'il avait réunis peu à peu pour se former un petit pécule, qui pourrait dire où ils sont? Sa compagne habite un nouveau foyer, ses enfans l'ont suivie : ils portent le nom d'un autre père et s'élèvent dans une autre cabane, comme des poulains faisant partie d'un héritage anticipé : graine de nomades qui pousse en plein vent. Il monte à cheval et il repart; il s'enfonce dans la *pampa*, qui est pour lui ce qu'est la mer pour le matelot, la consolation et le refuge. Recommencera-t-il l'épreuve? Peut-être, mais sans illusions. Cela arrive tous les jours. Il en résulte que des mœurs à demi barbares se perpétuent. A qui la faute? En grande partie à cette organisation du service militaire. C'est acheter un peu cher la satisfaction d'avoir des électeurs dociles.

Dans les centres populeux, dans la province de Buenos-Aires surtout, plus cosmopolite, plus pétrie d'idées modernes que les autres, tout le monde convient que ce régime est déplorable. Sur ce seul point, le gouvernement et l'opposition ont toujours été d'accord; ils ne luttent que d'enthousiasme pour les réformes. Si jusqu'à présent tant de bonne volonté s'est évaporée en éloquence, c'est que cette façon sommaire d'enrégimenter les gens est une bien commode ressource dans les cas pressans. Hélas! le propre des pays en voie de formation, qui ont plus d'ardeur que d'expérience et qui font tout par soubresauts, est de se trouver périodiquement acculés à des cas pressans, avant d'avoir préparé de longue main les élémens destinés à y faire face. Le gouvernement provincial voulut un jour dispenser de cette rude corvée les paysans de Buenos-Aires : il établit des bureaux d'enrôlement avec une prime alléchante; les résultats furent presque nuls. De grandes invasions survinrent, il fallait du monde, on revint aux anciens erremens. « Détestable mesure! s'écrie le ministère en ces occasions. Employons-la cette fois encore, puisqu'on ne peut faire autrement; ce sera la dernière, » et les choses suivent leur cours. Le gouvernement national de son côté avait ordonné à la fin de 1875 le licenciement des gardes nationaux en service à la frontière du sud. Trois mois après, au début de l'expédition au désert, il se trouva fort empêché faute de monde. On lui offrit sans qu'il les demandât quelques régimens de milice;

il les accepta en soupirant. A propos du fossé, même difficulté, même solution admise à regret sous la pression de la nécessité. Quand il s'agissait d'atteindre ce but, si ardemment poursuivi, de couper court aux incursions indiennes, comment résister à la tentation de faire sortir 800 travailleurs pour ainsi dire de terre, en frappant le sol du pied? Au milieu de tout cela, le progrès marche sans doute, mais il suit un chemin en zigzag.

Ces 800 hommes, avant d'arriver au bord du fossé, se réduisirent à 600, car dans ces sortes d'affaires il faut compter sur des déchets : des recommandations puissantes libèrent plusieurs soldats au moment du départ; d'autres se libèrent eux-mêmes en route par la désertion. De ceux qui arrivèrent, les deux tiers furent occupés au terrassement, le reste aux factions, aux divers services du camp, au service personnel des officiers, qui étaient très nombreux. Les gardes nationaux ont creusé plus d'un kilomètre de fossé par jour. Ils avaient montré d'abord une profonde répugnance pour ces travaux, si contraires à leurs habitudes : c'étaient des « travaux à pied, » c'est-à-dire, selon eux, serviles, et bons tout au plus pour des *gringos*, pour des journaliers étrangers incapables de sauter à cru sur un cheval presque indompté; bientôt ils y prirent cœur, et, se voyant bien traités, les menèrent allègrement. Ils ne sont pas difficiles à satisfaire, ayant été peu gâtés; la régularité des rations et de la paie leur causait une joyeuse surprise; on leur avait donné des tentes, c'était une installation pleine de luxe. Le soir, autour du feu de bivouac alimenté de bouse sèche, savourant le *mate*, une guitare à la main, ils improvisaient sur leur félicité des *décimas*, de longues chansons grossièrement versifiées, aux paroles joyeuses, au rhythme plaintif et d'une insupportable monotonie. C'est pour eux, hors les momens d'ivresse, la dernière expression du contentement.

Ils ont rendu à la frontière un service plus important que celui de la garnir rapidement d'une profonde tranchée. Répartis en deux corps au sud et au nord de la ligne, ces travailleurs organisés militairement, se gardant comme en campagne, poussant au désert de fréquentes reconnaissances, ont beaucoup contribué à tenir les Indiens en échec pendant l'établissement des ouvrages. Couvrant un vaste front, ils raccourcissaient d'autant celui que les troupes de ligne avaient à protéger, ce qui permit à ces dernières de concentrer leur attention et leurs forces sur les points les plus faibles. Depuis qu'ils sont là, on a pu refouler les envahisseurs et les ramener l'épée dans les reins de l'autre côté de la frontière au moment même où ils essayaient de la franchir. Cela ne s'était jamais vu : la nuée de cavaliers sauvages déjouait sans cesse par son agilité la

vigilance ou la poursuite; ce n'était qu'au retour, quand l'invasion était alourdie par les troupeaux qu'elle entraînait avec elle, qu'il avait été possible de l'atteindre et de lui arracher ses prises. Ce résultat est d'autant plus remarquable que les Indiens, comprenant qu'ils jouent leur dernier enjeu, ont redoublé d'efforts, de ruse et de courage. Ils ne se sont pas contentés de tâter sans cesse la frontière d'un bout à l'autre pour profiter du moindre relâchement de vigilance, ils ont combiné pour la forcer de véritables opérations stratégiques, conçues avec habileté, exécutées avec résolution. Au mois d'avril dernier, décidés à pénétrer par la section côte sud, ils lancèrent un corps nombreux sur Puan, son campement principal. Ils espéraient que le gros de leur troupe passerait un peu plus loin à la faveur de cette diversion. Le corps d'attaque fut culbuté. La petite armée dont il devait masquer les mouvemens, forte de huit cents lances, fut prise en flanc, faillit être coupée en deux, et regagna la *pampa*; mais ce fut après une défense si tenace qu'elle laissa une cinquantaine de morts sur le carreau : elle dut avoir un nombre bien plus considérable de blessés. De solides troupes de ligne ne se battraient pas avec plus d'acharnement. On a remarqué aussi que l'aspect des sauvages dans la mêlée n'est plus le même qu'autrefois. Ils ne font plus de charges désordonnées accompagnées de clameurs assourdissantes : le combat est silencieux; on n'entend que la voix du chef et les commandemens du clairon. Pauvres diables! ils font de leur mieux. Les quelques déserteurs qui se sont réfugiés chez eux, les renforts qu'ils ont reçus à diverses reprises de tribus jadis alliées des chrétiens et dressées aux batailles rangées, ont contribué sans doute à leur apprendre la manœuvre; mais c'est surtout la disette qui a perfectionné hâtivement leur éducation militaire. Leur interdire le pillage, c'est leur couper les vivres.

Outre la garde nationale, pour stimuler son émulation et pousser les travaux avec rapidité, il avait été convenu qu'on enverrait à la frontière 300 terrassiers de profession. Plus de 400 se firent inscrire, car les temps étaient durs et les travaux rares; mais c'est là surtout que les défections furent nombreuses. La presse s'en était mêlée; les journaux d'opposition tonnaient alors avec ensemble contre tout ce qui se faisait à la frontière. C'est une question dans laquelle le parti qu'ils soutiennent a si peu brillé quand il était au pouvoir, et la solution doit avoir, selon toute probalité, tant d'influence sur la prochaine élection présidentielle, qu'il faut bien leur pardonner de l'avoir toujours traitée avec aigreur. La population étrangère lit surtout les journaux d'opposition. Ceux-ci inspirèrent sans peine aux ouvriers qui se disposaient à partir une terreur panique. Le jour du départ, il ne se présenta pas 100 hommes. Plu-

sieurs qui déjà se rendaient à la gare, chapitrés dans le cabaret voisin par des camarades plus prudens, assuraient précipitamment sur leurs épaules leur mince bagage et regagnaient le logis. J'avais à conduire ce convoi, qui devait se mettre à l'ouvrage un mois avant les gardes nationaux. Je vois encore la mine longue des contre-maîtres quand leur monde leur glissa ainsi des mains. La mésaventure ne me déplut pas : la plupart de ceux qui s'entassaient en chantant dans les wagons, et se déclaraient prêts à aller de ce pas au bout du monde, étaient pour moi d'anciens compagnons de travaux et de traverses. Ils faisaient partie d'une équipe de terrassiers que j'avais formée jadis et promenée longtemps par la campagne. Ce n'étaient pas de ces novices embarrassés en face d'un mouton vivant pour en tirer prestement un succulent rôti. Ils savaient dresser une tente et s'en passer au besoin, faire avec des chardons un grand feu sous la pluie, se consoler d'un mauvais souper en chantant en chœur des chansons lombardes. Ils avaient une espèce d'esprit de corps, ils étaient habitués à marcher ensemble et avec moi, à s'entendre et à m'entendre à demi-mot. Ensemble ils étaient devenus assez hommes de *campo* pour entreprendre cette traversée à pied de 75 lieues, dont la moitié en plein désert. Il y avait tout avantage à la faire avec une troupe réduite, mais éprouvée. Je n'avais pas envisagé sans quelque appréhension la perspective de mener si loin une équipe de hasard, sans cohésion, recrutée peut-être en partie parmi des ouvriers de ville, tout désorientés quand ils ne voient plus de maisons. Je savais bien qu'on aurait autant de monde qu'on voudrait quand on nous saurait installés, et que quelques hommes de la bande, renvoyés à dessein à titre d'ambassadeurs officieux, iraient raconter leurs impressions de voyage. Aussi éprouvais-je le sentiment d'allégement et de sécurité d'un vieux capitaine qui se retrouve au milieu des vétérans avec lesquels il a reçu le baptême du feu, lorsque le surlendemain, à une lieue de la ville de Chivilcoy, limite alors du chemin de fer, la colonne leva le camp et se mit en marche.

Notre caravane avait un aspect imposant. Nous emportions du biscuit et du riz pour plusieurs mois, des outils, des tentes et des objets de campement pour un millier d'hommes, les charrues, les herses et les semences nécessaires pour quatre grandes fermes. Tout cela était entassé dans une quinzaine de charrettes assez semblables à celles qu'ont souvent décrites les chasseurs du Cap et les explorateurs du centre de l'Afrique. Les roues ont 2 mètres 1/2 de tour, et le toit de zinc qui recouvre la caisse s'élève avec majesté à plus d'un mètre au-dessus d'elle. On se promène dans l'intérieur comme dans une chambre. Le faîte de cette toiture se prolonge en

avant en une barre ornée d'entailles cabalistiques et peinte, comme les panneaux, de couleurs crues, dans le goût indien. On y suspend, outre la longue perche de roseau qui sert d'aiguillon, une foule d'objets disparates. Des queues de cheval, de renard, des guirlandes de « plantes de l'air, » fleurs mystérieuses qui s'épanouissent sur la pierre ou le bois, des couronnes de verroterie, des chapelets d'œufs d'autruche, décorent ce beaupré de la charrette, où se déploie la coquetterie du charretier. C'étaient probablement d'abord des amulettes, ce sont devenus de simples décors. C'est la marche de la civilisation : à la superstition succède la vanité. Six bœufs traînent avec effort dans ces terrains mal affermis le véhicule, qui pèse plus d'une tonne et en porte trois. Le conducteur, assis jambes croisées au bout du timon, presque sur les cornes de ses bêtes, aiguillonne paresseusement le lent attelage. Si par bonheur c'est un vieux *gaucho* à barbe grise, à figure couleur d'ocre, vêtu d'un *poncho* en lambeaux, voilà un tableau tout fait. Pourtant c'est surtout au passage d'un gué que la scène ravirait un peintre. Les animaux de chaque charrette viennent renforcer tour à tour ceux de la voisine. Douze ou quatorze bœufs, plongés dans l'eau jusqu'au poitrail, pèsent sur le joug; la vaste machine, dégringolant de la berge, entre avec bruit dans le lit de la rivière. Tous les conducteurs, jambes nues, ont sauté à cheval. Ils se retrouvent chez eux, ils brandissent l'aiguillon comme ils brandiraient une lance, ils crient à tue-tête, tourbillonnent, font des prouesses d'équitation au milieu des flots. Le char avance péniblement, s'arrête, s'ébranle encore, prend des inclinaisons inquiétantes, gravit enfin la berge opposée : on respire; mais on ne passe pas toujours si heureusement. Chaque gué est l'occasion d'un petit drame auquel on pense un jour d'avance, dont on se raconte un jour durant les péripéties.

La colonne avait été dès les premiers jours, et quoique nous fussions en plein dans la région des *estancias*, organisée militairement ou à peu près. Sept ou huit cavaliers passables, — il n'avait pas été très difficile de les recruter parmi ces vieux coureurs de plaine, — galopaient à l'avant-garde et sur les flancs, à trois quarts de lieue de nous; les autres, le rifle à l'épaule, marchaient en groupe, sinon en rang : cela, l'on n'essaya même pas de l'obtenir; on avait déjà fort à faire de les empêcher de se lancer à la grande course, la baïonnette au bout de fusil, à la suite des autruches qui passaient et qui heureusement étaient bientôt hors de vue. Le soir, les charrettes formaient un grand cercle dont les jougs enfoncés en terre et les chaînes d'attelage bien tendues barraient les interstices. Les tentes se dressaient autour, dans les vides. Elles devaient, par leur blan-

cheur, effrayer les animaux enfermés au centre et leur ôter jusqu'à la tentation de sortir. On aurait pu, fortifié de la sorte, repousser l'attaque de 2,000 Indiens. Il était bien recommandé aux hommes de se placer en pareil cas pour ouvrir la fusillade sous les charrettes et près des roues, afin de ne pas être écrasés par les bêtes, que la terreur ferait certainement tournoyer autour de l'enceinte. On a retenu dans les frontières l'histoire d'un détachement de cavalerie qui, obligé de se replier devant des forces supérieures, commit l'imprudence de se retrancher derrière les poteaux d'un *corral*, pour recevoir à pied le choc, et d'y faire entrer les chevaux. Les Indiens se contentèrent de lancer des étoupes enflammées, et la *caballada*, éperdue, impossible à maîtriser, broya sous ses sabots jusqu'au dernier des soldats. Comme les hommes n'avaient qu'un pas à faire pour aller de leur couche d'herbe sèche à leur poste de combat, ils pouvaient dormir à poings fermés, le fusil chargé, sous la garde de deux ou trois sentinelles. Ces précautions, scrupuleusement prises plusieurs jours avant de devenir nécessaires, étaient déjà passées dans les mœurs lorsque nous arrivâmes à l'*estancia* de la Verde, au-delà de laquelle nous entrions dans la zone dangereuse.

Cette *estancia* appartenait précisément au président de la commission de frontière; on y avait réuni pour nous cent cinquante bœufs de labour et deux mille moutons. Elle est connue par le combat qui s'y livra il y a trois ans, et qui marqua la fin de la révolution de septembre. C'est là que, suivant la mélancolique épitaphe inscrite sur leur tombe par un colonel philosophe, reposent, « bercées par le vent du désert, les victimes de la guerre civile, également oubliées des vaincus et des vainqueurs. » Le passage au milieu duquel se dresse la croix de bois noir qui recouvre leurs restes donne à cette leçon de réciproque tolérance en politique une singulière éloquence. La *pampa* vierge s'étend à perte de vue et offre un champ indéfini aux ambitions pacifiques. Le tumulte humain se perd dans l'immensité, et les luttes des partis, rapetissées par le cadre et par la distance, paraissent d'une attristante mesquinerie. Peut-on s'entre-tuer pour si peu de chose? Ces tombes fraîches disent que oui; mais la solitude sereine semble prendre cette folie en pitié.

Les alentours de la Verde avaient été récemment ravagés par les Indiens; nous rencontrions à chaque pas avant d'y arriver des troupes de chevaux fuyant devant eux. Cette invasion avait surtout pour but de protéger le soulèvement de trois tribus amies, les dernières, installées depuis longtemps dans ces parages. On les y avait laissées sur les réclamations charitables, mais inconsidérées, de l'évêque de Buenos-Ayres, qui s'était porté garant de leur fidélité. Le cacique de l'une d'elles, vieillard élevé parmi les chrétiens

et accoutumé à leur vie, se jeta au-devant des siens pour empêcher leur défection. Renversé de cheval à coups de lance, il fut entraîné tout sanglant à la suite de ses troupes, qui regagnaient le désert sous le commandement de son fils. Peu s'en fallut encore qu'il ne fût tué d'un coup de feu chrétien à la traversée de la première ligne, où les Indiens furent battus. Le cacique Pinzen, qui avait organisé et dirigé ce coup hardi, faillit avoir le même sort; démonté dans la mêlée, il s'accrocha à la queue d'un cheval et fut entraîné ainsi loin du champ de bataille. Né ailleurs, ce Pinzen aurait été un grand homme, et, au fait, ne l'est-il point parmi les siens? En peu d'années, ce *capitanejo* obscur, qui disposait à peine de trente lances, a réuni sous ses ordres tous les aventuriers, toutes les têtes brûlées du désert. Il est maintenant le cacique d'une tribu redoutable par le nombre et l'audace des soldats qui la forment, par le bonheur de leur chef. Les Indiens disent qu'il a une étoile, car il s'est déjà formé une légende autour de son nom. Le soulèvement des tribus de Manuel Grande, Coliqueo et Tripaïlao marqua l'apogée de sa grandeur. Réalisé à son instigation, il les plaçait sous sa tutelle. Cela lui fournissait six cents lances de plus et le mettait de pair avec les chefs les plus puissans. Il est fâcheux que l'idée lui soit venue si tard, et dans des circonstances telles qu'il n'a pu depuis rien faire de bon. La période des revers a succédé pour lui sans transition à cette haute fortune; au retour d'une de ses dernières incursions, par suite des habiles dispositions prises par le colonel Villegas, il a été sabré trois fois en quatre jours : en passant la seconde ligne, dix lieues avant de franchir la première et quinze lieues après l'avoir franchie. Il a perdu une partie de ses propres chevaux dans la bagarre. J'ai eu l'occasion de monter à Trenque-Lauquen une fière bête dressée par lui, qu'il avait poignardée, et, chose étrange, mal poignardée, avant de la livrer à l'ennemi. Le délié, l'insaisissable cacique a dû comprendre après cette leçon qu'on lui avait changé sa guerre de frontière, cette guerre qu'il menait d'une façon si brillante. Il luttera jusqu'au bout certainement; mais il est probable qu'il finira mal.

Nous avions été devancés de deux jours par une invasion au départ, et nous avions marché à sa suite, mais beaucoup plus pesamment qu'elle, retrouvant les cendres de ses foyers et les débris de ses repas de jumens. Nous retrouvions aussi parfois, et c'était plus intéressant, des chevaux fatigués qu'elle avait laissés en arrière, et que, déjà reposés, nous joignions aux nôtres. A l'arrivée, nous fûmes sur le point d'être atteints par une autre invasion, qui était entrée par une route différente et qui revenait derrière nous. Au lieu de la voir poindre à l'horizon, — elle nous avait été déjà

signalée, — c'est un petit détachement du 7e et un piquet d'Indiens de Guamini qui nous arriva. J'eus plaisir à revoir l'uniforme du 7e, et les figures patibulaires des Indiens. On aime toujours à retrouver les gens avec qui on a fait campagne, fût-on obligé de soumettre à des fumigations, après leur départ, le siége de cuir de bœuf où ils se sont assis. Le commandant Godoy, chef alors par intérim de la frontière ouest, avait envoyé ces forces à notre secours en cas d'alerte; lui-même était sur la trace des envahisseurs : il les atteignit quelques heures plus tard, à 3 lieues de nous. Les Indiens amis qui venaient de nous arriver formaient, avec ceux de Pichi-Huinca, toujours attachés à la division côte sud, les seuls sauvages encore fidèles. Ceux de Guamini ne sont pas plus d'une vingtaine. Leur histoire est assez singulière.

Ils se présentèrent un jour inopinément au fort général Paz; ils avaient résolu, dirent-ils, de vivre et de combattre désormais avec les chrétiens. Leur chef, le *capitanejo* Maudonao, avait été pendant plus de quinze ans le lieutenant de Pinzen. Sa défection parut suspecte : on l'installa près du fort; mais on le surveilla. Cinq années ont passé depuis lors, cinq années décisives; Maudonao n'a pas bronché. Pinzen, qui le regrette et l'abhorre, n'a pas eu d'adversaire plus déterminé; il connaît à fond sa méthode et devine toutes ses ruses : au combat, c'est un lion. On n'a jamais eu l'explication de la brouille des deux amis et de l'acharnement du *capitanejo* contre le cacique. Il y a là-dessous quelque histoire ténébreuse. Peut-être y a-t-il tout simplement l'influence du Captif et de Pedro, les deux confidens de Maudonao. Le Captif, — c'est son seul nom, — était encore à la mamelle lorsque les sauvages le prirent. Aussi se vante-t-il d'être un « Indien cru, » un Indien parfait. Il se vante; il est d'une beauté remarquable. C'est le type romain dans toute sa pureté, mais plus élancé et plus nerveux. Sa barbe noire le signale à l'attention au milieu des faces glabres de ses camarades. Pendant l'expédition de Guamini il portait un chapeau à larges bords dont la coiffe était tombée en pièces et avait été remplacée par un morceau de peau d'autruche fixé au moyen de lanières de cuir de cheval; cela lui donnait un air de brigand nullement vulgaire. Vaillant et perspicace, il a de l'influence, et il tient ferme pour l'alliance avec les civilisés, à condition que ceux-ci ne lui imposeront pas leurs coutumes qui lui sont odieuses. Quant à Pedro, décidé aussi à ne pas changer d'existence, il est lié aux chrétiens non-seulement par le sang, mais encore par les souvenirs de ses premières années. C'est un Aragonais qui fut enlevé vers l'âge de douze ans dans une *estancia* du Rio-Cuarto, sur la lisière de la province de Santa-Fé. Les Indiens, se sachant poursuivis et le trouvant trop

âgé déjà pour en tirer jamais un bon sauvage, allaient le tuer pour s'en défaire. Maudonao en eut pitié et l'acheta à ses bourreaux. Si l'on tient à savoir le prix d'un esclave dans la *pampa*, il le paya six chevaux sans marque, douze vaches, un bois de lance en roseau, un *lazo* tressé et une paire d'étriers d'argent. Chacun des objets de cette liste représente de longs pourparlers entre l'acheteur et les vendeurs. Les chevaux et les vaches furent probablement cédés sans difficulté. On venait d'en voler beaucoup, et les soldats allaient peut-être les reprendre. Quand on arriva aux menues valeurs qui formaient l'appoint, on dut marchander avec plus d'âpreté. Il est clair que les étriers d'argent ne furent arrachés qu'à grand'peine et à l'aide de terribles menaces contre le pauvre petit malheureux, qui assistait sans y rien comprendre à la conclusion du marché. Le *capitanejo* s'y attacha : au lieu de son esclave, il en fit son compagnon, lui apprit à manier un cheval et une lance, et l'emmena dans ses courses. Pedro devint peu à peu le maître de son maître, pour lequel il professe du reste une reconnaissance profonde et un dévoûment absolu. Il a aujourd'hui trente ans, il a oublié son nom de famille; pourtant il parle encore mal l'indien. Il a accompagné une fois Maudonao à Buenos-Ayres : on ne sait lequel des deux y a langui le plus; s'ils n'avaient pas été ensemble, ils tombaient malades. Je les rencontrai à cette époque dans les bureaux du ministère de la guerre, mornes comme des loups en cage; quand ils me virent et que je leur parlai de Guamini, leur regard s'éclaira, on y lisait d'une façon touchante la nostalgie de la vie sauvage.

Elle doit avoir des charmes, cette vie libre et violente. Ce ne sont pas seulement des enfans élevés dans les privations qui s'y attachent au point de ne pouvoir plus l'abandonner; des hommes faits qui en ont goûté ne veulent pas en connaître d'autre. Il s'agit ici de hardis compagnons, impatiens de tout lien, amoureux du grand air et de la belle étoile : toute société possède de ces enfans perdus. Le cacique des Indiens rauqueles, qui par parenthèse se tient depuis longtemps fort tranquille, a pour secrétaire un docteur en droit de Santiago, issu d'une famille honorable du Chili. Ses dépêches, dont la forme paraît gauche, car il met une certaine malice à envelopper sa pensée des interminables circonvolutions indiennes, mériteraient pour le fond de sortir d'une chancellerie plus sérieuse. Trois vieux amis de Catriel, du temps où il vivait parmi les Argentins, trois frères possédant aux environs de l'Azul des terres, des brebis, de l'argent, n'ont pu résister à la tentation d'aller partager les aventures de leur ancien compagnon d'ivrognerie et de chasse. Ils ont un beau jour planté là leurs moutons, amené leurs meilleurs chevaux, et ont franchi la frontière à travers mille dangers pour

gagner le désert. Ce ne sont pas les seuls chrétiens qui aient pris depuis quelque temps la même route : depuis que la translation de la ligne de frontière a placé les campemens à moitié chemin entre les *toldos* et les premières *estancias*, les déserteurs trouvent plus simple de passer aux Indiens que de se replier vers l'intérieur. Ils n'ont pas de préjugés, et l'important pour eux est d'arriver quelque part. Ils sont plus sûrs d'arriver en poussant en avant qu'en retournant en arrière. Ils n'ont pas de patrouilles à redouter, ils ne risquent pas de fatiguer leur cheval en faisant de grands détours pour les éviter ou en détalant devant elles. Si le cheval s'épuise, l'homme est perdu. Nous avons trouvé dans notre marche les corps de trois déserteurs morts de faim en route. Je les fis ensevelir; mais il manquait toujours quelque morceau : les jaguars avaient passé par là. Bien qu'il faille avoir l'esprit fait d'une certaine façon pour aimer mieux être un sauvage qu'un soldat, quand la fièvre de la désertion s'est emparée d'un homme, il va du côté où la fuite est plus commode. Les Indiens ont compris combien de pareilles recrues peuvent leur servir. Ils les reçoivent à bras ouverts. Ils se cotisent pour leur faire une *tropilla* de chevaux, leur fournissent quelques cuirs de bœuf pour se dresser un logis. Ils savent parfaitement, et en cela ils sont mieux inspirés que les chrétiens, que les liens de famille sont le vrai moyen de les fixer parmi eux; aussi leur infligent-ils à l'instant de brillans mariages. Quand ils leur ont donné deux ou trois femmes, il leur semble qu'ils ne s'en iront plus. Cela fait honneur aux qualités morales des femmes indiennes, et tendrait à indiquer qu'il ne faut pas les juger sur l'apparence. Si le soldat est parti avec ses armes, voilà une carabine et un instructeur dont s'est enrichie la tribu. Heureusement les cartouches du fusil Remington sont difficiles à remplacer. Déjà le prix courant de chacune d'elles est une jument. Heureusement aussi les Indiens perdent plus de monde qu'ils n'en gagnent par la désertion depuis que la faim se fait sentir parmi eux. En même temps la délivrance de leurs captifs, qui était une exception, est devenue chose fréquente. Quand un prisonnier réussit à s'emparer de deux bons chevaux et à saisir un moment favorable, il est presque sûr aujourd'hui de parvenir jusqu'aux avant-postes chrétiens; c'est un galop d'un jour et d'une nuit, s'il ne s'égare point en route. On a vu des captives arriver à pied à Carhué : elles avaient mis douze jours à venir de Salinas. Étant données les conditions dans lesquelles elles ont accompli la traversée, leur salut est presque un miracle; c'est du moins un miracle peu rassurant pour les habitans des *toldos*. Un bataillon ferait aisément ce qu'ont exécuté deux femmes, et les sauvages pourraient bien, au retour d'une invasion, trouver leurs foyers et leurs

familles au pouvoir d'un corps d'armée. Il n'y a pas d'indiscrétion à le révéler, ils ne liront pas ces lignes, on songe sérieusement à leur ménager cette surprise.

II.

Le premier campement de mes terrassiers italiens fut installé dans un site fertile et charmant, à cinq lieues au nord de Guamini, au milieu de douze petits lacs entourés de collines sablonneuses, mais couvertes de végétation. Ce terrain avait été occupé, il y a une trentaine d'années, par une tribu connue sous le nom d'un Français qui a joué au commencement du siècle un rôle important dans l'histoire argentine, le général Rondeau. Elle est aujourd'hui réduite à trois ou quatre membres qui se sont habitués à porter comme nom de famille l'ancien nom européen de la tribu. Il est vrai que ce nom prononcé à l'espagnole, *Rondéaou*, a un air tout à fait indigène. Ils sont aux trois quarts civilisés, et habitent un village de l'intérieur dans les loisirs que leur laisse le service de la garde nationale. Ces loisirs sont rares : devenus *gauchos* et restés Indiens, interprètes très sûrs, courriers infatigables, espions pleins de flair, ils sont précieux pour les chefs de frontière, qui ne les lâchent pas facilement lorsqu'ils les tiennent. Le domaine de leurs ancêtres, comme toutes les terres qu'a fumées le séjour des Indiens, présentait une végétation admirable; notre troupeau s'y trouvait à souhait. Pendant qu'on couvrait d'un retranchement d'abord les enceintes destinées à enfermer les animaux, puis les cahutes de gazon qui contenaient les vivres, enfin nos propres logemens, les études sur le terrain commencèrent. Deux jours après notre arrivée, le terrassement était en train. Quand vinrent les gardes nationaux, le tracé était assez avancé pour pouvoir mettre 800 hommes en chantier. Ce tracé n'était pas une petite affaire. C'était la limite visible entre la civilisation et la barbarie que j'avais à creuser dans le sol. Cette mission, qui ne laissait pas de flatter mon amour-propre, m'a fait fatiguer bien des chevaux. Elle me forçait à étudier par le menu des surfaces immenses avant de jalonner la ligne sur laquelle s'échelonnaient les travailleurs : il fallait raccourcir le front de défense, coûteux à établir; il fallait aussi éviter les dunes de sable, où la tranchée aurait été peu durable, et enserrer les principaux lacs, base de toute la stratégie indienne. Cette double obligation, en même temps que des momens de mauvaise humeur, m'a valu des heures charmantes. Je n'oublierai jamais l'aspect recueilli de *lagunas* situées à deux ou trois lieues à l'avant-garde, dans cette zone neutre dont le virginité est préservée par les compétitions mêmes

des prétendans, et où les chasseurs des deux partis évitent de se hasarder. Les animaux y étaient ignorans de l'homme et de ses artifices. J'avais grand soin de laisser mon escorte à distance et d'avancer seul et lentement, comme un parlementaire. Les chevreuils s'en allaient au petit trot à mon approche, et s'arrêtaient, curieux, à portée de pistolet. Les lièvres de Patagonie continuaient à jouer sur la plage et faisaient avec une grâce naïve leurs petits bonds de kangourou. Les flamands roses, les cygnes blancs à col noir, les sarcelles, ne prenaient pas même garde à moi. Les Indiens ni les Argentins ne les tracassent; ils ne font cas que de la chasse à courre. J'étais habitué à cette sécurité, dont je n'ai abusé que rarement. Quel bouillon ou quel ragoût vaut l'aspect d'un oiseau confiant qui vous admet au spectacle de ses occupations intimes? Pourtant, quand apparaissait sur la surface de la prairie une autruche mâle promenant ses petits, — on sait que parmi les autruches c'est le mâle qui fait les fonctions de *couveur* et qui se charge de l'éducation des jeunes, — il était impossible de contenir l'ardeur des soldats et la mienne. L'autruche est un oiseau bête, incapable d'inspirer de l'intérêt même au naturaliste le plus sensible. On se lançait à fond de train en formant le demi-cercle. Le mâle s'échappait presque toujours laissant en notre pouvoir sa progéniture. On la dévorait quand c'était jour de famine, et on avait soin de mettre l'estomac à part afin de recueillir la pepsine qu'il contient. L'estomac de l'autruche est célèbre par son incroyable force de digestion. L'abondance de pepsine à laquelle il doit cette faculté a créé parmi les Indiens une fraude de commerce singulière : ils la font sécher, et la vendent à la lettre au poids de l'or; on s'en sert pour refaire les estomacs délabrés. Le plus souvent nos prises venaient, après avoir été bien secouées à l'arçon de la selle, enrichir ma ménagerie. J'ai eu ainsi une belle autruche blanche que les Indiens m'auraient probablement payée cher, ne fût-ce que pour ne pas la laisser au pouvoir d'un chrétien. Les autruches qui naissent blanches, comme les taureaux tigrés d'une certaine façon, sont pour eux des animaux sacrés. Des Parisiens que j'avais avec moi, plus irrespectueux, l'avaient simplement appelée l'Anglaise, à cause de sa couleur laiteuse, disaient les plus polis, à cause de son long cou et de sa vilaine démarche, insinuaient les autres. Je l'aurais probablement encore, si en flânant du côté de la forge elle n'avait avalé un morceau de fer rouge tellement gros qu'il resta soudé au gosier. Elle n'en mourut point; mais elle ne pouvait supporter un voyage que j'eus à faire vers ce temps-là. Je la laissai dans un campement.

Ces courses à toute bride à la poursuite d'un chevreuil ou d'une

autruche, ces galops forcenés à travers les hautes herbes, sur un terrain inégal et miné par toute sorte de rongeurs, sont un des plaisirs les plus vifs et les plus périlleux que l'on puisse imaginer. Il n'est, dit-on, bon cheval qui ne bronche, et cheval qui bronche en pareil cas s'abat d'une rude façon. Les Indiens, qui restent accrochés à leur monture comme des singes, sont heureux quand ils en sont quittes pour un membre cassé, que les rebouteurs de la tribu leur raccommoderont fort adroitement : ils ont tant d'occasions de s'exercer la main! Le *gaucho* est plus malin : quand le cheval s'abat, il ouvre les jambes et est lancé en avant; il s'arrange de manière à tomber sur les pieds et à ne pas lâcher la longe qui pend toujours au licol en prévision de ces accidens. C'est une des supériorités du cavalier argentin de savoir se laisser désarçonner à propos. Il est très solide en selle; mais, quand il se sent ébranlé, il n'y met pas de façons. On le voit décrire une parabole savante et se camper debout à côté de la bête, la tenant ferme pour l'empêcher de s'enfuir. L'essentiel pour lui, c'est de ne pas rester démonté en pleine solitude.

Une nuit, au retour d'une longue excursion, on atteignit un fortin vers neuf heures du soir. On était passé du galop au trot et du trot au pas avant d'y parvenir. Ce retard lassait la patience autant qu'il révoltait l'estomac. L'officier, ravi de la distraction que nous lui apportions, tout en faisant avec empressement les honneurs de sa résidence, glissa dès les premiers complimens cette réflexion inquiétante : — Vous tombez mal, les rations arriveront demain. J'ai en réserve par bonheur un cuisseau de lion et un aileron d'autruche. — C'était au moins un souper pittoresque. La première fois que j'ai attaqué un cuisseau de *puma*, j'avais un appétit à dévorer des pierres. Il faut pourtant déclarer que c'est une viande blanche et fade, plus insipide que le lapin. Il est à croire que le lion d'Afrique n'a pas le goût vulgaire de ce qu'on appelle un lion dans l'Amérique du sud. Quant à l'autruche, lorsqu'elle est jeune et grasse, certains morceaux passent chez les Indiens pour savoureux; mais les préférences culinaires de ces mangeurs de jumens ne doivent pas faire autorité. Elle a une odeur d'huile rance et un fumet sauvage qui ne sont pas dépourvus d'originalité et qui rappellent la cuisine des *fondas* espagnoles. Cette saveur s'allie assez bien à l'âcreté du piment rouge qui, moulé avec du sel en petites tablettes, est le condiment favori des gourmets de la *pampa*. On s'y fait; mais, si on rencontrait cela plus tard sur une table, dans une salle à manger, on reculerait d'épouvante.

De nouveaux travailleurs vinrent bientôt renforcer ceux qui étaient à la besogne. Des entreprises particulières obtinrent l'adjudication

des sections extrêmes du fossé, de Trenque-Lauquen à Witta-Lô au nord, de Puan à la mer au midi. Chacune d'elles emploie 300 ouvriers. Elles les ont trouvés sans peine. Le désert, mieux connu, inspire maintenant plus de curiosité que de terreur; il est même devenu à la mode. Leurs équipes présentent toutefois une grande bigarrure de professions et de nationalités. A côté d'un terrassier authentique apparaît un bachelier ès-lettres, qui ne brille guère auprès de ses solides camarades, ou un capitaine au long cours que l'ivrognerie a réduit à des travaux manuels aux confins du monde habité. On trouverait dans le nombre, en cherchant bien, quelque gaillard ayant sur la conscience une boutonnière ouverte dans la peau du prochain, et qui déroute par cette excursion lointaine les curiosités de la police. Tout cela est plus docile qu'on ne croirait, tout cela bêche et pioche avec ardeur. Chacun a son revolver à la ceinture, et quand on se met au travail les fusils sont formés en faisceaux sur le front de bandière. Les revolvers ont été achetés en prévision des discordes intestines, les fusils sont destinés à repousser les attaques de l'extérieur. On ne s'est servi jusqu'à présent ni des uns ni des autres; la paix a régné parmi les travailleurs de la tranchée, à part quelques horions sans importance. Les Indiens ne sont pas venus se frotter à eux : ils ont eu raison; ils n'ont là que du plomb à gagner. Les divers tronçons de la longue barrière qu'on veut leur opposer se rapprochent rapidement les uns des autres; avant peu, elle ne présentera plus de solution de continuité. On a été un moment à court d'argent, on en a maintenant plus qu'il n'en faut, toujours grâce au gouvernement de la province, qui, fort intelligemment, ne se lasse pas, afin de rendre pratique et définitive l'annexion de cette large bande de prairie, d'escompter les bénéfices que lui rapportera la vente des terres publiques qu'elle renferme. La frontière sera dorénavant à peu près infranchissable, pourvu que la politique ne s'en mêle pas et n'oblige pas les troupes qui la gardent à venir résoudre à l'intérieur d'irritans problèmes par la force des baïonnettes.

Ce n'est pas à dire qu'il faille se reposer sur le fossé du soin d'arrêter les envahisseurs et que les garnisons n'aient plus qu'à dormir sur les deux oreilles. Ce retranchement gêne terriblement les Indiens sans doute, il a pourtant un défaut : il est très étendu pour les forces assez réduites qui sont chargées de le surveiller et de le maintenir en bon état. Il faut prévoir le cas où les sauvages parviendront soit à y ouvrir une brèche, soit à profiter des dégradations que le mauvais temps lui aurait fait subir et qui n'auraient pas été réparées à temps. La faim venant en aide à leur esprit naturellement inventif, on doit s'attendre à leur voir exécuter de véritables

prodiges pour le franchir. Une grande invasion n'y réussira pas : avant qu'elle ait ouvert une porte suffisante, elle aura toute une division sur les bras. De petits détachemens pourraient bien se faufiler de temps à autre dans l'intérieur. Le cas ne sera pas fréquent, les officiers de frontière mettent beaucoup d'émulation à ne pas se laisser prendre en défaut par les ruses incessantes de l'ennemi. Ces tentatives d'ailleurs rapporteront peu de profit à ceux qui les exécuteront. Si l'entrée est malaisée, la sortie avec le butin est impossible. Néanmoins quelques coups de main de ce genre, pour triste qu'en soit l'issue, retarderaient aussi bien que si le résultat avait été heureux le progrès des vastes contrées que le but est de peupler et non de posséder théoriquement. Enfin, si la frontière est mieux gardée, elle coûte aussi cher qu'auparavant au gouvernement national, elle lui coûte même plus cher. Pour tirer parti des dépenses et des travaux que l'on vient d'y faire, il est nécessaire de brusquer le dénoûment de cette guerre indienne, aussi pénible qu'onéreuse. Il est nécessaire de pousser les choses à bout, d'obliger les sauvages à se soumettre sans conditions ou à émigrer en masse au-delà du Rio-Negro ; pour cela, il reste à aller les attaquer chez eux. L'élément principal de cette guerre c'est le cheval de cavalerie : il est encore à créer dans l'armée argentine.

Lorsque, suivi du premier contingent de travailleurs, j'abordai la frontière après quatre mois d'absence, je fus frappé des heureux changemens survenus dans l'aspect de la *caballada*. Les chevaux vigoureux et bien portans abondaient, j'eus bientôt l'explication de ce phénomène : c'étaient des chevaux pris à l'ennemi. Les Indiens avaient beaucoup envahi depuis quelque temps, et toujours d'une façon malheureuse. Étrillés régulièrement au retour, il leur avait été impossible de faire franchir la première ligne à une partie de leurs propres bêtes. Ils en avaient tant perdu, qu'il s'était souvent déroulé, à portée de la vue, sinon des balles des troupes lancées à leur poursuite, de petits drames assez saisissans. Des fuyards se disputaient à coups de couteau un cheval frais pour prendre le large. Ce n'était plus le temps où leurs *tropillas* nombreuses leur permettaient de sauter d'un animal à l'autre sans jamais en surmener aucun.

Cette circonstance, qui s'était reproduite dans toutes les frontières, mais sur laquelle, pour une remonte régulière, il serait présomptueux de compter, avait permis d'améliorer l'organisation de la cavalerie. On avait d'abord mis à part des « chevaux de réserve, » qui ne devaient donner que dans les occasions importantes. On avait fait mieux : on avait remis à chaque soldat un cheval dont il était dispensé de se servir pour les corvées ordinaires et qu'il pouvait

soigner à sa guise. On appelait ces chevaux les « chevaux d'oreille, » parce qu'ils avaient les deux oreilles intactes. Enfans gâtés des campemens et des fortins, ils tranchaient par leur bonne mine sur les infortunés « chevaux de marche, » aussi martyrisés que d'habitude. Ce n'était là qu'un progrès partiel et précaire. Cette distribution avait été faite à la manière argentine, c'est-à-dire mal : l'arbitraire s'y mêlait à la libéralité. Elle était révocable, les soldats le savaient, et comme ces chevaux avaient une marque indienne, ce qui revenait au même que de n'en avoir pas du tout, puisque nul propriétaire de l'intérieur ne pouvait les réclamer, ils avaient une valeur commerciale. Leurs maîtres de hasard, au lieu de les garder, aimaient mieux, comme ils disaient, les perdre : les perdre, c'était les vendre; ils les offraient à vil prix à tout acheteur qui était en mesure de les emmener au loin. Les débitans d'alcool installés dans les campemens ne manquaient pas de profiter de l'aubaine. On dépensait beaucoup de surveillance inutile et tracassière afin de diminuer cet abus, auquel il aurait été plus simple de couper court par un bon règlement et une marque spéciale.

Le but à atteindre est que chaque soldat ait son cheval par suite, non d'une gracieuseté temporaire, mais d'un droit définitif, entraînant des devoirs, et amenant peu à peu entre l'homme et la bête des liens d'affection réciproque. Il est impossible de courir longtemps les chemins sur un animal sans s'éprendre pour lui d'une vive affection, eût-il d'ailleurs tous les défauts du monde. Cela est vrai même parmi les Argentins, qui sont les plus grands bourreaux de chevaux que l'on connaisse, précisément parce qu'ils en changent à tout bout de champ. Le cheval, de son côté, connaît celui qui le monte mieux encore que celui qui le soigne. L'homme qui le panse est son serviteur, celui qui lui fait sentir la bride et l'éperon est son maître; il saisit parfaitement cette nuance. Quand il s'agit d'un soldat, qui remplit à la fois les deux offices, il s'établit des affinités encore plus étroites. Tout cavalier sait que l'on fait sur son cheval préféré ce qu'on ne ferait pas sur une bête inconnue, et qu'on en obtient ce qu'un autre ne pourrait lui demander. Il est clair aussi que, pour faire une campagne, si rude soit-elle, il vaut mieux avoir à sa disposition un bon cheval éprouvé que plusieurs rosses de rechange. Si dans l'armée argentine on a prodigué les rosses, ce n'est pas pour rendre les colonnes plus légères, c'est pour ne pas se mettre en frais de bonne organisation et de soins minutieux afin d'avoir et d'entretenir de bons chevaux.

Le moment est venu de renoncer à ces habitudes : d'abord le prix des chevaux augmente sans cesse; il augmentera bien davantage si l'exportation de ces animaux, déjà essayée avec succès, se pro-

page, et si les formes peu gracieuses, mais faciles à améliorer, des races de la Plata, ne font pas méconnaître en Europe leurs solides qualités. Il ne sera bientôt plus possible de ruiner sans merci tant de pauvres bêtes et de les remplacer à courts intervalles à raison de deux ou trois par homme. Ensuite la guerre indienne, pour ne parler que de celle-là, même cette guerre contre des sauvages, continuera à se faire mal avec des troupes mal montées, et elle est arrivée à un point où il est indispensable de la faire bien. Il n'y a donc pas à dire : il faut mettre à cet égard l'armée régulière argentine sur le pied de toutes les armées régulières de l'univers, si étrange, si paradoxal que cela puisse paraître aux vieux routiers dont les épaulettes et les mœurs équestres datent du bon temps des *patriadas*. Ils se refusent à croire à la disette des chevaux, parce qu'ils ont pour s'en procurer des procédés non prévus au budget. Il faut donner aux animaux une ration constante et des soins incessans, ne les laisser en liberté que le temps nécessaire pour se vautrer et folâtrer. Qu'ils tondent la prairie par manière de rafraîchissement et de distraction ; mais qu'on cesse de compter sur l'herbe verte pour les rendre vigoureux. Il n'y a pas à leur bâtir des écuries, puisqu'on a la bonne fortune d'avoir affaire à des bêtes pour qui cette délicatesse est inconnue. Respectons en cela, mais en cela seulement, les routinières alarmes de quelques officiers, qui pensent, — ce ne sont pas ceux de la nouvelle génération naturellement, — que l'étrille et le maïs (1) effémineraient leurs montures, et leur donneraient des exigences malséantes dans un cheval de guerre.

Cette réforme, que l'on prépare de loin avec une sollicitude attentive, a besoin d'être menée habilement et patiemment pour réussir. Le *corral* et la promiscuité des chevaux sont pour le soldat une institution antique et respectable ; il aura du mal à s'habituer à l'ordre et à la règle. C'est à ces projets que répondait l'établissement d'une ferme dans les quatre campemens principaux. Je leur envoyai, dès les premiers jours de mon installation, des bœufs de travail, des semences, des instrumens de labourage. Dans chacune de ces fermes, la première année on a semé 80 hectares de luzerne et de maïs. On a pensé aux hommes en même temps qu'aux bêtes, on a établi pour eux de grandes cultures maraîchères, afin de mêler des légumes à l'éternelle viande rôtie de leur ordinaire. Pour

(1) L'avoine, qui aime les terrains maigres, réussit mal dans les plaines argileuses de la province de Buenos-Ayres. Elle s'en va tout en tige et en feuilles et ne donne pas d'épis. On la remplace dans la ration des chevaux par le maïs, qui pour cet usage ne la vaut pas. L'avoine se plairait probablement dans les anfractuosités des petites montagnes de granit et de grès rouge aujourd'hui enclavées dans les terres chrétiennes.

faire aussi bien dans une saison déjà avancée, il a fallu que tout le monde, les autorités militaires comme la commission, s'armât d'une bonne volonté décidée. Les résultats n'ont pas répondu à l'effort; des pluies torrentielles ont compromis les récoltes. On s'y remet maintenant avec courage. Les chefs de frontière ne veulent pas en avoir le démenti. Ils se sont vraiment mis en quatre depuis un an : ils ont été briquetiers, maçons, architectes, jardiniers. En même temps qu'ils se battaient, ils s'improvisaient en plein désert de vastes établissemens. Quant au labourage, c'est leur plus cher souci. Ce n'est pas à eux qu'il faut apprendre ce que peut un cheval soutenu par une nourriture énergique, et il y a entre eux une espèce de gageure à qui mènera le premier, au galop de chasse, une expédition aux *toldos* qui sont en face de son campement. L'un s'est adjugé Pinzen, l'autre Namuncurá, un troisième Catriel. C'est leur propriété, ils ne veulent pas qu'on la leur prenne, et c'est à qui gagnera l'avance sur son voisin pour être prêt à aller mettre la main sur un cacique. On peut, jusqu'à nouvel ordre, compter sur leur zèle pour mener avec entrain ces travaux de culture, qui n'ont de militaire que le but.

Il ne faut pas se dissimuler pourtant que tout ce beau feu ne tiendrait pas devant une série de mécomptes, et il serait extraordinaire qu'il n'en survînt pas quelques-uns dans un essai de ce genre. Il ne s'agit de rien moins que de dompter une terre vierge, infestée d'animaux nuisibles, exposée assez souvent aux ravages des sauterelles, dans un climat bénin, mais fort capricieux. La patience, une ténacité robuste, une certaine philosophique lenteur d'idées et de mouvemens, sont l'apanage des agriculteurs et les aident à supporter bien des épreuves. Ces qualités-là ne courent guère les casernes. Il n'est pas à croire, il n'est peut-être pas à désirer que les soldats de frontière modifient leur tempérament pour se faire laboureurs de cœur et d'âme. Les commandans, durant leur période d'apprentissage, ont eu derrière eux, non pour les pousser, c'était inutile, mais pour les aider de conseils, d'envois incessans, pour choisir les semences, pour remplacer les animaux hors de service et les outils cassés, la commission de frontière, dont les membres sont là parfaitement à leur aise et dans leur spécialité. Ils n'auront pas toujours pareil auxiliaire : la commission se dissoudra après avoir accompli sa tâche, qui est de finir les travaux et d'installer les principaux services; elle cessera de veiller sur les fermes juste au moment où l'enthousiasme de la première heure commencera à se refroidir. Il ne faut pas faire trop de fonds sur l'enthousiasme pour créer un régime normal et soutenu. Cette expérience de fermes militaires ne donnera pas selon toute apparence la solution définitive

de la question; elle aura du moins beaucoup contribué à l'avancer. Pour la tenter, il fallait avoir la foi, et où l'aurait-on trouvée, si on ne s'était pas adressé à l'armée? Cet essai a démontré la possibilité de la culture dans des contrées dont le seul nom était un épouvantail; il a permis de déterminer les conditions pratiques dans lesquelles on devait la conduire sur une vaste échelle. Il fallait ouvrir la voie aux véritables laboureurs; on a pris pour cela un moyen héroïque, on a fait marcher le sabre au flanc derrière les charrues des laboureurs en uniforme. Soit qu'il s'établisse le long de la frontière des colonies agricoles, dont les premières récoltes trouveraient dans les campemens un débouché, soit que la fourniture des rations pour les chevaux, comme celle des vivres pour la troupe, soit concédée à quelque compagnie qui entreprenne sur les lieux mêmes, avec de puissans moyens de travail, les défrichemens nécessaires, tous les développemens de l'agriculture dans ces parages sont contenus en germe dans ces premiers sillons creusés à l'heure qu'il est *manu militari*. Incidemment la frontière pourrait bien y gagner trois cent mille arbres. On est en train de les planter.

Ces colonies agricoles, dont le nom devait venir dans cette étude, car il est impossible de parler frontières sans envisager les problèmes de la colonisation, — ces colonies agricoles forment une des perspectives les plus riantes que l'imagination puisse s'amuser à concevoir sur l'avenir de ces fertiles contrées. Malheureusement c'est une perspective lointaine. A première vue, l'installation en paraît simple : quand il y a de la terre à profusion, il semble impossible qu'elle ne récompense pas amplement les efforts de ceux qui voudront la cultiver; en réalité, la création artificielle de villages d'agriculteurs présente des difficultés très graves. Les provinces d'Entre-Rios et de Santa-Fé, où depuis vingt ans on a fait de grands sacrifices pour mettre les colonies sur un bon pied, les voient à peine aujourd'hui surmonter les crises du début et entrer dans une période prospère. Elles étaient pourtant situées sur des fleuves, sur « de grands chemins qui marchent, » et pouvaient à peu de frais envoyer au loin leurs produits. Dans la province de Buenos-Ayres, il s'est fait seulement deux ou trois entreprises de ce genre, et elles ont été essayées sur l'ancienne ligne de frontière, loin des chemins de fer et des voies navigables : aucune n'a eu un succès franc, elles vivotent. On préfère l'élevage en grand; s'il exige de fortes avances et de vastes surfaces, il donne plus de profit et moins de peine. C'est la terre et le capital qui travaillent. Les lois qui régissaient la vente des terres publiques semblaient avoir été rédigées tout exprès pour favoriser cette tendance; elles avaient pour résultat de les concentrer en quelques mains. Les domaines directement achetés au gouvernement provincial avaient rarement

moins de dix lieues carrées et dépassaient parfois cinquante. On se gardait bien de les défricher; des millions n'y auraient pas suffi. Le propriétaire y envoyait quelques milliers de vaches, une espèce de gérant et une demi-douzaine de *gauchos*, puis il n'y pensait plus. Les vaches, quand les Indiens ne les volaient pas, lui rapportaient 25 pour 100; la terre, payable en dix annuités, avait doublé de valeur longtemps avant d'être payée. Les sauvages pouvaient enlever une fois ou deux les troupeaux et même leurs gardiens, pourvu qu'on eût de quoi les remplacer, la spéculation laissait encore de la marge : après plus ou moins de retards, elle finissait régulièrement par devenir excellente, — c'est de là que sont sorties toutes les grosses fortunes de la province; — seulement elle était à la portée du petit nombre. La nouvelle loi s'est inspirée de la législation nord-américaine, qui a pour but de diviser le sol en parcelles plus modestes : elle a fixé à 5,400 hectares la plus grande surface qu'il soit permis d'acheter à l'état, et le prix de l'hectare est d'autant plus réduit que le domaine est moins étendu; il est de 4 francs pour les lots inférieurs à 1,400 hectares, de 5 francs pour les lots qui contiennent de 1,400 à 2,700 hectares, et de 6 francs depuis cette dernière contenance jusqu'à la limite maximum. Les paiemens se font un sixième au comptant, le reste en cinq annuités légales. Ce sont les progrès de l'agriculture et de l'élevage des petits troupeaux qu'on a eus en vue en édictant cette loi; elle aura un autre effet, c'est d'émanciper le *gaucho* et le colon de l'écrasante tutelle du grand propriétaire. En ce sens, elle est le point de départ d'une lente, mais décisive révolution sociale : aussi le ministre qui l'a rédigée, M. Rufino Varela, a-t-il eu du mal à la faire passer. Pour nous en tenir à la frontière, cette loi lui est très favorable. La grande propriété, si elle s'y installait, substituerait à des déserts parcourus par les chevreuils des déserts parcourus par des chevaux et des vaches, avec quelques huttes de boue de distance en distance. Cela ferait tout à fait l'affaire des Indiens. Ce serait de nouveau mettre à leur portée le butin que l'avancement de la ligne a eu pour objet de soustraire à leurs atteintes. Ce qu'on appelle dans la Plata la propriété moyenne, des biens d'une demi-lieue carrée affectés à l'élevage des brebis, offrirait déjà des conditions de sécurité plus satisfaisantes. Le but serait complètement atteint, si l'on parvenait à implanter si loin la petite propriété, des fermes de 500 hectares exploitées moitié en cultures, moitié en pâturages. Seulement pourra-t-on y parvenir?

On ne le pourra qu'à une condition, neutraliser par le bas prix des transports les fâcheux effets de la distance qui séparera le producteur de frontière des marchés de consommation. Il aurait sans doute un marché sous la main, la frontière même; mais c'est un

débouché restreint : 5,000 hommes et deux fois autant de chevaux répartis sur une centaine de lieues. Si les fermes se multipliaient, elles seraient bientôt encombrées de denrées et réduites à laisser pourrir les récoltes sur pied, faute de trouver à qui les vendre : les transporter jusqu'aux villes de l'intérieur dans les véhicules primitifs qui ont été décrits plus haut, il n'y faut point songer; le charroi jusqu'à la première gare coûterait quelque chose comme 80 fr. la tonne. Le problème est malaisé, il n'est pas absolument insoluble. La frontière s'appuie d'un côté à la mer; elle vient aboutir à un fort mauvais port, Bahia-Blanca, qu'on peut sans grande dépense rendre passable. Ce sera fait avant peu. Toute idée de colonisation à part, ce port, à peu près abandonné depuis 1827, date de la fondation du village, a pris de l'importance par suite de l'occupation de la nouvelle ligne; c'est une voie économique et commode pour la ravitailler. Quand on l'aura amélioré, voilà, dans une dizaine de lieues de rayon, une section de frontière qu'il sera possible de cultiver. Aussi les arpenteurs sont-ils à la besogne pour en faire la division en lots et le bornage. Une section, et la plus petite, ce n'est guère. Les autres se trouvent situées en face des têtes de ligne de deux chemins de fer, celui du sud, appartenant à une compagnie anglaise, celui de l'ouest, propriété du gouvernement de la province. Vaut-il la peine de les prolonger jusqu'aux nouveaux campemens? La compagnie du sud ferait sans doute, en se lançant dans cette opération, une mauvaise affaire. On lui céderait avec plaisir de chaque côté de la voie une bande d'une lieue de largeur en compensation de ses sacrifices. Cette compensation ne représenterait pour elle qu'un bénéfice problématique et lointain. Les dépenses d'établissement et d'installation seraient des charges immédiates. Pousser résolûment le *railway* à travers les solitudes est une hardiesse nord-américaine qui n'a pas eu toujours une prompte récompense. Une compagnie particulière, si elle est prudente, désirera voir des colonies déjà établies et des marchandises toutes prêtes avant de s'occuper de les transporter. Les colons, de leur côté, si le chemin de fer reste à l'état de vague espérance, ne solliciteront pas de concessions. C'est un cercle vicieux autour duquel on risque de tourner longtemps.

Pour le chemin de fer de l'ouest, dont la construction, d'après la configuration du terrain, serait plus facile, la question change de face. Le gouvernement de la province est propriétaire à la fois de la voie ferrée et des plaines qu'elle traverse. Ce n'est pas sur la vente d'un ruban de deux lieues de large, c'est sur celle de milliers de lieues carrées qu'il doit compter pour rentrer dans ses déboursés. De plus, ces terres non-seulement ne lui rapporteront une rente, mais surtout ne représenteront pour la province une richesse que le jour où il les aura aliénées. Sa situation n'est pas celle d'une

compagnie, moins encore celle d'un vendeur de terrains à l'encan; son rôle n'est pas de gagner de l'argent, c'est d'en dépenser dans l'intérêt commun. Fonctionnaires nommés par le gouverneur et appelés assez souvent à lui succéder, les directeurs du chemin de fer de l'ouest l'ont toujours administré de la manière la plus libérale; ses tarifs sont moins élevés de moitié que ceux des autres lignes: aussi, et c'est un détail statistique bon à relever en passant, lui confie-t-on deux fois plus de marchandises qu'à ses rivaux. Il est devenu très prospère sans l'avoir cherché et en ne se préoccupant que de développer la prospérité des campagnes qu'il dessert. La commission directrice du chemin de fer n'a pas laissé échapper cette occasion de faire preuve une fois de plus de générosité intelligente. La nouvelle frontière n'était pas encore installée que déjà elle songeait à la relier à la métropole par des communications à vapeur; le devis est fait. Les chemins de fer se construisent économiquement dans un pays où la nature a supprimé les montagnes, où les ingénieurs ont supprimé les barrières et les passages à niveau. On établirait un chemin à une voie jusqu'à Carhué pour 12 millions de francs : ce n'est pas un bien gros chiffre, et il est arrivé parfois au gouvernement provincial de faire de plus mauvais placemens; encore faut-il savoir où les prendre. D'un côté la situation financière du gouvernement national, qui réagit sur le crédit même de la riche province de Buenos-Ayres, de l'autre l'état présent des grands marchés de capitaux où le Nouveau-Monde a l'habitude de puiser l'argent nécessaire à la création de son outillage industriel, n'engagent pas précisément à mettre sur l'heure l'affaire en train. Les chambres ont demandé à réfléchir.

Il y a un autre moyen de diminuer le prix des transports, un moyen qui suppléerait presque à l'établissement d'une voie ferrée, et qui, si celle-ci se construit, en doublerait les avantages : c'est de créer sur place quelques industries qui permettent de faire une première élaboration des produits, de les réduire à leur plus simple expression. Quand on essaie de se rendre compte des frets inutiles que paie le cultivateur argentin, on est frappé de ce que lui coûte la prétendue économie de son installation. La laine qu'il exporte contient, pour 30 de matière utile, 70 pour 100 d'impuretés diverses, dont il débourse innocemment le transport à travers les plaines peu commodes de la Plata et jusqu'en Europe. Il serait aisé d'enlever au moins le plus gros et de réduire les frais du voyage de moitié, de plus de moitié si on expédiait les laines lavées en ballots comprimés et d'un facile arrimage dans les wagons et dans les cales de navires. La laine a des chances pour être la production favorite des colons du désert, qui ont des chances pour ne pas être des colons de première qualité. L'élevage des brebis, s'il fait passer

quelques nuits blanches à la pluie et au vent, laisse en somme beaucoup de loisirs; parmi les émigrans qui se rendront à la frontière, il y aura beaucoup de déclassés plus enclins à contempler les étoiles qu'à arroser la terre de leurs sueurs. Il y aura cependant de vrais agriculteurs dans le nombre, il faut l'espérer. On peut dire pour leurs récoltes ce qui vient d'être dit pour la laine; il faudra en réduire le volume et en augmenter la valeur pour les vendre avec avantage. Le maïs par exemple est une plante essentiellement argentine. Ces grandes plaines semblent faites pour lui; il y donne des résultats surprenans. Si l'on essaie de l'expédier en nature, le voyage vaut plus cher que la marchandise; transformé en alcool, il peut supporter les frais d'une longue route, et ce n'est pas une grosse affaire, ni qui demande un matériel bien compliqué, que la transformation du maïs en alcool. Le combustible est tout trouvé, on le retire en plaquettes du *corral* des brebis. Une fois séché, il a une odeur ammoniacale fort déplaisante; mais, comme production de chaleur, il vaut presque la houille. La culture de graines oléagineuses et de certaines plantes textiles pourrait donner lieu de même à l'établissement d'usines en miniature, qui seraient le complément de l'agriculture et lui donneraient tout son essor. C'est la création de ces industries rudimentaires que l'on doit surtout encourager. Par une heureuse fortune, ce coin de la province est le seul où l'on rencontre de gros ruisseaux et des terrains en pente, c'est-à-dire de la force motrice à bon marché. Le gouvernement de la nation et celui de la province sont également préoccupés de la colonisation de ces nouveaux territoires, et à très juste raison. Diriger vers la frontière le courant de l'émigration, c'est faire évanouir les Indiens comme un mauvais rêve : ils n'aiment pas les centres de travail sédentaire; ils témoignent surtout à l'agriculteur européen beaucoup de respect, ils savent qu'il entoure son champ de barrières gênantes pour des cavaliers, et qu'abrité derrière les murs de brique de sa maison, il tire fort juste. Ce résultat vaut bien un effort et quelque dépense. Ce ne sont pas seulement les *estancias* formées à l'arrière-garde des colonies qui en profiteraient. Le peuplement de la frontière aurait, même sur la politique extérieure, une influence très marquée; il abrégerait au profit de la république argentine l'interminable discussion qu'elle tient ouverte avec le Chili, et qui prend de temps à autre une vilaine tournure.

Le fond du différend est connu des lecteurs de la *Revue* (1). Il s'agit de territoires contestés vers la pointe du continent américain, aux abords du détroit de Magellan. Le Chili, dont la marine

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 octobre 1875, *les Conflits de la république argentine avec le Brésil et le Chili*, par M. Émile Daireaux.

naissante éprouve le besoin de s'ouvrir une porte sur l'Océan-Atlantique, aspire avec non moins d'ardeur, par la possession exclusive du détroit, à tenir dans sa main la clé de la navigation du Pacifique. Il commença par soulever quelques chicanes sur l'interprétation d'antiques ordonnances des rois d'Espagne. Le texte en est du reste parfaitement clair, tellement clair que le préambule de la constitution chilienne, rédigé à une époque antérieure à ces prétentions, assigne nettement pour limite à la république la ligne de faîte des Andes. C'est une déclaration gênante, et les premiers législateurs du Chili ne soupçonnaient pas en la formulant à combien de paradoxes et d'arguties ils condamnaient leurs successeurs. Le gouvernement de Santiago s'est longtemps borné à user en notes et en mémoires spécieux la plume bien affilée de ses diplomates. Depuis peu, abrité derrière l'habile traité de 1856, il s'est livré à des empiétemens plus sérieux. Ce traité stipule que les parties contractantes se soumettront à un arbitrage et jusque-là respecteront le *statu quo*; il ne spécifie point quel était le *statu quo* à cette époque. Les Chiliens en ont profité pour se déclarer possesseurs d'abord du détroit entier, puis de la côte orientale jusqu'au Rio-Gallegos, enfin, l'appétit leur venant, jusqu'au Rio-Santa-Cruz. Ils ne s'en sont pas tenus à élever sur ces contrées assez éloignées, comme on voit, de la ligne de faîte des Andes, des prétentions théoriques : manquant, pour les étayer, de précédens historiques, ils s'en sont improvisé au moyen de voies de fait. Une famille française avait établi une fabrique d'huile de poisson sur les bords du Santa-Cruz; elle a d'abord été circonvenue par les autorités chiliennes pour renoncer à prix d'argent au bénéfice de la concession que lui avait donnée le congrès argentin; sur son refus, elle a été cavalièrement expulsée. Plus récemment, un navire qui, sur la foi d'une autorisation délivrée par un consul argentin, chargeait du guano un peu au sud de l'embouchure du Santa-Cruz, a été pris par une corvette chilienne. Amené à Punta-Arenas, il s'y est perdu par la maladresse de l'officier placé à bord pour le diriger. Ces incidens ont ranimé et aigri la discussion. Les hommes d'état argentins, fermes sur le traité de 1856, qui écarte les moyens violens pour vider le débat, se sont refusés à y voir un *casus belli*. Ils ont eu le grand tort de laisser dormir la question pendant vingt ans; aujourd'hui qu'elle se dresse devant eux, méconnaissable et envenimée, ils font du moins preuve de modération et de bon sens en épuisant les voies de la conciliation pour la résoudre. Ce n'est pas de combats et de batailles qu'ont besoin ces jeunes états; toutefois, si bienveillant que l'on puisse être pour une république sœur, quand elle est aussi remuante, quand on tient pendante avec elle une laborieuse né-

gociation qui met périodiquement tout le monde en alarmes, il est de bonne guerre d'affamer un peu son adversaire pour l'amener à des visées plus raisonnables. Dès qu'elle aura rendu impossibles les déprédations indiennes, la république argentine sera dans une excellente situation pour amadouer par des concessions douanières ces revêches voisins et pour les obliger à se départir de leur hautaine attitude.

Pays montagneux et agricole, le Chili produit peu de bestiaux et en consomme beaucoup, grâce aux vols des Indiens, dont il profite sournoisement. C'est là qu'ont passé les centaines de mille de bêtes à cornes qui ont disparu des plaines argentines depuis vingt ans. La partie de la *pampa* abandonnée aux sauvages est sans cesse parcourue par des marchands de bœufs chiliens qui vont de tribu en tribu se composer à peu de frais des troupeaux. Ces spéculateurs peu scrupuleux accompagnent parfois les invasions et prennent livraison, sur l'*estancia* même où elles sont nées, de bêtes payées d'avance aux pillards. Ce commerce scandaleux a beaucoup contribué à perpétuer les incursions ; peut-être le gouvernement chilien n'a-t-il pas pris, pour le réprimer, les mesures efficaces qu'auraient dû lui dicter les relations de bon voisinage. En tout cas, il est fini ; il faudra désormais acheter les animaux de boucherie à leurs propriétaires légitimes. Les droits de sortie que paie le bétail qui traverse les lignes de douane de San-Juan et de Mendoza pour passer sur le versant occidental des Andes ont été considérés jusqu'à présent à Valparaiso et à Santiago avec une superbe indifférence; ils vont prendre de l'intérêt. Si la république argentine sait profiter de ses avantages sans en abuser, elle doit arriver à terminer du même coup d'une manière avantageuse la question de limites et la question douanière ; elle peut être large sur la seconde, pourvu qu'elle enterre la première à tout jamais. Ce sera un résultat indirect, mais très précieux, des dispositions énergiques adoptées par le docteur Alsina pour bien garder la frontière. Au moment où s'achèvent les travaux d'organisation et de défense de la nouvelle ligne, la plus dangereuse ennemie de la propriété argentine, la politique, sommeille. Le gouvernement a tendu la main à l'opposition, l'opposition a reconnu qu'elle avait été parfois trop systématique. Les bons esprits des deux camps ne respirent qu'apaisement et concorde. C'est une heure favorable pour tourner toute l'ardeur inquiète qu'on a longtemps dissipée en polémiques vers le progrès agricole des solitudes de la *pampa*.

ALFRED ÉBELOT.

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

SOUS LE PREMIER EMPIRE

Tableau de la littérature française (1800-1815), par M. G. Merlet. Paris 1877.

Il est entendu, presque dans toutes nos histoires de la littérature française, ou sous-entendu, que la littérature de la période impériale ne compte pas. Aussi, quand la nécessité chronologique d'en toucher au moins quelques mots se rencontre et qu'il faut satisfaire à l'usage, on nomme quelques noms à la hâte, on caractérise avec la brièveté du dédain quelques œuvres prises comme au hasard, on rit un peu de Lebrun Pindare et beaucoup de Luce de Lancival, d'Esménard ou de Parseval-Grandmaison; d'ailleurs on acquitte à Mme de Staël, à Chateaubriand, un tribut convenu d'admiration banale, et l'on passe : tout est dit. De loin en loin pourtant une voix généreuse proteste et réclame au moins l'indulgence. N'est-on pas en effet bien sévère pour une génération déshéritée si l'on veut, mais qui n'a manqué toutefois ni d'un certain amour de l'art, ni de l'éclat que projettent sur le court espace de quinze ans d'histoire deux ou trois œuvres originales, vraiment durables, et deux ou trois noms vraiment glorieux, dignes de rester inscrits parmi les plus illustres? Sainte-Beuve n'a pas craint de dire « que les triomphes militaires de l'empire avaient trouvé plus d'une fois, au retour, des splendeurs rivales dans les arts contemporains : telle page des *Martyrs*, une bataille de Gros ou la *Vestale* de Spontini. » C'est

beaucoup, et, quoiqu'il parlât ainsi dans un temps où sa parole ne pouvait être encore soupçonnée ni d'allusion politique ni de flatterie rétrospective, c'était trop. Il sera toujours difficile de prouver que *les Templiers* ou *Ninus II* soient des chefs-d'œuvre injustement ignorés, Raynouard ou Brifaut des génies méconnus, Fontanes ou même Chênedollé, comme on les appelait, les derniers des classiques. C'étaient de fort honnêtes gens, qui faisaient assez proprement des vers peu poétiques, dont les meilleurs étaient beaux comme de la belle prose, de la belle prose académique, élégante et de bon ton, mais sans muscles et sans nerfs; d'ailleurs, poésie mise à part, les uns, comme Raynouard, très savans, et les autres, comme Brifaut, très aimables; mais ce n'est pas une raison pour les écarter impitoyablement de l'histoire de la littérature française. Bien plus et c'en est une de leur faire la part plus belle et la place plus large. Il y a des naturalistes à la mode qui donneraient volontiers toutes les espèces vivantes pour une seule de ces espèces de transition, épreuve affaiblie d'un modèle ancien, ébauche confuse d'un type nouveau, qui leur offrent les moyens de combler une lacune de la généalogie des êtres et de surprendre en quelque sorte la nature sur le fait, en flagrant délit de tâtonnement et de commencement d'invention. En littérature comme en histoire naturelle, il y a des œuvres de transition. Et si la critique littéraire, telle du moins qu'on la prône aujourd'hui, se piquait d'être conséquente avec soi-même et soumettait une bonne fois la liberté de ses allures aux rigueurs de la discipline scientifique, c'est peut-être à ces œuvres de transition qu'elle devrait consacrer le meilleur de son attention. Car on n'explique pas le génie, mais on explique le talent, et l'expliquant, on montre en quoi, par où, comment le génie est inexplicable. Et n'est-ce pas précisément, puisque aussi bien il s'agit ici de la littérature de l'époque impériale, ce que Royer-Collard appelait avec force « dériver l'ignorance de sa source la plus élevée? » Les fables d'Arnault sont fort agréables, pour sentir celles de La Fontaine.

C'est dans cet esprit de critique studieuse que M. Merlet a conçu l'ouvrage dont il vient de publier le premier volume, avec ce titre général : *Tableau de la littérature française*, 1800-1815, et le sous-titre : *Mouvement religieux, philosophique et poétique*. Il n'a point affecté la prétention de réhabiliter une littérature à peu près condamnée, mais il a voulu réviser le procès sur les pièces. Il accepte le dispositif, mais il pense qu'il y a lieu de revenir sur les considérans. « Expliquer ou atténuer les rigueurs de la postérité par l'enquête des causes qui la justifient, » et par suite, sous l'apparente et uniforme pauvreté des œuvres, découvrir et noter les symptômes

de la renaissance prochaine, remonter pas à pas jusqu'aux sources inconnues de ces grands courans qui traversent la littérature du siècle, marquer enfin les origines de la prose et de la poésie contemporaines, tel est le but qu'il s'est proposé.

En effet, les causes de la stérilité sont complexes : tout n'est pas dit quand on a nommé la censure impériale ou cité des passages habilement choisis de la correspondance de César. Nous ne croyons pas aisément avec l'austère Daunou « qu'il ne puisse y avoir de génie que dans une âme républicaine. » Évidemment, on ne saurait avoir la pensée de justifier ou d'excuser seulement les procédés disciplinaires de l'empire à l'égard des écrivains. Un homme, si haut qu'on le mette au-dessus des autres hommes et si bas qu'on le salue, mais un homme, s'arrogeant de penser lui seul, comme d'agir, pour tout un peuple; une armée de subalternes, dressée comme une vieille garde et traitant la littérature comme une chiourme; cette singulière ambition de faire naître des chefs-d'œuvre au commandement, « l'art d'écrire consacré à la destruction de la pensée et la publicité même aux ténèbres, » Chénier destitué, Chateaubriand persécuté, Mme de Staël proscrite, convenons donc qu'il n'y a ni chimère de péril social, ni prétendue nécessité de salut public qui puisse autoriser ces attentats de la force contre la pensée. Mais empressons-nous d'ajouter qu'une pension de 8,000 francs consola Chénier de sa destitution, que Chateaubriand ressemble singulièrement à un persécuté imaginaire, et que Mme de Staël a quelque part écrit ce mot curieux, trop rarement cité, « que Bonaparte était un homme que la véritable résistance apaisait, et que ceux qui ont souffert de son despotisme doivent en être accusés autant que lui-même. » Ne versons pas dans la déclamation. Quand, pour flétrir les excès de l'arbitraire impérial, on en appelle, comme font quelques-uns, à toute l'énergie d'éloquence, à toute la véhémence d'indignation dont on se sent capable, il n'est pas mauvais, et c'est rendre à chacun sa part, de se rafraîchir la mémoire de tel décret de la convention portant que « tout théâtre sur lequel seraient représentées des pièces tendant à dépraver l'esprit public et à réveiller la honteuse superstition de la royauté serait fermé et ses directeurs arrêtés et punis selon la rigueur des lois. » On sait ce que c'était, au mois d'août 1793, que la rigueur des lois. Car enfin il ne faut pas nous donner à croire, en épaississant les ombres autour des grotesques de la révolution et faisant la pleine lumière sur les ridicules de l'empire, qu'au lendemain de la convention, sous le directoire par exemple, quelque Barras ou quelque Gohier régnant, une littérature nouvelle fût prête à naître, une littérature républicaine, que le régime consulaire ou impérial

survenant aurait tout à coup desséchée dans son germe. Hélas! vers 1795 déjà, les contemporains eux-mêmes étaient vivement frappés et si profondément humiliés de la décadence littéraire, de la décadence du théâtre surtout, que le *Moniteur* n'en pouvait trouver le secret que dans « une conspiration de Pitt et de Cobourg » organisée pour l'avilissement de la scène française. On rit beaucoup, et l'on a raison, d'une tragédie de l'académicien Brifaut: — c'était un *Don Sanche,* — qu'il fallut transporter du jour au lendemain d'Espagne en Assyrie, parce qu'il ne convenait pas à l'empereur, en ce temps-là, que des choses d'Espagne fussent mises au théâtre. Mais, en vérité, de qui se moque-t-on ici? car sans doute ce n'était pas la faute de l'empereur, ni même de la censure, si l'intrigue tragique de Brifaut était assez banale, ses caractères assez effacés, son style assez décoloré pour que ce ne lui fût qu'un jeu de métamorphoser son roi de Léon et de Castille en potentat babylonien. Là-dessus on citera Chénier : « Veut-on que l'art dramatique se soutienne? Il faut lui donner beaucoup de latitude. » Mais ce n'est pas tout pour voler que d'avoir l'espace libre ouvert devant soi, l'espace immense, et le principal est encore d'avoir des ailes.

C'est une chose assez étonnante que dans un temps comme le nôtre, où l'histoire aspire à devenir au sens propre du mot « une science, » elle continue toutefois, du milieu des conditions si nombreuses et d'un entrelacement si confus, qui toutes sont également nécessaires à l'explication des faits, d'en dégager et d'en détourner arbitrairement une seule pour l'élever à la dignité de ce qu'on appelle une cause. Il n'y a pas de causes dans la science, il n'y a que des conditions. Nous admettrons donc volontiers que les rigueurs du régime impérial aient pu contribuer pour une part à la stérilité littéraire de l'époque; mais prétendre qu'elles en seraient la cause unique et l'explication suffisante, c'est une opinion politique, c'est une manière de purger sa bile, ce n'est pas une opinion littéraire. Une compagnie de grenadiers n'eût-elle jamais chassé de l'orangerie de Saint-Cloud cinq cents législateurs, un pape ne fût-il jamais accouru du Vatican pour couronner dans Notre-Dame un soldat victorieux, nous osons croire qu'Esménard ne fût pas devenu un grand poète et que Luce de Lancival n'en eût pas eu la tête plus épique.

Nous louerons donc très franchement M. Merlet d'avoir ici gardé la mesure et d'avoir eu le courage, mieux encore, le bon goût, de ne pas vouloir faire avec tant d'autres sa partie dans ce concert de récriminations surannées. Il a très bien vu que d'autres causes avaient préparé la décadence, il l'a dit et il l'a montré. Qu'il nous permette seulement de lui reprocher de n'avoir pas poussé plus

avant la recherche de ces autres causes, et, pour tout dire, de n'y avoir pas consacré quelques-unes de ces pages qu'il donne libéralement à l'énumération des hommes et des œuvres. « Les germes de la décadence, nous dit-il, sont visibles dès le XVIIIe siècle, jusque dans ces jolis poètes, dont le style si soigné, si méticuleux, si scrupuleusement grammatical, n'offre sans doute aucune prise à la critique, mais nous inquiète déjà par je ne sais quoi de frêle et de fugitif qui échappe à l'analyse et presque à la perception. » Voilà qui est d'une vérité spirituelle, bien dit et bien senti : pourquoi n'est-ce qu'une indication? Chemin faisant, il est vrai, s'y rattachent nombre de remarques ingénieuses et quelques-unes d'un grand prix historique. Il est curieux d'apprendre, par exemple, et bon de retenir que les oripeaux de la phraséologie mythologique : flambeaux de l'hymen et ciseaux de la Parque, fureurs de Bellone et balances de Thémis, ou encore l'hydre de la Discorde et le timon de l'état datent de cette époque. Nos romantiques jadis, et depuis eux certains critiques, ont tellement accrédité l'opinion que ces façons de parler baroques auraient été familières à tous nos écrivains, petits et grands, d'avant 1830, qu'il est utile et même nécessaire de savoir qu'ils se trompaient. L'honnête Boileau nommait un chat un chat : Molière et Regnard, Voltaire et Diderot, ont nommé par leur nom beaucoup de choses qu'ils eussent pu déguiser sans inconvénient. On peut même soutenir que, pour écrire en prose comme en vers, avec exactitude et justesse, avec force quand il le fallait, avec éclat quand on le pouvait, on n'avait pas attendu que l'auteur de *Cromwell* eût émancipé la langue. En fait, cette horreur comique du mot propre date au plus loin du milieu du XVIIIe siècle : elle n'est devenue qu'au commencement du XIXe un principe de l'art d'écrire. M. Merlet en cite des exemples amusans; tels vers de Lalanne appelant un chapon :

Ce froid célibataire, inhabile au plaisir,
Du luxe de la table infortuné martyr;

cette périphrase de Lebrun :

Là je triplais le cercle agile
Du chanvre envolé sous mes pas;

lisez : je sautais à la corde, — vingt autres encore. S'il s'est abstenu de moissonner dans Delille, c'est sans doute qu'il aura craint que la récolte ne fût trop abondante. Et cependant, chose singulière, ce même Delille, si longtemps considéré comme le maître dans l'art de ne pas nommer les choses par leur nom, serait l'un des premiers qui fit scandale pour avoir appelé le haricot un haricot, et autres nouveautés, pour le temps non moins téméraires.

D'où venait cette rhétorique pédantesque et guindée dont la poésie voulut bien se faire humblement l'élève, et dont la critique des Geoffroy, des Hoffmann et tant d'autres se constitua l'impitoyable et l'incorruptible gardienne? Il n'est plus guère possible aujourd'hui de le contester : abaissement des caractères, appauvrissement de la pensée, dépérissement du style, tout cela vient du XVIIIe siècle, et non pas du XVIIIe siècle finissant, du XVIIIe siècle de Marmontel ou de La Harpe, de Thomas et de Saint-Lambert; mais du XVIIIe siècle dans sa gloire, étudié dans ses plus illustres représentans. Nul siècle n'a été plus complétement dénué de poésie : dans Voltaire lui-même, combien trouvera-t-on de vers qui partent du cœur, combien de souvenirs vraiment vécus? Nul siècle n'a été plus complétement dédaigneux des grandes parties de l'art. Ce n'est pas seulement la grande phrase majestueuse du XVIIe siècle qu'on brise, et la belle période oratoire que l'on rompt en éclats, de telle sorte que tout ce que le style gagne en clarté, la pensée le perde en profondeur; mais l'art lui-même de la composition, l'art d'ordonner un ensemble, d'en balancer les parties, il semble qu'on en ait perdu le secret. Un Voltaire est inhabile aux œuvres de longue haleine. Rien qui soit écrit d'une prose plus alerte et plus propre à l'action, d'un style plus merveilleux de transparence et de facilité que le *Siècle de Louis XIV;* mais Gibbon a raison, — car c'est lui qui, je crois, en fit le premier la remarque, — rien qui soit plus mal lié, ni plus faiblement soutenu. Comparez cette suite de chapitres, histoire politique et militaire d'abord, anecdotes, histoire intime de la cour, histoire du gouvernement intérieur, tableau des beaux-arts, histoire des querelles religieuses, tout cela juxtaposé, comme des tableaux dans une galerie, mais non pas composé, d'ailleurs finissant par une plaisanterie d'un goût douteux sur l'œuvre des missionnaires catholiques en Chine, comme par le mot de la fin d'un journaliste, — comparez ce désordre aimable avec cette belle *Histoire des variations des églises protestantes*, et mesurez la distance. Montesquieu, travaillant à son *Esprit des Lois*, entraîné par le plaisir de la recherche, s'abandonne si complétement à la dérive de son sujet, et, dépensant à la perfection du détail tout son esprit avec tout son génie, s'oublie si complétement dans une seule partie de son œuvre, qu'un beau jour le livre de la *Grandeur et Décadence des Romains* se détache de l'ensemble comme un épisode disproportionné, comme un fragment d'architecture admirable, mais dont la grandeur d'exécution écraserait le reste de l'édifice. Buffon écrit un *Discours sur le Style*, il y vante l'utilité d'un plan, et sans doute il pense à Montesquieu; mais lui-même il apprend l'*Histoire naturelle* en l'écrivant. Suivez-le de 1747 à 1788 : tantôt il ajoute au monument une aile qui

n'avait pas de place marquée dans le plan primitif, tantôt, avec cette longue patience qu'il appelait le génie, il va reprendre l'œuvre jusque dans ses premiers fondemens, et le voilà, dans ses *Époques de la nature*, refaisant ses trois premiers volumes sur un dessin nouveau. Le seul Jean-Jacques peut-être, avec son intrépidité de logicien et son souffle de déclamateur, a composé l'*Emile* d'ensemble et son *Contrat social* d'une haleine, comme on faisait au siècle précédent. Il y a plus : à mesure que le siècle approche de son terme, les Diderot, les d'Alembert ne savent déjà plus écrire que des pages. Après eux, les Rivarol et les Chamfort ne sauront plus même qu'à peine composer une page, et tout leur esprit, qui fut du plus exquis et du plus étincelant, tiendra dans un petit volume de *Nouvelles à la main*.

De là nécessairement l'importance extrême donnée au détail, car c'est dans le détail que chacun met sa marque. Le mal est visible dès la fin du XVIIe siècle : « Ascagne est statuaire, dit La Bruyère, Hégion fondeur, Eschine foulon et Cydias bel esprit, c'est sa profession;... il évite uniquement de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un. » C'est de Fontenelle qu'il parlait ainsi; mais lui-même, La Bruyère, incomparable, inimitable artiste de style, ne court-il pas à la recherche de l'imprévu, du piquant, du singulier dans l'expression et dans la pensée? Bientôt cette poursuite acharnée devient le labeur unique de l'écrivain. A tout prix, il faut être original ; mais le moyen, si « tout est dit? » Le moyen? Il est bien connu des époques de décadence :

Dixeris egregie notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum...

Je suis fâché que la leçon soit d'Horace, mais en effet il l'a donnée. L'invention devient purement verbale, et les règles deviennent à mesure plus étroites, parce qu'il faut accomplir le tour de force dans des conditions plus difficiles. Le *Commentaire sur Corneille* de Voltaire, le *Cours de littérature* de La Harpe, sont de curieux modèles et très instructifs de cette critique de mots devenue pour un demi-siècle, jusqu'aux Villemain et jusqu'aux Sainte-Beuve, le dernier mot de la critique. Buffon, pour louer dignement Rivarol, dira que la traduction du Dante est une « suite de créations, » et Rivarol, enchérissant encore, dira bientôt « que quatre vers ou quatre lignes de prose classent un homme presque sans retour. » Aussi ne s'agit-il plus que de rencontrer ces quatre vers ou ces quatre lignes. Un madrigal, une épigramme, un seul alexandrin :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde,

une boutade : « M. Le Brun a eu l'honneur de passer chez M. Fréron pour lui donner quelque chose, » — je laisse au lecteur le plaisir de deviner ce que c'était que ce quelque chose, — tirent un homme de pair et le désignent bruyamment à la célébrité des salons ou à l'ornement des académies. Et si les poètes rejettent obstinément le mot propre, c'est bien moins encore par principe et par préoccupation de rester nobles que par ambition de trouver une façon singulière de redire des choses déjà dites. On déguise la pensée sous quelques oripeaux bizarres et voyans, on l'habille d'un vêtement inédit comme un Jean-Jacques s'habille en Arménien... pour forcer l'attention des oisifs de la grande ville. Ajoutez qu'en même temps la vie sociale, de plus en plus artificielle, achève de déshabituer l'homme du spectacle et du sentiment de la nature. S'il ne manquait que de loups dans les bergeries de Florian, on en prendrait encore volontiers son parti, mais il y manque de moutons, de chiens et de bergers. Et ainsi, tandis que les prosateurs, maintenant leur attention fixée sur le détail, perdent le sentiment de la ligne, les poètes, qui ne regardent plus au-delà de l'horizon des salons, perdent le sentiment de la couleur.

Ce n'est pas tout : au XVIIe siècle l'art est vraiment une religion, j'entends, — car on pourrait trouver l'expression bien moderne, — que les Corneille, les Molière, les La Fontaine, les Boileau, les Racine, s'ils ne font pas de l'art « un sacerdoce », du moins ne vivent que pour l'art. Tel d'entre eux, le « Bonhomme, » traverse la vie comme sans se douter qu'il y ait au monde autre chose que d'écrire, à la manière d'un fablier né pour porter des fables, avec cet air d'aimable distraction, ces allures nonchalantes qui lui font pardonner tant de faiblesses. D'autres, comme par exemple Molière, ne vivent pas seulement pour leur art, ils en meurent, appartenant à la race de ceux « qui ne regardent plus l'art comme une chose qui est faite pour le monde, mais le monde, les mœurs, les hommes et la société comme des choses qui sont faites pour l'art. » Au XVIIIe siècle il n'en est plus ainsi. La scène a changé. La littérature n'est plus seulement un art : c'est une arme. Tout écrivain a calculé que son talent est une force, comme la fortune, comme la naissance, et une force dont il faut savoir se servir. Ce n'est pas tout, ou plutôt ce n'est rien que de bien faire, il faut réussir, il faut parvenir et le siècle est pressé. L'homme de lettres, émancipé de la protection du grand seigneur ou du traitant, de l'homme de cour ou de l'homme d'argent, prétend faire figure à son tour, comme eux, et comme eux tenir un personnage dans le monde. Il fait fortune, d'abord : Voltaire entend les affaires comme Pâris-Montmartel, Beaumarchais les brassera comme Pâris-Duverney. L'un et l'autre

s'efforcent de prendre pied dans la politique. Voltaire négocie des alliances, et Beaumarchais renverse un parlement : de jour en jour leur influence grandit, leur importance augmente. Quand le seigneur de Ferney tient en main son brelan de rois, c'est lui qu'on courtise et qu'on caresse : ce n'est plus lui qui flatte. Un roi de Suède passant à Paris y recevra, comme un insigne honneur, la visite de Rousseau. Les façons deviennent familières jusqu'à l'inconvenance et jusqu'à la grossièreté. Diderot, « conversant entre hommes, » avec l'impératrice de Russie, dans la vivacité de la conversation, lui frappe démonstrativement sur la cuisse. La Harpe, si j'en crois une anecdote que raconte Chateaubriand, dînant chez les ministres, quand le menu ne lui convient pas, commande à voix haute une omelette philosophique. Vraiment la littérature est déjà leur moindre souci. C'est un événement politique que *le Mariage de Figaro :* s'il touche à la littérature, ce n'est que par occasion. En effet, jusqu'aux auteurs dramatiques, ce n'est plus seulement l'ambition de la célébrité qui les travaille et qui les consume : c'est l'ambition du pouvoir. Condorcet nous a livré naïvement leur secret : « C'est, dit-il, qu'un auteur dramatique est sous la sauvegarde des sociétés pour lesquelles le spectacle est un amusement ou une ressource. »

Aussi, quand éclate la révolution, jettent-ils là leur plume et se précipitent-ils tous dans la politique avec une sorte de fureur aveugle comme par une porte longtemps assiégée qui céderait sous l'effort et qui livrerait enfin le passage. La veille encore, pour devenir de rien ou de peu quelque chose ou quelqu'un, il fallait passer par la littérature : il est désormais inutile d'entreprendre cette voie pacifique et trop longue. La politique les conduira plus droit et plus vite au but. Qui s'amuserait maintenant à composer des *Éloge de Fénelon* ou des *Panégyrique de saint Louis*, mais surtout à raconter les *Aventures du chevalier de Faublas?* En vérité, c'est bien de cela qu'il s'agit! l'abbé Maury gesticule à la tribune de la constituante, et Louvet sera demain de la convention. Fabre d'Églantine a oublié le chemin du Théâtre-Français : le *Philinte de Molière* est membre du comité de la guerre et des armes : il siége aux côtés de Carnot. Les Robespierre et les Saint-Just renonceront à la morale et à la gravelure pour devenir les législateurs sanglans de la terreur. Et Barère sera leur porte-voix, Barère, « le troubadour de la guillotine, » Bertrand Barère de Vieuzac, gentilhomme gascon, qui n'a plus maintenant que faire d'écrire pour les académies de province l'*Éloge de Louis XII* ou le *Panégyrique de Lefranc de Pompignan*. Combien d'autres encore! L'impulsion est donnée : le règne de la littérature est fini, c'est le règne de la politique et du politicien

qui commence. La publicité du journal et de la tribune a remplacé celle du *Mercure* et de l'*Almanach des Muses*. Quelle prose ou quelle poésie résisterait à pareille épreuve? Aussi quiconque désormais aura confiance en soi, quiconque aspire à se faire au soleil la place qu'il ne tient ni du droit de la naissance ni du titre de la fortune suivra-t-il ces exemples, devenus pour l'avenir illustres. Et tous ceux qui, sur la foi de quelque vague pressentiment ou de quelque violent appétit de jouissances, se croiront promis à quelque haute destinée, s'ils ont plus d'amour du pouvoir que de chaleur d'imagination, iront demander la gloire aux œuvres de la politique, ou la moissonner sur les champs de bataille de la république et de l'empire, s'ils ont moins de froide ambition calculatrice que de chaleur de cœur. Quelle est la voix au timbre d'airain qui s'élèvera pour dominer sur le tumulte des proscriptions et des armes?

Encore si la tragédie révolutionnaire, comme un mauvais drame romantique, n'avait pas versé de l'odieux dans le ridicule. Mais, pour achever ce tableau de la fin d'un siècle, représentez-vous, au lendemain de la terreur et jusqu'aux jours du consulat, le trouble jeté dans les esprits et dans les mœurs, le désordre des idées, le renversement des fortunes, le carnaval de toutes les conditions. En bas, toute une foule d'ouvriers sans ouvrage et de rentiers sans rentes grondant la faim, — les débris du jacobinisme, — ou ces portiers dont a parlé Chateaubriand, « grands partisans de feu M. de Robespierre, et regrettant les spectacles de la place Louis XV, où l'on coupait la tête à des femmes qui avaient le cou blanc comme de la chair de poulet. » Plus haut, tout un peuple grotesque d'agioteurs et de fournisseurs de tout étage, cette société frelatée du directoire, scandaleusement enrichie, s'essayant à l'art de vivre et se flattant naïvement d'avoir ressuscité les élégances de l'ancien régime parce qu'elle s'enivre des mêmes vins que les Lauzun et les Biron. Au sommet enfin, ces directeurs, à jamais dignes de la risée de l'histoire; l'un, au matin, donnant ses audiences, habillé d'un justaucorps de satin blanc, culotte blanche, souliers blancs ornés de rosettes bleues, sur l'épaule, manteau écarlate; ou bien encore cet autre, sous son bel habit bleu chamarré d'or, avec son sabre de vermeil, entrant dans les salons un bras passé négligemment autour de la taille de celle qu'ils appellent « la fée du Luxembourg, » vêtue... comme on ne se déshabille pas. Personne d'ailleurs ne croit plus à rien. Quand on joue *le Barbier de Séville* et que l'acteur prononce les mots : « Jouissons! car dans trois semaines nous ne serons peut-être plus, » toute une salle applaudit frénétiquement. En effet, c'est le mot de la situation.

Que si maintenant l'on considère toutes ces causes réunies et

conjurées en quelque sorte, non pas seulement pour la ruine d'une littérature, mais encore pour la décadence d'un grand peuple, il semblera qu'elles suffisent et qu'elles expliquent assez bien la pauvreté littéraire du consulat et de l'empire. Il est inutile, et même il serait plaisant, s'il n'était injuste, de rendre l'empereur responsable des inspirations malheureuses de Marie-Joseph Chénier ou de Népomucène Lemercier. Je conviens qu'un trait de satire fait bien dans le discours et qu'il relève agréablement la monotonie d'une étude sur la littérature de l'époque impériale; cependant je ne croirai jamais qu'en faisant de M. de Fontanes un grand maître de l'Université, l'empereur ait fait éprouver aux lettres une perte cruelle, et je suis certain que Fontanes a trouvé qu'il y gagnait. Il y aurait lieu plutôt de s'étonner que dans les œuvres si nombreuses, mais pour la plupart si médiocres de cette période, on puisse distinguer et noter déjà tant de gages d'avenir et tant de promesses d'une renaissance prochaine. Ce serait une erreur, en effet, que de se représenter la plupart des écrivains d'alors, poètes et prosateurs, comme d'étroits, comme de serviles imitateurs du passé. Sans doute les apparences plaident contre eux. Chanter *l'Enfance d'Achille*, chanter *Philippe-Auguste* ou *Charlemagne à Pavie*, cela est vieux comme de chanter *la Pucelle*. Il semble qu'il y ait des siècles que Luce de Lancival et Parseval-Grandmaison, comme Chapelain lui-même, sont relégués dans la foule obscure de ces auteurs que tout le monde nomme et que personne n'a lus. De même au théâtre, ce sont encore, ce sont toujours des Grecs et des Romains, comme si la faveur leur était revenue de plus belle depuis que Talma les joue sous le costume antique : voici des Agamemnon et des Hector, des Tibère et des Cincinnatus, et de beaux jours leur sont encore réservés, car le *Sylla* de M. de Jouy sera l'un des succès littéraires de la restauration. Dans la comédie, ce sont les Andrieux, les Collin d'Harleville et les Étienne, aimables écrivains dont les noms, tout pâlis qu'ils soient, ne réveillent du moins que des souvenirs aimables, auxquels il n'a manqué pour demeurer à la scène que la force comique, et pour vivre à la lecture que d'écrire, si j'ose le dire, moins correctement.

Regardez-y cependant de plus près : ne feuilletez pas seulement, lisez leur consciencieux et spirituel historien. C'est ici le dédommagement, c'est la généreuse revanche que M. Merlet a prise de la fatigue, sinon de l'ennui, qu'il a dû lui en coûter pour les lire. Ces rhapsodes, qui rêvent de donner une épopée à la France, vont découvrir le moyen âge et venger des dédains de la littérature classique la Chanson de geste et le roman de la Table-Ronde. C'est un préfet de l'empire, infatigable versificateur, le baron Creuzé de Lesser, qui, dans les intervalles de repos que lui

laissent les soucis administratifs, remettra la *Chevalerie*, les Amadis et les Roland en honneur. Si Lemercier débute ou du moins s'impose à la renommée par un *Agamemnon*, il continue par *Pinto*, mélange équivoque, mais amusant, dit-on, du tragique avec le comique. Dans *Christophe Colomb*, son audace de novateur ira jusqu'à braver les unités et jusqu'à mettre en scène l'intérieur d'un vaisseau. Ce fut en 1809 comme une première bataille d'*Hernani*. « Dans la bagarre qui suivit, il y eut un mort et plusieurs blessés. Pour faire représenter la pièce, il fallut la protéger par des baïonnettes. » Quatre ans plus tard le *Tippo-Saïb* de M. de Jouy donnera le double scandale d'un sujet tragique emprunté à des événemens presque contemporains et d'une recherche de ce que nous avons depuis appelé la « couleur locale, » d'autant plus téméraire que M. de Jouy a vu l'Inde, connu Tippo-Saïb et combattu sous ses ordres. Enfin sur la scène comique, deux hommes d'esprit, qui joignent à une remarquable fécondité d'invention l'expérience consommée du métier d'acteur, Alexandre Duval et Picard, fraient la voie, l'un à la comédie historique et l'autre, non-seulement à la comédie bourgeoise, mais à la comédie de mœurs. *Le Menuisier de Livonie*, *la Jeunesse d'Henri IV*, ne paraissent pas indignes de précéder la comédie historique de Dumas ou de Scribe, *Mademoiselle de Belle-Isle* ou *Bertrand et Raton*. Si telle comédie de Picard, *les Ricochets* par exemple ou *la Petite Ville*, qui d'ailleurs se soutient encore à la scène, étaient écrites d'un style non pas plus aisé, mais plus incisif et, pour dire le mot, plus brutal, elle ne ferait pas mauvaise figure dans le répertoire contemporain. En tout cas Picard est l'un des premiers qui aient mis à la scène la satire non plus d'un ridicule ou d'un défaut, mais d'une condition, de toute une classe sociale, et c'est bien là, si nous ne nous trompons, le propre de la comédie de mœurs, *le Demi-Monde*, *les Faux bonshommes*, *les Vieux garçons*.

Il serait facile de multiplier les rapprochemens. Quand M. Merlet nous parle de la *Panhypocrisiade* de Népomucène Lemercier et qu'il nous cite parmi les pages qu'on en voudrait sauver « le dialogue de la conscience avec le connétable de Bourbon, la plainte du chêne abattu par des soldats, la dispute de Luther avec le diable, la conversation de Rabelais et de la Raison, » ou quand encore il fait défiler rapidement sous nos yeux quelques-uns des personnages de ce poème plus qu'étrange, « la Mort, Tristan l'Ermite, Tibère et saint Bernard, Attila et Copernic, Soliman et Christophe Colomb, La Trémouille et Satan, » ne pouvons-nous pas y reconnaître quelque chose de « déjà vu, » je ne sais quelle ambitieuse mais grossière ébauche, indistincte encore et confuse, de la *Légende des siècles?* Lebrun Pindare lui-même, cet amant superstitieux de la forme, l'un des pre-

miers qui aient cru que les mots et leur arrangement pouvaient avoir une valeur et des beautés indépendantes de la pensée qu'ils servent à exprimer, n'est pas aussi loin de nous qu'on le croirait d'abord. Et si Lebrun et Lemercier sont les prédécesseurs naturels de Victor Hugo, voici dans l'autre camp Fontanes et Chênedollé qui peuvent passer pour des précurseurs de Lamartine. M. Merlet, qui cite beaucoup, et avec raison, car la citation motive le jugement, rappelle ici quelques jolis vers de Chênedollé :

Oh ! combien j'aime à voir par un beau soir d'été
Sur l'onde reproduit ce croissant argenté,
Ce lac aux bords rians, ces cimes élancées
Qui dans ce grand miroir se peignent renversées,
Et l'étoile au front d'or, et son éclat tremblant,
Et l'ombrage incertain du saule vacillant.

Si ce n'est pas encore Lamartine, ce n'est plus au moins Delille ni Saint-Lambert; ce n'est plus ce vers prosaïque, cette langue abstraite et décolorée de la fin du XVIIIe siècle, mais ce n'est encore ni l'abandon, ni la mélodie, ni le charme du vers de Lamartine. Les épithètes consacrées, « beau soir d'été, » — « croissant argenté, » — « bords rians, » — « cimes élancées, » y font tache, et plus d'une expression convenue, plus d'un son y choquent l'oreille désagréablement, mais l'ensemble y est, et l'accent, l'accent de cette mélancolie que le poète serait si malheureux d'échanger contre ce que le vulgaire appelle le bonheur. Tels vers, telle strophe de Fontanes appelleraient les mêmes remarques :

Ainsi quand d'une fleur nouvelle
Vers le soir l'éclat s'est flétri,
Les airs parfumés autour d'elle
Indiquent la place fidèle
Où le matin elle a fleuri.

Le rhythme est harmonieux, le vers élégant, l'expression simple, l'idée même poétique; seulement il n'y a pas de « parfums » dans la nature, il n'y a que des odeurs, et ce vers « Indiquent la place fidèle » est évidemment de la prose toute pure. Ce n'est rien, mais ce rien est tout. On dira peut-être que ces passages sont de ceux que l'on choisit tout exprès pour les citer, et que de pareilles inspirations sont rares chez Fontanes comme chez Chênedollé. Qu'importe? l'avenir est entrevu, la note est donnée, c'est tout ce que l'on demande à des poètes de transition.

Aussi bien n'était-ce pas le poète qui devait prononcer la parole magique et rompre le cercle étroit d'une tradition à laquelle on obéissait par routine plutôt que par conviction, par impuissance de s'élever contre elle plutôt que par respect. Je ne parle pas des

critiques : les critiques ont été créés pour monter la garde à la porte du temple, et l'incorruptibilité du factionnaire est la première de leurs vertus. Mais évidemment Fontanes, Chênedollé, Lebrun, Lemercier, beaucoup d'autres encore, ont rêvé d'un idéal qu'il ne leur a pas été donné d'atteindre et d'une rénovation qu'ils n'ont pas eu la force d'inaugurer. C'était à la prose, c'était à Mme de Staël et à Chateaubriand que cette gloire était réservée.

Le plan que M. Merlet s'est tracé ne lui a permis, dans un premier volume, que de faire mention en passant de Mme de Staël. De Chateaubriand même, il n'a guère étudié que *le Génie du christianisme,* pour lequel nous le trouvons sévère. Nous n'empiéterons pas sur ses recherches et nous n'anticiperons pas sur son jugement à venir; mais nous pouvons du moins rappeler en quelques mots comment Chateaubriand et Mme de Staël ont donné la forme, la figure et la voix à ces nouveautés que d'autres, autour et au-dessous d'eux, appelaient et pressentaient comme eux, la part qu'ils ont prise à la renaissance des lettres, ce qu'ils nous ont enfin légué de vraiment durable et de vraiment fécond.

Il semble que Mme de Staël, formée à l'école du XVIIIe siècle, nous ait conservé, par ses ouvrages et par son influence, tout ce qui méritait d'être sauvé du naufrage des idées et de la littérature du XVIIIe siècle. Elle a toujours regretté ce temps « où les affaires politiques étaient entre les mains des personnes de la première classe, » où « toute la vigueur de la liberté nouvelle et toutes les grâces de la politesse ancienne se réunissaient dans les mêmes personnes, » enfin où « les plus hautes questions que l'ordre social ait jamais fait naître étaient traitées par les esprits les plus capables de les entendre et de les discuter. » Éclairée par l'expérience de la révolution, elle a très bien vu qu'en somme, au jour de l'action, les écrivains et les publicistes avaient été les dupes de l'événement qu'ils avaient appelé de leurs vœux et hâté de leurs œuvres. « Les esprits violens, dit-elle, se servent des hommes éclairés quand ils veulent triompher du pouvoir établi; mais lorsqu'il s'agit de se maintenir eux-mêmes, ils s'essaient à témoigner un mépris grossier pour la raison. » Elle a même eu le courage de tirer la conclusion et d'écrire bravement dès 1798 : « Cette révolution peut à la longue éclairer une plus grande masse d'hommes, mais pendant plusieurs années la vulgarité du langage, des manières et des opinions doit faire rétrograder à beaucoup d'égards le goût et la raison. » C'est précisément contre cette vulgarité des manières et des opinions qu'elle n'a pas cessé de lutter, travaillant surtout, autant qu'il était en elle, à reconstituer cette élite, à refaire ce public avide et curieux des choses de l'esprit qui les encourage précisément et les suscite par cela seul qu'il y prend intérêt.

D'ailleurs elle a gardé du XVIIIe siècle la foi dans la raison humaine et la confiance dans le progrès. Elle nous en a transmis l'esprit de recherche, d'universelle curiosité, de prompte et généreuse sympathie. Quand on ne consulte que la chronologie toute seule, on attribue volontiers l'inspiration du livre de l'*Allemagne*, sinon précisément à l'influence de Chateaubriand, du moins à l'ardeur d'émulation qu'auraient éveillée chez Mme de Staël, si franchement prête à tout comprendre et tout admirer, le succès bruyant d'*Atala*, de *René*, du *Génie du christianisme*. C'est la diminuer injustement. Je ne vois pas que ni Chateaubriand ni les romantiques après lui se soient beaucoup souciés des littératures étrangères. Ils ont pu les vanter, ils ont pu s'en servir; toutefois ils n'ont guère emprunté de l'Angleterre, de l'Allemagne ou de l'Espagne que des couleurs pour leur palette et des motifs d'inspiration, des effets de style et des procédés de composition. Ils se sont mis, en quelque sorte, à l'abri de Shakspeare et de Byron, de Goethe ou de Schiller pour autoriser par de grands noms leur révolte contre la tradition. Au contraire, il n'y a pas d'arrière-pensée dans l'*Allemagne* de Mme de Staël. C'est un livre de bonne foi, s'il en fut. C'est l'œuvre surtout d'un grand esprit qui ne croit pas que ce soit compromettre son originalité que de comprendre les autres et de les trouver originaux. L'*Allemagne* est le dernier beau livre du XVIIIe siècle. Un autre lien rattache encore Mme de Staël au XVIIIe siècle : c'est l'esprit d'analyse et la netteté, la précision, la vivacité du style. Et par là elle est en même temps aux origines de la prose contemporaine, la prose historique et politique, agissante et militante, comme Chateaubriand est aux origines de la prose descriptive et de la poésie du XIXe siècle.

Il serait difficile de dire de Chateaubriand quelque chose qui n'en ait pas été dit vingt fois et bien dit. Peut-être cependant conviendrait-il aujourd'hui de tempérer la sévérité du jugement définitif de Sainte-Beuve. On ne refera pas son livre sur *Chateaubriand et son temps*, mais on en adoucira l'amertume. Car peu importent les critiques, peu importent même quelques pages vieillies, peu importe surtout la personne de Chateaubriand. On ne lui enlèvera pas l'honneur d'avoir exercé pendant trois générations d'hommes une royauté littéraire qui n'a de comparable dans notre histoire que celle du seul Voltaire. On ne lui disputera pas la gloire d'avoir été, comme disait spirituellement Théophile Gautier, « le sachem du romantisme » et d'avoir « dans *le Génie du christianisme* restauré la cathédrale gothique, » dans *les Natchez* « rouvert la grande nature fermée, » dans *René* « d'avoir inventé la mélancolie et la passion moderne. » Ce sont là des titres que l'histoire de la littérature française contemporaine se doit à elle-même de ne pas con-

tester. Joignez-y cette invention de génie d'une prose nouvelle, capable de rivaliser avec la poésie non-seulement d'éclat et de couleur, mais de nombre et d'harmonie. Buffon, dit-on, n'imaginait pas de plus complet éloge des beaux vers que de les déclarer beaux comme de la belle prose. Sans doute, c'était une raillerie : depuis Chateaubriand, ce pourrait être l'expression de la vérité.

La conclusion, c'est que cette littérature de l'époque impériale ne mérite ni l'oubli ni le superbe dédain de la critique et de l'histoire. Elle vaut la peine d'être connue. Toute notre littérature contemporaine en vient, et de jour en jour, à mesure que s'éteint le bruit des vieilles querelles, nous voyons plus clairement la liaison et le rapport. Nous sommes plus près de nos pères que nous ne voudrions le croire dans notre ardeur inconsidérée d'être originaux et de ne dater que de nous-mêmes. La meilleure part de notre originalité, c'est encore celle que nous a transmise la tradition. Les qualités dont nous sommes le plus fiers et les défauts dont nous nous montrons le plus orgueilleux, c'est d'héritage que nous les tenons. Beaucoup de choses qu'elle croyait avoir découvertes, l'école de 1830 n'a fait que les retrouver; elle a continué beaucoup de choses qu'elle se vantait d'avoir créées. Ainsi jadis les spectateurs de la révolution croyaient voir commencer sous leurs yeux une époque nouvelle de l'histoire du monde. Hommes et choses y dépassaient la mesure commune de l'histoire et de l'humanité. Cependant à mesure que l'on étudiait avec plus d'attention et de liberté scientifique le caractère de l'événement, à mesure qu'on en pénétrait mieux le sens et qu'on en regardait plus froidement les suites qui continuaient à se dérouler, on le ramenait à ses vraies proportions, on le rattachait à ses véritables origines, on y reconnaissait la conséquence nécessaire de toute notre histoire nationale, et jusque dans les géans de la convention on retrouvait des Français de tous les temps qui n'avaient plus de gigantesque et de surhumain que le piédestal sur lequel nous les avions élevés. Ils redevenaient la descendance légitime de ceux qui les avaient précédés, les ancêtres naturels de ceux qui les ont suivis, et, comme dans une seule maison, leurs haines, leurs actes, leurs espérances à tous étaient marqués au même air de famille. Tant il est vrai que dans l'histoire des peuples et des hommes il n'y a vraiment ni interruptions, ni recommencemens, et qu'à mesure que nous nous éloignons davantage du passé, nous nous en rapprochons en effet, puisque nous le comprenons mieux.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

LA

TÊTE DE LA SULTANE

POÈME

Le fils du grand Mourad, le sultan Mahomet,
Quand il veillait le jour, la nuit quand il dormait,
N'avait qu'une pensée et qu'un rêve : Byzance !
Parfois dans un léger caïque de plaisance
Qu'emportaient sur la mer vingt robustes rameurs,
Pensif, il écoutait les confuses rumeurs
De la ville et voyait, mais de trop loin encore,
Ses dômes se mirer dans l'azur du Bosphore.
Comme un noble étalon irrité par un taon,
Ayant toujours au cœur ce désir, le sultan
Savait que les soldats lui seraient nécessaires
Et souvent il jetait de l'or aux janissaires.
Mais ceux-ci, par la paix trop longue corrompus,
N'étaient jamais assez abreuvés ni repus
Et réclamaient de lui toujours plus de largesse;
Si bien que Mahomet, dans sa haute sagesse,
De leur plainte vénale un jour se fatigua.
Furieux, il avait souffleté leur aga
Et s'était enfermé dans son harem de Brousse.

Comme la soldatesque aisément se courrouce,
Bientôt l'émeute, avec ses cris et ses sifflets,
S'agita sourdement autour du vieux palais
Qui demeurait toujours clos, muet et terrible.
Devant le mur roussi que l'ardent soleil crible,

La foule des soldats mutins qu'on reconnaît
A la cuiller de bois pendue à leur bonnet,
Se rassemble et s'indigne en tumultueux groupes,
Car on a répandu ce bruit parmi les troupes
Que celui qui les traite avec tant de dédain,
Dans un kiosk enfoui sous l'ombre d'un jardin,
Où, même en plein midi, le jour à peine filtre,
Accablé de langueur et charmé par un philtre,
Fatigue de son poids les coussins d'un sopha;
On dit qu'une Épirote aux yeux bleus triompha
De ses anciens désirs de guerre et de victoire,
Et que Mahomet Deux, au mépris de sa gloire,
Ne veut plus désormais que vivre par les sens
Et, la guitare en main, chanter des vers persans.

Et la révolte croît comme la mer qui monte.

— Honte au sultan lascif et lâche! cent fois honte!
Répète en menaçant le murmure irrité
Comme un bourdonnement de mouches en été.
L'argent qu'on réclamait, on n'y songe plus guère.
Nous voulons des combats, du sang et de la guerre.
Le grand sabre d'Othman se rouille. Prétend-on
Nous engraisser pour rien de riz et de mouton?
On se fût contenté de trois aspres de paie;
Mais malheur au sultan qu'un candjiar effraie
Et que deux yeux pervers tiennent en leur pouvoir!
Qu'il vienne! Nous voulons lui parler et le voir,
Et nous n'attendrons pas plus longtemps sa réponse.
Ouvrez-nous sur-le-champ la porte, ou qu'on l'enfonce!
Nul de nous n'est un chien qu'on lui dise : Va-t'en!
Le sultan! le sultan! nous voulons le sultan!

Ainsi, montrant le poing, la sédition gronde.
Mais la porte mauresque aux clous d'or, lourde et ronde,
Reste close, et toujours le sérail est fermé.

Pourtant Khalil-Pacha, le vizir bien-aimé,
Le seul des courtisans qui puisse se permettre
De frapper au harem et d'approcher du maître,
Insiste pour le voir et veut être entendu.

Sur un large divan mollement étendu
Et coiffé du turban d'où jaillit son aigrette,
Mahomet le reçoit dans la chambre secrète

Où fument des parfums sur quatre trépieds d'or.
Voluptueux et veule, il laisse errer encor
Son indolente main sur la guzla d'Épire;
Et celle qui commande au maître de l'empire
Et cause contre lui tant de rébellion,
Presque nue à ses pieds sur la peau d'un lion,
De ses longs cheveux noirs voile ses formes blanches.

Khalil, courbant le front et les mains sous ses manches,
Attend que de parler il obtienne loisir.

— Que veut, dit le sultan, mon fidèle vizir?
Pour venir me troubler ici, sans qu'on l'appelle,
L'instant est mal choisi... Car ma sultane est belle
Et je lui récitais des vers dignes d'Hafiz.

— Par Allah! lui répond Khalil, ô noble fils
Du grand Mourad, cette heure est bien plus mal choisie
Pour l'ivresse amoureuse et pour la poésie.
Tes soldats révoltés vont forcer le palais.
Par ton aspect sublime, ô maître, apaise-les.
Hautesse, montre-toi. Fais-les par ta présence
Rentrer dans le devoir et dans l'obéissance.
Ils se rappelleront quels respects te sont dus,
Mais il faut te montrer, ou nous sommes perdus!

Pendant que le vieillard parle d'une voix grave,
Mahomet Deux sourit toujours à son esclave
Qui, prise d'un pudique et charmant embarras,
Contre lui s'est glissée et le tient dans ses bras,
L'effroi dans ses beaux yeux de pervenches fleuries
Et meurtrissant sa gorge aux rudes broderies
Du caftan de drap d'or où brûlent des rubis.

— Je rendrai ces mutins doux comme des brebis,
Dit le sultan. Je sais à quel point sont sincères
Le respect et l'amour de mes vieux janissaires.
Je boudais, voilà tout... On veut me voir... C'est bien.

Puis, faisant signe à Djem, l'eunuque nubien,
Qui goûte à tous ses plats et qui lèche la pierre
Sur laquelle on étend son tapis de prière,
Et déliant, avec un doux geste d'amant
Les bras qui le tenaient dans leur enlacement,
Il dit tout bas deux mots au nègre qui se penche
Et, suivi de son vieux vizir à barbe blanche,

Sans que par sa hautaine et sombre majesté
Le murmure lointain paraisse être écouté,
Allant droit au danger et certain d'y suffire,
Il descend le superbe escalier de porphyre
Sur la rampe duquel sont sculptés des dragons.

Clameurs. La lourde porte a roulé sur ses gonds;
Et, dans la brume d'or d'un grand soleil oblique,
Apparaît brusquement, sur la place publique,
Le flot bariolé des fez et des turbans;
Et cette multitude aux milliers d'yeux flambans
Salue, en un seul cri de ses bouches sans nombre,
Le sultan radieux debout sous l'arche sombre.

Khalil, le vieux vizir, le suit à pas discrets;
Et Djem, l'eunuque noir, quelques instans après,
Survient et derrière eux, dans une morne pose,
Il se place, cachant dans un sac quelque chose.

Au seuil de son palais, le sultan fait trois pas;
Et, sur le peuple vil qui grouille et hurle en bas,
Avec tant de mépris son regard se promène
Qu'il force à reculer cette marée humaine.

— Que voulez-vous? dit-il d'un ton terrible et bref.

Mais les séditieux, à la voix de leur chef,
Sentent s'évanouir toute leur insolence.
Il s'écoule un moment de très profond silence,
Puis, de sa sombre voix qui tremble de courroux,
Le padischah demande encor :

— Que voulez-vous?

Alors un vieux soldat, un héros d'aventure,
Qui portait trois poignards passés dans sa ceinture,
Un vétéran du temps de Bayézid-Pacha,
Sortit des premiers rangs du peuple, il s'approcha
Du sultan et, levant sa face balafrée :

— Commandeur des croyans, dit-il, tête sacrée,
Nous t'appartenons tous à jamais, âme et chair.
Nous ne demandons rien, on nous paie assez cher,
Et mourir pour ta gloire est tout ce qu'on espère.
Mais permets au plus vieux des soldats de ton père,
Qui, sous lui, combattit avec quelque valeur
Scander-beg, Hunyade et Drakul l'empaleur,

De te faire écouter la vérité sévère.
Commandeur des croyans, on t'aime, on te révère,
Et, si tu vois ici tout ce peuple irrité,
C'est que dans la mollesse et dans la volupté
On prétend que tu vis, esclave d'une femme.
Hautesse, prouve-nous que ce bruit te diffame.
Monte à cheval, reprends le belliqueux harnais,
Montre à tes vieux faucons le Grec ou l'Albanais;
Ils te l'apporteront, expirant, dans leurs serres!
Et je te parle ici pour tous tes janissaires,
Aussi vrai que je suis musulman et hadji!

— Ce pavé de ton sang serait déjà rougi,
Si tu n'avais au front ta belle cicatrice,
Cria Mahomet Deux. Donc on croit qu'un caprice
Aurait un tel pouvoir sur le fils d'Amurat.
Tu penses qu'un baiser de femme, peuple ingrat,
A fait fondre l'orgueil de ce cœur intrépide!
Vous avez pu le croire aussi, troupe stupide!
Vous avez cru, soldats vantards et querelleurs,
Qu'on domptait le lion avec un frein de fleurs!
Eh bien! vous allez voir la marque de sa griffe.
Vous osez m'accuser, moi, sultan, moi, khalife,
Moi, la forme terrestre et visible d'Allah!
Fils de chiens, ma réponse est prête... La voilà!

Et, quand il eut ainsi parlé d'une voix mâle,
Mahomet Deux plongea sa main royale et pâle
Au sac de cuir que Djem à genoux lui tendit;
Puis il en arracha brusquement et brandit
Aux regards stupéfaits de la foule attroupée,
Une tête saignante et fraîchement coupée,
Celle de la sultane aux yeux couleur de ciel,
Que, dans son sac immonde et pestilentiel,
Venait d'apporter là, toute chaude, l'eunuque.

Tranchée atrocement de la gorge à la nuque,
Sous le désordre noir des longs cheveux sanglans
Où Mahomet crispait alors ses beaux doigts blancs,
La tête lamentable et presque encor vivante,
Les dents à nu, les yeux dilatés d'épouvante,
Oscillait dans la main ferme qui la tenait
Et sur le marbre pur lugubrement saignait;

Et la foule un moment resta comme étouffée
Par l'horreur, en voyant ce monstrueux trophée
D'où dégouttait sans cesse un gros flocon vermeil.

Soudain, le vieux témoin des crimes, le soleil,
Qui se couchait alors dans sa majesté lente,
A son tour ruissela d'une pourpre sanglante.
D'un sinistre reflet de meurtre il éclaira
Tout l'horizon jusqu'à la mer de Marmara.
L'astre sembla pleurer du sang, comme un visage;
Et, tout à coup, l'immense et lointain paysage,
Le cirque des coteaux ombragés de forêts,
Le port rempli de mâts confus, les minarets
D'où les grâces d'Allah sont, la nuit, invoquées,
Les coupoles de plomb des massives mosquées,
Les marchés, les quartiers de bruit et de travail,
Et le sultan debout au seuil de son sérail
Où l'étendard aux crins de cheval flotte et bouge,
Et la foule, et le ciel et la mer, tout fut rouge
Et parut exprimer le présage hideux
Des flots de sang qu'allait verser Mahomet Deux!

Mais, sans voir l'effrayant symbole sur la ville,
Déjà la populace abjecte, lâche et vile,
D'un cri d'enthousiasme et d'amour acclamait
Ce prince devenu bourreau, ce Mahomet,
Qui la conviait toute à cette horrible fête,
Criant : Allah! criant le saint nom du Prophète.
Les soldats, prosternés aux pieds de leur sultan,
Couvraient d'ardens baisers le bas de son caftan
Et vers son front levaient des regards pleins d'ivresse;
Et, lorsque de leur rude et sauvage caresse,
Dédaigneux, il voulut enfin se dégager,
Comme on jette à des chiens leur charogne à ronger,
Mahomet Deux lança la tête échevelée
Bien loin, au beau milieu de la foule affolée
Qui la reçut avec un râle de plaisir;
Puis, joyeux et montrant d'un geste à son vizir
Ce peuple qu'enivraient son crime et sa présence :

— Et maintenant, dit-il, ils me prendront Byzance!

François Coppée.

LE LIVRE ILLUSTRÉ

Il y a longtemps que des fâcheux ont voulu imposer des lois somptuaires au livre. Au XVIII[e] siècle, l'abbé Lebrun élaborait un véritable réquisitoire contre la vignette, « genre sec et maigre, véritable passe-partout des livres médiocres; et Grimm parlait ainsi aux poètes du temps : « Vous nous vendez les jolies images de M. Eisen pour faire passer vos livres qui ne le sont point du tout. » Un autre écrivain disait encore : « Ces maudites vignettes, ces petites infamies qui polluent les plus belles éditions des classiques, sont bonnes tout au plus pour les almanachs et les livres bleus. » Aujourd'hui enfin certain critique, pris d'une belle rage iconoclaste, a écrit que « la vogue des livres illustrés est un retour au culte des images; » un peu plus n'eût-il pas intitulé son article : *du Luxe effréné des livres*, à l'imitation du fameux discours du procureur-général Dupin sur le luxe effréné des femmes? Or faut-il écouter ceux qui veulent impitoyablement proscrire des bibliothèques les livres à figures? Que reprocher en réalité à l'illustration? Loin qu'elle nuise au texte, elle le sert. Elle parle aux yeux en même temps que l'écrivain parle à l'esprit. L'illustration est pour ainsi dire le sommaire animé du livre. Elle invite à lire, et, la lecture achevée, elle rappelle ce qu'on a lu. Feuilletez un livre illustré que vous avez lu autrefois; ce sera comme si vous voyiez jouer en langue étrangère une pièce à vous bien connue : *Hamlet* ou *les Brigands*. Vous reverrez tout, scène par scène, et, grâce à cette vision, la mémoire, sans aucun effort, vous rappellera des épisodes, des traits de caractère, jusqu'à des phrases entières. Si des œuvres d'imagination nous passons aux livres d'histoire, de voyages, de science, d'art, l'utilité de l'illustration sera moins contestable encore. Quel portrait à la plume d'un homme célèbre fera connaître ses traits comme son effigie même reproduite par le burin? Quelle merveilleuse description d'un tableau ou d'une statue évoquera ce tableau ou cette statue avec une puissance égale à celle d'une simple

gravure? Quelle savante dissertation en apprendra autant sur la forme d'une patère antique que la seule figure de cette patère?

I.

Le livre illustré n'a pas seulement pour lui l'agrément et l'utilité, il a aussi l'ancienneté. Déjà dans l'antiquité gréco-latine, les manuscrits (rouleaux ou livres) étaient parfois illustrés. Martial parle d'un exemplaire de Virgile avec son portrait sur le premier feuillet :

Ipsius vultus prima tabella gerit,

et Pline cite un livre de Varron où il y avait sept cents portraits. Dès les premiers siècles de notre ère de nombreux manuscrits sont ornés de miniatures, genre d'illustration qui vaut bien la chromolithographie de 1877. Il est célèbre ce Virgile de la bibliothèque vaticane, dont les miniatures, d'un si pur caractère antique qu'elles semblent des bas-reliefs romains transportés sur vélin, sont sans cesse reproduites, — secours sans pareil pour l'intelligence des usages des anciens, — dans tous les dictionnaires d'antiquités. Au VIe et au VIIe siècle, les miniatures à sujets deviennent plus rares; l'illustration prend une autre forme : bordures de formes architectoniques et lettres initiales capricieusement enjolivées. Vers la fin du VIIIe siècle la miniature reparaît. On voit dans *l'Évangéliaire* de Charlemagne d'importantes miniatures qui ont la naïveté, la simplicité et le grand style des peintures des catacombes. Du IXe et du Xe siècle on a de beaux manuscrits illustrés, la Bible dite de Metz, les *Commentaires* de saint Grégoire de Naziance, les *Commentaires* de saint Jérôme avec de curieuses figures très largement dessinées à la plume, enfin le Térence de *la Bibliothèque nationale*, dont les miniatures rappellent, par une certaine souplesse dans les attitudes et une certaine légèreté dans la manière, les peintures d'Herculanum. Mais les baroques lettres initiales du *Rouleau mortuaire* de saint Vital, manuscrit du XIIe siècle, montrent que les miniaturistes ont désormais abandonné les traditions de l'art antique. En peinture comme en architecture, la révolution s'accomplit : le gothique succède au roman. Ce ne sont plus que choses étranges, figures grêles, animaux fantastiques, torses sans relief et sans modelé, plaqués sur fond d'or, draperies à plis de bois, lointains sans perspective, couleurs crues, mais éclatantes. Au XIIIe siècle, les miniatures abondent; elles sont innombrables dans le *Bréviaire* de saint Louis, dans le *Psautier* de Blanche de Castille; on n'en compte pas moins de cent quatre-vingt-seize dans le *Psautier* de la Bibliothèque nationale. Au XIVe et au XVe siècle la miniature envahit tout : missels, livres d'heures, bréviaires, évangé-

liaires, antiphonaires, psautiers, poètes anciens, chroniques, romans de chevalerie. L'art des miniaturistes est à son apogée. C'est l'heure où Jehan Foucquet illustre le livre d'heures d'Estienne Chevallier, où Memling illustre le bréviaire du cardinal Grimani.

Mais déjà l'imprimerie est inventée; pour cela, l'illustration ne périclitera pas. Les imagiers et les miniaturistes seront remplacés par les « tailleurs d'imaiges » et les « tailleurs d'hystoires. » Car en même temps que l'imprimerie, avant l'imprimerie même, la gravure en bois est découverte. Connue des Chinois, croit-on, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, la gravure en bois était pratiquée dès les premières années du xve siècle par les cartiers et les imagiers des Pays-Bas; — on attribue la précieuse gravure du musée de Bruxelles à l'an 1418. Or si on estime, avec M. A. de Laborde, que « l'imprimerie n'est qu'un perfectionnement de l'impression de la gravure en relief, » on peut dire que c'est de la gravure en bois elle-même qu'est née l'imprimerie. N'est-il pas à peu près certain en effet que Laurent Coster, le premier xylographe, n'a taillé d'abord des lettres en bois que pour inscrire les légendes des gravures? Cet essai ayant réussi, il publia vers 1442 un *Speculum nostræ salutis*, suite d'images avec texte, en caractères fixes, imprimées d'un seul côté, qui paraît être le premier livre xylographique connu. Ainsi le premier livre est un livre illustré. Ainsi, dès l'origine de l'imprimerie, la gravure et l'imprimerie font une étroite alliance, ou, à parler plus juste, font partie inhérente l'une de l'autre. Longtemps encore la typographie et l'illustration marcheront de concert, se prêtant mutuellement assistance. Après le *Speculum nostræ salutis* et les *Figures de l'Ancien Testament*, autre impression tabellaire de Laurent Coster, vinrent la *Biblia pauperum*, l'*Ars moriendi* et l'*Ars memorandi*, livres également ornés de figures. Le *Donat* xylographique (1450), la *Bible* de Gutenberg (1465) et le *Psautier* de Jean Faust n'ont pas de figures proprement dites, mais ils ont une des formes de l'illustration, des initiales ornées. On publie en même temps d'autres *specula*, — miroirs, — car ces livres, grâce à leurs images, étaient ceux qui en ces temps d'ignorance s'adressaient à la plus grande masse de public. C'étaient naturellement les plus répandus. C'est pourquoi Gutenberg pouvait sans mentir dire aux curieux, auxquels il voulait cacher son invention, qu'il était *fabricant de miroirs*.

Dès que le secret des caractères mobiles est divulgué, dès que l'imprimerie s'établit partout, à Rome, à Paris, à Venise, dans les Flandres, en Allemagne, aussitôt les livres à images se multiplient. A la fin du xve siècle, on les compte par centaines. En France, les Anthoine Vérard, les Philippe le Noir, les Jean Trepperel et tant d'autres libraires illustres dans les annales de la bibliographie donnent avec un grand luxe de figures en bois des éditions des poètes et des conteurs français, des

traductions d'Homère, de César, de Lucain, de Josèphe, du Suétone, de Salluste, de *l'Énéide* de Virgile, des fables d'Ésope, des *Métamorphoses* d'Ovide, qu'ils appellent « le grand Olympe des histoires poétiques du prince de poésie Ovide Naso. » Ils publient encore les farces, les mystères, les romans de chevalerie, les danses macabres, les chroniques de Joinville, de Froissart, de Monstrelet, de Jehan Bouchet, de Commines, sans préjudice des *Fleurs des hystoires*, des *Arbres des batailles*, des *Miroers de rédemption*, des *Horloges de sapience* et des *Aiguillons d'amour divine*. Pour donner une idée de la vogue des livres illustrés, il suffit de dire que de 1480 à 1489 on compte quarante-trois livres à images et seulement vingt-huit livres sans figures sur soixante et onze ouvrages publiés par les libraires de Paris et des provinces. A l'étranger, même succès pour les livres ornés de gravures. En Italie, on illustre le Dante, Boccace, le *Songe de Polyphile;* en Angleterre, Chaucer, les livres saints et le fameux *Livre de Saint-Alban*. En Allemagne, Pfister édite les *Plaintes de la mort* et le *Livre des quatre histoires*, et Hartmann Schedel publie en 1493 le fameux *Liber Chronicarum* ou *Chronique de Nuremberg*, livre qui contient plus de deux mille figures et dont le succès fut tel qu'en sept années on en donna cinq éditions. Il en fut de même, un demi-siècle plus tard, de la *Cosmographie* de Munstère, vaste encyclopédie illustrée, qui eut en moins de vingt ans vingt éditions allemandes, latines et françaises.

Au XVIe siècle, la vogue du livre illustré s'accroît encore, mais à cette époque la gravure sur bois sort du domaine de la curiosité pour entrer dans celui de l'art. Les tailles grossières, rares, clair-semées des premières impressions xylographiques s'affinent, s'allégissent, se rapprochent, se combinent, s'entre-croisent, se multiplient. Les ombres, autrefois indiquées seulement par quelques hachures horizontales, très espacées et presque toujours placées contre le contour gauche des figures, prennent leur place normale, se glissent dans les plis des vêtemens, suivent les mouvemens des membres et le jet des draperies, accusent les reliefs et les dépressions. La perspective donne ses illusions et ses effets optiques, le mouvement anime les figures et l'expression les illumine. A la lourdeur romane, à la raideur byzantine, à la naïveté gothique succèdent le naturalisme allemand, l'idéalisme italien, et l'éclectisme de l'école française qui emprunte aux artistes allemands la puissance et l'accent de vérité, aux artistes italiens l'élégance et le caractère de grandeur. Ce ne sont plus Michel Wolgemuth, Guillaume Pleydenwurft et autres imagiers primitifs qui dessinent et qui gravent pour les libraires; ce sont les grands maîtres. Albert Dürer dessine les figures de la *Grande Passion*, de l'*Apocalypse*, des *Triomphes de Maximilien;* Hans Holbein invente ses Danses des morts et fait des gravures pour les livres de ses amis Érasme et Thomas Morus; Mante-

gna, si ce n'est Jean Bellin, immortalise le *Songe de Polyphile*; Boticelli, ce maître adorable qui allie la dureté tudesque à la désinvolture florentine, illustre le Dante; Jean Goujon donne des dessins pour la traduction du *Songe de Polyphile*; Philibert Delorme orne des livres d'architecture; Jean Cousin invente des marques d'imprimeurs et compose deux cent quatre-vingt-sept planches pour une Bible; Jean de Calcar traduit au crayon le traité d'anatomie d'André Vésale; Augustin Carrache rivalise avec l'Arétin; enfin on attribue au Titien plus d'un dessin des *Habiti antichi et moderni* de son neveu Cesare Vecellio. Après ces maîtres ne faut-il pas citer aussi Jod Amman, Bernard Salomon, dit le Petit-Bernard, Périssin, Torterel, Geoffroy Tory, Giuseppe Porta, Pierre Woeiriot, Jean de Brescia, Jollat, Virgile Solis et tant d'autres artistes qui ont donné au livre l'aspect et la valeur d'un joyau. Feuilletez ces beaux livres des Geoffroy Tory, des Jan de Tournes, des Simon Vostre, des Guillaume Roville, ces Heures et ces emblèmes, ces romans de chevalerie et ces chroniques, ces recueils de costumes et de médailles, et vous admirerez le grand style des figures, le génie de la composition, la grâce, le mouvement, le naturel des attitudes, l'effet et le caractère des scènes, et, au point de vue de la gravure, la finesse, la liberté, la sûreté des tailles.

Et quelles surprises réserve la variété de ces encadremens qui joignent au souverain caractère de l'antique la richesse d'imagination, l'exubérance de pittoresque, le miracle d'imprévu de la renaissance! Des canéphores voilées, belles et sévères comme des statues tumulaires, s'accotent aux deux montans des cadres ornés de nielles, d'oves et d'acanthines. A la base nagent des chevaux marins ou volent des hippogriffes reliés par leurs queues de serpens. Au sommet, deux chiens, arc-boutés sur leurs pattes, l'échine basse, la gueule ouverte, se regardent nez à nez, prêts à s'entre-dévorer. Ce sont aussi de sveltes cariatides supportant des frontons doriques dont les deux versans sont occupés par des figures couchées de femmes nues, des colonnes cannelées ayant pour chapiteaux des guirlandes de fleurs et des banderoles à devises au milieu desquelles se modèlent des masques de satyres ou s'accolent des médailles grecques, des draperies relevées par des amours, des gerbes de blé portées par des génies, des grappes de fruits tombant des cornes d'abondance. C'est un monde où concourt tout ce qui est nature, art, science, attribut, emblème, tradition, invention. Pour relier les sujets principaux, courent les nielles les plus capricieux, grimpent des arabesques flexibles et ténues comme les lianes des forêts, s'enroulent les rinceaux, grimacent les mascarons, s'élancent les colonnes, se contournent les volutes, s'égrènent les chapelets de perles, tombent les corbeilles de raisins, s'effeuillent les roses, se dressent les lis, s'épanche l'eau des urnes symboliques, flottent les étendards et

montent en tournoyant les flocons de fumée des brûle-parfums et les flammes des torches d'hyménée.

Au XVIe siècle, la gravure en bois avait atteint au dernier degré de la perfection. Vers la fin de ce siècle, elle allait disparaître presque entièrement et pour plus de deux cents ans. De Henri IV à Charles X, ou à mieux dire des livres de Jan de Tournes et de Guillaume Roville à ceux de Ladvocat et de Renduel, les éditeurs des Romantiques, on ne trouve guère en France de figures en bois que dans les livres de la veuve Oudot, de Troyes, et dans les almanachs des Bergers. On remplaça donc pour l'ornement des livres la gravure en bois discréditée par la gravure en taille douce et par la gravure à l'eau-forte, qui, inventées la première au milieu et la seconde à la fin du XVe siècle, n'avaient encore été employées, à quelques exceptions près, que pour les estampes et non pour les livres. Cette révolution dans l'illustration du livre n'eut pas tout d'abord d'heureux résultats. D'une part, l'épreuve d'une gravure en creux qu'on intercale après coup dans un livre ne fait pas, comme la gravure en bois, tirée typographiquement, partie inhérente du livre. Ainsi la gravure en creux semble moins appropriée à l'illustration que la gravure en bois. D'autre part, le tirage étant plus long et plus coûteux, les libraires du XVIIe siècle se virent contraints de publier beaucoup de livres sans gravures ou de réduire le nombre des figures dans les livres illustrés. Sous Henri IV, sous Louis XIII, le livre illustré est l'exception. On se contente de quelques portraits de Thomas de Leu ou d'un fronstipice de Léonard Gautier. Les ouvrages à figures, comme *le Manège royal* ou *l'Académie de l'épée* de Crispin de Pas, l'Héliodore de Michel Lasne, peuvent se compter. Callot a plus fait de suites de planches, *les Gueux*, *les Misères de la guerre*, qu'il n'a illustré de livres. Cependant *le Combat de la Barrière* et la tragédie italienne de *Soliman* ont des eaux-fortes de ce maître.

Vers 1635, les Elzevirs commencent à faire renaître un semblant d'illustration en substituant le titre gravé au titre imprimé dans toutes leurs éditions des classiques latins et dans certaines contrefaçons des auteurs français. C'est alors que Rembrandt ne dédaigne pas de faire mordre à l'eau-forte deux frontispices, l'un pour les poésies de Jacob Katz, l'autre pour la tragédie de *Jason*. En France aussi, sous Louis XIV, on revient un peu aux livres à figures, mais la taille-douce, si magistrale sous le burin des Nanteuil, des Drevet, des Girard Audran, des Edelinck même, n'a ni relief, ni charme, ni effet sous celui de Chauveau, le vignettiste renommé, qui illustre les fables de La Fontaine, les comédies de Molière, les tragédies de Racine et les *Métamorphoses en rondeaux* de Benserade. Un livre plus important comme illustrations est l'édition in-folio de *la Pucelle* de Chapelain, avec figures d'Abraham Bosse, qui a gravé aussi des vignettes pour l'*Imitation* de

Pierre Corneille et pour l'*Ariadne* de Desmarets. Parmi les vignettistes de ce temps, voici encore Nicolas Cochin, père de toute une génération d'artistes, qui a orné le poème de *Clovis* de petites eaux-fortes spirituelles et lumineuses comme des Callot, Harrewyn, Sébastien Leclerc, et enfin Romeyn de Hooghe, qui, outre ses frontispices, ses scènes de luttes, ses caricatures satiriques, a fait par centaines, pour les Contes de La Fontaine et de Boccace, l'*Heptaméron, les Cent nouvelles nouvelles,* des eaux-fortes à mi-pages, très lâchées, très brutales, très peu dessinées, et méritant néanmoins leur succès par l'originalité, la couleur et l'accent pittoresque.

Mais qu'est-ce que ces frontispices, ces petites vignettes, ces planches parcimonieusement placées dans les volumes en comparaison du luxe de l'illustration au XVIIIe siècle! C'est un grand personnage, Philippe d'Orléans, régent de France, qui, en 1718, ramène au goût des livres illustrés en dessinant pour *Daphnis et Chloé* d'assez médiocres compositions dont le burin d'Audran a fait des merveilles. Cet exemple, venu de haut, ne tarde pas à être suivi. On multiplie les in-folio en l'honneur d'Ovide, de Boileau, de Fontenelle, ou pour mieux dire en l'honneur de Bernard Picard qui illustre ces livres. Le *Romain,* comme on l'appelait, ne compose-t-il pas 240 vignettes pour l'*Entretien sur la pluralité des mondes* et les *Éloges des Académiciens,* publiés en trois volumes in-folio! Bernard Picard est bientôt surpassé, car au XVIIIe siècle, quand les dessinateurs de vignettes ne s'appellent pas Coypel, Gillot, Natoire, Pater, Boucher, Lancret, Bouchardon, Oudry, Le Prince, Lautherbourg, Fragonard, ils sont Cochin, Gravelot, Eisen, Moreau, Monnet, Marillier. Et avec eux marche cette élite de graveurs, Lebas, Lemire, de Longueil, Basan, Choffart, Delaunay, Saint-Aubin, Alliamet, Baquoy, et autres merveilleux maîtres du *joli* auxquels tous les procédés sont familiers, et qui emploient souvent pour une même planche l'eau-forte avec sa couleur et sa liberté, le burin avec son relief et sa souplesse, la pointe sèche avec sa finesse et son velouté. Le XVIIIe siècle est la plus charmante époque de l'illustration comme le XVIe siècle en est la plus belle. Quels chefs-d'œuvre! Les *Métamorphoses,* les *Contes* de La Fontaine de l'édition des fermiers-généraux, le Molière de Boucher, le *Decamerone* et la *Gerusalemme* de Gravelot, et jusqu'à ces méchans livres que, malgré qu'on en ait, on paie aujourd'hui littéralement leur pesant d'or à cause de leurs vignettes, les *Chansons* de M. de Laborde, les *Baisers* et les *Fables* de Dorat, les *Grâces* de Meusnier de Querlon et la *Zélis au bain* du marquis de Pezay!

Le règne de la vignette est arrivé. Le *cuivre* envahit le livre comme à la renaissance l'a envahi le *bois.* L'illustration s'empare de tous les formats depuis l'in-folio jusqu'au petit in-12. Elle exige des planches tirées à part, elle s'installe en frontispice, elle se glisse en en-tête, elle

se faufile en fleuron et en cul-de-lampe: pas le moindre blanc de page qu'elle ne couvre de sujets ou d'attributs. Le livre n'est plus qu'un prétexte à gravures, témoin cet Anglais qui entre chez un libraire, demande un livre, le paie, en détache les estampes et remet gravement au libraire l'exemplaire devenu sans valeur. C'est le temps où Duclos écrit le conte d'*Acajou et Zirphile* afin d'utiliser des planches de Boucher faites pour un livre de M. de Paulmy qui n'a été tiré qu'à deux exemplaires; c'est le temps où Mme de Pompadour, entre une visite au Parc-aux-Cerfs et une séance au petit conseil des ministres, grave un recueil de pierres antiques; c'est le temps où Dorat et Baculard d'Arnaud se ruinent ou, dit-on, ruinent leur femme et leurs maîtresses, pour faire illustrer leurs livres par Eisen. — Argent bien placé d'ailleurs, puisque les *Baisers*, qui coûtaient moins de deux écus, se vendent aujourd'hui plus de mille francs! Un gros volume de près de sept cents pages, publié récemment, et qui n'est qu'un catalogue sommaire des livres à vignettes du XVIIIe siècle, prouve que Cazotte n'exagérait rien quand il parlait, dans sa préface du *Diable amoureux*, « de la nécessité indispensable que tout le monde connaît d'orner de gravures tous les ouvrages qu'on a l'honneur d'offrir au public. »

Malgré l'ironie de Cazotte, malgré cette jolie épigramme, colportée de salon en salon : « les mauvais poètes se sauvent de planche en planche, » malgré les critiques dont on accable les vignettistes, la mode de l'illustration ne passe pas. Gravelot mort, Eisen chassé de France par ses dettes, Cochin ayant abandonné l'art léger pour l'académie, de nouveaux venus recueillent leur héritage et continuent leur œuvre. Moreau le jeune illustre Voltaire, Regnard, Molière; Duplessis Bertaux illustre *la Pucelle* et les *Contes* en vers; Monnet illustre les romans de Voltaire; Quevedo et Lefebvre illustrent Florian, Fénelon et l'abbé Prévost; Marillier illustre la Bible et le *Cabinet des fées*. La révolution ne conserve guère de l'ancien régime que le goût de l'illustration. Quand se dressent les échafauds de 93, on publie la *Galatée* de Florian avec de superbes figures en couleurs, et quand la république meurt au 18 brumaire, on édite les *Élégies* de Tibulle, traduites par Mirabeau et ornées de gravures de Borel.

Toutefois le déclin de l'illustration s'accuse dans la manière des dessinateurs comme dans le faire des graveurs. Le vague sentiment de l'antique, l'aspiration à un style moins chiffonné, qui, dès le commencement du règne de Louis XVI, s'étaient traduits en architecture et en ornementation par le retour à la ligne droite, s'étaient fait sentir aussi dans l'illustration. Chez Moreau, par exemple, le contour est plus ferme et plus serré, la silhouette plus élégante, la forme plus pure, le crayon moins lâché que chez Eisen. Sous l'influence de David, cette réaction dépasse le but. Dans leurs grandes compositions pour le *Racine* et le

Virgile de Didot, Gérard, Girodet, Chaudet, Guérin, poussent la pureté du trait jusqu'à la sécheresse, la sévérité de la composition jusqu'à la froideur et à l'ennui. De par David, tout ce qui est charme, grâce, pittoresque, imprévu, est impitoyablement proscrit. Quand Moreau lui-même, au commencement du XIXe siècle, entreprit de refaire, selon le goût nouveau, les illustrations de Voltaire, il semble qu'il ait été touché par la baguette d'une mauvaise fée. Seul, Prud'hon, cet antique égaré dans cette école compassée et conventionnelle, sut rester naturel et conserver la vénusté corrégienne. Ses figures pour *Daphnis et Chloé* marquent au nombre des plus belles illustrations. A cette époque, les graveurs enchérissent encore sur le style glacé des dessinateurs. Le trait, sec et raide, manque de souplesse et de vie; le contour est découpé comme à l'emporte-pièce; les tailles s'alignent, ondulent et se croisent avec la régularité de grenadiers prussiens à la parade. L'ensemble, tué par le détail, disparaît. Les fonds, travaillés à l'égal des premiers plans, mais à dessein moins poussés au ton, ont l'air de planches usées. Il n'y a plus ni relief, ni air, ni effet. Tout cela peine et sent l'huile. Que nous sommes loin de la manière libre et large des graveurs du XVIIIe siècle! La gravure de l'empire est remplacée par celle de la restauration, qui vaut moins encore avec son aspect gris, ses tailles déliées comme des cheveux et sa facture léchée, idéal de la gravure anglaise. Aussi on peut dire que si certains ouvrages de ce temps, illustrés par Desenne et par Devéria, sont aujourd'hui recherchés, c'est malgré leurs figures et non à cause de leurs figures.

La décadence de la gravure sur acier devait amener la renaissance de la gravure en bois. L'école romantique, en ressuscitant le XVIe siècle dans ses arts comme dans sa littérature et dans son histoire, contribua surtout à ce renouvellement. Beaucoup des livres de la grande période de 1830, les romans, les drames, les poésies de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, de Théophile Gautier, d'Alexandre Dumas, de Jules Janin, d'Alphonse Karr, sont ornés de petits bois dus à Tony Johannot, où la gravure traitée par larges tailles a l'attrait et le caractère d'un croquis de peintre. Un chef-d'œuvre en ce genre est *le Roi de Bohême,* cette brillante mystification littéraire de Charles Nodier. Bientôt on demanda à la gravure en bois de véritables livres de luxe : ces grands in-8° ornés de cinq ou six cents figures dans le texte. Le Molière et le *Don Quichotte* de Johannot succèdent au *Gil Blas* de Jean Gigoux, au *Gulliver* et au La Fontaine de Grandville. Puis ce sont les histoires de Napoléon illustrées par Raffet, Charlet, Horace Vernet, *Notre-Dame de Paris,* où rivalisent Ed. de Beaumont, Louis Boulanger, Camille Roqueplan, le *Juif errant,* où Gavarni se surpasse, la *Physiologie du goût,* où Bertall se révèle, *l'Iliade,* que Titeux et Devilly interprètent avec la vraie science de l'antique, *Napoléon en Égypte,* que Hippolyte Bellangé traduit d'un

crayon vaillant comme une baïonnette. Le catalogue n'est pas complet. Peut-on oublier le *Roland furieux, Manon Lescaut*, l'*Ane mort, le Diable à Paris, la Vie privée des animaux*, *la Némésis médicale* si curieuse par les dessins de Daumier, enfin et surtout *Paul et Virginie*, ce superbe volume tout plein d'admirables vignettes de Français et de Meissonier, qui sont malheureusement accompagnées par quelques gravures sur acier d'un faire détestable? Le développement de la vignette sur bois n'étouffait pourtant pas les autres procédés de gravure. Eugène Delacroix se montrait égal à lui-même en appliquant la lithographie à l'illustration du livre dans une traduction de *Faust*, et l'eau-forte renaissait lumineuse sous la pointe de Célestin Nanteuil et de Raffet, dans les frontispices des in-8° romantiques et dans les poèmes de Barthélemy. Tony Johannot, qui gravait comme il dessinait, a fait de ses eaux-fortes de *Werther* des chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment.

Les premières années du second empire ne furent pas fécondes en livres illustrés, mais bientôt ils se multiplièrent à l'infini. Ce fut Gustave Doré qui commença à en raviver le goût par ses *Contes drôlatiques*, cette éblouissante fantaisie du crayon, d'un si profond caractère sous son apparente extravagance. L'homme qui avait peint le moyen âge d'une façon si saisissante était digne d'évoquer les visions du Dante. Il le fit. On connaît les magistrales compositions de *l'Enfer*, qui parut vers 1860. Bien qu'on ne puisse qu'admirer ce livre, on peut regretter qu'il ait remis à la mode l'in-folio, format d'un autre âge, lourd à manier, difficile à placer, impossible à lire. Grâce à son génie de dessinateur, Gustave Doré gagna pourtant la cause de l'in-folio, et chaque année, pendant longtemps, il en illustra de nouveaux : les *Contes de Perrault*, le *Don Quichotte*, la Bible, *Atala*, Rabelais, La Fontaine, Coleridge. Balzac aimait à dire qu'on eût pu le brûler avec les pages qu'il avait écrites; à un tel compte, Gustave Doré pourrait construire une ville entière avec les bois qu'il a dessinés. Pour la fécondité, un seul artiste peut lui être comparé : Tony Johannot. Différens par bien des côtés, ce sont les deux maîtres de l'illustration du XIXe siècle. Doré, plus grand artiste, sans conteste, a plus de puissance, d'imagination, de couleur; mais Johannot a plus de sentiment; il possède à un degré plus absolu l'intelligence des œuvres qu'il illustre. Il fait un avec l'écrivain; Doré, au contraire, se substitue à lui. Où Doré interprète, Johannot traduit.

Le caractère de l'illustration contemporaine est la variété dans la manière du dessin comme dans le procédé de la gravure. Au XVIIIe siècle, il y a plus d'un point de contact, plus d'une affinité entre Eisen et Monnet, entre Cochin et Gravelot, entre Quevedo et Lefebvre. Aujourd'hui quel rapprochement établir entre les fresques de Doré dans *l'Enfer* du Dante et les charmans tableaux de genre de Meissonier dans les *Contes rémois*, entre le style si pur, le sentiment si élevé des figures de Bida

pour les *Évangiles,* la fougue des compositions de Chifflart pour la *Chanson de Roland,* la vérité pittoresque des mobiles et des francs-tireurs de Neuville dans le livre *A coups de fusil?* La diversité dans les procédés de gravure n'est pas moins accentuée. Le XVIe siècle est le siècle de la gravure en bois, le XVIIe celui de la taille-douce et de l'eau-forte, le XVIIIe celui de l'eau-forte *terminée* ou *accompagnée* au burin, selon que c'est la taille-douce ou l'eau-forte qui y domine. De 1830 à 1850, restauration et règne du bois. Mais de 1860 à aujourd'hui, tous les genres de gravure sont au même titre admis dans les livres. Le bois sert aux illustrations de Doré, aux livres d'art de la librairie Renouard, aux livres d'éducation de la librairie Hetzel, aux livres de voyages et de science vulgarisée de la librairie Hachette, aux livres d'ornithologie et de botanique de la librairie Rothschild. La taille-douce est choisie pour le Musset de Bida, pour les *Émaux* de Petitot, pour les *Femmes de Goethe* de Kaulbach, pour l'*Elaine* et la *Viviane* de Doré. On prend l'eau-forte pour les classiques français de Mame, illustrés par Victor Foulquier, pour les beaux livres de bibliophiles de Jouaust et de Lemerre, dont Flameng, Hédouin, Lalauze, Boilvin, Leloir, sont les aqua-fortistes ordinaires, enfin pour les *Évangiles* de Bida.

Combien d'autres procédés encore on applique à l'ornement des livres : la chromolithographie (ou lithochromie), lithographie en couleur qui s'obtient par un tirage successif de dix, de vingt, parfois de cinquante pierres sur une même épreuve, et qui a été employée par Curmer pour la reproduction du *Livre d'heures d'Anne de Bretagne,* par les Didot pour les somptueux livres de Paul Lacroix sur le moyen âge et la renaissance; — le procédé mécanique Collas, sorte de correspondance entre un burin qui suit les reliefs d'une médaille et un autre burin qui répète sur la planche les mouvemens mêmes du premier; on voit de curieux spécimens de ce procédé dans le *Trésor de numismatique,* — la photographie, que les Didot n'ont point craint de faire servir à leurs éditions elzeviriennes d'Horace et de Virgile, — la photochromie ou photographie en couleur, — la photolithographie, au moyen de laquelle on obtient un décalque sur pierre d'une épreuve photographique; — la photogravure, l'héliogravure et l'héliographie, trois mots qui étymologiquement veulent dire la même chose et qui en fait nous semblent désigner une même invention dont les applications seules diffèrent. Il y a les procédés Tissier, Gillot, Yves et Barret, Lefman, Amand Durand, Dujardin, Goupil, Arosa, Braun. C'est en général toujours un report sur zinc, sur cuivre, sur gélatine ou sur verre, soit d'une épreuve photographique d'après un tableau, un dessin ou une gravure, soit d'un décalque d'une planche lithographique, soit directement d'un croquis fait sur papier autographique. Les morsures du métal s'obtiennent par des agens chimiques, à peu près analogues sans doute à l'eau-forte, avec cette

différence que le graveur à l'eau-forte marque en creux ce qui doit être noir sur l'épreuve, tandis que l'héliographie, qui d'ailleurs donne aussi des planches en creux, laisse généralement en relief, comme le fait le graveur en bois, ce qui doit marquer en noir. On fait des clichés sur empreintes avec lesquels on tire ces planches typographiquement.

Rendons justice au présent; pour cela, ne soyons pas injustes envers le passé. S'il est indéniable que les nouveaux procédés de l'industrie permettent de varier l'ornement des livres, de publier à moins de frais des éditions ornées de nombreuses gravures, de donner aux publications de luxe un aspect de richesse et de somptuosité inconnu autrefois, il n'est pas certain que l'illustration des livres ait beaucoup gagné à tous ces progrès et qu'elle ait aujourd'hui une valeur d'art plus sérieuse que jadis. L'héliographie ne reproduit pas les anciennes planches avec leur finesse de taille et leur fraîcheur de première épreuve. Multipliât-elle ses pierres à l'infini, la chromolithographie n'atteindra jamais à l'harmonie et au moelleux des gravures en couleur de la fin du XVIII[e] siècle, exécutées pourtant avec quatre planches seulement. La taille-douce a-t-elle plus de fermeté et plus de caractère qu'au temps de Nanteuil et d'Audran, plus d'effet et plus de charme qu'au temps de Lemire et de Lebas? L'eau-forte est-elle plus lumineuse, plus pittoresque, plus spirituelle, plus vive que sous la pointe de Callot et de Choffart? Enfin la gravure sur bois n'est-elle point en pleine décadence? Non par la faute des graveurs, dont le talent est hors de cause, mais parce qu'on a faussé son principe. Le but de la gravure en bois est de reproduire exactement le dessin du maître. Aussi, jusqu'à il y a vingt ans, les artistes dessinaient-ils leurs figures sur le poirier ou sur le buis avec le soin le plus scrupuleux, ligne par ligne, trait par trait, hachure par hachure. Albert Dürer, dit-on, poussait plus loin encore la conscience du dessinateur ou peut-être la défiance du graveur. C'était lui-même qui, avant de donner son bois à l'ouvrier, cerclait chaque contour d'une entaille de canif. De cette façon, le graveur était l'esclave absolu du peintre. Aujourd'hui trop de dessinateurs en prennent plus à leur aise. Sans aucunement préparer le travail du graveur, laissant tout à son initiative, ils se contentent de laver leurs compositions à l'encre de chine avec rehauts de blanc, et c'est au graveur qu'il appartient d'en rendre l'effet par la combinaison des tailles. On obtient ainsi de très belles gravures, mais qui n'ont plus du tout l'attrait et le caractère d'une œuvre originale. On n'y sent pas la main du maître. Dans la reproduction des tableaux, des statues, des objets d'art, des monumens, la gravure en bois a dévié aussi de sa voie naturelle en s'efforçant d'atteindre à la finesse de taille du burin, aux mirages de clair-obscur de l'eau-forte. Elle y a réussi autant qu'on peut réussir dans une chose impossible, mais elle a perdu à cet essai son caractère ample et mâle. Ce

sont là des prodiges d'habileté auxquels nous préférons le plus simple croquis linéaire d'un maître et qui nous rappellent ces vers d'Alceste à Oronte :

> Nos pères, tout grossiers, avaient le goût meilleur,
> Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
> Qu'une vieille chanson...

II.

Entre tous les livres à gravures qui portent le millésime fatidique de 1878, cette année inconnue, en est-il un qui doive marquer dans l'histoire du livre illustré? L'*Histoire de Joseph*, avec des eaux-fortes d'après Bida, est un monumental fascicule d'une bible qu'on n'ose rêver de voir achever. C'est aussi comme un supplément aux *Évangiles*, publiés il y a trois ans : même format somptueux et même typographie impeccable, même peintre et mêmes aqua-fortistes. On peut croire que dans les innombrables épisodes de la Bible, depuis la Création jusqu'au Livre d'Esther, et depuis les Rois jusqu'aux Prophètes, M. Bida a eu le choix de son illustration. Tous les peintres se seraient sans doute décidés comme lui pour l'*Histoire de Joseph*, grande fresque qui va des fertiles vallées et des collines verdoyantes du pays de Chanaan aux pyramides pharaoniques et aux plaines grasses des bords du Nil en passant par les solitudes brûlées du désert. Pastorales de l'Éden, campemens des nomades arabes, mœurs, organisation politique, monumens gigantesques de la civilisation égyptienne, ces contrastes existent dans les versets de la Bible consacrés au fils bien-aimé de Jacob. Joseph tient moins des figures du livre des Prophètes que du dormeur éveillé des *Mille et une Nuits*. Il y a une splendeur orientale dans cet épisode charmant et naïf comme un conte de Perrault.

L'impression de magnificence et de féérie que laisse la lecture de ce fragment de la Bible, M. Bida n'a pas su ou n'a pas voulu l'exprimer. M. Bida a le profond sentiment du simple et du grand; mais il pousse jusqu'à l'austérité la sévérité du style. Il compose les scènes avec science et avec goût; mais l'imagination, la puissance créatrice lui font quelque peu défaut. Ses figures sont conçues dans un beau galbe et posées en de nobles attitudes; mais elles manquent d'originalité ou, à mieux dire, d'individualité. De tous les personnages de l'histoire de Joseph qu'il met en scène, celui qu'il réussit le mieux à évoquer est le vieux Jacob. C'est qu'il a composé ce type avec des réminiscences inconscientes des saint Jérôme des maîtres et avec les souvenirs de son voyage en Orient, où il a vu de tels vieillards accroupis aux portes des mosquées. Au contraire, son Joseph, qui ne pouvait être qu'une création, car au-

cun être vivant ne donne l'idée de ce type, est loin de l'idéal qu'on s'en fait. Dans les premières estampes, c'est un enfant débile et chétif, à la physionomie sans charme et sans accent. Dans les autres, c'est un être androgyne qui n'a ni la grâce de la femme ni la puissance de l'homme. La figure du Pharaon accuse la même indécision dans le type. Ce jeune homme, coiffé de l'épervier d'Isis, ne représente pas ce souverain tout-puissant de l'Écriture qui dit : « Je suis Pharaon. Nul ne remue ni le pied ni la main dans toute l'Égypte que par mon commandement. » Il n'a pas la majesté d'un roi qui a le pouvoir d'un dieu. Quand il reçoit Jacob amené par Joseph, nous voudrions que l'audience eût un décor plus vaste que cette étroite galerie à jour, et que le roi eût une suite et une garde moins pauvre que cette unique sentinelle postée sur les marches du trône. Nous aimerions aussi plus d'animation dans le repas donné à ses frères par Joseph. Cela rappelle trop l'époque des sept vaches maigres; on dirait un banquet funèbre dans les chambres sépulcrales des pyramides. La planche qui représente la caravane des Chananéens arrêtée dans la cour d'un caravansérail est plus animée et plus pittoresque; mais cette architecture, avec ses fenêtres grillées et ses murs blancs à la Decamps, est d'un caractère bien moderne pour l'époque de la XVIIe dynastie. A côté de ces quelques estampes qui appellent la critique, d'autres la défient. *Joseph vendu* est un vrai tableau, composé de trois groupes distincts habilement reliés l'un à l'autre. Au premier plan, des marchands ismaëlites, accroupis au bord du puits, comptent aux frères de Joseph les vingt pièces d'argent. Au second plan, mais au centre de la composition, deux Arabes entraînent Joseph, tandis qu'à droite, sur un tertre, on égorge le chevreau dont le sang teindra la robe de l'enfant. La *Mort du vieux Jacob*, interprétée par la pointe de M. La Guillermie avec un effet de clair-obscur à la Rembrandt, est un miracle de couleur. On louera aussi l'*Arrestation de Benjamin* et *Joseph se faisant reconnaître à ses frères*. M. Bida ne compose pas moins bien le paysage que l'histoire. La nature syrienne lui est familière, et nul n'en rend mieux au crayon le caractère d'immensité et de désolation. Voyez ce cortége funèbre qui va porter au pays de Chanaan le corps de Jacob mort en terre idolâtre. La longue caravane gravit une colline escarpée qui estompe sur le ciel ses arêtes indécises. Le sol est aride, pelé, semé seulement de quelques maigres taches de verdure. Pour ceux qui ont parcouru ces contrées, c'est un vivant souvenir. M. Edmond Hédouin a merveilleusement interprété M. Bida dans un autre paysage où se rencontrent Jacob et son fils, devenu premier ministre du roi d'Égypte. C'est un site rocailleux et désolé. Une ligne de collines à pic qui ferme l'horizon à gauche s'abaisse vers la droite et découvre une mer de sable ondulant à perte de vue sous un ciel lumineux. Nous ne croyions pas l'eau-forte susceptible de donner

une telle sensation de lointain. Les fonds sont si légers, si vaporeux, qu'on les croirait gravés avec le bec d'une plume de colibri. Dans son œuvre, M. Bida a d'ailleurs toujours été admirablement secondé par les graveurs. MM. Flameng, Lalauze, La Guillermie, Hédouin, Lerat, Gaucherel, ont rivalisé de puissance et de sentiment, de finesse de pointe et de sûreté de trait, de couleur et d'effet. Les graveurs sur bois ne méritent pas moins d'éloges. Ils ont traité dans un style simple et large les petites compositions, pour les en-tête, les culs-de-lampe et les lettres ornées, que l'archéologie égyptienne a inspirées à M. Bida : pyramides et hypogées, sphinx et idoles, momies et sarcophages, harpes et sistres, cimeterres et carquois, colliers de scarabées et chasse-mouches en forme de feuille de lotus, chars de guerre entraînant les guerriers vers les champs de bataille et longs bateaux funèbres conduisant les morts aux lointaines nécropoles.

On lira toujours le *Premier Faust*, mais même si on cessait de lire le grand drame de Goethe, il inspirerait encore les artistes. Cette trinité tragique, Méphistophélès, Faust, Marguerite, appartient à l'art comme à la poésie. Où trouver dans les conceptions modernes trois types à la fois plus unis et plus variés, d'un caractère plus original, d'une individualité plus tranchée, d'un symbolisme plus plastique? C'est l'alliance du réel et du fantastique, de la vie et du rêve. C'est l'évocation même du XVe siècle avec des visions sur l'infini. Méphisto, ce satan *gentleman*, est aujourd'hui le seul personnage de l'enfer qu'un peintre puisse décemment présenter au public. Faust n'est pas moins pictural sous sa houppelande de docteur que dans son costume de cavalier. Pour Gretchen, la peinture a composé ses litanies : *Marguerite à l'église*, *Marguerite au rouet*, *Marguerite à la fontaine*, *Marguerite au cachot*. M. Liezen Mayer, qui de nouveau a illustré *Faust*, est venu après Eugène Delacroix, après Tony Johannot. Le souvenir du maître de la palette était écrasant, celui du maître de l'illustration était redoutable. L'artiste allemand ne s'en est point effrayé. Il a pensé qu'on pouvait interpréter *Faust* autrement que par la fougue romantique de Delacroix et la poésie de Johannot. Il a cherché l'expression de la réalité dans l'exactitude des costumes et du décor, dans l'attitude naturelle des figures, dans le caractère juste des physionomies. Le *Faust* de Delacroix est le rêve inspiré par la lecture du poème; le *Faust* de Liezen Mayer est le souvenir de la représentation du drame — ou de l'opéra. Les gravures sur acier sont d'une belle exécution; le faire est large, la couleur est vigoureuse. Les figures sur bois, particulièrement les en-têtes et les culs-de-lampe, composées dans le style allégorique de Kaulbach et gravées à la manière ancienne, pour ainsi dire au trait, ont un vrai caractère d'art. Les filets rouges qui encadrent les pages sont une heureuse renaissance. On croit voir un de ces beaux exemplaires *réglés* du XVIe siècle.

La *Venise* de M. Charles Yriarte, ce superbe volume de format très grand in-4°, orné de plus de quatre cents figures, est l'œuvre la plus magnifique que la typographie et la gravure aient encore consacrée à Venise. Nous dirions même qu'on n'a jamais décrit ainsi Venise, si le souvenir de Théophile Gautier ne nous arrêtait. D'ailleurs le livre de M. Yriarte a d'autres qualités. Où l'auteur de *Constantinople* n'a fait qu'une merveilleuse description, un lumineux tableau, une surprenante et admirable condensation des aspects multiples de Venise, M. Charles Yriarte, avec plus de temps, plus d'études, plus de recherches, décrit un à un les monumens et les tableaux, raconte les grands événemens de l'histoire de Venise, surprend les secrets de ses archives et pénètre les mystères de son gouvernement, fait l'historique de ses arts et de son industrie, étudie sa littérature depuis les historiens officiels de la sérénissime république et le voyageur Marco Polo jusqu'à Goldoni et à Gozzi; il entre enfin dans la vie intime de la Venise contemporaine. Il a vu ses fêtes et ses divertissemens, il a entendu les messes de la *Salute* et de Saint-Marc, il a interrogé les *bigolante* de la cour du palais ducal et les gondoliers de la *Riva,* il a été reçu dans les palais et dans les couvens. Il a été dix fois à Venise, et la place Saint-Marc lui est plus familière peut-être que la place de la Concorde. Mais pour bien peindre Venise, il ne suffit pas de la connaître, il faut l'aimer. Il faut être sensible à son charme pénétrant, à sa mélancolie adorable qui vous envahit, à son mystère féerique qui vous emporte comme en un rêve de fumeur d'opium. Il faut en savourer la séduction quand on y est, en sentir la nostalgie quand on en est éloigné, la quitter avec tristesse, la revoir avec bonheur. Or M. Charles Yriarte aime Venise; il en parle comme un exilé parlerait de la patrie.

De Venise à Trieste, il n'y a que sept heures de chemin de fer, et quand on est à Trieste on est déjà sur le chemin de l'Istrie, de la Dalmatie, du Montenegro. Voilà pourquoi M. Charles Yriarte, qui un beau matin avait quitté Venise, s'est retrouvé un beau soir — à Venise, mais après avoir, pendant de longs mois, contourné les bords du golfe adriatique, après avoir vu Trieste, Fiume, Zara, Cattaro, Ravenne, Ancône, Lorette, Foggia, Brindisi, Otrante, après avoir gravi la Montagne-Noire. C'est ce voyage qui, pour le Montenegro et certaines contrées de l'Istrie, est presqu'un voyage de découvertes, au cœur même de l'Europe, que raconte M. Yriarte dans *les Bords de l'Adriatique et le Montenegro,* bel in-quarto tout rempli de gravures sur bois d'après les dessins pris sur nature par l'écrivain lui-même. — On sait en effet qu'avantage précieux pour un voyageur, M. Charles Yriarte a un crayon à double fin et qu'il supplée par un croquis rapide aux lacunes volontaires de ses notes de voyage. Que celui qui hésiterait entre les deux volumes de Charles Yriarte les prenne tous les deux. Pour les amans de Venise, *les Bords*

de l'Adriatique évoquent ce cher souvenir, pour les curieux du Montenegro et de la Dalmatie, *Venise* est le point de départ du voyage.

Si M. Charles Yriarte prouve par ses récits que, sans s'aventurer en Afrique à la suite de Livingstone et de Stanley, on peut trouver à trois jours de Paris des contrées encore vierges de tout voyageur, Bertall pousse plus loin le paradoxe. Il prétend, et peut-être n'a-t-il pas tort, que la France nous est inconnue. Il veut nous la faire connaître. *La Vigne* est un pittoresque voyage, au crayon et à la plume, dans les pays de vignobles, le Bordelais et le Languedoc, la Bourgogne et la Champagne. Les croquis reproduits par le procédé Lefman sont spirituellement troussés. Et dans ces légendes Bertall retrouve souvent la fine ironie de Gavarni. Voyez ce visiteur, à coup sûr ennemi des sociétés de tempérance, qui, visitant les caves de Cognac, s'écrie à la vue des barriques rangées en bataille : « Dire que tout ça, c'est rempli de petits verres! » Et lisez les états de services de ce vieux bonhomme, à face placide, qui enveloppe méthodiquement des bouteilles : « Cinquante ans de services. Pas de blessures. »

Gleyre, un des maîtres de l'école contemporaine, a caché sa vie comme s'il en eût rougi et ses œuvres comme s'il les eût jugées indignes. Aussi doit-on savoir gré à M. Charles Clément, le savant critique d'art, d'avoir raconté cette vie d'honneur et de travail, d'avoir décrit et catalogué cet œuvre si varié et si original. C'est Gleyre qui a rajeuni et vivifié l'antiquité; c'est lui qui a restitué aux types grecs le charme et la grâce de la vie, tandis que Ingres leur rendait la grandeur et la perfection idéales de la statuaire. Gleyre est le maître des néo-Grecs; mais ses élèves ont trop souvent sacrifié au genre, à l'attrait du sujet, à l'intérêt du détail. Gleyre au contraire est toujours resté fidèle aux pures traditions de l'art, aux conceptions élevées, au grand style. On connaît bien *le Soir*, ce poétique tableau du musée du Luxembourg. Malheureusement on ne connaît guère, sinon de réputation, les autres œuvres de Gleyre qui, égales, supérieures même à celle-ci, sont disséminées en Suisse, en Angleterre et dans les galeries particulières : *la Danse des bacchantes*, qui garde l'eurhythmie antique dans son furieux mouvement; la *Vénus pandémos*, ce poème de la forme; les *Romains passant sous le joug*, cette page épique où bat le cœur de la patrie gauloise, ce chef-d'œuvre si accompli que les plus grands peintres l'eussent signé, si original qu'il n'a d'équivalent dans aucune école; *la Vierge*, d'un caractère raphaélesque et d'une grâce corrégienne; *la Cène*, austère comme une fresque des catacombes; *Ruth et Booz*, *Ulysse et Nausicaa*, ces deux scènes rendues avec la grandeur biblique et la poésie homérique; *Sappho*, *le Bain*, *Minerve et les Grâces*, et *le Paradis terrestre*, hymne d'amour et d'innocence, dernier tableau de Gleyre, qu'il a laissé inachevé, comme Apelles avait laissé inachevée la *Vénus*

Anadyomène. C'est M. Ad. Brown qui a reproduit trente de ces tableaux par son procédé de photogravure. Peut-être faut-il regretter que les photographies aient été faites d'après les peintures elles-mêmes; car la photographie, si précieuse pour la reproduction exacte des dessins, a des trahisons à nulle autre pareilles dès qu'on place l'objectif en face des tableaux. Faites donc comprendre à la traîtresse les valeurs et les rapports des tons! La photographie change les couleurs, transpose les effets optiques, étale les lumières en taches, accentue les demi-teintes jusqu'à en faire de l'ombre, et les ombres jusqu'à en faire du noir. De là la confusion ou la dureté de certaines de ces reproductions.

D'autres livres encore, publiés cette année, ont, par leur luxe de gravures, leur belle exécution typographique, le savoir et le talent des écrivains, droit de cité dans les bibliothèques : *Le dix-huitième siècle*, de M. Paul Lacroix, qui est une seconde encyclopédie du siècle de Diderot; l'*Histoire de Marie-Antoinette*, de MM. de Goncourt, à laquelle une nouvelle édition a donné une forme digne du texte; le dernier volume de l'*Histoire d'Angleterre* de M. Guizot; la *Rome souterraine* de Northcote, savant résumé des découvertes de Rossi, curieux itinéraire des catacombes de la ville éternelle; le *Molière*, l'*Atala* et le *Voyage autour de ma chambre*, publications de Jouaust, ornées d'eaux-fortes par Leloir, Hédouin et Émile Lévy, qui ravissent les vrais bibliophiles; le *Capitaine Pamphile* et l'*Histoire de mes bêtes*, deux merveilles de gaîté et d'esprit de ce conteur sans rival, Alexandre Dumas, illustrées par Bertall; *A travers l'Amérique*, de M. Lucien Biart; l'*Histoire de la mode en France*, de M. Auguste Challamel, qui nous montre en figures coloriées les belles Gallo-Romaines et les jolies incroyables; les *Scènes de la vie des animaux*, de M. Lesbazeilles; *la Vie végétale*, de M. Émery; *la Forêt*, de M. Eugène Muller, qui a demandé ses illustrations aux maîtres de la forêt : Corot, Diaz, Jules Dupré, Théodore Rousseau; *la Faïence de Delft*, de M. Henry Havard, et *les Faïences anciennes*, de M. Ris-Paquot, dont les superbes chromolithographies forment un musée céramique que ne pourraient payer toutes les mines du Pérou et tous les placers de la Californie.

Quand on feuillette tous ces beaux livres, dont la collection est un musée autant qu'une bibliothèque; quand on palpe ce papier souple et résistant comme du vélin, brillant comme de la porcelaine; quand on s'arrête à chaque feuillet pour admirer une gravure ou pour lire une page, et qu'on voyage ainsi à travers les âges et les contrées, les arts et les littératures, on perd la notion du temps et du moi, on s'évanouit dans une sorte de nirvana intellectuel, on oublie les tristesses du présent et les inquiétudes de l'avenir, et au sortir de ce rêve on répète ce que disait Cicéron : « Si tu as une bibliothèque, rien ne te manque. *Si bibliothecam habes, nihil deest.* »

HENRY HOUSSAYE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1877.

Que faut-il donc croire et de quel côté faut-il chercher la lumière dans cet amas de contradictions, de confusions, de ténèbres dont nous avons marché trop longtemps environnés? Où prétendait-on nous conduire avec ces guerres de pouvoirs, ces conflits arbitraires, ces résistances incohérentes, ces ministères faits et défaits dans l'ombre des conciliabules anonymes? Quel mauvais destin s'est acharné sur une nation paisible qui n'a rien fait pour mériter d'être ainsi traînée à travers les hasards les plus redoutables?

Non, en vérité, même pour un pays qui a connu bien des épreuves de toute sorte, qui a couru bien des aventures, il n'y eut jamais rien de plus bizarre, de plus triste et de plus humiliant à la fois que ce qui s'est passé depuis six mois, surtout depuis six semaines. Car enfin, voilà la monotone et cruelle existence faite à une grande nation qui aurait droit à plus de respect! Depuis les élections et plus encore depuis la réunion du parlement, on a tenu la France dans l'attente de toutes les surprises et même de toutes les extrémités; on l'a soumise à ce régime étrange d'une incertitude chronique sur ses propres destinées. La France en était là vraiment : elle ne savait plus le soir ce qu'elle deviendrait le lendemain, si elle aurait un gouvernement ou quel serait ce gouvernement; elle a été réduite à recueillir les échos de ce qui se passait à l'Élysée ou dans un couloir de parlement, à se demander si elle échapperait à une dissolution nouvelle de la chambre des députés, à un coup d'état ou au refus du budget, et si elle ne reviendrait pas brusquement, comme on s'est plu à le dire, à « l'état de nature » par la suspension de toute vie régulière. Depuis deux mois, cette situation se prolonge, et pendant ce temps tout languit et s'énerve; la défiance se propage, le sentiment de la sécurité s'altère, la fortune publique est attaquée dans sa source. De toutes parts s'élève le cri du commerce paralysé, de l'industrie en souffrance, des intérêts méconnus, du travail exténué. De

toutes parts aussi se forme une conscience publique de plus en plus pressante, impérieuse, demandant à quoi tiennent ces impossibilités, où est la raison sérieuse de ces conflits obstinés et irritans, comment il se fait qu'un pays qui n'aspire qu'à vivre, qui a des lois, des institutions et qui s'y soumet, peut être conduit à des alternatives violentes qu'il désavoue d'avance par sa sagesse.

S'il y a une chose évidente, en effet, c'est que, depuis le commencement jusqu'à la fin, cette crise qui vient de se dérouler, dont la société française tout entière est ébranlée, ne répondait à rien, ni à quelque danger imminent, ni à des alarmes plus ou moins sincères des intérêts conservateurs, ni à un mouvement quelconque d'opinion dans le pays. Tout au contraire : il y a dans le pays un tel besoin d'ordre, de paix et de vie régulière, qu'il est visiblement porté à répudier toutes les agitations et les excitations, sous quelque forme ou sous quelque drapeau qu'elles se produisent. Il ne demande qu'à être respecté et ménagé dans son existence laborieuse ; au point où il a été conduit par d'effroyables catastrophes, il craint surtout de nouvelles aventures extérieures ou intérieures. La république constitutionnelle, telle qu'elle a été organisée, a eu pour lui ce caractère et ce mérite de lui offrir une transaction acceptable pour tous, un régime de modération alliant les garanties conservatrices les plus sérieuses à des prérogatives de liberté parlementaire qui n'ont certes rien d'excessif, qui ne dépassent pas ce qui existe dans toutes les monarchies constitutionnelles. Avec ce régime sincèrement, loyalement pratiqué, sans passion de parti, sans esprit d'exclusion, dans l'intérêt du pays, tout était possible et tout reste encore possible.

Où donc était la nécessité de violenter ce régime dans ses premiers pas, et, sous prétexte de se prémunir contre des agitations et des dangers qui n'avaient rien de menaçant, de déchaîner des agitations immédiates, d'engager un combat à outrance qui ne pouvait avoir d'autre issue qu'une défaite humiliante ou une victoire périlleuse? Les hommes audacieux et subtils qui ont pris la direction de l'entreprise, qui en gardent la responsabilité, croient sans doute avoir tout dit quand ils ont essayé de prouver qu'ils sont restés dans les strictes limites du droit constitutionnel, qu'ils n'ont touché à aucune loi. Il se peut que rigoureusement ces habiles politiques aient su jouer avec la légalité de manière à la tourner et à l'éluder sans la violer ouvertement ; mais c'était assurément une étrange interprétation de se servir des lois contre les lois, de chercher dans les institutions de la république un moyen d'assurer le triomphe de tous les ennemis de la république, d'abaisser les plus simples règles du régime parlementaire devant une autocratie présidentielle ou ministérielle impatiente de conquérir le pays, malgré lui et au besoin contre lui. Voilà ce qu'on a fait depuis six mois ! C'est du moins ce qu'on a tenté sans pouvoir réussir, sans arriver à enlever

l'opinion! Et puisqu'on n'avait pas réussi, puisqu'on avait adressé un appel inutilement désespéré au suffrage universel, puisqu'on était vaincu par le scrutin qu'on avait ouvert de ses propres mains, qu'y avait-il de plus simple, à ce moment encore, que de se soumettre à une défaite aussi évidente et de rentrer franchement dans la pratique du régime constitutionnel? On le pouvait, c'était une dernière ressource, et une résolution spontanée, prévoyante, adoptée à propos, aurait eu l'avantage de montrer que, si on avait pu se méprendre, on s'était trompé en toute loyauté, sans prétendre se dérober à la puissance du verdict populaire qu'on avait provoqué. Accompli de bonne grâce et sans subterfuge, cet acte pouvait détendre aussitôt la situation; mais au contraire, c'est précisément alors, c'est sous le coup du scrutin du 14 octobre que la crise a pris son caractère le plus aigu, le plus énigmatique et le plus redoutable, parce qu'il a été clair qu'une pensée de résistance et de combat survivait à tout et restait entière même en face du vote récent du pays. C'était la lutte d'un dessein obscur, inconnu, contre une manifestation de la volonté nationale, contre l'autorité d'un parlement qui revenait à Versailles avec un mandat renouvelé, avec l'ardeur des passions qui venaient de se déployer dans les élections. C'était la persistance périlleuse et inquiétante d'une politique qui désormais se raidissait vainement contre l'inexorable nécessité, qui ne pouvait qu'aggraver la crise sans avoir les moyens de la dénouer, et en réalité cette politique n'a pas plus réussi au lendemain des élections qu'avant le scrutin. Elle n'a eu d'autre résultat que de prolonger une épreuve de plus en plus pénible, et on peut dire qu'elle a trouvé comme un dernier châtiment, comme une dernière expiation dans les troubles qu'elle a suscités, dans les impossibilités qu'elle a accumulées, dans la situation fausse où elle a placé M. le président de la république, demeuré l'image vivante de toutes les perplexités, au milieu des insaisissables conflits d'influences engagés autour de lui.

Qu'est-il arrivé en effet durant cette dernière période? On dirait que tous les efforts se sont réunis pour entretenir cette pensée de combat que les élections n'avaient pu abattre, pour empêcher la seule solution légitime et sensée, pour compromettre M. le président de la république dans une série de tentatives nécessairement impuissantes, si elles ne devenaient pas violentes. Depuis deux mois, M. le président de la république se débat au milieu de toutes ces luttes obscures, incohérentes, poursuivant toutes les combinaisons, passant par toutes les péripéties intimes auxquelles on le soumet, allant d'un ministère à un autre ministère, et en vérité, si dans tout cela il y a un homme à plaindre, nous serions tenté de le dire, c'est le chef d'état livré aux assauts incessans des passions redoutables, des influences dangereuses qui épient ses hésitations. Que M. le maréchal de Mac-Mahon ne soit point insensible à ce qu'il y a de pénible dans la situation qu'il s'est un peu faite lui-

même sans doute, mais qu'on a surtout aggravée en l'engageant au-delà de toute mesure, c'est assez apparent. On le distingue à son accent dans les entrevues récentes qu'il a eues avec des sénateurs, des députés républicains qui sont allés lui porter les doléances du commerce et de l'industrie des contrées qu'ils représentent. C'est l'accent sincère, ému, perplexe, d'un homme qui veut le bien, qui l'entend peut-être un peu à sa manière, et qui ne serait pas fâché surtout de voir clair dans une de ces crises qu'il est plus facile de déchaîner que de dominer. Le malheur de M. le maréchal de Mac-Mahon, c'est de s'être trop laissé répéter et d'avoir peut-être fini par croire qu'il est au pouvoir pour un parti, pour certaines opinions, qu'il a reçu une mission particulière en dehors ou au-dessus de la constitution, qu'il se doit à lui-même, qu'il doit aux engagemens dont on le trouble, de revendiquer une autorité privilégiée, un droit personnel au nom duquel il pourrait tenir tête à tous les autres pouvoirs. C'est l'explication de ses anxiétés d'esprit, de ses contradictions, de ses brusques oscillations entre toutes les influences, lorsqu'il n'aurait dû jamais consulter que sa loyauté, la gravité des circonstances, et son devoir de chef constitutionnel disposé à se plier, sans s'abaisser en aucune façon, aux règles parlementaires.

Au fond, dès le premier instant, il n'y avait évidemment pour M. le maréchal de Mac-Mahon que deux solutions possibles. L'expédient du cabinet d'affaires du 23 novembre était trop tardif et se produisait sous une forme trop insuffisante pour avoir un caractère sérieux. Ce malheureux cabinet n'a été, il ne pouvait être qu'un intermède, et il a duré beaucoup, puisqu'il a vécu vingt jours ! En dehors de cet expédient, nécessairement effacé et éphémère, M. le président de la république n'avait à choisir qu'entre deux combinaisons. En réalité, c'est entre ces deux combinaisons que la lutte est engagée depuis un mois, ou, pour mieux dire, la seule question agitée depuis les élections a été celle de savoir si on aurait un ministère régulier, parlementaire, représenté par M. Dufaure, ou si on reviendrait à un cabinet de la droite, à la politique de résistance et de combat, avec toutes les chances qui s'attachaient fatalement à une telle décision. Jusqu'à la dernière heure, M. le président de la république est resté visiblement livré à toutes ses perplexités, à toutes ses hésitations. Après avoir appelé une première fois, il y a huit jours, M. Dufaure, après avoir paru s'entendre avec le plus éminent et le plus respecté des hommes du parlement, M. le maréchal de Mac-Mahon s'est arrêté tout à coup. Un malentendu a éclaté brusquement, même un peu trop brusquement, au sujet du choix du ministre des affaires étrangères, du ministre de la guerre et du ministre de la marine que le chef de l'état revendiquait comme un privilége personnel. C'était le droit parlementaire remis en question, tout se trouvait plus que jamais compromis. Peut-être aussi la difficulté a-t-elle été aggravée par la divulgation hâtive du conflit, par une de ces notes qu'on

a trop pris l'habitude de publier comme les bulletins compromettans de la triste bataille engagée sous nos yeux. Toujours est-il que M. le président de la république, croyant avoir reconquis sa liberté, s'est tourné vers M. Batbie, qu'il a chargé du soin de lui former un ministère. Quel ministère était possible dans ces conditions, avec la chance de se heurter dès le premier jour contre le parlement? M. Batbie a eu certes l'occasion de faire de la diplomatie, ne fût-ce que pour rassembler des collègues qui fuyaient sous sa main, et son odyssée ministérielle offrirait peut-être plus d'un détail curieux ; mais ce ministère, tel qu'on paraissait le concevoir, avec M. Batbie, ou avec M. Pouyer-Quertier, ou avec d'autres, ne pouvait être fatalement qu'un ministère d'aventure. S'il poursuivait une nouvelle dissolution, il risquait de ne point obtenir dans le sénat l'appui des constitutionnels, qui ont montré dans ces dernières circonstances une prévoyante et patriotique résolution. S'il se tournait vers la chambre des députés, il était fort exposé à ne point avoir le vote du budget. La première question était de savoir si on voulait aller plus loin, si on avait pris son parti de s'engager dans l'illégalité, dans les aventures de la force, d'accepter la responsabilité d'un coup d'état. C'est l'honneur de M. le maréchal de Mac-Mahon de n'avoir pas ouvert un seul instant son esprit à l'idée des complications qu'une politique de résistance allait fatalement soulever. M. le président de la république a pu se tromper ou se laisser abuser par des conseillers qui ont songé moins à le servir qu'à se servir de lui, il a toujours gardé son âme de soldat à l'abri des tentations coupables. A ce moment suprême, il a tout pesé; il a recueilli peut-être aussi des renseignemens qui l'ont patriotiquement ému. Il a vu que prolonger cette crise c'était infliger à tous les intérêts nationaux d'intolérables souffrances, préparer peut-être de terribles déchiremens, et c'est ainsi qu'il a été conduit à rappeler auprès de lui M. Dufaure, en le chargeant sans condition de former son ministère. C'est le ministère qui vient de naître, qui se présente aujourd'hui même au parlement avec le programme de sa politique.

Le dénoûment est bien réel cette fois. Il est complété par les déclarations de M. le président de la république lui-même, dont le message caractérise la situation nouvelle. Le ministère qui prend aujourd'hui le pouvoir n'est du reste que la réunion d'hommes qui ont déjà plus d'une fois donné des gages de leur modération, de leur déférence pour M. le maréchal de Mac-Mahon. A côté de M. Dufaure, dont le nom seul est une garantie pour tous les intérêts conservateurs, en même temps qu'il est l'illustration d'un cabinet, M. de Marcère rentre au ministère de l'intérieur, M. Léon Say reprend les finances. Un homme fait pour inspirer toutes les sympathies, M. Bardoux, devient ministre de l'instruction publique. M. Waddington est placé à la tête du ministère des affaires étrangères. Le ministère de la guerre passe sous la direction du

général Borel qui a toute la confiance du chef de l'état. Ainsi finit cette crise : c'est une victoire parlementaire; mais qu'on ne l'oublie pas, c'est surtout la victoire du sentiment légal, de l'esprit de modération et de conduite.

Ce qu'il y a de désolant dans cette situation faite pour épuiser le pays le plus vivace, ce qu'on semble ne pas voir, et ce qui devrait pourtant avertir tous les patriotismes, c'est qu'avec tout cela la France se trouve nécessairement impuissante au moment même où les plus grandes questions s'agitent dans le monde. Assurément la France, dans les conditions où l'ont laissée ses désastres, n'éprouve ni le désir ni le besoin d'aggraver ou de compliquer les conflits par ses interventions, par des revendications particulières de prépotence : elle n'a, elle ne peut avoir d'autre politique que la paix, et le rôle de sa diplomatie est de travailler à maintenir la paix là où elle existe, d'aider à tout ce qui peut la rétablir là où elle est troublée; mais c'est précisément parce qu'elle est la puissance la plus pacifique, en restant néanmoins jusque dans ses épreuves un des ressorts essentiels de l'Europe, c'est par cette raison qu'elle pourrait avoir une influence favorable et efficace, acceptée et même recherchée. La guerre qui a mis l'Orient en feu a déjà passé par toute sorte de péripéties, et elle semble maintenant entrer par les derniers combats dans une phase décisive. D'un autre côté, à chaque instant peut s'ouvrir un conclave pour remplacer le pape Pie IX, qui fléchit de jour en jour sous le poids de l'âge et paraît près de s'éteindre. Toutes ces questions qui se débattent ou s'élèvent, qui tiennent l'Europe attentive, intéressent la France. Que veut-on que fasse notre diplomatie? quelle autorité peut-elle avoir dans les conseils du monde? Cependant, on le pense bien, les événemens n'ont pas promis d'attendre qu'on ait fini par trouver une solution de nos crises intérieures à l'Élysée ou à Versailles, que la France puisse avoir une politique; ils se déroulent invinciblement sans nous, en dehors de nous, ils peuvent se précipiter d'un jour à l'autre vers un dénoûment que d'autres régleront entre eux, dont nous nous serons désintéressés d'avance par nos mortelles dissensions.

C'est vrai surtout de l'Orient, où depuis quelques semaines les événemens militaires les plus graves se succèdent, où la guerre a décidément pris de toutes parts une tournure complétement favorable aux armes russes. L'hiver n'a nullement suspendu, comme on le croyait, les hostilités, qui ont été poussées au contraire avec une activité nouvelle sur tous les points, en Asie comme en Europe, et qui viennent d'aboutir à une série d'avantages éclatans pour la Russie. Depuis cette bataille d'Aladjadagh, qui mettait, il y a deux mois, un terme aux succès du trop confiant Moukhtar-Pacha en Asie, la campagne n'a plus été pour l'armée turque d'Arménie qu'une succession de revers, et le plus grave, le plus décisif de ces revers pour les Turcs a été à coup sûr la perte de

la place de Kars, enlevée pour ainsi dire à l'improviste par les Russes.

Que la citadelle turque, investie de nouveau et abandonnée à elle-même, fût désormais fort en péril, c'était la conséquence du désastre que Moukhtar-Pacha avait éprouvé et de l'obligation où il s'était vu de se retirer avec une armée décomposée par la défaite jusqu'à Erzeroum. Rien cependant ne faisait prévoir cette chute presque immédiate d'une place si forte qui avait résisté pendant bien des mois, il y a vingt-cinq ans, qu'on avait eu tout le temps d'approvisionner et qui semblait en état de résister sérieusement. Le fait est que les Russes n'ont pas eu besoin de s'épuiser en travaux compliqués de siége et de se morfondre longtemps devant la place. Une nuit leur a suffi pour avoir raison de tout un système de défenses puissantes, pour enlever les redoutes, pour réduire enfin à merci la garnison et la ville. Leur cavalerie s'est trouvée fort à propos sur la route par où une partie de l'armée turque cherchait à s'échapper, et tout a fini par une capitulation complète suivie de l'entrée triomphale du grand-duc Michel à Kars! Comment cette étrange action de guerre a-t-elle été accomplie si vite, par une sorte de coup de main? Les combinaisons militaires ont-elles été seules de la partie? C'est là un point qui ne semble pas entièrement éclairci. Le résultat n'était pas moins décisif pour les armes du tsar. Une fois maîtres de Kars, les Russes ont pu disposer de leur armée, envoyer des forces nouvelles, de l'artillerie au général Heyman, qui avait suivi Moukhtar-Pacha dans sa retraite jusque devant Erzeroum, et c'est là maintenant pour les Turcs le dernier asile de la défense de l'Arménie. C'est là, dans tous les cas, le seul point du territoire arménien où la lutte reste un peu sérieusement engagée. Moukhtar-Pacha a témoigné, il est vrai, la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, il a eu déjà quelques affaires. Il a pu recevoir quelques renforts qui ne lui seront pas inutiles, et il a pour lui, jusqu'à un certain point, les difficultés que doivent trouver les Russes en s'avançant si loin par des chemins scabreux, à travers les neiges de l'hiver; mais comme les Russes ont la supériorité du nombre, la liberté de leurs mouvemens et de leurs communications, comme ils serrent déjà de très près Erzeroum, Moukhtar-Pacha sera peut-être bien heureux s'il garde jusqu'au bout sa retraite libre sur Trébizonde. En réalité, cette campagne d'Arménie qu'on croyait, il y a deux mois, terminée, au moins pour cette année, au profit des Turcs, finit maintenant au profit des Russes, sans qu'un retour de fortune semble possible pour le drapeau ottoman. Ce que Moukhtar-Pacha a perdu, d'autres ne le regagneront pas, et la Porte peut se préparer à payer le prix de la guerre en Arménie. La Russie n'en est pas à choisir les points dont elle veut rester maîtresse pour dominer ces contrées, et, si elle borne ses prétentions, ce sera sans doute pour ne pas donner trop d'ombrage à l'Angleterre.

Si la situation militaire des Turcs n'était compromise qu'en Asie, ce

ne serait pour eux qu'un malheur partiel qui peut-être ne déciderait rien. Cette situation est aujourd'hui pour le moins aussi menacée en Europe, en Bulgarie, et le dernier événement de guerre qui vient de s'accomplir, la chute de Plevna, en délivrant les Russes d'un ennemi redoutable, de la meilleure armée qui leur ait été opposée jusqu'ici, les laisse à peu près maîtres au nord des Balkans, sauf la partie couverte par les places du quadrilatère. Tant que Plevna tenait encore, rien n'était perdu, les Turcs le croyaient et l'espéraient. L'homme énergique qui défendait cette place improvisée depuis la fin de juillet, Osman-Pacha, pouvait retrouver le succès de ses premières batailles, des premiers jours de la campagne. C'était possible tant que Plevna gardait quelques communications libres et qu'Osman-Pacha pouvait recevoir vivres et renforts; mais il était clair que depuis quelques semaines la situation changeait sensiblement et empirait pour les Turcs par suite du nouveau plan dont les Russes poursuivaient, avec une méthodique et tenace habileté, l'exécution. Les Russes ont passé plus de deux mois à préparer l'événement qui vient de couronner leurs brillantes combinaisons. Ils ont organisé l'investissement de Plevna dans les plus vastes proportions, étendant de toutes parts leurs mouvemens, s'emparant d'une série de positions qui dominaient toutes les communications et manœuvrant vers les passages des Balkans. Les Russes avaient assez de forces pour faire face de tous côtés aux attaques possibles des Turcs et même pour se permettre quelques hardiesses. Dès lors il devenait difficile pour les Turcs de délivrer ou de secourir Osman-Pacha. On l'a essayé, il est vrai, mais trop tard et avec peu de succès. Méhémet-Ali a été envoyé à Sofia pour organiser une armée nouvelle, et il a fait un certain effort assez énergique. Méhémet-Ali a eu dans les Balkans plusieurs violens combats avec les Russes; s'il a arrêté les Russes, il a dû être arrêté par eux, puisqu'il a rétrogradé sur Sofia, sans essayer d'aller plus loin sur la route d'Orkhanié. D'un autre côté, Suleyman-Pacha, le généralissime de l'armée de Choumla, a tenté tout récemment, lui aussi, une pointe énergique sur la ligne gardée par les forces du tsarevitch. Après une série de manœuvres ou de diversions qui semblaient coïncider avec les mouvemens de Méhémet-Ali, Suleyman-Pacha a porté son attaque sur l'aile droite du tsarevitch; il a réussi à enlever de vive force les positions d'Elena, à infliger un échec des plus sérieux aux Russes, à leur prendre des canons, et un instant même, à la faveur de ce premier succès, il a paru vouloir marcher sur Tirnova, ce qui eût fait de cette tentative une opération des plus graves. Il n'en a rien été : le succès de Suleyman-Pacha a été sans résultat et sans lendemain; il n'a pas changé la situation en Bulgarie.

Que pouvait dès lors faire Osman-Pacha? Il a résisté visiblement jusqu'à la dernière limite dans les positions où il allait camper au mois de juillet et dont il avait su faire une place inexpugnable. La défense a

duré cinq mois, elle avait commencé par des victoires éclatantes, et pas un instant le chef turc ne s'est laissé entamer sérieusement. Au point où il en était, son sort dépendait du secours que des armées extérieures pouvaient lui porter. Privé de tout secours, menacé de manquer de vivres et de munitions, disposant d'une armée aguerrie, mais déjà fort éprouvée, il n'avait plus qu'une dernière ressource : essayer de se frayer un chemin à travers les lignes d'investissement. C'est ce qu'il a fait sur plusieurs points à la fois, attaquant la partie de la ligne gardée par les Roumains et quelques-unes des positions russes. La lutte paraît avoir été acharnée et sanglante. Osman-Pacha n'a pas réussi; ses troupes ont été repoussées, il a été blessé lui-même au milieu de l'action, à la tête de ses soldats, et il s'est rendu avec son armée! Ainsi tombe cette ville de Plevna qui jusqu'ici n'avait pas même un nom dans la défense traditionnelle de la Bulgarie, qui n'est devenue une place forte que par la vigueur d'un chef habile improvisant tout en quelques jours, et qui telle qu'elle était a coûté aux Russes cinq mois d'efforts et bien près de cinquante mille hommes. Osman-Pacha a fait ce qu'il a pu pour tenir tête à un puissant adversaire, il l'a fait énergiquement, habilement, et le coup le plus grave pour les Turcs, c'est moins la prise d'une ville que la perte de cette armée, la meilleure qu'ils aient eue depuis le commencement de la campagne. Sans doute la Turquie n'est pas à bout de forces pour sa défense : elle a l'armée de Méhémet-Ali à Sofia, elle a dans le quadrilatère l'armée de Suleyman-Pacha, qui vient d'avoir un succès, et par le fait elle n'a perdu aucune des places fortes proprement dites de la Bulgarie, ni Roustchouk, ni Silistrie, ni Choumla, ni Varna. La Turquie peut combattre encore si elle le veut; mais aujourd'hui les Russes vont pouvoir disposer de toutes les forces qu'ils avaient consacrées à enlever avant tout, coûte que coûte, Plevna. Ils ont laborieusement conquis leur succès, ils l'ont conquis néanmoins; ils sont désormais libres dans leurs mouvemens, et ils peuvent sans péril lancer une partie de leur armée au-delà des Balkans, sur la route d'Andrinople.

La lutte devient maintenant plus que jamais inégale, et à ce point où en sont aujourd'hui les hostilités, avant qu'elles aillent plus loin, avant que la continuation d'une guerre implacable soit décidée, ne va-t-il pas y avoir quelque tentative de pacification, soit par une négociation directe entre la Russie et la Turquie, soit par une médiation quelconque de l'Europe? La Russie est satisfaite aujourd'hui dans son orgueil militaire, elle a déployé sa puissance et constaté son ascendant en Europe comme en Asie, elle ne peut pas se refuser à une paix qui, dans tous les cas, sera certainement digne de ses efforts. De son côté, la Turquie elle-même s'est assez relevée par sa défense, elle a montré assez de vigueur et de fierté au combat pour pouvoir négocier sans déshonneur. La question est de savoir à quelles conditions cette paix désirable est possible, quelles sont les intentions réelles, les prétentions du cabinet de Saint-

Pétersbourg. Que la Russie tienne à négocier directement, en tête-à-tête avec la Porte-Ottomane, sans laisser place à des médiations embarrassantes, c'est probable, et il est vraisemblable aussi que l'Allemagne la soutient dans ce désir, que M. de Bismarck s'efforcera de détourner les ingérences étrangères. Sous quelque forme en définitive que se produise une négociation, l'essentiel est dans les conditions, qui ne peuvent sérieusement être soustraites à l'Europe. Il s'agit de savoir si l'Angleterre, l'Autriche, sont dès ce moment disposées à tout accepter, même des combinaisons qui, sous prétexte de régénérer l'Orient, ne seraient que la préparation ou le commencement de complications plus générales et plus sanglantes.

Comme si la guerre d'Orient ne suffisait pas pour occuper toutes les politiques qui ont quelque prévoyance et le souci des intérêts généraux de l'Europe, voilà cette autre question de la succession pontificale qui apparaît peu à peu à l'horizon de Rome. La succession n'est point ouverte encore sans doute; déjà cependant il y a tous les signes avant-coureurs d'une vacance prochaine de la chaire de Saint-Pierre. Pie IX, le deux cent cinquante-septième pape, après avoir si vertement porté le poids de son grand âge et d'un pontificat qui a dépassé trente ans, semble à son tour s'affaisser par degrés. L'esprit reste intact, dit-on, mais les forces déclinent de jour en jour dans l'immobilité à laquelle paraît désormais condamné le pieux vieillard du Vatican, le chef suprême de la catholicité. C'est le pape qui aura eu le plus long règne; il date du 16 juin 1846, et certes peu de pontifes, même en comptant ceux qui ont eu la carrière la plus agitée, auront pris part ou auront assisté à de plus grands événemens. Nous sommes loin de ce lendemain de 1846, de ces premières années où M. Thiers, témoignant ses sympathies au nouveau pape réformateur, s'écriait de la tribune française : « Courage, saint-père! » Pie IX, depuis cette époque presque légendaire, aura vu s'accomplir les révolutions de l'Europe, des bouleversemens d'équilibre, les catastrophes nationales les plus inouïes, la transformation de l'Italie, la fin de la papauté temporelle dont il aura été le dernier représentant, qu'il aura défendue jusqu'au bout, même après l'abandon de tous les gouvernemens. C'est un des grands témoins du siècle qu'on peut désormais s'attendre à voir disparaître d'un jour à l'autre, et avant même qu'il ait disparu, toutes les attentions se portent sur ce qui arrivera, sur la manière dont Pie IX sera remplacé. Les gouvernemens s'en sont déjà occupés, et le pape, lui aussi, s'en est peut-être occupé.

Quelles seront, au point de vue des intérêts religieux et de la papauté elle-même, les conséquences de ce changement de règne, de l'élection d'un nouveau pape? La transition semble devoir être beaucoup moins difficile qu'on ne l'aurait cru. Pie IX, en restant à Rome, auprès de la « confession de Saint-Pierre, » comme il le disait, a peut-être singuliè-

rement simplifié la crise. Il n'y a rien de changé, le conclave se réunira évidemment à Rome comme il se réunissait autrefois. Il ne se tiendra pas au Quirinal, où habite désormais la royauté italienne; il sera tenu au Vatican en toute indépendance, sans l'ombre d'une pression extérieure. Ce sera la première expérience sérieuse de la loi des garanties, d'un pape spirituel librement élu à côté du gouvernement laïque, national, de l'Italie et de Rome. Les Italiens sont les premiers intéressés, non-seulement à maintenir la liberté réelle du conclave, mais à ne pas laisser même un prétexte de doute aux yeux de tous les pays, et sur ce point tous les partis sont d'accord. Le cabinet qui est aujourd'hui aux affaires ne s'écarte nullement de la politique que suivraient tous les autres ministères possibles. Il s'est déjà, dit-on, mis en règle par les mesures de précaution qu'il a prises et par ses communications avec les gouvernemens. Que, malgré tout ce qu'on pourra faire, le premier passage d'un pape qui a été un souverain temporel à un pape qui n'est plus qu'un souverain spirituel soit encore l'occasion de quelques embarras, cela se peut assurément. Il s'agit de savoir quel sera le pontife élu, quelle politique il portera au Vatican, s'il persévérera dans la voie de protestation inaugurée par Pie IX, ou si même en protestant toujours, il ne sera pas plus disposé à nouer quelques rapports avec le gouvernement italien. Il y aura inévitablement les difficultés de circonstances qui ne pourront manquer de se produire autour de ce conclave dont on parle déjà comme s'il était près de se réunir, et il y a aussi ces questions plus générales qui se réveillent toujours à propos des crises religieuses, que viennent de traiter de nouveau deux esprits éminens de l'Italie, deux hommes qui ont été ministres et qui le redeviendront, M. Ruggiero Bonghi et M. Minghetti, dans deux livres récens, *Pie IX, et le pape futur*, — *État et Église*.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces livres de talens supérieurs, c'est un esprit invariablement libéral. Les conservateurs, les modérés les plus résolus, en Italie, sont plus libéraux que beaucoup de prétendus progressistes. M. Bonghi est un de ces modérés libéraux, écrivain plein d'érudition et de verve, qui retrace dans des pages animées les traditions des conclaves, les interventions diplomatiques des gouververnemens étrangers dans l'élection des papes, les conditions du catholicisme contemporain. M. Minghetti, l'ancien président du conseil, l'auteur d'*État et Église*, aborde ce redoutable problème de la séparation du pouvoir civil et du pouvoir religieux en continuateur éloquent et séduisant de la politique de Cavour. C'est là évidemment une question aussi délicate que complexe qui dépasse les discussions courantes de la presse et même des parlemens; on pourrait dire qu'elle les domine. Un jour viendra-t-il où cette formule retentissante, *l'Église libre dans l'État libre*, sera une vérité complète et définitive qui aura passé dans les mœurs comme dans les lois? C'est le secret de l'avenir, qui dira aussi les résul-

tats de cette profonde réforme. Toujours est-il que cette séparation, cette indépendance mutuelle de la religion et de la politique, de l'église et de l'état, n'est pas une aussi dangereuse nouveauté qu'on le croirait. Elle est déjà presque à demi réalisée sur bien des points, dans bien des pays, surtout en France depuis la révolution; elle se poursuit d'elle-même par la distinction croissante des deux ordres, par l'émancipation graduelle de la société civile. Dans les choses essentielles, les vieilles confusions ont cessé, et ce que l'Italie a fait à Rome un peu sommairement et un peu rudement sans doute n'est qu'une suite invincible ou un épisode du grand mouvement qui s'accomplit dans les sociétés modernes.

Tout marche dans ce sens. Cavour le voyait, il ne songeait pas à déguiser sous une formule ambitieuse un vulgaire expédient de politique, il embrassait d'un regard perçant l'avenir. M. Minghetti s'inspire dans son livre, comme il s'est inspiré au pouvoir, de cette pensée; mais c'est un esprit trop politique pour croire que de telles réformes peuvent s'accomplir partout, dans tous les pays, sans tenir compte des mœurs, des traditions, en rompant légèrement de vieux liens, en supprimant arbitrairement des budgets des cultes. M. Minghetti est aussi un esprit trop libéral pour ne voir dans un grand principe qu'une arme contre l'indépendance morale de l'église, contre les influences religieuses. Il n'est pas de ceux qui, sous le nom de libéraux, sont des ennemis et des persécuteurs. En un mot, c'est la pensée de M. Minghetti, comme c'était la pensée de Cavour, que le pouvoir civil et le pouvoir religieux, après avoir été longtemps en guerre, après avoir souvent essayé de se réduire mutuellement, ne peuvent retrouver la paix que par la liberté et dans la liberté. Là est la moralité et l'opportunité toujours nouvelle de ce livre séduisant de M. Minghetti, qui semble être aujourd'hui le commentaire anticipé de la politique italienne en présence du prochain conclave d'où sortira le premier pape affranchi de la domination temporelle!

CH. DE MAZADE.

XVIII

XVIIIe siècle. — Lettres, sciences et arts, par M. Paul Lacroix, 1 vol. in-4°; Paris, Firmin Didot.

Parmi tant de fines images que le XVIIIe siècle nous a laissées de sa vie quotidienne, tableaux ou gravures, vignettes ou dessins, les plus curieuses, à mon avis, celles qui font le plus travailler l'imagination, ce sont les séries d'estampes où apparaissent dans quelque réunion publique les représentans de cette société brillante. Voyez, par exemple, l'*Escalier du salon du Louvre en 1753*, dessiné et gravé par Gabriel de Saint-Aubin, ou bien encore le *Salon de peinture en 1785*, gravé par Pierre-

Antoine Martini, voyez surtout l'*Exposition de 1789*, gravée par ce même Martini, d'après le dessinateur Henri Rambert. En examinant cette foule confuse, ces grands seigneurs, ces bourgeois, ces désœuvrés, ces causeurs qui gesticulent, on songe à la mêlée du temps de Louis XV et de Louis XVI. Les jeunes gens y coudoient les vieillards. A côté de ceux qui ont vu les grandes luttes du siècle, et, de près ou de loin, y ont pris part, on devine ceux qui assisteront aux catastrophes des dernières années. Voici certainement des hommes qui ont connu Voltaire, qui ont entrevu Jean-Jacques, qui ont causé avec Diderot, en voici qui siégeront peut-être à l'assemblée constituante, à l'assemblée législative, à la convention nationale, et qui comparaîtront à la barre du tribunal révolutionnaire. Nul ordre, nulle suite, les générations sont confondues, et, pour peu que l'imagination s'en mêle, il semble que ce soit comme une vision rapide du XVIIIe siècle.

On éprouve quelque chose de cette impression quand on parcourt le beau volume que la librairie Didot vient de publier sous ce titre : *XVIIIe siècle. Lettres, sciences et arts.* M. Paul Lacroix, l'auteur du texte, convenait parfaitement à la tâche dont il s'est chargé. Dès qu'il ne s'agit pas d'écrire une histoire philosophique, de grouper les acteurs, de classer les idées maîtresses, de rapprocher les effets des causes, de séparer le bien du mal et le bon grain de l'ivraie, de signaler ce qui devait mourir et ce qui demeure à jamais consacré, — dès qu'il faut simplement rassembler les hommes du dernier siècle dans une galerie où l'on va de l'un à l'autre en toute liberté, où l'on fait maintes rencontres inattendues, où les mouvemens d'idées sont confondus et les générations entremêlées, M. Paul Lacroix est vraiment un cicérone à qui l'on doit des remercîmens. Il est instruit, obligeant, empressé, et il a réponse à presque tout ce qu'on lui demande. Il sait beaucoup de petites choses et n'y insiste point. N'allez pas dire qu'il est trop souvent superficiel, c'est la condition de son travail. Et qu'importe, après tout, si cette manière aimable et sans façon éveille chez beaucoup de lecteurs le désir d'y regarder de plus près?

J'aurais bien, moi aussi, des objections graves à lui adresser sur tel ou tel point de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle, j'aurais à lui reprocher d'avoir trop effacé les grandes figures, d'avoir même oublié dans les rangs secondaires des physionomies charmantes; mais encore une fois, ce n'est pas une histoire, c'est une galerie, une série de salons ouverts à la foule, et, dans le va-et-vient des rencontres, il faut bien laisser quelque chose au hasard. J'aime mieux indiquer ce que ces hasards ont parfois d'heureux et de profitable. Dans les histoires littéraires du XVIIIe siècle, on ne parle jamais des grands travaux d'érudition, éternel honneur de la France, on oublie de signaler ce prodigieux atelier de travail installé à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés; on paraît ignorer que

de là sont sortis des monumens, l'*Histoire de Bretagne*, l'*Histoire du Languedoc*, l'*Histoire de Bourgogne*, l'*Histoire de Paris*, l'*Histoire littéraire de la France*, le *Recueil des historiens des Gaules*; on ne dit rien ni de Montfaucon, ni de dom Clémencet, ni de dom Vaissette, ni de l'excellent dom Rivet et de ses collaborateurs. Les bénédictins laïques sont-ils mieux traités par les historiens ordinaires que les bénédictins de Saint-Maur? Non, certes. Tel qui citera une rapsodie du dernier versificateur ne nommera même pas Lacurne de Sainte-Palaye. Eh bien! tous ces dévoués serviteurs de la France ont leur place dans la galerie de M. Paul Lacroix. C'est un vrai mérite dont il faut lui tenir grand compte.

Les deux parties du livre consacrées aux beaux-arts et aux arts industriels offrent un attrait plus vif encore que celle des sciences et des lettres. M. Paul Lacroix avait surtout pour tâche de fournir d'heureuses occasions à ses brillans collaborateurs de la maison Didot. Construire en quelque sorte le musée du XVIII[e] siècle, rassembler les meilleures pages de l'art d'autrefois à l'aide des meilleurs procédés de nos jours, mettre à profit tous les perfectionnemens de la lithochromie et de la gravure sur bois, telle est l'œuvre que d'habiles artistes, dessinateurs, graveurs, lithographes, sous la direction de M. Racinet, se sont proposé d'accomplir. S'ils n'ont rien négligé pour encadrer richement la partie scientifique et littéraire du tableau, s'ils ont fait d'utiles emprunts aux vignettes du temps, aux ouvrages *illustrés* de Montesquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Buffon, de Lesage, de Beaumarchais, aux dessins et aux gravures de Moreau le jeune, c'est surtout en ce qui concerne les arts et l'industrie qu'ils ont pu reproduire des images où brille la variété la plus agréable. Les fantaisies de Watteau, les allégories de Boucher, les scènes familières de Greuze, les gravures de Cochin, les pastels de Latour, les paysages de Lantara, les portraits de Largillière, puis, comme accompagnement de toutes ces élégances, les merveilles de l'ameublement, bronzes, statuettes, chaises à porteurs, tapisseries, porcelaines de Sèvres, figurines de Clodion, que sais-je encore? Tout cela disposé avec art, dans le texte et en dehors du texte, nous reporte de la manière la plus aimable au milieu d'un monde disparu. Cet ensemble fait grand honneur à la maison Didot, qui en a conçu l'idée et en a si heureusement dirigé l'exécution.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-QUATRIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — XLVIIe ANNÉE.

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1877

Livraison du 1er Novembre.

Livraison du 15 Novembre.

Livraison du 1er Décembre.

Livraison du 15 Décembre.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. Quantin et Cie, rue St-Benoît.